N° 709 39e Année Tome CCI 1er Janvier 1928

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Étranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

Librairie Académique — PERRIN ET Cie, Éditeurs
Quai des Grands-Augustins, 35, Paris (VIe) R. C. Seine 109.348

Œuvres poétiques (1896 — 1912 x 1912 — 1928).
de Charles-Adolphe Cantacuzène

Vient de paraître: LES GLYPTIQUES ELLIPTIQU[ES]

SONNET

Cantacuzène
Au cœur d'argent,
Au rire amène;
Esprit songeant!

Tu te promènes
Tout en piaffant
De l'Hippocrène
Au Bois-Songeant.

Et quand tu cueilles,
En souriant,
Cœurs, fleurs ou feuilles,

Tu les effeuilles
Si gentiment,
Si gentiment.

Remy de Gourmont (1914).

Charl' Adolphe, le vent du soir dans les cyprès,
Le parfum redouté des roses et, si près
Qu'on en frémit (encor que son parfum enivre),
La mort grave effeuillant les pages du beau livre
Qu'une à une à jamais un poète enlumine;
Pudeurs aux yeux baissés, vertus de haute mine,
Sourires sans remords, lèvres promptes, couronnes
D'or rose auréolant des fronts purs de madones,
Chevelures de nuit s'écroulant en ténèbres...
Tout cela dans tes vers souriants et funèbres,
Passe et repasse avec la larme qu'on voit poindre,
Hommage involontaire et, certe, non le moindre
De la sincérité de ta tendre folie
Qui cueillit sans grand choix ce bouquet qu'elle lie
De faveurs Pompadour et qu'elle a parfumé
De l'essence des lys royaux de Mallarmé.

Francis Vielé-Griffin (1911).

Kant accuse ici-bas une si fauve haine
Qu'il est doux de se fondre à ta fine syrinx
(L'Echo répond : Cantacuzène).
Diplomate discret, mais fantasque larynx
Soufflant au frac brodé l'âme syracusaine
(L'Echo redit : Cantacuzène).

Paul Valéry (1918).

LE CINQUANTENAIRE DU MAITRE D'ORNANS

COURBET

SES AMIS ET SES ÉLÈVES

On ne le rencontrait qu'escorté d'amis.

PH. BURTY.

Bien avant la date anniversaire que marque un demi-siècle depuis la mort de Gustave Courbet, les hommages se sont produits, en France et à l'étranger, pour glorifier le peintre. Des marchands de tableaux ont pavoisé leurs galeries avec ses toiles ; des revues d'art et de littérature, des journaux de toutes nuances ont publié des articles élogieux, sans souci des erreurs, parfois grossières. Bref, avec les meilleures intentions du monde, on a fait le panégyrique du maître d'Ornans. Serait-ce le verdict de la postérité ?

Des précisions d'abord : Courbet naquit en 1819, sous le signe de Louis David, l'année où Géricault incompris exposait *Le Radeau de la Méduse*. Il est mort le 31 décembre 1877, quand Pissarro, Cézanne, Claude Monet, Renoir, Sisley, tâchaient à conquérir une place au soleil. Durant cet intervalle de soixante années, peu s'en faut, s'inscrivent de très grands noms qu'il convient de saluer au passage. Tout premièrement le vieil Hokousaï, — n'omettons jamais le plus admirable dessinateur de la planète, — Ingres, Corot, Delacroix, Daumier, Puvis de Chavannes, Edouard Manet, Whistler... Ce fut un temps extraordinaire pour

l'art, et tous les noms que nous avons cités sont, à notre avis, beaucoup plus significatifs que les épithètes ronflantes ou désobligeantes dont on a prétendu affubler les uns et les autres. La singularité, ou les défauts reprochés violemment alors, à tous ces maîtres, nous les tenons pour des qualités essentielles. C'est par leur manière originale de voir et de peindre qu'ils nous intéressent par-dessus tout ; qu'ils nous plaisent, que notre admiration s'est, si j'ose dire, déclanchée, malgré les mauvais bergers académiques. L'artiste, écrivain, peintre ou sculpteur, ne s'impose, tôt ou tard, avec force, qu'en soumettant la langue, la couleur ou la glaise à son propre génie. Qu'on ne nous parle donc plus de la tradition lorsqu'il s'agit de tels révolutionnaires ! Et, sans chercher désormais de comparaisons avec le passé, savourons les émouvantes sensations que nous sommes capables de ressentir au contact de leur œuvre.

Au fond, le public artificieusement trompé dans ses aspirations, était-il si blâmable de méconnaître un art, comme celui de Courbet, dont le caractère cependant aurait dû le conquérir d'emblée ? Reportons-nous seulement à vingt ou trente ans en arrière, lorsque les publications artistiques patronnées par notre administration des Beaux-Arts, déclaraient indésirables les études sur la vie et l'œuvre du maître d'Ornans. L'Administration était logique obtusément. Pouvait-on admettre que ce Courbet, qui avait répudié les professeurs, s'était affranchi des instituts et des dieux, affectait un complet mépris pour ses contemporains les mieux empanachés, prît rang avec les *Grands Artistes*, et fût honoré à l'égal de Meissonier ! S'imaginait-on vraiment que la reproduction des tableaux d'un communard ferait bon effet dans la collection de monographies consacrée aux *Artistes célèbres* ? Courbet ne fut pas exposé à ce voisinage.

Pour répondre à des gracieusetés insignes — le don, en 1882, par une sœur de l'artiste, de deux grands chefs-d'œuvre — des conservateurs fort experts se chargèrent de les escamoter. *Un Enterrement à Ornans* fut accroché dans le

réduit le plus étroit, le plus obscur du musée du Louvre : la salle Henri-II. Quant aux *Pompiers courant à un incendie*, donnés à la ville de Paris, ils étaient bons à mettre au rancart, dans la réserve. L'étranglement avait été bien concerté, et il dura longtemps, jusqu'au jour où des hommes nouveaux, placés à la tête de notre musée national, vinrent desserrer l'étau. C'était hier.

L'Etat achète *la Source*, et peu après, on apprend la mise en vente de *l'Atelier du peintre*. Une opinion éclairée, active, favorisée qu'elle est par la presse, s'impose à l'attention publique. Des amateurs s'offrent généreusement de seconder le Louvre, coûte que coûte. Hé ! il en coûtait plus de trente fois la somme demandée en 1881, et près de douze fois le prix de 1899 (1). On épuisa les crédits, et l'on aurait peut-être déjà « crevé le plafond » sans de nombreuses et importantes souscriptions particulières. Cette *Allégorie réelle* était quelque chose de sensationnel, comme une immense découverte ! Ceci se passait, disons-nous, au lendemain du centenaire de la naissance du maître d'Ornans, centenaire brillamment célébré... au Métropolitain Museum de New-York (2).

§

Nous avons montré dans nos ouvrages sur le peintre, notamment dans *Courbet selon les caricatures*, l'artiste aux prises avec la meute de ses adversaires. Aujourd'hui, il nous semble à propos de le faire revivre, si possible, parmi ses meilleurs amis. En dehors de Bruyas, son mécène, et de Castagnary, son intime, dont il a été beaucoup parlé, nous

(1) En décembre 1881, à la vente dépendant de la succession de G. Courbet *l'Atelier* était acquis pour 21.000 francs, par M. Haro. En 1899, la même toile fut adjugée 60.000 francs. L'Etat l'obtint, en 1919, contre 700.000 francs

(2) Une plaque commémorative est apposée, en juin 1921, sur la maison natale de Courbet. M. B..., préfet du Doubs, invité à la cérémonie, ne répond pas. Vexé de n'être point prié une seconde fois, il avise le ministère, la veille de l'inauguration, de ce fait important. Les bureaux font diligence, et M. Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg, délégué par le Gouvernement, nous envoyait ce télégramme : « Reçu contre-ordre. Vifs regrets ! »

voudrions associer à la mémoire de Courbet de plus modestes personnages, inconnus ou peu connus, qui soutinrent le prodigieux combatif d'Ornans dans une lutte qui dura toute la vie.

L'histoire de Courbet, elle est toute dans ses affections, ses amitiés, ses amours...

On sait quels furent ses rapports avec Champfleury. M. Marius Boisson les a qualifiés dans un raccourci excellent : « Courbet, dit-il, avait reçu le coup de soleil d'or du génie, et Champfleury craignait les coups de soleil. » L'auteur de *Chien-Caillou,* ayant pratiqué Balzac, usa du système de s'emparer de gens vivants pour les adapter à ses romans. Mais le *Voyant* de *la Comédie humaine* y ajoutait tout ce qui bouillonnait dans sa féconde cervelle, tandis que Champfleury était à sec. Quoi qu'il en soit, on peut recueillir dans l'œuvre littéraire de Champfleury des portraits ressemblants de plusieurs contemporains, voire de contemporaines. La première partie de son roman : *Les Demoiselles Tourangeau*, présente un tableau assez exact de la vie familiale des Courbet, à Ornans. On reconnaît aisément la mère de Gustave, dans la bonne Mme Tourangeau qui adore son fils. Christine Tourangeau : voyez Mlle Zélie, l'aînée des sœurs, « aux yeux noirs alanguis qui illuminent parfois une figure maladive », sentimentale, dévote, affectueuse. Emelina — Mlle Zoé, la plus piquante, et intelligente, a le « cerveau embarbouillé par de folles lectures ». Elle fréquente le beau monde, et dit pis que pendre des dames de la ville. Notez encore qu'elle est idéaliste. Julienne, — Mlle Juliette, toujours satisfaite d'elle-même, — est la seule, avec sa mère, qui porte le calme et la santé épanouie sur sa figure. Quant au père Tourangeau, ferme, loyal, bon, sa façon de vivre est bizarre. C'est un « homme à projets, qui effraye sa femme par les imaginations qui lui trottent sans cesse dans la tête ». Il s'intéresse peu à ce qui se passe à la maison, s'agite continuellement au dehors. Son cerveau inventif doit être en travail pour rester équili-

bré. Enfin Michel, le fils étudiant en droit — le peintre — s'il a la flamme de son père, et son imagination, il a de surcroît la rectitude d'esprit de sa mère, sa nature impressionnable et calme.

Champfleury ne pouvait parler de la mésentente qui existait chez les Courbet, sans doute parce qu'il l'ignorait; et chacun, après lui, fit de même pour ces raisons ou d'autres encore. Le père administrait la petite commune de Flagey, où il possédait des champs. Il y résidait la plus grande partie de l'année. Décidait-il de venir passer quelque temps à Ornans, pour y voir les siens, que les « dames Courbet » ne tardaient point à partir pour le village. La mère et la douce Zélie se croyaient dans l'obligation de suivre Zoé et Juliette, qui inclinaient toujours aux excentricités. La mère cependant s'occupait de l'exploitation rurale, tant des terres de Flagey que des vignes qu'ils possédaient dans la vallée de la Loue, car le père aurait tout laissé à vau-l'eau. Pourtant il était « intéressé ». Seule Zoé se marie, elle épouse un peintre, prix de Rome, nous a-t-on assuré, qui a sur l'art et la politique des idées diamétralement opposées à celles de Gustave. D'où le heurt initial, qui ira s'accentuant, dégénérera en une fâcherie complète. L'impétueuse Zoé envenimera les discussions quand les intérêts seront en cause. Il y eut des faits publics ; une affaire de faux testament, qui mit face à face les deux sœurs survivantes. Celle qui était comblée par l'héritage de Gustave, Mlle Juliette, ne fut pas accessible à la pitié, lorsque sa sœur veuve, avec deux enfants, dénuée de ressources, démente, entra dans une maison de santé pour y mourir (3).

(3) Mme Zoé Reverdy, née Courbet, est morte à l'asile d'aliénés de Saint-Ylie, près de Dôle. Son fils, Jean-Eugène, un bon enfant, a été recueilli il y a quelque vingt-cinq ans par des femmes de cœur, Mlles Bauquin, cousines éloignées des Courbet. L'autre neveu de Gustave a été enterré, en août 1927, à Montpellier, où il habitait. Les deux fils de Zoé se sont mariés, au grand mécontentement de Mlle Juliette, qui était contre l'institution du mariage. Mlle Juliette, il faut le reconnaître, a entouré la mémoire de son frère d'un véritable culte, alors qu'elle ne semblait pas être destinée à ce rôle. Du vivant de Gustave elle eut une maladie cérébrale, qui la priva pendant deux mois de la raison. A

Le paradoxe régnait en maître chez les Courbet, ou chacun l'y entretenait avec ostentation. C'était pour ainsi dire comme une aptitude naturelle, chez eux, d'agir à leur guise, à l'encontre des usages établis et ils en tiraient vanité. Gustave (envoyé à Paris, pour y étudier le droit) en fit une démonstration éclatante en peinture.

Au premier examen, les Courbet n'étaient pas tellement différents des autres gens de la vallée de la Loue, des vignerons s'entend. Ceux-là étaient riches alors, et sarcastiques, dédaigneux, à l'égard des non vignerons. Ces grands diables efflanqués, sous leur figure anguleuse couronnée d'un immense feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, traînaient partout leurs sabots, qu'ils ne quittaient pas des yeux en

l'ordinaire, elle n'était pas désagréable à voir ni à entendre, malgré des sautes d'humeur fréquentes. Mais dès que la question d'argent était en jeu, ses idées devenaient confuses, elle ne démordait pas de son idée fixe, niant l'évidence. Ce travers existait aussi chez sa sœur Zoé, et même chez Gustave ; c'était comme un legs de famille.

Ce dernier, homme processif, s'il en fut, laissait une succession embarrassée. Son désir eût été de voir Juliette s'unir au docteur Blondon, de Besançon, son confident et chargé d'affaires. Mlle Juliette écrivait à Blondon, le 13 novembre 1877 : « A ce qu'il paraît, l'état de Gustave ne s'améliore pas. Quel avenir gros d'ennuis ! Je compte beaucoup sur vous, dans tous les cas. Vous êtes l'ami de mon frère, et le remplacerez auprès de nous. » L'avant-veille de la mort de Courbet, elle écrivait encore à Blondon : « Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance. Peut-être trouverons-nous un moyen ? Gustave m'en parlait, en même temps qu'il me disait toute son amitié et son estime vis-à-vis de vous. Vous êtes vraiment l'ami des mauvais jours... »

De janvier 1878 à décembre 1882 (la correspondance dont nous devons la communication à M. Louis Bailie en porte témoignage), le docteur Blondon se dépensa sans compter : séjours à La Tour-de-Peilz, à Genève, à Paris. Sa clientèle est négligée, ce qui lui causa un préjudice financier considérable. Il s'occupait de tout, se chargeait de tout, sous le contrôle de Mlle Juliette ; passait son temps avec les avoués, les avocats, les notaires. Il assista aux inventaires, aux expertises. C'est à lui que s'adressaient les créanciers pour recouvrer leur dû. Le docteur Paul Collin, de Paris, appelé en Suisse auprès de Courbet, et le pauvre sculpteur Louis Niquet — qui fit le masque mortuaire de Gustave — furent dédommagés, grâce à lui. La reconnaissance—niez donc le paradoxe—s'exprima sous forme de procès. Ainsi, après cinq années d'un dévouement absolu, sans exemple, le bon ami de Mlle Juliette — car ils furent au mieux — était accusé d'avoir détourné des coupons de titres et elle tenait sur son compte des propos malveillants. Qu'on ne s'étonne plus, sachant cela, que Georges Riat ait été privé de divers renseignements que le docteur Blondon était en mesure de lui fournir.

marchant, et portaient toujours la hotte au dos, même quand elle était inutile.

Champfleury avait donc été accueilli à bras ouverts par la famille Courbet, en un temps où l'on déplorait l'absence de l'ami de jeunesse de Gustave, Max Buchon, son ancien condisciple au petit séminaire. Mon Dieu ! qu'on l'aimait, ce jeune homme. La bonne Mme Courbet lui réservait des gâteries. Elle savait combien il avait souffert d'être privé de l'affection maternelle en son petit âge, aussi s'évertuait-on à faire refleurir sur ses traits un peu forts, pas très réguliers, l'image de la joie. Une chose qui avait particulièrement touché la mère de Courbet, c'est qu'il bégayait dans son enfance, comme son Gustave.

Max Buchon était peu causeur. Il prêtait une oreille complaisante aux bavardages intarissables des Courbet. Parfois son rire franc, sonore, éclatait à la satisfaction de tous. Lorsqu'on l'invitait à parler, il s'animait, et on l'écoutait attentivement. Il narrait d'un air sérieux des anecdotes drôles, avec un art d'imitation accompli. Son père, volontaire dans le bataillon de Lecourbe, devenu capitaine sous l'Empire, prit sa retraite avec ce grade. Il s'était retiré à Salins-du-Jura, non loin de son village natal. Veuf, avec deux enfants, il entreprit de les élever militairement. Chaque soir, après le souper, le père, les enfants et la servante, nommée « la Claude », se mettaient à genoux pour la prière. Max et sa sœur prient en silence, « la Claude » doit répondre aux oraisons, litanies et patenôtres. Le capitaine n'omet rien, il récite de mémoire, comme jadis la théorie de la charge en douze temps. Cependant, la pauvre fille, après une journée fatigante, se laisse gagner par le sommeil. Bercée par la récitation monotone des prières, appuyée des deux coudes sur sa chaise, elle s'endort. Le capitaine attaque la prière des morts, il tourne la tête vers « la Claude », et n'obtient aucune réponse. Le rappel à l'ordre ne traîne pas, car il ne tolère aucune faute dans le service. Alors d'une voix de commandement il répète : *De profundis*

clamavi ad te, Domine, exaudi vocem meam. Les enfants rient sous cape, en voyant la bonne vieille, la tête inclinée, sourde à la prière, même prononcée *voce militari.* Le père Buchon s'emporte, roule des yeux terribles, et, face à « la Claude », à pleins poumons, il hurle : « *De profundis,* nom de Dieu ! »

Cette fermeté dans les principes, Max Buchon l'eut également, pour un tout autre objet, quand il atteignit l'âge d'homme, lorsque les doctrines du Salinois Victor Considérant et celles du Bisontin P.-J. Proudhon trouvèrent le chemin de son esprit et de son cœur. Enthousiasmé par les idées nouvelles, et supputant le bonheur en perspective pour toute une humanité jusque-là misérable, cet apôtre prêchait par l'exemple, et convoquait à des réunions, en pleine campagne, au lieu dit les Engoulirons, entre Arbois et Salins, tous les aspirants républicains-socialistes d'alentour. Il lisait et commentait des pages de Proudhon. Sa parole âpre convenait à l'auditoire, et l'on se séparait en clamant : avec Max Buchon, bûchons.

De probité entière, il avait l'intelligence ouverte et hardie, une conviction à toute épreuve. Son caractère droit et sa bonté d'âme attiraient à lui tout le menu peuple qui peinait sur la glèbe. Au Deux-Décembre, il paya de l'exil ses opinions républicaines ardentes. En Suisse — où il se fixa durant ces six années d'éloignement, sans qu'il formulât jamais sa soumission, comme d'autres l'avaient fait — il a traduit Hebbel, Auerbach, Gotthelf. C'est dans la belle contrée de l'Oberland bernois, parmi de braves gens, qu'il écrit ses *Scènes de la vie réelle,* romans types de la littérature régionaliste et paysanne. Sa prose, sans ornements, tout de même que ses poésies, sont des peintures,[1] à petites touches, des bonshommes, des mœurs et des coutumes de son coin du Jura.

Vivent les bois, les champs, les nids dans les pommiers,
Les foins, les blés, les bœufs, les poules, les fumiers,
Les vieillards blancs, les enfants roses !

Ce spectacle éternel, en dépit du destin,
Enseigne à tarifer d'un coup d'œil plus certain
Le prix réel des hommes et des choses.

Sa pièce de vers, intitulée *Le Cochon*, se trouve dans les anthologies, et, pourquoi pas sa page sur le bœuf, l'animal cultivateur parfait, qui garde partout, au labour comme à l'étable, et jusqu'à sa mort, son genre de majesté et de beauté. (*Le Matachin*.)

Réaliste, collectionneur de chants populaires, précurseur français du naturalisme, Max Buchon s'affirmera supérieur à son œuvre écrite. Il était si peu « gendelettre. » Courbet n'aura point de meilleur ami que lui; son admirateur avant tout autre. L'ascendant de Buchon s'exerça tout de suite, en jetant la *gourme* romantique. Puis, il vit en Courbet, l'artiste admirablement doué, susceptible de donner sa splendeur et sa puissance à un art vivace auquel il tendait de tout son être, avec toutes ses racines. Tous deux avaient la même origine. D'une vieille lignée de laboureurs et de vignerons, venus en pleine terre, dans un pays rocheux, ils eurent les mêmes amours passionnées, cette foi inébranlable en la réalité qui était, pour eux, la seule poésie de la nature.

Dans cette bataille dite *réaliste*, courageuse, menée avec entrain par Courbet, à Paris, le poète salinois fut, de près ou de loin, le témoin précieux, une sorte de seconde conscience, qui affermit le maître-peintre dans une unité de vue, de pensée et d'action, dont il aurait pu s'écarter peut-être. Les trophées sont au Louvre, au Petit Palais des Champs-Elysées, dans les grands musées du Monde.

En 1856, Max Buchon publiait, à Neuchâtel, une petite brochure, devenue très rare : *Recueil de dissertations sur le réalisme*. Elle prouve qu'il connaissait son Courbet, et son art germé dans le peuple.

Les grands écrivains et les grands artistes ne sont-ils pas toujours les corps francs intellectuels de leur siècle ? Eux exceptés,

que reste-t il? Des professeurs qui enfantent des professeurs, lesquels ne produisent jamais que des professeurs.

La protestation la plus inexorable contre les professeurs et les pastiches, c'est l'art populaire. Celui-là, du moins, il a pour lui de ne parler que quand il a quelque chose à dire, et de dire carrément ce qu'il pense. — Eh ! n'ayons donc pas si peur d'être de notre temps, voire même de notre province. Si comme artiste, et comme écrivain, le peintre Courbet et le philosophe Proudhon figurent si haut parmi les illustrations contemporaines, cela ne tient-il pas beaucoup à la puissante carrure franc-comtoise de l'un et de l'autre ?...

L'avantage le plus éminent de Courbet, au milieu du chaos qui l'environne, c'est incontestablement sa riche spontanéité. C'est cette spontanéité si évidente qui lui a donné le droit de dire, comme il l'a fait, qu'il n'avait jamais eu d'autre maître que lui-même. Pour lui, il ne saurait être question non plus ni de *réussite*, ni d'*inspiration*, car tout cela suppose des intermittences qu'il ne connaît pas et son bras, si vigoureux qu'il soit, faiblit toujours avant son cerveau.

A voir Courbet un instant à l'ouvrage, on dirait qu'il produit ses œuvres (lesquelles sont en si grand nombre des chefs-d'œuvre) tout aussi simplement qu'un pommier produit des pommes. Pour mon compte, je n'ai jamais compris qu'il fût possible de déployer plus de puissance et de rapidité dans le travail. Sous ce rapport au moins, Courbet doit être le premier peintre du monde...

Aussi rapidement Courbet travaille, aussi plantureusement il dort. Taillé en force comme il est, mettez-le à table, à cheval, en chasse, à la nage, au canotage, au pâturage, au billard, au jeu de mail, ou dans un bon lit et vous verrez s'il fera magnifiquement honneur à la situation...

Courbet qui se sent l'égal des plus grands, et se comporte avec eux en conséquence, n'a besoin non plus d'aucun effort pour être de plain-pied avec les gens les plus simples, dès qu'il les sent de bonne foi, et doués de quelques bonnes qualités natives. Gare, seulement, à ceux qui prétendent faire avec lui *les malins*, car pour peu que la circonstance y prête, on ne tarde pas à reconnaître à son éloquence la même énergie qui maniait l'homme à la barre de fer (4).

(4) Courbet attaqué nuitamment, à Paris, par un individu armé d'une barre

Bon nombre des tableaux de Courbet ont été accusés de parti pris. On a voulu y voir autant de stratagèmes pour attirer l'attention publique. De pareilles allégations ne se fussent jamais produites, si leurs auteurs avaient pu se rendre compte combien les œuvres de Courbet sont la floraison naturelle de sa personnalité, au milieu de sa famille, dans cette jolie vallée d'Ornans. Quel vacarme n'a-t on pas fait, à propos de *l'Enterrement*, et quelle œuvre cependant a jamais respiré plus de calme ; le calme de la force et de la santé...

Il est facile de voir les résultats matériels du travail de Courbet. Peut-être l'est-il moins, à qui ne le connaît pas, de se rendre compte de l'élaboration intellectuelle de sa pensée. J'ai parlé de la spontanéité de Courbet. Parlons maintenant de la sûreté de son coup d'œil, de la subtilité de son flair moral, de son habileté à suivre, et souvent même à dominer le mouvement des saines idées ambiantes, à l'aide seulement de son énorme puissance d'intuition.

Comme instrument d'éducation et d'étude, Courbet n'a jamais eu que son magnifique regard, et c'était bien assez.

Vivre, d'une vie énergique et toujours tendue : *Voir* d'une vue perçante et souveraine, voilà tout le secret de cette belle intelligence au service d'un grand cœur.

Courbet ne connaît trop ni l'histoire, ni les sciences, ni les livres ; ce qui ne l'empêche pas de connaître à fond la nature et les hommes.

Sous ce rapport seul, Courbet me semblerait déjà un sujet d'étude du plus haut intérêt. Ah bien ! oui. Un de ses critiques trouve plus judicieux de lui reprocher une faute de grammaire surprise dans sa conversation. Il est vrai qu'un critique, de même force, a reproché au philosophe Proudhon la coupe défectueuse de ses redingotes.

La conversation de Courbet a beau sembler souvent paradoxale aux esprits étriqués, ces prétendus paradoxes n'en sont pas moins, pour la plupart, tout resplendissants de bon sens, de fraîche originalité, ou de mâle attendrissement. Comment, d'ailleurs, n'être pas entraîné aux apparences paradoxales, soit dans ses

de fer, empoigna l'homme et sa barre, et les conduisit au poste de police, au pas de course.

œuvres, soit dans ses paroles, quand on se voit réduit à lutter si longtemps contre tant d'inepties conjurées.

Pour ma part, j'ai toujours conservé, des conversations de Courbet, un arrière-écho bienfaisant, analogue à l'impression grave que nous laisse la contemplation de ses tableaux...

Comme de tous ses amis, tenant plus ou moins une plume, je me crois le premier en date, et que cette question de sa personnalité n'a encore été suffisamment étudiée par personne, je tenais à signaler, au moins ici, cette lacune. Elle se comblera plus tard...

§

Les tableaux de Courbet, à l'Exposition universelle de 1855, et son *Exhibition* particulière, dans le même temps, avaient produit une forte impression sur les visiteurs. Un riche propriétaire saintongeais, ami de Castagnary, nommé Étienne Baudry, fit emplette. De plus, il désirait recevoir le peintre dans ses terres. Il lui disait merveille du pays, le paradis pour un peintre, et un climat... il verrait !

La réception passa les espérances. Courbet n'eut qu'à se féliciter de ce séjour en Saintonge. C'est là qu'il peint ses premiers tableaux de fleurs, et des portraits, et des paysages, que Théodore Duret, tout jeune alors, admira.

Baudry satisfaisait toutes ses fantaisies ; il n'en était jamais à court. Quand il eut installé un atelier pour Courbet, il projeta d'organiser des fêtes en son honneur, fêtes et réjouissances, auxquelles la population serait conviée. Il en entretint le maître, lui fit entrevoir des divertissements de jour et de nuit qui auraient lieu à Saintes, puis au Port-Bertaud, et dans le jardin et le parc de son château de Rochemont. — Bravo ! fit le peintre d'Ornans en se donnant une grosse tape sur la cuisse ; et avec votre permission, je me charge de la mise en scène. Ce fut chose entendue pour les kermesses de Port-Bertaud et de Rochemond, où le programme était corsé : « Une foule évaluée à 10.000 personnes « au moins » circulait partout ; une salle de danse pour 300 danseurs avait été établie, et l'orchestre

se composait de 40 musiciens ; les rafraîchissements, les gâteaux, le punch furent distribués gratuitement à cette multitude, sous un kiosque élevé exprès... On avait fait sept hectolitres de punch. » Maître Courbet, le héros de la fête, fut « acclamé par des bouches mignonnes, et enlevé triomphalement par des bras féminins » dans un fauteuil (5).

Baudry s'occupait d'inventions, de méthodes de musique, et un peu de littérature. Il se met à écrire un ouvrage, intitulé : *Le Camp des Bourgeois*, dont il demande l'illustration à Courbet. Le travail est terminé depuis des mois. Dentu, l'éditeur, et son imprimeur sont prêts, et n'attendent plus que le bon plaisir de Courbet. Pas un dessin n'est commencé. Malgré les rappels de l'éditeur et les prières de son ami, l'artiste ne paraît pas disposé à se mettre à la besogne.

Une après-midi de novembre 1867, le ciel tournant au noir, avec accompagnement de froid glacial. Baudry, qui a un pied-à-terre rue de Lancry, décide d'aller relancer Courbet. Celui-ci demeurait alors rue Hautefeuille, dans un vaste immeuble. Au-dessous même de l'atelier de Courbet existait une brasserie renommée — qui avait servi de quartier général aux *Réalistes* — tenue par Mme Andler, devenue célèbre sous le nom de *Mère Grégoire*, depuis que Courbet avait peint son portrait.

Il n'était pas quatre heures du soir, le ciel était devenu couleur d'encre, comme Baudry arrivait rue Hautefeuille. Le peintre allait sortir. Il le retint, et, sans perdre une minute, le châtelain rallume le poêle, puis la lampe qu'il surmonte d'un réflecteur. Il dispose papier et crayons sur le guéridon-table, et il regarde Courbet. Comme ce dernier ne bouge pas, il ouvre son manuscrit, et commence la lecture, à haute voix, du chapitre du *Camp des Bourgeois*, à l'endroit où Courbet, travesti en conférencier, émet l'idée de transformer en salles de musées les salles de nos

(5) *L'Indépendant de la Charente-Inférieure* (21 août, 2 septembre 1862).

plus importantes gares de chemin de fer. Baudry mit le doigt sur cette ligne :

— J'y vais, moi, dans les musées, dit quelqu'un. S'ils n'existaient pas, il faudrait les inventer : d'ailleurs, par quoi les remplaceriez-vous ?

M. COURBET

— *Par les gares de chemins de fer.* (Ahurissement général.) Oui, messieurs par les gares, qui sont déjà les églises du Progrès, et qui deviendront les temples de l'art.

— Entrez dans les salles d'attente, et en voyant ces admirables locaux, vastes, hauts, aérés, et pleins de lumière, convenez qu'il suffirait d'y accrocher des tableaux, pour en faire, sans aucun frais, les plus introuvables des musées les seuls où l'art peut réellement vivre. — Car, là où la foule se porte, là est la vie.

Et cette idée d'appropriation ne m'est pas venue hier ; voici bientôt quinze ans (6) que je la signalai à ceux qui voyaient la grande peinture menacée dans son existence par l'incessante exiguïté des appartements...

Bientôt, disais-je à feu Hittorff (7), vos chemins de fer sillonneront la France ; donnez pour mission à l'artiste de faire l'histoire de nos départements ; — et n'importe la contrée que traverseront vos locomotives, région du fer ou pays du blé ; — l'artiste y trouvera matière à déployer son génie. A l'un de peindre des forêts, à l'autre les plaines ; à d'autres les fleuves et le rivage de la mer... ; — et vous conviendrez que, pour assurer du travail aux artistes, il ne sera plus besoin de leur imposer la sempiternelle reproduction des *casques grecs* et des *toges romaines*.

Laissez à chacun la libre disposition de l'art qui lui est propre, et, si vous voulez être pris au sérieux, lorsque vous dites qu'il faut avant tout qu'on soit Français ; au lieu de décourager

(6) Avant 1848, on agitait déjà la question dans les réunions intimes de la *Démocratie Pacifique*, d'après Paul Mantz. (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XVIII.) *La Démocratie pacifique, journal des intérêts des gouvernements et des peuples*, avait pour principal rédacteur Victor Considérant, ami et compatriote de Courbet, ne l'oublions pas.

(7) Hittorff, architecte, qui dirigea de très importants travaux pour la ville de Paris, et des particuliers. C'est lui qui a remanié la décoration de la place de la Concorde, des Champs-Elysées, et l'avenue de l'Etoile. Il a construit l'église Saint-Vincent-de-Paul, la mairie du Panthéon et la gare du chemin de fer du Nord... Hittorff avait un vif penchant pour la décoration monumentale. Tout comme Sainte-Beuve, il fut séduit, dit-on, par les idées du peintre.

les peintres qui ont foi dans le génie national, excitez-les à transporter sur la toile, les types, les mœurs, le caractère, les coutumes et l'industrie de la race d'hommes dont le pays s'étend des Alpes à l'Océan, et de la Manche aux Pyrénées...

A ce passage, Baudry, qui avait lorgné du côté de Courbet, suspend sa lecture ; l'artiste est en plein travail, des photographies sont éparses près de lui : c'étaient les modèles, des laissés-pour compte provenant de l'atelier du photographe Carjat, et dont le *réaliste* « s'inspirait » en raillant, pour être très près de ce que désirait son ami. Le lendemain, Baudry revint rue Hautefeuille, pour achever de profiter des bonnes dispositions de son compère. Comme il avait fait la veille, il rallume le poêle, dispose lampe, abat-jour, crayons, papier, et reprend sa lecture :

... pour enseigner au peuple l'histoire vraie, en lui montrant de la vraie peinture,

Comment l'entendez-vous, lui dit-on ?

M. COURBET

— J'entends, par l'histoire vraie, l'histoire débarrassée des interventions surhumaines qui, de tout temps, ont perverti le sens moral et terrassé l'individu. J'entends, par vraie histoire, celle qui échappe au joug de n'importe quelle fiction. Pour peindre vrai, il faut que l'artiste ait l'œil ouvert sur le présent, c'est-à-dire qu'il voie par les yeux, et non par la nuque.

Il faut qu'il ait assez de cerveau, de jugement, de raison, et de volonté pour pouvoir résister aux influences et aux mirages, et ne pas prendre le change, lorsque l'hallucination se dresse à la place de la réalité. Il faut qu'il ait le courage de rompre en visière à l'absurde...

C'est ainsi que, patiemment, à force de procédés (8) auxquels Courbet fut sensible, l'auteur du *Camp des Bourgeois* obtint de voir éclore la douzaine de dessins sollicités depuis si longtemps.

Un article critique d'Emile Zola déplut fort au maître d'Ornans. L'écrivain, au lieu d'adopter l'idée chère à Cour-

(8) Ces détails inédits nous viennent d'Etienne Baudry.

bet quant à la décoration des gares, se déclarait plutôt partisan de remiser nos tableaux célèbres dans les sous-sols des Halles centrales — le ventre de Paris, où, expliquait-il, ils seraient « plus au frais ».

Mais cette pratique d'exécution, d'après la photographie, a de quoi surprendre (9). Courbet ne s'en vantait pas. Il est certain encore qu'il s'est aidé de photographies pour peindre le portrait de Proudhon, aujourd'hui au Petit-Palais. Jadis, en 1853, il avait raté une esquisse du philosophe, qui mourut sans avoir posé à nouveau. Dès qu'il apprend la funèbre nouvelle, à Ornans, il en est accablé, presque effondré, et il écrit à Gustave Chaudey, leur ami commun :

> *Je ne comprends pas que vous laissiez sa tête dans la terre*, quand j'en ai un si grand besoin. Faites-en faire au plus vite un masque, *ou encore envoyez-la-moi dans une boîte en fer blanc*. Non seulement, je veux faire son portrait, mais encore sa sculpture. Je veux le faire assis sur un banc du Bois de Boulogne...
>
> Envoyez-moi le grand portrait de Ruthlinger [par Reutlinger] ; vous l'avez, ou bien Mme Proudhon...

La famille et les amis du philosophe ne demandaient pas mieux que de satisfaire aux louables intentions du peintre, épris de réel. Toutefois, ils jugèrent plus simple et sage d'envoyer seulement une bonne photographie (10).

§

Le tableau de Courbet qui subira les plus rudes épreuves (11), le plus connu, bien que détruit par un catholique exalté, *le Retour de la Conférence*, de la série des *Curés*

(9) La photographie, la carte postale illustrée, sont encore employées de nos jours... par des peintres très connus.

(10) Le dessin de Courbet, daté... 68 : *Mort de Proudhon*, 20 janvier 1865 (Carjat, photog. Imp. Lemercier et Cie Paris), a été fait également d'après une photographie. Il avait été exécuté, à la demande de Vallès, pour l'anniversaire de Proudhon, et devait paraître dans *la Rue*, mais l'Administration s'y opposa.

(11) En mars 1876, un procès fut intenté à un miroitier de la rue Oberkampf à Paris, M. Poncet, pour avoir exposé dans sa vitrine une photographie du *Retour de la Conférence* : 100 fr. d'amende. Il existe une ébauche du tableau.

— série esquissée primitivement en traits blancs sur panneaux de bois — a été sujet de controverse. Un érudit saintongeais, il y a plusieurs années, prétendait reconnaître deux des bonshommes du *Retour*. Cette grande toile a été peinte, dans le bâtiment, en construction, du haras impérial de Saintes ; c'est un fait. Le reste, l'attribution de noms aux personnages, ne nous retiendrait pas autrement cette fois, si ce n'était l'occasion de présenter un ami de Courbet assez inattendu.

Quand le peintre venait au pays, il se rendait souvent chez le curé de Bonnevaux, petit village à proximité d'Ornans, où se trouvent les grottes de Plaisir-Fontaine. L'abbé Didier, le desservant de cette paroisse, n'était pas le premier venu ; c'était, au dire de quelqu'un qui l'a beaucoup fréquenté, « un homme extraordinaire ». Natif d'Ornans, il possédait, à un haut degré, les qualités du terroir. Courbet et Didier fraternisaient, ils aimaient surtout le vieux vin de la vallée, et ils en buvaient...

Le vin est nécessaire,
Dieu ne le défend pas.
Il eût créé la vigne amère (*bis*),
S'il eût voulu qu'on n'en bût pas (*bis*).

C'est donc au retour d'une *séance* chez le curé Didier que Courbet ébaucha son étude. Le vallon de Bonnevaux, ses rochers, sa vieille église, et jusqu'à l'arbre avec la statuette de la vierge,au lieu dit « Sous le tourbillon », ne peuvent être mis en doute. Les vieilles gens de Bonnevaux donnaient, sans hésiter, des noms à tous les curés représentés dans une attitude scandaleuse. Ils désignaient encore « le père Poulot », de son vrai nom Boillon, type du vieux mécréant endurci (le paysan qui se tient le ventre), et sa femme, « la Mnie », à genoux. Lorsque le curé de Bonnevaux regarda la photographie de cette charge rabelaisienne, que Courbet lui remit en mains propres,avec dédicace (12),

(12) Courbet distribua des photographies du *Retour*, à la plupart de ses amis. Pour Boulet, un de ses anciens condisciples, il écrivit : « Souvenir du séminaire. »

il fronça les sourcils, n'osant croire ce qu'il voyait, et prononça ces paroles sévères : « Gustave, tu n'aurais jamais dû faire ça. »

Ce maudit Gustave persévéra dans le mal. Non content de « promener » ses *Curés* (refusés au Salon) un peu partout, il les exhiba, avec une suite à l'Exposition de Gand, en 1868. Ils étaient bien entourés d'ailleurs, car en Belgique, terre d'élection (13), Courbet envoyait ce qu'il considérait comme le meilleur ; tableaux de fleurs ; *Proudhon et sa famille* ; *Chevreuils à la rivière* ; *la Dame aux bijoux* ; *la Femme nue au chien* ; *la Voyante* ; *la Femme à la mer* ; *la mort de Jeannot* ; *la source de la Loue*, et son portrait. Il mettait, de surcroît, sous les yeux amusés de ses chers Belges, dix dessins originaux d'un mordant... lesquels, gravés sur bois, ornaient deux brochures anticléricales vendues à l'Exposition : *La Mort de Jeannot* et *les Curés en goguette*. Les visiteurs pouffent devant *ces messieurs au dessert*, où l'on assiste à des pugilats de soutane, suivis de cabrioles par la fenêtre du presbytère, *le coucher des conférenciers*, et *le Retour*.

Le maître d'Ornans rêvait d'autres illustrations. Il songea, un moment, à exécuter des dessins sur la chasse et les chasseurs. La lithographie, par Célestin Nanteuil, de *la Curée, chasse au chevreuil dans les forêts du grand Jura*, et la gravure plus récente, d'après un crayon, reproduite dans *le Magasin pittoresque*, l'y incitaient, d'autant que Max Buchon acceptait d'écrire le texte. L'éditeur Furnes, pressenti, est consentant. Mais Courbet était avant tout un peintre; le crayon, comme la plume, lui pesait. Bientôt il n'y pensa plus.

Buchon, après son exil, resta fidèlement attaché à sa ville de Salins. Courbet allait l'y retrouver et l'entraînait dans les bons endroits où l'on buvait les meilleurs vins de Salins.

(13) En janvier 1878, c'est-à-dire dès l'annonce du décès de Courbet, des collectionneurs réunirent, dans une galerie de Bruxelles, un ensemble de tableaux par Courbet, hommage à sa mémoire.

Parfois un jeune statuaire du cru, qui avait leur sympathie, se joignait à eux. Max Claudet, sous leur impulsion, fit revivre intensément, avec la glaise, des gens du peuple : vignerons, cultivateurs, types salinois. Puis, selon les conseils de J.-J. Perraud, autre Jurassien, il se laissa tenter par les sujets d'histoire. Son *Robespierre blessé*, *le 9 thermidor*, — étendu, râlant, qui, malgré la douleur, vous tient sous son regard indompté — est une œuvre saisissante, et suffirait pour attester de la vigueur de ce ciseau. Claudet a laissé un beau médaillon de Courbet, et un buste de Max Buchon, qui se dresse sur la tombe du poète, au cimetière de Salins.

§

Buchon, mort en décembre 1869, eût-il détourné Courbet de l'arène politique ? Le peintre, adversaire de l'Empire, y était fatalement conduit. Depuis longtemps, il se préoccupait de la formation d'une société d'artistes indépendants. La constitution du ministère Ollivier, en janvier 1870 — Emile Ollivier avait été envoyé à la Chambre comme républicain — lui parut de bon augure pour ses projets. Le 4 mars, il écrit à La Rochenoire, lui conseillant de donner plus de liberté à l'association artistique qu'il dirige. Le moment est favorable, et la chose est possible : « Si je n'ai pas prouvé autre chose, j'ai du moins fait voir que, sans privilège, sans protection, et sans être napoléonien, on peut exercer l'état d'artiste, quand on a cette nature. J'arrive de deux pays où j'ai eu plein succès : la Belgique et la Bavière ; là, les artistes sont indépendants ! »

Il est avéré qu'on ne pourra jamais rien faire de bon, ou d'utile, avec ce régime. Quoi ? On veut le décorer maintenant ? Merci ! Il a trop souffert des mesquineries, des refus insultants. Toutes les institutions de Badinguet lui répugnent. Que demandait-il, en somme ? La liberté de peindre ce qui lui plaisait et de montrer sa peinture. Est-ce parce qu'il vient d'obtenir une première médaille à l'Ex-

position de Bruxelles, alors qu'en France, on ne lui a octroyé qu'une seconde médaille de rappel, en 1861? Est-ce à cause de cette croix de chevalier de première classe de l'ordre de Saint-Michel, reçue à Munich ? Belle foutaise !

Le refus de Courbet, quant à la Légion d'honneur, dont parlèrent les gazettes, rendit son nom très populaire dans l'opposition grandissante.

La guerre. Le siège. Il lui eût été facile de s'éloigner, comme son jeune ami Claude Monet, qui peignait des paysages en Hollande. Courbet reste à Paris. Il mitraille les Prussiens en paroles, et s'adresse naïvement aux artistes allemands, à l'Athénée, le 29 octobre 1870 : « Venez, laissez-nous vos canons Krupp, nous les fondrons avec les nôtres ensemble ; le dernier canon, gueule en l'air, coiffé du bonnet phrygien, planté sur un piédestal acculé sur trois boulets, et ce monument colossal que nous érigerons ensemble sur la place Vendôme, sera votre colonne, à vous et à nous, la colonne des peuples, la colonne de l'Allemagne et de la France, à jamais fédérées... » (14)

Avec sa canne et la pipe aux dents, il accompagne aux avant-postes un médecin, une connaissance faite chez Laveur, la pension de la rue des Poitevins : Pierre Boyer ; c'est au delà du moulin de Cachan, face aux batteries prussiennes de Bourg-la-Reine, flanquées de celles de Châtillon, de Bagneux et de l'Hay. « Pour quelqu'un qui n'avait pas l'habitude du feu, raconte Pierre Boyer dans les *Aventures d'un étudiant,* Courbet, il faut le reconnaître, avait en somme une attitude très calme ; il n'eût pas fallu le pousser beaucoup pour qu'il plaisantât, il n'avait pas même laissé éteindre sa pipe. »

Président des artistes, il se promet, avec le concours de la commission placée sous le protectorat de la Commune, de réorganiser, de régénérer l'art « par la liberté » ; soit en supprimant d'abord le budget fourni par l'Etat à l'École

(14) *Lettres de Gustave Courbet à l'armée allemande et aux artistes allemands,* lue à l'Athénée dans la séance du 29 octobre 1870.

des beaux-arts, de même pour les expositions, commandes, achats et secours officiels. Enfin, puisqu'il a émis l'idée de remplacer la colonne Vendôme par un canon symbolique, il faut nécessairement que la colonne disparaisse. Auguste Comte, dont la devise était « ordre et progrès », avait proposé, en 1848, de lui substituer une statue de Charlemagne, symbole de la civilisation occidentale. Un de ses exécuteurs testamentaires, le docteur Robinet, reprend le vœu (sans Charlemagne), en qualité d'adjoint au maire du VIe arrondissement, et de membre de la commission d'armement, le 2 octobre 1870. A bas « l'image odieuse qui rappelle outrageusement la race exécrable et maudite qui a mis la patrie à deux doigts de sa perte », lit-on dans son rapport, signé également par le maire. C'était une besogne d'une utilité matérielle... et morale. On avait besoin de fondre des canons et d'être débarrassé d'une colonne dont il n'y avait pas lieu d'être fier. A tout dire, c'était répondre au désir de tous les républicains. Le 12 avril 1871, le Conseil de la Commune, après avoir adopté le projet, décrétait la démolition du « monument de barbarie ». Restaient les moyens à employer. Enfin la colonne de la place Vendôme fut renversée le 16 mai suivant. Dans l'intervalle, *entre le décret et la chute*, Courbet, présenté par le comité radical du VIe arrondissement, est élu conseiller communal (15).

Le renversement de la Colonne eut un retentissement considérable. Le plus curieux écho, selon nous, est resté enfoui jusqu'ici dans le journal *La Liberté* (octobre 1871); c'est une pièce de vers signée Jules Vallès :

A LA COLONNE

Le colosse d'airain, qu'ont brisé nos colères,
Aux yeux de la canaille ouvre ses flancs béants :
Crachons sur lui, nous tous qu'on forçait, pauvres hères !
A payer quatre sous pour lui grimper dedans !

(15) Voici un extrait de sa profession de foi : « Nous avons le champ libre aujourd'hui. Par conséquent, abandonnons les vengeances, les représailles, les violences ; établissons à nouveau un ordre de choses qui nous appartienne et qui ne relève que de nous. » Courbet fit partie de la minorité avec les modérés.

Quatre sous !... Pour les gueux on ne t'avait pas faite,
Et les désespérés qui, sans pain, sans logis,
Voulaient sur le pavé s'élancer de ton faîte,
Ne pouvaient même pas se suicider gratis !

C'est fini ce temps-là... te voilà sur la place,
Grand cadavre verdâtre en morceaux mis par nous ;
Et pour les Meurt-de-Faim, la grande populace,
Avec ton Bonaparte, on va frapper des sous !

« Vive Courbet ! » criaient naguère des groupes d'étudiants qui se rassemblaient sous les fenêtres de l'atelier de la rue Hautefeuille. Mais après l'entrée des troupes de l'armée de Versailles dans Paris, ce fut une autre chanson. Arrêté, emmené au dépôt, à Mazas, à la Conciergerie, puis en voiture cellulaire, à Versailles, il entend des clameurs sur la place d'Armes : « Canailles ! coquins ! pétroleurs ! assassins ! incendiaires ! » C'est du joli, bredouille-t-il, en s'essuyant le front, car il souffre aussi physiquement. La répression à Paris est d'une violence inouïe. D'après les rapports officiels, les insurgés massacrés pendant la semaine sanglante seraient de 17.000. D'autres disent entre 20 et 40 mille. Les *fédérés*, les *Parisiens* qui ont échappé à la tuerie sont parqués par milliers aux Docks, à Satory, aux Chantiers, aux Écuries, à l'Orangerie, où la moindre tentative de rébellion ou d'évasion est impossible. Mitrailleuses et canons sont braqués et les officiers choisis. Courbet atteint d'hémorragie, est transporté à l'hôpital militaire. Le conseil de guerre le condamne à six mois de prison, qu'il subit en partie à Sainte-Pélagie avant que d'être opéré par Nélaton, dans une clinique de Neuilly, où il est prisonnier sur parole. C'est là que Boudin et Claude Monet viennent le voir et le réconforter.

Il est libre ! Ornans, pense-t-il, va le remettre de tous ces assauts. Les siens l'accueillent comme un ressuscité. Il pleure sa mère, morte durant son incarcération. Ses vieux amis accourent, le considèrent curieusement, l'interrogent. Il leur racontera plus tard ; pour le moment, il n'a pas le

cœur à ça. Il va tâcher de travailler, pour réparer de grosses pertes. Ah ! que pas un membre du conseil municipal ne franchisse le seuil de sa porte, par exemple, car il lui en cuirait. Son *Petit Pêcheur !*

Parmi les fidèles était un brave homme, que Georges Riat nomme Ponchon (erreur typographique certainement) en citant un bout de lettre de Courbet. Il s'agit de Charles Pouchon (16), qui habitait Mouthier-Hautepierre, près des sources de la Loue. Celui-ci avait une dizaine d'années de plus que le maître, qu'il précédait à Besançon où il étudia la peinture, puis à Paris. Au moment de passer le concours de l'École des beaux-arts, Pouchon est ramené par ses tantes à Mouthier, où, vaille que vaille, il continue de peindre, tout en s'occupant au « vigneronnage ». On le rendait heureux quand on lui demandait de faire un portrait, qu'il exécutait en conscience, contre une pièce d'argent. Il peignait aussi des fleurs et des fruits. Ces travaux lui procuraient de quoi « godailler » pendant quelque temps. Quand il n'avait plus le sou, il se remettait en quête de portraits nouveaux pour les gens de la vallée. Le retour de Courbet lui fut agréable parce que Pouchon le savait bon vivant et généreux à son endroit. Il fut souvent invité à manger la soupe au fromage avec Philippe Cornille et d'autres dans l'atelier d'Ornans. Gustave connaissait ses faiblesses et ne méprisait pas son talent. Devant la quantité de commandes qui lui parvenait, il sourit à sa visite, et lui demanda des tableaux. Pouchon, en apparence impassible, assistait au miracle : le *fion*, donné par le maître, et l'apposition de sa griffe... Le gousset garni, il maugréait, dans toutes les auberges où il s'arrêtait en regagnant Mouthier : « Je fais bien mieux que lui, disait-il. Oui, bien mieux ! »

En aval d'Ornans, la Loue coule entre les rochers ses

(16) On ne trouve pas trace de Charles Pouchon — qui a laissé un certain nombre de tableaux signés de son nom, dans le *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la Franche-Comté*, par l'abbé Paul Brune (1912), ni dans le *Bénézit*, dernière édition. Charles Pouchon, né à Mouthier en 1810, est mort à Châteauvieux (Doubs) en 1882.

eaux claires et bordele village voisin, de Maisières. Là, jouissait d'une situation aisée un médecin qui possédait une grande maison, un parc superbe et une femme d'un rare mérite. Le docteur Ordinaire était républicain. Il accueillait tout le monde avec bonne grâce. Courbet — qui fit son portrait — était à Maisières comme chez lui, on y conservait son attirail de peintre, ses tableaux en train. Max Buchon, Champfleury, Castagnary, Victor Considérant furent reçus à Maisières. Mme Ordinaire avait le don de rayonner ; très intelligente, impérieuse avec tact, cette femme d'action avait une facilité étonnante pour toutes choses. Parlait-on musique ? Elle en composait. Peinture ? Elle peignait. Politique ? Elle est député en 1869, préfet en 1870, sous le nom de son mari, au su de tous. Le docteur écrivait à son sujet : « Ce qu'elle veut, les puissances du ciel et de l'enfer et d'autres lieux ne pourraient l'empêcher. » C'est Mme Ordinaire qui rédigera les articles pour les journaux. Elle dirigera une imprimerie à Besançon et fondera deux organes: *La Démocratie* et *le Bon Sens*.

Quelques années avant la guerre de 1870, Gustave fut prié, par elle, de donner des « conseils » à son fils préféré, Marcel — qui posa avec son frère pour la *Sieste*. Elle assista aux leçons dans l'atelier qu'elle fit construire, et se souvint de ce petit *laïus*, prononcé devant une toile préparée en brun foncé :

— Cherche, disait le maître d'Ornans, si dans le tableau que tu veux faire, il y a une teinte encore plus foncée que celle-là, indiques-en la place, et plaque cette teinte avec ton couteau ou ta brosse: elle n'indiquera probablement aucun détail dans son obscurité. Ensuite, attaque par gradations les nuances moins intenses, en t'essayant à les mettre en leur place, puis les demi-teintes ; enfin, tu n'auras plus qu'à faire luire les clairs (il y en a bien moins que les romantiques en mettent) ; ton travail éclairé tout à coup, si tu as senti juste, et les lumières, saisies au vol, seront placées à leur vrai point. »

Elève docile et adroit, Marcel « pige » assez rapidement la manière du maître. Il parvient à exécuter du *Courbet*, moins âpre, moins franc, moins nerveux. Il n'avait pas cette émotion intense que Gustave éprouvait en présence de la nature et qu'il comparait aux transports de l'amour... En tout cas, cette peinture est fort acceptable, lorsqu'elle est signée Courbet. Certains durent s'y méprendre.

En avril 1873, le grand artiste a « des commandes à n'en plus finir... une centaine » ; il doit envoyer par surcroît un ensemble important à l'Exposition de Vienne, organisée par les peintres autrichiens. C'est en ce moment qu'il appelle à l'aide ses élèves : Chérubino Fata, A. Cornu, Marcel Ordinaire, « pour en abattre ». Vingt tableaux partent bientôt pour Vienne. en reste autant à livrer. Réflexion faite, il invite Durand-Ruel à expédier quatorze tableaux à M. Teské à Vienne. Et, voici l'Amérique qui, à son tour, réclame ses œuvres. Tout n'est donc pas perdu, comme il l'a cru, Quelle rancœur ! Sa santée amoindrie, à cause d'*Eux* ! Quel compte avait-on tenu, en France, des merveilles qui enchantent l'Univers ? Et les services rendus dans le plus complet désintéressement, pendant le siège de Paris ? Les travaux de protection pour sauvegarder les richesses de nos musées ? Alors qu'il pouvait tranquillement se rendre dans le Midi, chez Bruyas.

Son atelier d'Ornans, mis au pillage. Des caisses de tableaux, volées à Paris. Et des valeurs... Il ne veut plus penser à ces choses, le beau temps revient, et il entend les campènes (clochettes) des vaches qui paissent, alentour, et il se reprend à chanter des vieux couplets de sa composition :

Je n'ai pas de patrie,
La terre est mon domaine,
Je veux finir ma vie sur un grand chemin
Oh ! tra-là-là, là-là, là-là. holà !

Des peintres français, les salauds ! l'avaient exclu du Salon de 1872. C'est bien ce qu'il pensait : les jaloux, les

impuissants, cherchaient à le déconsidérer par tous les moyens. Dans quel remous avait-il été entraîné, avec la Commune ! On lui crachait en plein visage, dans les rues de Paris, à lui, Courbet qui était traîné « la chaîne aux mains », comme le dernier des derniers... L'Orangerie, les accusations infâmes et le meurtre de son ami Chaudey par R. Rigault ! Tous ces souvenirs empoisonnaient ses heures.

Que l'on m'apporte à boire,
Et puis, quand je bois...
Le temps s'enfuit.

Les « préparations » de ses aides, où il y a « plus de nécessité que de vertu » de l'aveu du maître, font leurs frais, en attendant. Lui aussi travaille, couvre des toiles, pour des amateurs éprouvés. Satisfait, il commente : — Faites donc, avec un pinceau, des rochers comme cela, que la pluie et le temps ont rouillé, par de grandes veines du haut en bas.

Sa vanité, à fleur de peau, arme excellente contre les philistins, n'a plus raison d'être, avec les amis. Il prête même attention à leurs critiques, sans témoigner la moindre humeur. Il se recule, examine sa toile, et dit :

— Croyez-vous ? Moi, je ne crois pas. Enfin, vous avez peut-être raison.

A cette époque, les nouvelles qu'il reçoit de Paris le rendent soucieux... Castagnary suit de près les mouvements de l'opinion, sous le gouvernement de *l'ordre moral*, et presse Courbet d'envoyer ses tableaux en Suisse, où ils seront en sûreté. Gaudy, le député, conseille au peintre de mettre de l'ordre dans ses affaires. On sait ce que parler veut dire. Gustave a compris, et se range à ces raisons, sans croire tout de même qu'on osera le poursuivre à nouveau ; ce n'est pas possible ! Il fait de fréquents déplacements d'Ornans à Besançon. La part d'héritage qui lui revient de sa mère est abandonnée à ses sœurs. Ses amis hypothèquent ses champs, son atelier. Bref, ses biens sont à couvert, y compris un certain nombre de tableaux

confiés au docteur Ordinaire, à Cornu, à Pata, au docteur Blondon. Quelques amis reçoivent de l'argent en dépôt.

Malgré tous les conseils de prudence qui lui sont donnés, et qui eussent dû lui servir aussi d'avertissements, Courbet tombe, tête baissée, dans les trappes qui lui sont tendues. Il a beaucoup trop écrit déjà. Il continue d'écrire aux parlementaires, aux journalistes. Ce grand inoffensif, représenté par les coupe-jarrets de la réaction comme un farouche insurgé, un terrible révolutionnaire social, n'a jamais rien compris à la cuisine des politiciens.

L'Assemblée nationale adopte, le 30 mai 1873, le projet de reconstruction de la colonne de la place Vendôme. Les rapports de couloirs font fortune. Les lettres du maître d'Ornans passent de main en main. Eh bien, puisque la colonne était une « pâtisserie », c'est lui qui paiera le gâteau, tout entier. Connaissait-on des précédents ? Pas un seul des condamnés de la Commune n'eut à indemniser l'Etat ou la ville pour les monuments détruits. Jamais personne, sous la présidence de M. Thiers, n'y fit la moindre allusion. Un mois plus tard, la colonne vint en délibération. La discussion fut brève, car tout le monde était d'accord, mais un ministre, ayant fait entendre les grands mots de tradition, d'histoire, il fut décidé par voie d'amendement que les travaux de reconstruction ne pourraient commencer « qu'après en avoir obtenu l'autorisation par jugement contradictoire envers le sieur Courbet et ses complices ». Cela passa, sous une autre forme, sur l'intervention de M. Rouher. La machination avait été habilement calculée. Le ministère du duc de Broglie (17) pouvait agir. Courbet est rendu, dès à présent, responsable, *civilement*, bien que condamné, au criminel, en 1871. N'a-t-il pas acquitté, entre les mains du Domaine, les 6.850 francs, la totalité des frais du procès, qu'il a soldé pour lui, et

(17) « Le ministère comprenait ainsi des membres pris à toutes les fractions de la majorité ;... orléanistes... légitimistes... bonapartistes. » *Histoire de France de 1780 à 1873* (tome II, chap. VI, p. 293), par Théodore Duret.

treize de ses co-accusés? Que voulait-on encore? C'était pourtant très simple. La République française voulait rétablir, aux frais de Courbet, le fétiche impérial. Donc, sus! au « déboulonneur », à l'auteur principal de la pétition au gouvernement du 4 Septembre, sus donc! au peintre de la laideur, au démocrate, à l'impie que l'on obligera à payer, *in solidum*, la somme de 323.091 francs, 68 centimes. Patience, nous n'en sommes pas encore là. Le napoléonien Magne, ministre des finances, se charge de *l'asticoter*, par des saisies-arrêts faites chez le marchand de tableaux Durand-Ruel, dans les compagnies de chemin de fer, à la Banque de France, à Ornans, et jusque chez la concierge de la rue Hautefeuille. Les huissiers sont en chasse, les préfets de la Seine et du Doubs sont en branle.

Il n'y a qu'une solution : fuir. Mme Ordinaire précipite le départ. Marcel accompagne Gustave. Ils gagnent rapidement Mouthier, La Main, traversent la forêt, et arrivent à l'auberge isolée de la Vrine, située à neuf kilomètres de Pontarlier, où les attend l'amie dévouée, Mme Lydie Joliclerc, dans une voiture fermée qui les emporte à Fleurier sur le territoire suisse. Là, on va pouvoir respirer quelque temps sans craindre les argousins. Toutefois, Courbet n'a plus sa belle assurance. Devenu circonspect, il ne signe point ses lettres. Qu'on lui écrive au nom de *M. O.* [Marcel Ordinaire], poste restante. Il a la tête un peu perdue. « Il faut absolument, écrit-il au docteur Blondon à Besançon, envoyer, à monsieur le capitaine Guichard un certificat de maladie, que je lui ai annoncé sur la demande de l'avoué, sans quoi, j'en serai encore pour 500 francs d'amende, et de la prison.

« C'est un guetapan (*sic*) qu'ils m'ont tiré. Adressez au 3e conseil de guerre, Petites-Ecuries, à Versailles. Je suis heureux que vous ayez retrouvé les morceaux de papier... J'ai été bien inquiet (18). »

(18) Lettre inédite, datée de Fleurier (Suisse), 23 juillet 1873.

§

Abordons la question femmes, : il y en a dans la vie de Courbet, et presque toutes ses amoureuses, sinon toutes, lui servirent de modèles. D'abord la petite Lise qu'il a peinte, avec lui, sous *le Gros Chêne* de Flagey, écoutant fleurette. Elle était de son pays, et Gustave avait une prédilection pour les Francs-Comtoises. Les femmes de la vallée de la Loue sont ordinairement bien bâties. Il aime leur physionomie placide, il caresse leurs joues pleines et larges, qui s'avancent jusqu'à la hauteur d'un nez droit. Telle, on reconnaît Justine, la belle fille des *Amants dans la Campagne*, à laquelle il demeura longtemps lié. Mais qu'allait-on lui parler mariage ? Lorsqu'un ami lui posait la question, il répondait : « J'ai un fils (19). » Cependant, il tenta l'aventure avec une demoiselle Céline N..., de Lons-le-Saunier, et aussi avec la fille d'un de ses amateurs de Dijon, Mlle Bordet. Le maître d'Ornans marié ! Quel paradoxe encore! Non ! sa vie d'artiste était une contradiction aux devoirs d'un époux. Et sa *bedaine* !

Des beautés capiteuses se jetèrent dans ses jambes ; la blonde Louise Collet — *l'Amazone* — qui venait de goûter du Champfleury... ; une Saintaise, Mme Boreau, avec de beaux restes, dont il fit d'admirables portraits. Enfin des femmes..., des femmes de tous les mondes, comme les hommes de notoriété en ont à leurs trousses, notamment les célibataires sur l'âge de retour. Une jeune étrangère, une Argentine qui se disait de haute naissance, d'une famille de soldats, de braves, entreprit sa conquête et offrit à Courbet : « un cœur chaste et une virginité d'âme ». Il n'en demandait pas tant, voulant seulement se divertir, c'est visible, aux dépens de cette créature. La correspondance que nous avons entre les mains est parfois d'un réalisme effarant. La première lettre (20) de Courbet à cette « dame » est du 25 novembre 1872 : « N'est-ce pas que nous ferons

(19) Ce fils, mort en 1872, fut une autre cause de chagrin pour Courbet.
(20) Inédit.

3

tout ce qui pourra enchanter nos sens, sans vergogne, et que nous obéirons à nos inspirations, sans savoir ce que la société pense là-dessus? Nous sommes sur terre pour notre propre compte. » Mme Mathilde G..., née Montaigne Carly de Swazema, est pauvre et vicieuse. Elle a beau envoyer « les baisers les plus ardents... mille millions de baisers » et le reste, Gustave voit clair comme le jour qu'elle en veut à son porte-monnaie, et il ne l'entr'ouvre pas facilement à cette époque. Il avait ses moments de générosité, mais le fond de sa nature paysanne montait à la surface. Le peintre, revenu à Ornans, s'aperçoit, un peu tard, de sa bévue, et tâche de ravoir ses lettres. En échange, il promet 5.000 francs que doit lui verser Poulet-Malassis, l'éditeur retiré à Bruxelles, lequel s'est engagé, selon Courbet, à publier en une brochure cette correspondance, sous le manteau, cela va sans dire. L'autre apporte les lettres de Courbet, les remet à Pata, qui est chargé d'éconduire la belle, sans aucune forme, au contraire. Bon ! Elle va se venger par un scandale. Elle racontera que Courbet a « des sommes importantes *sur lui*, *en or* et *en argent* » ; qu'il a négocié des titres à Besançon; que des tableaux ont été expédiés de l'atelier de la rue Hautefeuille par le chemin de fer du Nord, etc., etc. — Enfin, fine mouche, elle a conservé, en garantie, dix lettres. Elle consulte avoué et avocat bisontins qui avertissent Courbet, avant de saisir le tribunal. Mme de Swazema ne dit pas qu'elle doit au peintre de l'argent, pour un tableau sur lequel il n'a rien touché.

Une assignation à comparaître devant le juge de paix d'Ornans parvient à Courbet, réfugié en Suisse. L'épilogue, le voici, dans la lettre que Cornu adresse à son maître le 10 août :

Je vous renvoie la procuration qui, heureusement, était inutile, et je suis heureux de pouvoir vous dire que vous pouvez considérer le procès de la belle femme comme terminé.

C'est bien Mme Montaigne et son digne complice qui ont été arrêtés à Besançon. Ils sont accusés d'escroqueries, et autres

méchants tours que vous connaissez. Pata a dû vous dire déjà cela, je crois. Ainsi, il est sûr qu'ils sont, pour le moment, bien plus occupés de se tirer d'affaire que de poursuivre le procès qu'ils avaient la prétention de vous faire. Il faut que je vous dise aussi que l'arrestation de ces deux coquins à fait plaisir à tout le monde...

Notre ami Pata doit partir cette semaine pour se rendre au rendez-vous qu'il a donné à sa belle amoureuse sur le bord de je ne sais quel lac de la Suisse. Vous le verrez dans quelques jours. Il vous portera des toiles, et les nouvelles du pays. Je regrette de ne pouvoir partir avec lui...

C'est un peu plus tard, en effet, que Pata rejoint Courbet à La Tour-de-Peilz, où le maître d'Ornans s'était définitivement installé après avoir fait escale à Vevey. Depuis lors, il ne le quittera plus, et le servira avec intelligence de toute son activité. Chérubin Pata était originaire d'un village du Tessin ; ses débuts datent de Locarno, où il fut accueilli dans un couvent, par un frère capucin, son cousin. Il peint, durant trois années, les murs et la chapelle du couvent, et part pour Lyon, où il suit les cours de l'École des Beaux-Arts. Après quoi, il expose, au Salon de 1868, en même temps que son émule Marcel Ordinaire. Son faire est plutôt lourd, mais sa palette n'est pas toujours « boueuse » comme on l'a avancé. Nous avons vu de clairs paysages signés de lui.

Pata a un tour d'esprit amusant. Sa gaieté, sa malice déridents son patron qui a fameusement besoin de distraction, excédé qu'il est de tous les tracas qui sont venus fondre sur lui ; Pata s'acquitte bien de ses fonctions de secrétaire, et s'y entend mieux encore pour traiter avec les marchands de tableaux, ou les clients.

Entre temps, Courbet se rendra à Lausanne, à Genève, à Morat, où il se rencontre avec des proscrits. Très insouciant sur la sécurité à prendre, pour l'argent qu'il possède, il a l'habitude d'emporter avec lui des sommes importantes. Il les plaçait dans son sac de nuit, qui ne fermait pas. Un ami lui fit, un jour, observer que ses papiers couraient grand

risque de disparaître ; il n'en tint aucun compte. Aussi l'ami fut-il obligé de prendre le cadenas de sa valise et de le mettre au sac de Courbet.

Que se passe-t-il donc à Ornans ? Depuis la mort de sa mère, qui dirigeait parfaitement l'exploitation, les affaires vont de mal en pis. Zélie traîne une santé qui la mènera bientôt à la tombe. Juliette tend à prendre le gouvernail, tandis que le vieux père est tiré à hue et à dia, par ses enfants. Zoé veut s'établir désormais dans la maison paternelle, avec son mari et ses deux fils. Elle demande des comptes. Gustave est furieux : ah ! c'est trop fort. Il écrit lui-même :

« Mon cher père, ta faiblesse veut nous causer bien des maux. Il est impossible que M. Reverdy, malgré tous ses embrassements qui nous dégoûtent, vienne imposer sa famille de quatre personnes dans notre maison. Il faut qu'il respecte, de toute nécessité, la liberté de chacun, et qu'il se charge de sa famille. Ensuite, je ne puis patronner, ni toi non plus, un métier tel que le sien (21) qui pourrait amener des malheurs dans le pays, et chez différentes personnes. Quant à moi, il faut qu'il me *lâche*; qu'il exerce sur d'autres. J'en ai mon compte. Je n'ai pas besoin de *surveillant*, ni de *directeur*. Quand à ce qui m'appartient, j'en ferai ce que je voudrai ; ils n'ont rien à y voir . J'espère encore que tu comprendras que dans une maison où l'on ne peut qu'à peine joindre les deux bouts, on ne se charge pas de quatre personnes, et qu'on ne vend pas surtout de ses biens de son vivant, pour vivre, comme le désire M. Reverdy, affin (*sic*) de ne rien laisser après sa mort. Je ne t'en dis pas davantage. Je t'embrasse encore. »

Que ne peut-il aller à Flagey ? Ce serait vivement fait. Hélas, son procès avec les Domaines n'est pas près d'être terminé. Son père, ses sœurs se tiennent continuellement

(21) Gustave est tout à fait monté contre sa sœur et contre son beau-frère qu'il accuse, ni plus ni moins, d'être un mouchard. (Lettre inédite.)

sur le qui-vive. Juliette reçoit des étrennes par lettre du 5 janvier 1875 :

« Il faut que tu sois bien brave, pour avoir enlevé, sous les yeux des alguazils, l'argent que j'avais caché dans le piano ; aussi, je vais te récompenser de suite. Je te donne les 480 francs d'intérêt qu'ils produisaient, pour toi Zélie, et mon père. Donnez 100 francs à mon père, parce qu'il faut que vous achetiez du vin de Bourgogne pour Zélie. J'ai un tonneau de Bourgogne, à la cave d'Ornans, je vous autorise à le prendre. Il y a du plâtre contre les fonds, vous pouvez le porter à Flagey, sans trop le remuer... Maintenant, si nos agents de police, mes surveillants l'ont déjà bu, avec nos ennemis d'Ornans, il n'y faut plus songer.

« Quant à toutes les histoires de foin et d'atelier, j'ai tout loué à Simon, pour en finir avec les ennuis. Mon père ne veut pas lire le cours des denrées ; c'est une source de malheurs, et de travail infructueux, et la perte de tout. Simon me paye très cher. Du reste, ce n'est que pour trois ans. Ecrivez-moi des nouvelles de mon père, et de vous, des amis. . . » (22)

Dans ses bons moments, c'est-à-dire lorsque les rhumatismes, ou le foie ne le torturent pas trop, entraîné par Pata, il va peindre des *morceaux*, aux environs. Dans son atelier, il sculpte un buste : *Helvetia*, appelé *La Liberté* (23) que les municipalités de La Tour-de-Peilz et de Martigny (Valais) font ériger, dans leur bourgade tournée du côté de la France.

Le peintre d'Ornans est souvent enclin à la désespérance, son procès s'éternise et les bruits politiques ne sont pas pour le rassurer. Il est avide de savoir ce qui se meut de l'autre côté du Jura. Il lit les journaux. Dans son courrier, un jour il découvre une brochure intitulée : *La Nouvelle Peinture*, titre qui le rend songeur. Qui lui envoie cela ? Ah ! c'est le petit Claude Monet. Courbet passerait volontiers ses journées et ses nuits, au café du Centre, tenu par

(22) Lettre inédite.

(23) Ou encore *la Pétroleuse*, pour certains. Courbet a exécuté un grand dessin, à la plume, de *l'Helvetia* (1875). Un horloger parisien réfugié, nommé Petitc, s'est servi de ce dessin pour orner des boîtiers de montre, qu'il offrait à ses amis.

ce bon garçon de Budry. C'est là qu'il fut hébergé, avant que d'acquérir *Bon Port*, c'est dans la cave de Budry que sont cachées ses toiles roulées dans des *vases*. Chut... Ses amis s'efforcent de le retenir à l'atelier. Un ménage habite sa maison ! M. et Mme Morel. Le mari a été expulsé de Marseille, où il était essayeur-poinçonneur. C'est un ancien communard, et maintenant, il s'essaie à peindre avec Pata. Sa femme se charge de préparer les repas, et tant mieux lorsque Castagnary, Baudry, Chopard, Cusenier, ou des proscrits comme Elisée Reclus, Rochefort, Slomezinski, dit Slom Clerc, Moreau, et des peintres suisses comme Baud-Bovy, viennent le voir. Castagnary prend des notes, en vue de son livre — dont il ne paraîtra que des fragments. Courbet retrouve sa verve, et il raconte des histoires du temps de sa jeunesse : le gilet blanc, avec son rempli, taillé dans un jupon de sa grand'mère, pour le jour de sa première communion : d'une première communion dont il ne voulait point entendre parler, quand l'archevêque, en personne, de passage à Ornans, fit mander l'enfant : — Voyons, mon petit ami, vous n'avez ni tué, ni volé ?... — Eh ! bien vous ferez votre première communion. « A ce propos, dit Courbet, se tournant vers Pata et Morel : souvenez-vous que je ne veux pas voir de curé, lorsque sonnera ma dernière heure... »

Des souffrances aiguës, au cours de l'automne 1877, et l'hydropisie augmentant, le déterminent, sur la foi d'un prospectus, à partir, pour La Chaux-de-Fonds, chez un guérisseur italien. Mlle Juliette et Mme Ordinaire vont le retrouver là, et se désolent. Comme il a changé ! Cheveux et barbe sont blancs. Elles le supplient de quitter cette officine sur-le champ. — Et Marcel ? demande Gustave. Mlle Ordinaire, rougissante, parle avec volubilité : — « Marcel ira vous voir à La Tour. Il est au mieux avec Français, si enthousiaste de notre pays (24). Mais, Gustave, il n'oublie pas vos con-

(24) Louis Français, ce peintre académique, qui eut une si grande vogue, était de la génération de Courbet. Il recueillait toutes les récompenses ; médail-

seils, soyez-en sûr ; Marcel ne connaît personne qui vous surpasse. Pour son compte, il n'est jamais satisfait de ses tableaux. Vous le connaissez. » Courbet n'écoute plus.

Peu après, il est revenu à *Bon-Port*, où ses familiers redoublent de soins, car ils le considèrent comme perdu. Ils remarquent ses veines saillantes, son teint couleur de safran, sa maigreur, sauf ce ventre proéminent, énorme, qui nécessite des ponctions.

Son procès est terminé. La vente judiciaire, désastreuse, de novembre, à Paris, l'achève. C'est le coup de massue. La ripopée a gagné. L'an prochain, en 1878, Courbet paiera une première annuité...

Un plaisir lui reste : ses tableaux, sortis de la cave de Budry, qu'il contemple dans sa chambre du rez de-chaussée, dont il ne peut plus bouger, tant ses jambes s'œdématisent Survient Edgar Monteil, le journaliste, un réfugié, lui aussi, qui a été mêlé au mouvement communaliste (25), rencontré jadis à Versailles. Courbet lui montre le *Hallali*, épisode de chasse à courre par temps de neige :

— Est-il campé, hein ! L'est-il ? — Il désigne le chasseur au fouet, son ami Cusenier. — Et ce cheval, dont tout le corps porte sur un pied dont les muscles pivotent en même temps sur ce sabot ? Le cavalier, c'est Félix Gaudy, et voilà ses chiens. En avons-nous fait de ces bonnes parties de chasse ! Un jour, l'on s'en revenait chez Jules Cusenier, à Ornans, où l'on faisait ripaille ; une autre fois, c'était chez Gaudy à Vuillafaus.

Monteil vient, presque chaque jour, tenir compagnie à Courbet. — Tout ce que vous me racontez, Castagnary le sait-il ?

— Bien sûr ! répond Courbet, qu'il connaît toutes ces

les, rosettes, commandes de l'Etat, et il avait une énorme influence dans les jurys. Ainsi explique-t-on que Mme Ordinaire, qui avait — comme son fils — une affection sincère pour Courbet, se soit adressée à Français afin de *pousser* Marcel. Se recommander de Courbet, alors, eût été déplorable. Français fut reçu à Maisières, où il a peint plusieurs paysages de la vallée de la Loue. (1875-76.)

(25) Voir ses *Souvenirs de la Commune*, 1871, Charavay (1883).

histoires. Pourvu qu'il ne les arrange pas ! Ces histoires-là, c'est comme une belle prune, le matin, lorsqu'elle est entourée de buée, qu'elle est transparente, et savoureuse à l'œil ! Vous y touchez, la peau se lisse, on dirait qu'on l'a vernie : vous n'osez plus y mordre, et si vous y prenez goût vous rejetez la pelure.

Dans la soirée du 30 décembre 1877, il y a, dans la maison de *Bon-Port*, un mouvement inaccoutumé qui fait pressentir un événement proche. Le docteur Colin (de Paris) assiste Courbet, ne le quitte pas. Le vieux père, inquiet de ne plus recevoir de nouvelles, est arrivé, dans la journée, par un froid de loup. Il apportait à son fils une lanterne sourde et une livre de tabac français.

Levé tôt, le lendemain, au petit jour, il se porte au chevet du condamné, qui s'agitait depuis un moment. Soudain, il se penche, au-dessus du lit ; il appelle : Gustave ! Gustave !

Le colosse était terrassé.

Il mourut vaincu, cela est certain, a écrit G. Geffroy, abîmé par la calomnie, écrasé par la dette, frappé dans sa vie et dans son art, mais on espère, pour lui, que la fameuse vanité de sa jeunesse et de son apostolat, où il entrait vraiment une bonne humeur plaisante, a été remplacée, lorsque l'artiste vit s'approcher les ombres de la mort, par un orgueil légitime, par la conscience d'avoir inscrit le meilleur de lui-même au livre de l'avenir.

Mlle Juliette pressentait le malheur. Elle s'est mise en route, avec Mme Ordinaire et Marcel, pour la Tour, où ils arrivent trop tard. Elle envoie un télégramme au docteur Blondon pour le prévenir, et lui demande conseil par lettre (26).

Gustave est mort. Quel chagrin, pour moi, de n'avoir pas passé

(26) Cette lettre inédite faisait partie des papiers du docteur Blondon, qui nous sont communiqués par le peintre Louis Baille, petit-neveu de l'ami de Courbet, Edouard Baille, — à qui nous renouvelons nos remerciements très chaleureux. Le docteur Blondon, auteur des *Misères des Gueux* (ouvrage illustré par Courbe,t 1872, est mort, dans la misère, à Besançon, en 1906.

les derniers jours de sa vie avec lui. Maintenant, parlons de l'homme moral. Mon premier sentiment était d'emmener mon frère chez lui, dans sa patrie, mais en réfléchissant, je vois que mon frère ne nous appartient plus tout entier. La Suisse le dispute à la France et à sa famille. Le désir de Gustave est d'être déposé dans la terre de Suisse, en attendant [de savoir] si la France tient à lui, oui ou non. D'ailleurs, je crois que, par respect pour lui, nous ne devons pas exciter les vociférations de Mme Reverdy, sur une mémoire qui nous est si chère. Donnez-moi votre conseil, je sais que Gustave avait, en vous, une grande confiance ; pour vous une grande estime et une profonde affection.

Notre famille doit à la Suisse de la reconnaissance ; elle a donné à mon frère l'hospitalité, dans les jours mauvais, alors que la France manquait de respect au caractère de l'homme, et que nous, sa famille, malgré toute l'affection que nous avions pour lui, il nous était impossible de le recevoir chez nous. Ce ne sont pas quelques paroles qui peuvent la remercier dignement d'un pareil service ; nous devons donc, je crois, le laisser un instant ici.

Je me mets complètement de côté, dans cette circonstance, comme j'aime à le faire en toute rencontre ; seulement, je suis, dans ce désir de Gustave, l'idée de tout sauvegarder et de tout concilier. Gustave m'aimait beaucoup, et l'idée de se faire inhumer en Suisse, c'est me dégager d'un enterrement religieux, et il pensait que je ne ferais pas autrement. Je respecterai la volonté de mon frère, et, en même temps, mes convictions religieuses.

Je ne sais pas si je suis assez explicite. Au revoir, voyez si ce que je vous dis ne peut pas être pris en considération... Nous allons vous voir, je l'espère. Arrivez.

Certes ! il y eut de l'émotion au cimetière de La Tour-de-Peilz, quand Rochefort, au milieu de la foule, ne put prononcer que quelques paroles entrecoupées de sanglots. Mais il était plus frappant, plus émouvant encore de voir les exilés — ces idéalistes — qui, silencieux, les yeux brillants, venaient saluer un des leurs, au nom de la France.

CHARLES LÉGER.

MALEMORT

—

Comme je tournais le coin, je devinai Philippe face à la maison que la rue seule sépare de la tranchée où court le chemin de fer. Il était assis sur le mur qui sert de garde-fou, et, les bras croisés sur la poitrine, il regardait vaguement la façade sur laquelle une lune pâle venait s'écraser.

— Ho! mon vieux, encore par ici?

Il sursauta :

— Où veux-tu que j'aille?

Puis il me prit le bras comme pour bien établir le contact et profiter de ma volonté (imaginez une automobile sans moteur qui se ferait remorquer par une autre), et moi, me pliant à son désir, je me mis à marcher. Tant que Philippe fut dans la rue et même dans le quartier, il ne parla pas. Je le sentais lourd à mon bras, et il avait l'air par moments de me tirer en arrière. Peu à peu, cependant, sa résistance faiblit et il en arriva à marcher librement à mon côté du même pas que moi. A chaque réverbère je regardais sa figure. Il baissait les yeux. Le joyeux et fier garçon d'autrefois était maintenant un homme au visage amaigri, aux chairs dévorées par un terrible feu intérieur; la douleur avait affiné ses traits, le regard était brûlant, plein d'inquiétude et de désir. La passion devait ronfler en lui comme dans une cheminée un feu qui remplit tout de son tonnerre et de son ardeur. On a beau boucher les ouvertures, les briques se descellent, les murs se lézardent, et tout à coup, la cheminée cédant comme cet esprit que voilà, la maison brûle.

★

— Où dînes-tu? lui demandai-je quand je le vis à demi libéré de sa hantise.

— Peuh!

Je savais déjà que tout travail lui était impossible. Rien à faire qu'à l'accompagner et à le mettre au lit.

Chez lui, il s'effondra sur le divan, fuma deux ou trois cigarettes et me remercia d'une voix rauque. Puis il toussa pour s'éclaircir la voix et, les coudes aux genoux, l'air morne, se mit à raconter :

— Oui, j'y vais tous les soirs. A cette heure-ci, lorsque, dans l'ombre de mon coin, on ne peut plus me reconnaître à moins de venir me regarder sous le nez. Je m'assieds sur le petit mur en face de la maison de Viva (tu as remarqué son nom : Viva... ah! oui, la vivante par excellence) et j'écoute passer les trains en contre-bas. Je ne quitte pas de l'œil sa fenêtre éclairée, au rez-de-chaussée. Ma bien-aimée va et vient. Un moment, elle apparaît pour fermer les persiennes. Elle a alors un visage grave avec un pli au front. Après cela il faut se rabattre sur les imaginations. Vers sept heures arrive le gros Dickson avec son air d'ours. Souvent il apporte des fleurs. Je le vois, il ne me voit pas, mais je devine la petite pensée qu'il porte en travers du crâne : « Est-ce qu'il n'y aura personne chez elle? Est-ce que je vais être seul? » Il se dandine un moment sur le seuil, puis il entre en fléchissant un peu les épaules. Alors je vais me placer au-dessous de la fenêtre, et j'écoute...

» Quelques instants et puis j'entends des éclats de voix qui doivent marquer la joie et l'étonnement. La grosse voix de Dickson domine, sabrée par l'accent anglais. Durant ces dix secondes-là, ils devraient s'embrasser s'ils étaient amants, mais ils ne le sont pas, ils ne le sont sûrement pas. Je ne tiens pas le coup bien

longtemps; tous les soirs, je saute vivement de la fenêtre pour ne pas avoir à entendre un mot que je ne pourrais pas supporter et qui pourtant, j'en suis sûr, n'a pas été prononcé, mais qui peut l'être un jour. Je retourne à mon mur, en titubant parfois, et il m'arrive de basculer au-dessus de la tranchée comme si on venait de me donner un coup de poing dans la poitrine. Je ne tombe pas cependant, je me cramponne à la pierre, je supporte le choc et, comme je n'ai plus même à suivre des yeux une silhouette derrière le rideau d'une fenêtre éclairée, je regarde en moi, pensif, assis à dix pas d'elle, d'elle devant qui, à coup sûr, Dickson s'est agenouillé. »

Enveloppé de fumée, Philippe avait l'air de suivre des yeux Dickson et la femme.

— Mais...

— Non. Pas de conseils. (Et il me regarde avec dédain, d'un air de dire : Crois-tu que je ne m'en sois jamais donné et d'aussi bons que les tiens?)

Alors je dis assez méchamment :

— Oui, je vois ça, tu crois l'aimer.

Philippe se tourna vers moi, me mit la main sur l'épaule :

— Je ne sais pas ce que c'est que l'amour, mais j'ai essayé de mesurer le sentiment que j'éprouve pour elle. Je n'en ai pas trouvé le bout. (Il hésita.) Je veux dire qu'il n'y a pas en moi un coin qui ne soit touché. Imagine un empoisonnement du sang qui ferait délirer le malade, en sorte que le corps et l'esprit baignent également dans le poison.

Il frappa violemment du poing sur la table.

— Bois, Philippe, c'est du thé léger.

Il but comme un chien pressé de reprendre sa course et reprit avec rage :



« Un jour, on écrit un mot sur elle, à propos d'un

article qu'elle vient de donner. Un mot de politesse. Là-dessus, coup de téléphone. Une voix qui vient de quelque part. Remerciement qui est un appel, et vous prend, vous enserre la taille comme un lasso. Lasso de soie qui vous tire à travers l'espace. Poison qui vous pénètre par l'oreille, et voilà une musique briseuse d'énergie qui retentira toujours en vous. Invitation. Tu me dis qu'on peut la refuser. Ah! mon ami, qu'ils sont malheureux, ceux qui ne sont pas sensibles au charme de la voix, cette musique des âmes. Que peut-il y avoir chez elle? Sa voix le dit clairement : un sourire comme celui qui a déjà tremblé dans tous les rêves de ta jeunesse. Tes vingt ans te poussent aux épaules. Et deux jours plus tard, tout à coup, devant toi, voici un visage où la Nature a fait des fautes, un corps qui n'est point parfait, mais qui sont pourtant le visage et le corps par excellence, bien qu'ils aient leurs taches comme le soleil.

» Car un système solaire s'organise aussitôt dont cette femme est la source immobile, tandis que tu deviens la planète qui tourne à la fois sur elle-même comme un derviche fou et autour de la bien-aimée suivant une loi précise. Tu as trouvé ton rythme en subissant le sien. Tu reçois la chaleur d'un centre qui est ton origine et ta fin, et tu te plais à ses jeux; sa tendresse comme ses fureurs, tout est plaisir. Tu te plonges dans cette mer de lumière et de feu; elle te pénètre aussitôt de toutes parts, mais toi, tu ne vois d'abord que des choses confuses et cependant terribles, et alors, comme tu n'es pas Russe et que tu ne saurais jouir de cet emmêlement désordonné que tu devines dans l'histoire et dans l'âme de l'inconnue, tu essaies de faire intervenir l'ordre, la mesure, l'analyse, sources d'une autre volupté.

» Un soir que j'étais allé chez elle, et que déjà, presque dans mes bras, elle jouait avec mon désir, je me penchai pour mieux voir une photo, celle d'un homme à

la face rasée, très romaine de structure, aux maxillaires larges. Le nez était droit, les traits réguliers, les yeux noirs, un peu saillants, très graves.

» — Un bel homme, chère Viva !

» — Mon second mari, Luigi Altamira. Assassiné... vous avez su...?

» Elle jette un triste regard sur sa robe de veuve.

» Plus loin, au mur, une autre photo : un crâne rond, que surmonte une broussaille noire taillée court, un visage maigre, énergique, éclairé d'un regard malicieux et vif.

» — Mon premier mari : Radko Sébédieff, l'ami de Stambouliiski. Assassiné lui aussi.

» Tant que j'y suis, je passe la revue, mais avec l'état d'esprit du découvreur de cadavres. Sur la cheminée, voici encore l'image d'un vieillard engoncé dans une capote. Il a des yeux clairs sous un front bombé, porte une barbe blanche en pointe et montre un air à la fois sincère et tourmenté.

» Ma bien-aimée a suivi mon regard :

» — Cher, c'est mon vieux papa...

» Alors, très doucement, elle approche la photo de ses lèvres et baise l'image. Je n'ose rien demander, mais je devine que ce vieil homme aussi est mort. Comment? Je me penche sur la main qui m'est déjà si chère, et Viva laisse tomber d'une voix qui, à chaque syllabe, se casse un peu plus :

» — Je n'ai plus rien, voyez-vous... Seule... toute seule...

★

» La nuit est tombée. Les rideaux jaunes se sont rejoints, masquant la fenêtre. Une petite lampe à abat-jour vert nous éclaire. En face, le feu, un feu de bois comme Viva les aime, clair, gai. Elle caresse d'un regard la photo où le vieil homme semble refléter un rêve idéaliste

et passionné. Le thé fume. Serré contre elle, je croque des gâteaux. Je suis plongé dans une douce torpeur. Ce qu'elle dit dans ce coin tranquille et chaud, d'une voix qui vibre un peu, même quand le ton est bas, prend pour moi très grande valeur.

» — C'est mon vieux papa, Philippe. Professeur, professeur connu là-bas, vous savez. Historien. Oui. Il avait fait des livres. Sur le mouvement décembriste notamment, je crois, personne n'aurait pu lui damer le pion. Et sur bien d'autres sujets. On s'écrasait pour suivre ses cours à Moscou. Libéral, on disait qu'il était libéral avec une nuance de désapprobation. On ne sait plus aujourd'hui ce que cela veut dire. La guerre est arrivée, et puis cette Révolution, cet écroulement de toutes choses en trois temps : Lvow, Kerensky, Lénine. Les trois marches d'un escalier qui mène à quel abîme ou à quel sanctuaire inconnu? Papa avait prévu cela, mais en moins terrible. Je crois qu'il pensait qu'on s'arrêterait à la première marche, peut-être à la seconde. Bah! l'événement dépasse toujours la prévision de l'homme. Un matin, un peu après la révolution d'octobre, des soldats vinrent le chercher. Il y avait alors un grand désordre à Moscou. On ne me permit pas de l'accompagner. Une heure après peut-être, je reçus l'ordre d'aller au commissariat. Le commissaire était un petit homme maigre et noir tout jeune, qui toussait et dont le lorgnon à l'ancienne mode ne tenait plus sur le nez. En me voyant, il se mit à rire, me fit des compliments : « Voyez ce teint qu'elle a, disait-il, du lait, c'est du lait... cela donne envie de la boire... Comme tu es blanche, petite chérie! » Et il me conseilla, en me faisant de l'œil, d'aller voir à telle prison qu'il me nomma ce qu'il était advenu du contre-révolutionnaire Moïlski.

» Prison, prison, mauvaise affaire pour mon vieux papa qui était un peu fatigué et qui aurait dû avoir ses aises. Tout ne marchait pas correctement dans son or-

ganisme. Il n'est pas bon d'être avec quarante autres dans la salle commune d'une prison, couché sur un bas-flanc, couvert de vermine, mal nourri, privé d'air, et surtout de rester inoccupé. Joignez à cela l'image d'une Viva abandonnée, seule dans le grand Moscou et sans ressources. Une torture, n'est-ce pas? Il ne la subit pas très longtemps. Je le retrouvai très rapidement, parmi une cinquantaine d'autres, au fond d'une cour intérieure de la prison, étendu sur le dos, tué à coups de mitrailleuse, dépouillé de sa pelisse, de ses bottes et de son bonnet. Je pris sa ceinture. En payant. Ce fut tout.

» Elle chantonna la première phrase d'une espèce de complainte, puis se tut. On entendit le feu chanter à son tour. La grosse bûche craqua, se rompit, comme un cœur consumé se rompt. Tout naturellement alors et pour la consoler peut-être, je laissai tomber mes regards sur la photographie de l'homme à la tête ronde, à gauche de la petite pendule Louis XVI. Viva se détourna un peu, posa sur la table l'image de son père, sourit :

» — Ha! ha! dit-elle, Sébédieff, ce pauvre Sébédieff! Tête intelligente, n'est-ce pas? Intelligente et énergique. Il a été mon mari, mon premier mari durant trois ans. Oui. Car après avoir été citoyenne russe et avant d'être citoyenne italienne, je fus citoyenne bulgare. Un garçon intelligent, Radko Sébédieff, vraiment très intelligent. Ah! si on l'avait écouté... Il était le bras droit de Stambouliisky, son Eminence grise, comme vous dites. Vous avez entendu parler de Stambouliisky, du tsar Ferdinand? Oui? Quand les officiers et les Macédoniens ont renversé le dictateur, Sébédieff a eu le sort des vaincus. Des vaincus? Pas tout de suite, d'ailleurs. On s'est battu d'abord. Six jours durant. Et puis ce fut la fin. Radko, lui, a vu le bout de sa vie à Egri-Palanka dans la cour d'une petite ferme. Les hommes de Tsankow l'avaient cerné là. Naturellement, il s'est battu jusqu'à la dernière cartouche, comme de son côté son chef se battit. C'était

un garçon singulièrement énergique, d'aspect moins lourdaud que ce paysan de Stambouliisky, plus racé, comme vous dites, aussi grand, mais plus mince, l'œil claïr, bleu, dur, avec, au temps de sa splendeur, des cheveux fous qui lui faisaient sur le front une haute flamme rousse. A la fin, blessé, sans armes, réfugié dans la cuisine, il chercha à se tuer, paraît-il, et se manqua. Les autres le prirent évanoui, le mirent sous la fontaine pour le faire revenir à lui et le traînèrent au milieu de la cour.

» — Chien, confesse tes péchés...

» Radko Sébédieff avait un œil hors de la tête. Cet œil lui pendait sur la joue et lui donnait l'air clown (lui qui était si beau, surtout dans la colère!) Il se mit à rire et déclara qu'il se repentait de n'avoir pas bu assez de vin et d'eau-de-vie, et de n'avoir pas, comment vous dirai-je pour demeurer correcte? fait l'amour assez souvent.

» (Ici Viva éclata de rire elle aussi.)

» Je ris, dit-elle, pardonnez-moi. Je ris, malgré mon deuil, le dernier et les autres. Pourtant il n'y a pas là de moquerie, car le souvenir de mon Radko m'est demeuré très cher. Mais comment ne pas rire quand on imagine cela : cet homme défiguré qui raille? Il faut me prendre telle que je suis. Je n'ai pas vu Sébédieff, à vrai dire, le jour de sa mort, mais il est facile de se le représenter ligoté, sanglant, à demi nu dans la cour de ferme au sol raboteux, devant la maison basse, avec, à l'arrière-plan, une femme en blanc et rouge qui, les yeux exorbités et sa grande bouche ouverte, se fourre désespérément les doigts au creux des oreilles. Les autres font mettre Radko à genoux devant le billot qui sert à fendre le bois :

» — Chien, confesse tes péchés!

» Non, ils ne comprendront jamais, les officiers de Tsankow, le rire de mon petit mari bulgare. Alors, comme ils sont tout à fait stupides, ils lui font étendre

les mains sur le billot. « Volontiers! » voilà ce qu'il dit, car c'était un homme, Radko, vous pouvez me croire, ami. « Volontiers! » Et eux, en deux coups de hache, ils font sauter les deux mains, qui, sous l'acier, se sont crispées, puis, mollement détendues, roulent à terre. Un coup ensuite sur la tête, sur cette tête ronde que vous voyez là, mon cher, et Radko bascule de côté, tandis qu'un chien jaune saute sur la main droite et l'emporte.

» (Viva prit une cigarette.)

» — Voilà pour Sébédieff!... Donnez-moi du feu, dit-elle.

★

» Tout en allumant, elle s'était tournée vers un troisième portrait.

» — L'autre, là, en face de Radko, c'est Altamira, Luigi Altamira, je vous l'ai dit. Un beau visage calme, n'est-ce pas? Oui. Regardez-le bien. Calme et bon. Et l'image ne saurait reproduire la lumière des yeux, cette lumière douce. Au fond, Luigi n'était pas un homme d'action. Non, je ne le crois pas. Combattant d'occasion, entré dans la mêlée par devoir, il restait gêné par son idéalisme dont il ne pouvait pas se débarrasser et qui faisait corps avec lui. Il fut des députés qui, après l'arrivée de Mussolini au pouvoir, se retirèrent sur l'Aventin. Il mettait dans l'opposition qu'il faisait une dignité suprême, un courage tranquille qui enrageaient l'adversaire. Il y avait chez ce spiritualiste quelque chose du saint chrétien, ce n'était pas un fanatique, mais un fidèle et qui devait le rester jusqu'au martyre, de Sainte Liberté.

» Nous étions aux bains de Pietrapola avec une de ses parentes et son secrétaire, quand le gérant de l'hôtel vint, en tremblant, nous porter une espèce d'ultimatum :

» — Ces messieurs ne veulent pas que vous restiez.

ls vous connaissent. Ils connaissent « l'onorabile » Alta-nira. Si vous restez, ils disent qu'ils vont tout casser...

» Ces messieurs, naturellement, c'était des chemises ıoires.

» — Mais, je paie... dit Luigi. Je suis citoyen, je ɔense...

» — Pardonnez-moi, pardonnez-moi, mais je ne peux ɔas laisser mettre mon hôtel à feu et à sang... Il faut éder, il faut céder... Ayez pitié d'un pauvre homme qui femme et enfants. Vous n'allez pas me ruiner...

» Cet homme se tortillait de si piteuse façon, les mains ouvertes, successivement tourné vers chacun d'entre ıous, que Luigi sourit et puis reprit presque aussitôt 'attitude grave qui lui était habituelle. On entendait déjà es hurlements dans la cour. Pour éviter l'assaut, Alta-nira accepta de partir en automobile. Il se mit dans la première voiture en compagnie de son secrétaire, tandis que sa parente et moi montions dans l'autre, avec des ascistes sur le siège, pour nous protéger, paraît-il. Mais, lès leur départ, les deux automobiles furent orientées sur deux directions, et, dans la nuit, au bout d'une ran-lonnée fantastique où nous tournâmes en rond, j'ima-gine, pendant quatre heures, je retrouvai Altamira sur ın lit d'hôpital, tout habillé, son veston trempé de sang, e front ouvert. Il avait été bâtonné à mort par un parti asciste placé en embuscade et qui avait arrêté l'auto et iré Luigi sur la route. (Viva avait les yeux égarés qui paraissaient voir la scène ignoble.) Il aurait dû mourir lans le fossé, poursuivit-elle, mais un Américain passa t l'emmena à l'hôpital. Ce qui fit que je pus recueillir ıon ses dernières paroles, il avait une fracture du crâne t ne fit plus guère que de râler, mais son dernier soupir.

» (Viva alluma une cigarette.)

» — Voilà pour le pauvre Altamira. Voulez-vous du hé, cher? Non. Prenez une cigarette. Fumez. Fumez. Le

tabac est une des meilleures choses de la vie, un grand consolateur.

» Et puis, les coudes aux genoux, elle se mit à fixer le feu. Ce soir-là, entourée des images des trois victimes, Dieu qu'elle était belle! Le nez droit et fin prolongeait le front, le visage était plein et coloré, les joues musclées, les yeux brillants, ce n'était plus Viva, c'était la vie elle-même.

» Le père, fin 1917, le premier mari en 1922 et le second en 1925. Unique aventure vécue trois fois : le bien-aimé désigné aux coups. Le feu baisse, voudrait mourir comme nos voix sont mortes. Le silence et la nuit sont d'accord avec Viva qui semble caresser les museaux d'une meute infernale. La certitude, je l'ai, ce soir, que cette femme attire la foudre.



» Si elle est insensible? Au fond ça m'est égal, bien que je me sache condamné aussi. C'est d'amour que j'a besoin et non de regrets. Et même il n'est pas sûr qu besoin d'être aimé : il ne me faut sans doute qu'ur objet d'amour. Celui-ci est de toute beauté. Après cel il pourra servir à d'autres. Viva est une épée. A force d la manier, il faut bien qu'on meure.

» Le soir où mourut Altamira, des crapauds ne flû-taient-ils pas dans les fossés des environs? Au momen de l'attaque ils se turent, puis quand l'homme tomba e que dans le vrombissement des moteurs, les assassin se furent enfuis en motocyclette, tandis que le sang rou-gissait le veston, baignait l'herbe, les crapauds recom-mencèrent leur tendre chant.

» Pour Viva trois hommes sont morts. Pour elle? Peut-être pas absolument pour elle, mais ils son morts autour de cette tige de jusquiame, autour de cett tige de digitale, autour de cette jeteuse de sorts qui port

des crânes intéressants en collier comme d'autres des perles.

» — Quel malheur! dis-je tout à coup... Trois hommes comme ceux-là!

» — Oui! dit Viva. Papa,... Sébédieff,... Altamira...

» J'attends un peu, car il me semble qu'elle a un quatrième nom à prononcer. De fait, sa charmante bouche est demeurée ouverte dans un dessin tragique. Mais elle se referme. Viva ne le prononcera, ce quatrième nom, qu'un peu plus tard et devant un autre que moi. Telle est la condition. Devant un autre que moi. C'est alors que j'aurai ma photographie, moi aussi, sur la cheminée ou sur le mur.

» Ma bien-aimée est immobile devant le feu qui s'éteint. Je m'enivre de son parfum et, au delà du parfum, de son odeur, je lui caresse le bras et la cuisse. Je suis contre elle, la tête au creux de son épaule et j'écoute, au rythme de son cœur tranquille et fort, battre comme trois tambours dont retombent ensemble les baguettes, les cœurs du père et des deux compagnons, les trois cœurs assassinés.



» Inéluctable destinée de l'écrivain! Cela se traduisit d'abord, pour moi, par une série d'articles. Un article sur Sébédieff. Un autre sur Altamira. Nous faisions, Viva et moi, une politique assez confuse, forcés que nous étions d'attaquer les partis comme les causes quand ils n'avaient été que les instruments des meurtres. Un jour elle me pria de prendre la parole dans un meeting où elle débutait sur un thème beaucoup trop général à mon sens, sur la violence en matière politique. Le meeting eut lieu dans la salle des Sociétés Savantes, espèce de petit théâtre désaffecté dont l'air est irrespirable. Nous étions ensemble sur l'estrade, parmi des inconnus.

» — Ce soir, me dit-elle à l'oreille, en croisant se jambes nerveuses, je serai à toi.

» Son visage n'avait pas changé. Comme le voyageu de Musset, je sentis, moi aussi, en entendant parler l bien-aimée, passer la mort. Il pouvait y avoir là, tant au parterre qu'au balcon et en comptant tout ce qui étai resté debout, mille à douze cents auditeurs dont bo nombre d'énergumènes et qui se divisaient en quatr clans :

» Le clan n° 1 était composé de partisans des So viets. Ils portaient un béret rouge, ou une cravate roug ou au moins un insigne en forme d'étoile à cinq branches ils fumaient, avaient le regard sévère, hardi et dur, étaien vêtus avec simplicité, souvent en ouvriers, et fredon naient l'*Internationale*. Ceux-là étaient venus pour trem bler d'horreur et de haine au récit de la mort d'Altamira mais, bien entendu, leur rôle était de ricaner lorsqu Viva parlerait de la mort de son vieux père sous le cou de faux de la mitrailleuse, contre le mur de la prison.

» Le clan n° 2 était composé de partisans de Mus solini. Ils étaient non moins jeunes et non moins éner giques, avec peut-être un air plus aristocratique. Mieu habillés que leurs adversaires. Portant à la boutonnièr un petit insigne avec le bouclier et les deux épées, ou bien une fleur de lys. La plupart avaient une canne à la main, lourde, parfois torse, et ils s'appuyaient dessu comme on voit les chevaliers sur les bas-reliefs s'ap puyer sur les épées. Ceux-là étaient venus pour s'émou voir bruyamment quand Viva parlerait de la mort du professeur assassiné par les Soviets, mais le récit de la mort d'Altamira les laisserait froids, si même il ne criaient pas alors que c'était là le juste salaire de canailles.

» Je crus que je devais faire remarquer ces détails à ma bien-aimée, mais elle me dit qu'elle n'y pouvait rien et que ce n'était pas sa faute si elle avait eu un père com-

me ceci, un mari comme cela. Et Sébédieff? dit-elle. De quel côté peut-on le classer?

» Pour Sébédieff, en effet, il était à prévoir que nous aurions aussi des difficultés parce qu'il était mort avec Stambouliisky, qu'on ne savait pas si c'était comme agrarien ou comme communiste, qu'en définitive les Bulgares n'étaient pas d'accord sur son rôle et qu'il y en avait quelques-uns dans la salle pour se disputer en un charabia dont Viva disait que c'était du bulgare et fort injurieux. Ils formaient, si l'on peut dire, le clan n° 3, lui-même subdivisé en deux groupes secondaires.

» Enfin, il y avait un quatrième clan qui était celui des âmes sensibles et que le deuil de Viva et son récit des trois morts devaient émouvoir sans préjudice de poussées d'enthousiasme; mais se mêlaient aussi à ce clan les sceptiques venus par curiosité, les cyniques (rares) venus pour railler, les simples amateurs de bruit, tout ce qui, au moment des applaudissements, acclame, de même qu'un chien aboie quand son maître crie, espèce de caisse de résonance qui allait doubler chaque sincère clameur.

» Me tourner vers elle et lui exposer ce que j'analysais clairement, je le pouvais certes, mais, devant cette foule, c'était enlever tous ses moyens à une femme qui ne manquait pas de crânerie. Et puis la foule c'est la vague. Même hostile, elle vous porte. On avait le droit de tout espérer. D'ailleurs, en admettant la défaite inévitable, pouvais-je me dérober? Laissons les considérations morales. Physiquement, le pouvais-je? Sur cette scène nous étions fort serrés l'un contre l'autre par nos voisins. Son genou frôlait le mien. Je sentais sa chair et son odeur, et me considérant comme un condamné à mort, je humais paisiblement mon verre de rhum.

» Elle parla.

» Son discours fut composé de quatre parties. Le clan n° 1 hacha la première de hurlements, le clan n° 3 se battit durant la seconde, en sorte qu'on dut dès ce

moment faire intervenir la police, et le clan n° 2, mis en goût, mena grand tapage durant la troisième. Le dernier développement fut l'occasion d'un formidable tumulte. Comme sur un avion par gros temps, quand l'appareil, secoué dans tous les sens, bat de l'aile désespérément, pique du nez et se cabre sans qu'on sache où il va, tandis que le cœur du passager se décroche, l'Assemblée ne fut plus qu'un monstrueux tourbillon de forces contraires, un Maelstrom dont Viva était le centre, mais dont nul, pas même elle, ne pouvait saisir le sens pour y incliner son vertige. C'est alors que, gagnant la tribune et marchant de bout en bout de la scène, comme une bête le long des barreaux de sa cage, je me mis à argumenter avec fureur, persuadé qu'une vigoureuse défense verbale et l'invocation de toutes les puissances de paix suffiraient à repousser la horde; mais elle n'entendait rien, à peine pus-je me faire entendre de quelques-uns, la clameur fut bientôt celle du grand vent au-dessus de la grande marée, et tout à coup, une bagarre éclata, ou plutôt une multitude de bagarres qui se conjuguaient et se neutralisaient l'une l'autre : bancs brisés, lampes qui volent en miettes au-dessus des faces convulsées, cris de douleur et, dans l'obscurité soudaine qui tomba du plafond, quatre coups de revolver...

» Tandis que nous filions par le couloir intérieur derrière une Viva rompue de volupté...

» — Etes-vous blessé? dit-elle.

» Mais sur quel ton! Curieuse recherche de la tragédie. On dirait qu'elle souhaite que je le sois. Volontiers elle me tâterait pour voir si sous la chemise elle ne rencontrerait pas de la main le sang chaud qui bientôt poisse. (De fait les quatre balles avaient porté dans la cloison, derrière moi, un peu trop haut.)

» — Non, dis-je, je ne suis pas blessé.

» — Ah!

» Je me demande si je n'ai pas cessé d'être intéressant.

Assurément je le suis moins que tout à l'heure. Et ce « Ah! » signifie que l'attention se dénoue, se détache de l'homme que voilà indemne. Je pense qu'au long des rues elle doit songer au vieux père fusillé et surtout à ses deux maris, aux deux qui lui enlevèrent sa robe : Altamira et Sébédieff et, fermant un instant les yeux, croire qu'ils sont près d'elle, eux qui n'ont pas fait tant d'histoires pour mourir. Car elle sourit et, détournée de moi, mais cependant pressant ma main dans sa main droite, elle murmure un mot d'amour.



» J'ai fait la guerre, moi aussi, poursuivit Philippe en me regardant fixement, et je n'ai pas peur d'un coup de revolver. Ni d'une foule. J'en ai vu d'autres, des meetings, et (ajouta-t-il lentement en ayant l'air de tirer du fond de sa mémoire des spectacles guerriers et tragiques) je sais ce que c'est que de prendre une tribune d'assaut. Mais en revenant, dans le taxi, serré contre elle et jouissant de sa présence et de son voisinage, je me disais : « Voilà, ça n'a pas été pour aujourd'hui, mais ce sera pour demain. Je suis condamné à mort. Le peloton d'exécution m'a manqué. On va remettre ça. » Et je gardais tout naturellement la pose que doit garder un honnête homme en ces occasions. Pourtant je regrettais que ce ne fût pas déjà fini. J'accompagnai Viva jusque chez elle, je pris au passage des roses, je refoulai méthodiquement une peur (je peux dire le mot) à chaque instant grandissante. « Tu n'as rien à craindre, me disais-je, pour quelques minutes de plus ou de moins, il ne faudrait pas rester trop longtemps dans ses jupes, voilà tout. » Sensation de tenir entre ses mains un ballon contenant un bouillon de culture très virulent : peste ou choléra. Le moindre mouvement brusque peut tout casser, et alors...

» Je me montre tel que je suis. Brave ou non, c'est une autre affaire.

★

» Elle avait fermé les persiennes et tiré les rideaux. Une lampe nous éclairait, mais si bien recouverte de soie rouge qu'on ne distinguait plus que très vaguement les formes des choses. Viva me regarda quelques minutes, avec une attention extrême. Je fumais, à demi étendu, et je devais avoir le visage singulièrement grave. Elle sourit tout à coup, d'un sourire lent qui lui fit un masque neuf, un masque de diablesse heureuse. Un de ses sourcils était très élevé et l'on voyait sous la lèvre rouge poindre ses dents. Dominant les roses et le tabac, l'*odor di femina* régnait dans la chambre, conjuguant celle de la peau soignée, et celle des vêtements imprégnés de parfums. Tout à coup, ma bien-aimée saisit une grosse pincée d'une poudre noire, la jeta dans une soucoupe et alluma. Il y eut comme une explosion accompagnée d'une flamme rougeâtre et d'une assez lourde fumée. Puis l'odeur de la poudre qui rend fous les hommes et les chevaux. Les narines dilatées, les yeux clos, les poings serrés, Viva aspirait cette odeur avec cet air crispé où chaque muscle a l'air d'une corde tendue à se rompre et que je ne pouvais m'empêcher de comparer à celui que montrent les femmes à l'extrême pointe de la volupté. Ouvrant alors tout grands les yeux, elle tourna un peu la tête pour me dire d'une voix brisée :

» — Comme il est brave, mon homme!

» Interpellation canaille, où je voulus voir une intervention parente de celle du bourreau, quand jadis, le fer rouge en main, il faisait grésiller les chairs des condamnés. Presque du même coup, d'ailleurs, elle m'avait saisi, embrassé, tiré sur elle...

» Je ne te dirai rien de cette nuit où je m'enfonçai

dans les bras de cette femme. Il me parut qu'elle ne finirait pas. J'ai connu des nuits semblables, debout dans un trou, les pieds englués, avec sur mes épaules un manteau d'air froid, et devant mes yeux la mort invisible dont le cri sauvage retentissait de minute en minute tandis que son ombre dansait sur la plaine.

» Oui, des nuits semblables à celle-ci. Dans une tranchée tu es dans ta fosse; le coup de pelle de l'obus peut la fermer sur toi. Eh bien, cette chambre, c'était un caveau, un caveau chaud, plein de parfums, où, en attendant le délabrement de mon corps, mon esprit déjà se décomposait. J'y gémissais sans bruit, serré contre Viva dont je sentais bouger la poitrine. L'aube me tira de là; elle vint tard, précédée de très loin du bruit de la rue, mais elle vint, se glissa dans la chambre sans qu'on sût d'où elle tombait et me fit signe : « Vas-tu rester là? Sauve-toi. Jamais tu ne retrouveras une occasion pareille... »

» Comment te dire le reste? Si tu veux me juger, il faut que tu songes : Philippe était condamné; il a défilé devant le peloton d'exécution; maintenant le revoilà dans sa cellule dont la porte soudain tourne sur ses gonds. Pas de gardien (le gardien, ici, c'est le regard de Viva). Comment ne s'en irait-il pas?

» Toute la nuit, dans l'ombre, les peurs ancestrales étaient revenues; elle avait été toutes les terreurs, cette femme parfumée, le python qui étreint, l'ours qui étouffe, la panthère qui déchire, l'ombre, le marécage, la lourde et sourde mer, le ciel trop bas, la foudre. Et puis les nuées barbares, un cliquetis de gourmettes et d'anneaux, des galops, des clameurs, une odeur de sang. Quatre cents hommes, mes ancêtres directs avaient crié en moi, sans parler des mères. Imagine maintenant la douceur de l'aube. Si Viva s'était réveillée, je serais resté sans doute, mais comme je venais de poser à terre mon pied nu, elle ne se réveilla pas. Penché sur elle (c'était tenter la mort),

je la vis respirer avec douceur. Alors s'habiller, s'habiller vite, sans faire de bruit, voilà ce qu'il reste à faire et ce qu'on fait avec une fureur d'échapper qui double l'habileté naturelle. Le danger est immense, car le plaisir est trop proche pour que son souvenir ne soit pas vif et n'enchaîne pas un peu, et, d'autre part, la puissance de Viva trop forte pour que, si le gris de sa prunelle passait tout à coup entre ses cils, on ne se remît pas tout nu, pour se coucher à côté d'elle.

» Si maintenant tu veux me peindre lorsque je rentrai chez moi, dis :

» — Alors, une double peur saisit Philippe... Il s'était jeté dans son appartement comme dans une caverne, mais à peine y était-il entré qu'il se dit : Elle va entrer. Elle m'a suivi. Je ne vais pouvoir lui échapper... Et puis, brusquement, l'idée lui vient qu'elle n'avait pas à intervenir, cette reine des Mauvais Destins. Que s'il entendait un pas craquer sur le palier, ce ne serait pas le sien, mais celui d'un instrument obscur. Car il était imprégné d'elle encore, il ne pouvait pas se débarrasser de ce halo de meurtre qui flottait autour de lui. Peur qu'elle vînt? Non, c'est une autre peur qu'il fallait voir. Il tendit l'oreille vers la porte, imagina que quelqu'un était derrière et l'épiait, crut entendre un bruit suspect, courut toutes les chambres, revolver au poing, les inonda de lumière. Il y avait le balcon aussi... quelqu'un ne s'y tenait-il pas accroupi? Et le placard? Et la grande armoire? Quand il eut fini l'inspection, il songea que sous les lits... Et puis ne pouvait-on aller dans une chambre tandis qu'il passait dans l'autre? Il tendit des pièges au fantôme inconnu qui riait de lui, caché au creux de sa propre cervelle. Un meuble craqua... Le sang quitta son visage, il sentit son cœur battre à grands coups, et dit à haute voix : « Qui est là? » Puis : « Je suis fou! » Oh! et puis il s'en moquait à la fin. Mourir, eh oui, tout le monde mourrait, lui et elle et tout le monde... Au diable! Et

presque sûr de ne pas se réveiller, il jeta le revolver et s'endormit.

» (Voilà. Tu peux même imaginer un lourd sommeil là-dessus, jeté sur moi par la fatigue comme une couverture, mais l'écharde est dans la chair. Et la raison est là qui vous souffle le lendemain : « Tu as raison. » Les voies cérébrales récemment creusées sont trop profondes pour que l'esprit puisse faire autre chose que de repasser incessamment par les mêmes associations d'idées. Désormais, les trois hommes vont former autour de moi une garde du corps. C'est ce qui explique que j'ai pris le train. Mais je ne devrais pas parler. Mon aveu est sec, ton explication est plus nuancée. Vieil ami, continue, continue de me montrer comme un ilote ivre aux enfants.)

» — Eh bien, dans son coin, recroquevillé, il se sentait faible et nu. Un homme monta, eut l'air de regarder à droite et à gauche, vint s'installer en face de lui. Philippe se leva, changea de compartiment. Il se demandait si cela suffisait, d'avoir quitté Viva, et d'abord si elle n'était pas à sa poursuite, et puis s'il n'était pas déjà visiblement marqué, si tout le monde ne pouvait pas voir sur son front le signe des prédestinés à la mort violente, ce signe qui fait dire à l'assassin : Avec celui-là, ça ira !

» Assassiné. Le voyageur que voilà en face de lui, avec cette tête et ces yeux qui roulent et dont on sent la peur au moins égale à la sienne, comment voit-il Philippe le fuyard? En homme aux yeux révulsés. Comment voulez-vous que Philippe s'en tire? Songez qu'un lâche quelconque, un misérable apache qui tremblerait devant un autre, ou un sadique ou simplement un débile découvrant le signe sur ce front se jettera tout naturellement sur lui. Qu'a-t-il à craindre? Ne voyez-vous pas que c'est écrit? Assassiné. Et que non seulement l'assassin est sûr de réussir, mais que l'ordre lui fut donné d'agir, que le meurtre lui fut imposé, que tout se passe comme si Viva

derrière ses épaules le poussait et qu'il ne sera pas responsable de cet acte auquel il n'aura rien compris.

» C'est exactement cela. Ce qui me calma surtout fut de voir que rien ne se produisait d'extraordinaire dans les quelques heures qui suivaient. Le mouvement du train fit le reste, accumulant des obstacles, jetant des barrières derrière moi, bois, cultures, villes, rivières, que Viva ne pourrait pas facilement sauter. Et puis la fatigue me ploya dans mon coin. Je me réveillai presque rassuré après une nuit pleine de cauchemars, devant la subite naissance du soleil, au-dessus d'une plaine couverte de rosée.



» Mais vois-tu, continua Philippe, la terre est ronde. On ne peut perpétuellement accumuler des lieues entre le danger et soi. Un moment vient où l'on se rapproche, quand ce ne serait qu'en tournant autour de la boule. Et puis le monde est petit. On se dit qu'on peut se rencontrer. Cette femme, il faudrait l'oublier... Son souvenir est la plus lourde des chaînes. A quoi bon la fuir si l'on doit rêver d'elle? De près ou de loin, n'est-elle pas le cher poteau auquel il faudra bien un jour appuyer ses épaules? Autant se frôler contre elle! Non, la vie n'a pas de sens autrement. La peur avait pris le dessus un instant. L'instinct, que tu appelleras sexuel si tu veux, va intervenir maintenant, et c'est un peu ce qui se produit lorsque l'araignée mâle, tu sais, la petite araignée mâle, sachant pourtant ce qui va lui arriver, se jette sur le sexe assassin de la grande femelle.

» Bah! et puis que vaut exactement cette soi-disant menace? Voilà ce que l'on se dit. Sébédieff et Altamira, après tout, se sont jetés dans la bagarre, par goût du jeu et ont tiré la mort par la barbe, sans compter que toute série noire un jour prend fin, qu'au surplus tout

le monde est mortel, et qu'en attendant, Viva est adorable...

» A la fin, les raisons qu'on se donne apparaissent tellement fortes que cela devient une souffrance de courir du nord au sud. Pour un peu, on tirerait le signal d'alarme. Quand va-t-on s'arrêter? A la première gare, on saute sur le quai. Changer de quai, monter dans le train d'en face, voilà le premier mouvement. Une force mystérieuse vous pousse vers Paris. Une idée, une seule idée, arriver, comme si l'on venait du plus lointain pays avec des fleurs plein les bras, des demandes de pardon plein la bouche. S'humilier. Dire : « La mort? mais naturellement... Mais oui, la mort à vos pieds, n'est-ce pas tout ce que je souhaite... A quoi donc pensais-je, ma chère! » Et alors composer autour d'elle des poèmes, des romans, des chants, des fantasmagories, tout un cycle artistique, poétique et musical, tout un ordre planétaire, ranger autour d'elle, par la vertu des mots, tout ce qui est vivant et tout d'abord ce qu'il vous reste de jours à vivre. Tout lui est dû. »

Philippe me regarda, les mains ouvertes et les sourcils haussés, d'un air de me dire : « N'ai-je pas raison? » puis il reprit ses souvenirs avec chagrin :

» Quand je revins, je trouvai chez elle deux hommes : Dickson, et un autre, inconnu de moi, tous deux assez mécontents, je crois, de se trouver en tête-à-tête. A mon entrée, Dickson me regarda d'un œil observateur et froid. L'autre, amusé, sourit. Il me sembla que mon arrivée les réchauffait et les faisait sortir de l'ennuyeuse attitude de chien de faïence que demandait leur combat singulier.

» — Et de trois, dit Viva en me voyant. D'où venez-vous, lâcheur?

» — Un voyage...

» Je baisai la main de ma bien-aimée. Je mis dans ce baiser tout mon cœur. Mais la petite main ne frémit pas.

» Je ne pouvais dire grand'chose devant ces deux gê-

neurs et mes dramatiques aveux se refroidissaient dans ma gorge en prenant un air gélatineux. « Ça sera du réchauffé », pensais-je. Pour le reste, cette longue station un peu trop silencieuse, ne me déplaisait pas. Chacun des trois voulait fatiguer les deux autres, mais sur ce terrain j'étais imbattable. Dickson et le camarade devaient avoir leurs affaires. Moi, je n'en avais pas, sinon celle de reconquérir ma maîtresse. A chaque minute, il me semblait qu'elle se réhabituait un peu plus à moi. J'étais là comme un bateau fatigué sur l'eau calme d'un port, là pour l'éternité et je ne souhaitais qu'une chose, c'était d'y pourrir. Viva, elle, semblait indifférente à tout ce jeu

» A la fin, les deux sortirent, ensemble, comme s'ils se souciaient peu de moi. Revenant de les reconduire, elle remarqua mon agitation et me regarda cruellement. Puis se laissant aller sur le divan avec la plus voluptueuse des mollesses :

» — Philippe, dit-elle avec une ombre de sourire, vous m'excuserez si je ne vous demande pas de rester, mais je suis fatiguée ce soir.



» Le lendemain, je retournai chez elle. Il n'y avait plus en moi aucune peur. C'est-à-dire que ce qui devait se produire ne présentait plus pour moi d'importance. On vit. On meurt. Les morts n'étaient pas revenus me tirer par les pieds durant mon sommeil et ils seraient revenus qu'ils m'auraient fait rire. Je l'avais avertie, elle, Viva. « Je viendrai. » Bon. Elle m'attendait. Rien que de très naturel. Je me disais : « Elle va m'offrir du thé, des gâteaux, des cigarettes, mais elle va aussi me demander des explications. » Et naturellement j'en ai une de prête... Quelque chose de très cavalier.

» — Viva, vous me proposiez, avant mon départ, quelque chose de tout à fait héroïque. De quoi fournir un quatrième chapitre à un Lenôtre futur... Malheureuse-

ment, comme les gens qui sont peut-être naturellement héroïques, mais dont l'héroïsme est contre-balancé par toute une éducation, j'ai commencé par m'enfuir. La même chose est arrivée au Maréchal Ney, le brave des braves, à sa première bataille, alors qu'il n'était naturellement que conscrit. Ce sont de ces choses dont on ne s'étonne plus. Mais je sais maintenant que mon rôle est, parce que je suis votre troisième mari, d'avoir le sort de Sébédieff et d'Altamira, sans parler de celui de monsieur votre père, et je tiens à mourir comme eux.

» Ceci dit sur un certain ton mousquetaire qui ne pouvait manquer à mon sens d'impressionner Viva. Mais elle ne me fournit pas l'occasion de revenir sur l'aventure. Elle paraissait lointaine. J'essayai de la prendre dans mes bras, mais elle me repoussa :

» — Viva, dis-je.

» J'ai encore son soupir dans l'oreille, moitié ironique, moitié excédé.

» — Viva, dis-je encore en la saisissant à nouveau par la taille et par les épaules et en l'attirant contre moi.

» Elle soupira encore un coup et son soupir était lassé. Cela fit quelque chose comme :

» — Non.

» — Alors, fis-je en souriant, vous ne m'aimez plus?

» Mouvement classique pour entraîner le : « Chéri, je vous adore! » Mais elle me prit la tête à deux mains, me regarda bien dans les yeux et souriante :

» — Hé non! je ne vous aime plus, mon petit!

» Ici je suis obligé, voyez-vous, de la défendre. N'y eut-il pas de sa part, ce soir-là, la volonté de me faire échapper à ce qui, de toute évidence, est mon Destin? Peut-être espérait-elle que j'allais courber la tête et dire : « Allons tant pis! » ou bien me mettre en colère et, dans les deux cas, rompre et m'enfuir. Qui sait même si elle ne s'était pas donnée systématiquement à l'un de mes deux adversaires, justement pour dresser la barrière entre

nous? Mais il me semble que toutes ces explications sont de la littérature.

» Quoi qu'il en soit, je ne voulus pas d'abord me rendre. Je haussai les épaules, je répliquai :

» — On dit ça, Viva, comme si l'on pouvait aimer ou ne plus aimer, à son gré.

» Mais elle ne se détourna pas et continua de sourire. Je compris qu'elle fermait la bouche sur des mots comme ceux-ci : « Mais va-t'en ! Va-t'en donc ! » Je la vis qui regardait les photos de ses deux maris et se balançait avec lenteur sur sa chaise. Oui, oui, ce balancement signifiait : « Ami, veux-tu donc mourir comme ces deux? C'est parce que je t'aime que je te renvoie... »

» — Oui, Viva, comme ces deux...

» J'avais dit ces mots à très haute voix. Drôle d'idée que de prêter un serment. Viva parut n'y pas attacher d'importance.

» — N'en parlons plus, dit-elle.

» Ceci d'un ton et sur un air auxquels je n'étais pas encore habitué. Le tout ressemblait non à une porte qui vous claquerait par la figure, mais à une porte correctement fermée sur vous. — « Merci, monsieur, je n'ai besoin de rien. » C'est de quoi vous casser les jambes. Surtout quand on ne vous donne pas de raisons. Je me levai et je sortis.

» Je sortis veuf ou divorcé. Elle m'avait accompagné jusqu'à la porte avec des caresses. Etrange lubie de cette femme. Et quoi faire maintenant, seul? Je vaguai quelque temps par les rues.

» Souffrir mille morts pour la reconquérir, j'étais tout prêt à les souffrir. Les morts allaient-elles maintenant se dérober et après m'avoir vu fuir devant lui, mon destin prétendait-il, dessinant un rictus sur les os de sa face, s'enfuir maintenant devant moi?

» Comme j'arrivai place de l'Etoile, le ciel noir jusqu'alors devint blanchâtre et presque aussitôt il se mit à

neiger. Les passants étaient déjà rares. Il n'y eut bientôt plus personne dans cette vaste avenue des Champs-Elysées. Sous les rafales d'un vent vif, la neige dansait dans l'air froid, et les flocons hésitants, presque immobiles par endroits, formaient tout à coup de rapides sarabandes. Tout se faisait autour de moi fantômatique, les maisons silencieuses et les arbres dépouillés, le ciel cotonneux, plein d'ombres folles.

» Viva avait voulu me rejeter parmi les hommes, mais j'avais roulé dans un monde dont j'étais le seul habitant.



» J'étais ce soir-là tellement hors de moi-même que la présence de ma bien-aimée m'avait accompagné sans arrêt, dans la descente des Champs-Elysées, par les rues de la rive gauche et jusque dans l'escalier de la maison où j'habitais. Je n'avais cessé durant tout ce temps d'avoir un furieux colloque imaginaire avec Viva. Sur le palier, je me secouai, je regardai tout outour de moi, je m'approchai de ma porte comme si elle n'était plus la mienne, je frappai. Je sortais d'un rêve et j'avais tout à coup l'âme d'un enfant perdu. J'entendis un éclat de rire. « Ah! me dis-je, elle est là! » Je ne songeais point : « Comment y est-elle venue? » Un nouvel éclat de rire sonna, j'ouvris vivement, violemment... je fis de la lumière, la chambre était vide.

« Je ne vous aime plus, je ne vous aime plus! » comme c'est facile à dire... Cette femme était dans mes pensées quand je lisais, elle marchait, courait, sautait, dansait derrière les lignes de mon livre comme derrière les barreaux d'une prison. Et si je tournais la page, elle changeait de cellule et mettait la tête au blanc d'un bas de chapitre, fenêtre rectangulaire.

» Quelques jours plus tard, je retournai encore chez elle.

» J'arrivai un soir, tard, il faut le dire, oui, assez tard. J'eus peut-être tort de sonner deux fois. A la première sonnerie, rien n'avait bougé. A la seconde, Viva ouvrit, l'air agité, ses cheveux en désordre. Je n'aurais pas dû être étonné, je le fus.

» — Il y a là Dickson, dit-elle d'une voix brève. Vous entrez?

» Je m'excusai. Elle avait eu le temps de se reprendre et insista en souriant. Notre dialogue se poursuivait sur le pas de la porte, à mi-voix, tandis que, sur le canapé, j'imagine, le gros Dickson devait attendre. J'étais maître de moi. Je dis à Viva les choses les plus dures, mais sur le ton d'une conversation intime et presque de bouche à oreille. J'ajoutai que j'étais condamné, que je le savais, qu'elle attirerait sur moi la mort comme sur les deux autres et que cependant il n'y avait pas moyen pour moi de vivre sans elle.

» Le ton pouvait passer, malgré mon sourire, pour menaçant. Elle se moqua.

» — Pauvre Philippe! Tu sais que je fais mourir et tu te pends à ma robe... Viens raconter cela à Dickson. Viens, répéta-t-elle, toute rieuse, en me prenant par le bras. (Et je voyais le mépris travailler sa face amoureuse.)

» — Viva, fis-je à mi-voix, et sans doute que je mis dans ce court éclat toute la passion qui me tenaillait et qui occupait tous mes viscères et tous mes muscles et jusqu'aux creux les plus profonds de mes os, car elle eut l'air de glisser un étonnement et presque un effroi dans sa raillerie, comme devant un chien qui aboie et qu'on semble craindre par jeu tout en préparant le coup de pied qui le renverra à sa niche.

» Et déjà, cessant de feindre, elle se mettait à rire franchement quand, à mon visage crispé, elle devina que je m'encolérais trop vite et trop fort. Alors, son visage

durcit aussi, sa voix se fit plus brève et haussant les épaules :

» — Tilleul, dit-elle, et fleur d'oranger.

» Et elle me claqua la porte au nez. »



Ayant dit ces choses, Philippe jeta sa cigarette et se mit à se promener en sifflotant. Je le regardais, et voyais l'image déchaînée se mouvoir comme une grosse mouche folle derrière la paroi de son crâne, battant le frontal et les pariétaux, l'occipital et les temporaux, seule dans la boîte vide, toute la substance cérébrale réduite à sa courte matière poilue et tout le mouvement d'un esprit à son agitation furieuse, et à son stupide ronflement.

— Comment faire? dit-il soudain en frappant du pied.

— Il y a, mon cher, à trouver cela ridicule et à prendre une maîtresse...

— Ou encore à se tuer, répliqua Philippe, ce qui donnera raison à ma petite bien-aimée. Car tu entends bien qu'elle ne peut qu'avoir raison.

Deux jours plus tard, il eut la lâcheté de passer chez Viva et, sous couleur de la promener, il l'emmena chez un armurier. Il voulait acheter un revolver; elle prit la chose en riant, fut plus éblouissante que jamais, aida Philippe dans le choix. Après quoi, tranquillement ils s'en revinrent chez elle, lui dévoré de rage et de jalousie, mais semblant indifférent. Viva n'avait pas que l'air parfaitement calme, elle était réellement ce qu'elle paraissait être, une femme qui a traversé une multitude de troubles, de guerres et de révolutions et qui sait que dans ces moments-là, le mieux est encore de garder sa tête froide, d'avoir l'œil vif et le geste prompt. Pour le reste, elle n'ignorait pas que la volupté est d'autant plus vive que le danger est plus grand. Philippe, lui, était particulièrement bavard. Il parlait de choses qui étaient

hors de saison et faisait de la philosophie à base de pessimisme et de misanthropie.

Quand ils furent devant la maison, Viva s'aperçut que son compagnon guettait la réaction d'effroi qu'il attendait d'une femme. « Bon, se dit-elle, il veut se tuer chez moi! » Cette combattante pensa alors : « Ce n'est pas dit que je le lui permettrai... » Et sans se soucier du petit ricanement de Philippe, pour ne pas avoir l'air de capituler, elle lui proposa d'entrer. Puis, regardant les fenêtres de son petit rez-de-chaussée dont les volets fermés laissaient passer un peu de lumière :

— Tiens, Dickson est venu me voir!

Tournant la clef dans la serrure :

— Hé! Philippe, ça ne peut pas vous gêner?

Philippe montrait un visage immobile et une bouche durement close sur des menaces ou des injures. Mais ses yeux grands ouverts étaient agités d'un mouvement excessivement rapide de va-et-vient dans le plan horizontal. Viva ne le regardait seulement pas. Une puissance terrible venait de forcer l'homme à se saisir de son revolver. Il s'était armé sans précipitation, et suivait la femme dans l'entrée. Viva repoussa la porte, laissa retomber la tenture et, précédant Philippe, se dirigea vers le salon. Comme elle en franchissait la porte, Philippe entendit la voix de Dickson qui venait à sa rencontre, puis repéra la silhouette du gros Anglais à travers la porte vitrée, et enfin l'aperçut lui-même qui se levait de dessus le canapé. Voyant Philippe apparaître sur le seuil, Dickson haussa les sourcils en manière d'interrogation, sourit et regarda joyeusement Viva avec un vif mouvement de la tête comme pour lui dire : « Qu'est-ce que cela signifie? Voilà ce raseur maintenant? »

Philippe avait le revolver nu dans sa main droite. Il s'était arrêté à quatre petits pas de Dickson. Il ne regardait point le gros homme, mais seulement Viva qui

s'était placée à côté de son amant et arborait un petit sourire moqueur, en paraissant considérer une fleur de la tapisserie. A de tels sommets tragiques, les secondes ne sont plus des gouttes qui tombent pressées, mais de vastes fragments du temps qui s'écroulent en silence comme d'imaginaires décors.

Tout à coup, avant que d'avoir pu répéter deux fois la phrase qu'elle se disait à elle-même : « Il va se tuer chez moi! Il va se tuer chez moi! » Viva comprit son erreur. Elle savait l'homme condamné et ne voyait pas trop comment il pouvait s'en tirer autrement que par un suicide. Et voilà que ce Philippe étonnant avait mis en joue... Un claquement brusque et tout un morceau de la glace derrière Dickson s'abattit tandis que l'Anglais baissait les épaules et jurait. Il y eut alors (plaisir de Viva) chez Philippe le petit mouvement du tireur qui relève un peu son arme et regarde pour reconnaître le résultat du coup, mais en même temps, on vit, geste d'une rapidité inconvenable (et tel qu'il fallait que Dickson l'eût préparé à l'avance), on vit devant Philippe qui ricanait sans grande sincérité, mécontent de lui-même, un autre revolver braqué. Le coup partit. Philippe s'effondra, la tête dans le coin, entre le canapé et la porte. Viva se détourna avec un froncement de sourcils :

— Vous avez fait un beau coup, Dickson.

— Hé! dit l'Anglais, je ne tenais pas à mourir.

Elle releva la tête pour bien le considérer. Le méprisable imbécile! qui croyait que cela l'empêcherait d'être broyé, lui aussi, tôt ou tard.

Cependant, Philippe demeurait sans mouvement. La balle l'avait frappé près de la carotide droite, touchant, ce qu'on devait savoir plus tard, la tunique de l'artère. Il avait perdu l'usage de ses membres et naturellement l'usage de la parole. Il était immobile, incapable de réagir au toucher, sans pouls perceptible, présentant

tous les signes grossiers de la mort, mais il avait pleine conscience, et, sous l'enveloppe d'un corps semblable à un cadavre, il entendait tout. Il entendit donc :

— Quel imbécile!

La voix de Dickson. Puis :

— Croyez-vous qu'il soit mort, Viva?

Encore Dickson.

Après cela, on le toucha. On tâta sa joue, on prit son poignet. Ensuite il y eut des bruits vagues, des mots entrecoupés, comme si Dickson disait :

— Je vais être arrêté... Je vais passer en jugement... Evidemment j'ai tué un homme... mais j'étais en cas de légitime défense.

Ce débat-là fut assez long et se termina par des soupirs et des jurons. Au bout de quelques minutes, du fond de sa tombe corporelle, Philippe crut entendre (c'était comme un brouillard où les sons arrivaient ouatés) :

— Viva, Viva, mon amour...

Et il pensa (mais pensait-il? ou n'était-ce qu'un rêve?) : « Ce Dickson vit une heure bien curieuse. » Très probablement, d'ailleurs, il ne se rendait pas exactement compte de l'emportement de Dickson qui proposait à Viva de mourir avec lui. Il dut y avoir un long baiser sur une bouche. Rien n'était douloureux; rien n'était très précis. Le blessé flottait dans un nuage à travers lequel passaient par moments de courts morceaux de réel. Aucun bruit ne venait du dehors. Une lumière douce et chaude s'allongeait sur la face de Philippe. Une odeur pénétrante et fine le caressait par petites vagues régulières. Un pan de la robe (retroussée) de Viva s'étala sur son visage, et, tout à coup, après un tumulte ordonné où dominaient les gémissements, la douceur d'une peau fraîche s'en vint jusqu'à ses lèvres...

Cette odeur de poudre pourtant... qui se mêlait à toutes choses...



Philippe se réveilla dans un lit. Ses premières perceptions furent celles d'un mur blanc et puis d'une lumière, mais plus blanche et plus froide que celle dont le souvenir était piqué en lui. Tout naturellement, il se reporta à l'appartement de Viva et pensa : « Je me demande ce qu'elle va pouvoir me dire. » Mais, ouvrant complètement les yeux et se retournant un peu, il découvrit le visage osseux et ingrat d'une infirmière. Quelques secondes encore et le mot vint à ses lèvres : « Hôpital? »

Il dut le prononcer à voix assez haute.

— Chut! chut! dit l'infirmière. Il ne faut pas parler.

— Courez après, reprit-il. Sachez où elle va.

Il croyait que Viva venait de sortir, tellement la présence de la bien-aimée le pénétrait encore fortement. Mais l'infirmière eut l'air de ne pas le comprendre. Elle lui prit les mains, le calma, lui remit la tête sur l'oreiller et recommença : « Chut, chut! » tandis qu'il disait :

— Si je ne meurs pas, il faudra... Où est-elle?

Quelques secondes, il ferma les yeux, puis soudain les rouvrit, dut comprendre qu'il n'était plus dans le petit salon et il eut un moment de désespoir et cette plainte d'homme abandonné :

— Alors, c'est qu'elle est morte...

Il voulait dire : « Si elle n'est pas là, près de moi, c'est qu'elle est morte... » Puis voyant qu'on ne lui répondait point, l'image d'une Viva assassinée l'accabla, il gémit et ferma les yeux. Alors, la cloison de la salle s'effaça, un mur la remplaça, s'édifia devant lui, à ce point gigantesque que Philippe ne pouvait pas dire s'il y avait ou non des créneaux au sommet. Devant le mur, trois hommes se dressèrent. On ne les voyait pas

en pied, bien qu'ils fussent énormes, mais seulement au-dessus du genou. Tous trois regardaient bien en face; ils étaient aisément reconnaissables : c'étaient le père de Viva, puis Sébédieff et Altamira, ses deux maris. Autour d'eux la pierre formait trois cadres comme de grandes fenêtres rectangulaires. Au-dessus du mur, le ciel était entièrement noir. De temps en temps, sur ce ciel, passaient des scènes tragiques, des chevauchées, une auto lancée à toute allure, des cortèges rapides et confus, ou bien entre les trois hommes s'ouvraient de longs corridors obscurs dallés de noir et de blanc, qui pouvaient être des corridors de prison, et du fond desquels venaient des ombres, mais elles mettaient un temps à venir, un temps!

Philippe regarda toute la nuit cet étrange spectacle en faisant de petites réflexions d'une voix hésitante et troublée. Un peu avant l'aube, il entendit quelqu'un dire :

— Est-ce qu'on fait un bridge?

Il reconnut la voix pour celle de Sébédieff, qu'il n'avait pourtant jamais connu, et répondit :

— Oui.

D'une voix forte. Mais le Bulgare signala qu'il n'avait plus de mains et prit un aspect d'écorché vivant, assez horrible à cause de son œil gauche qui lui pendait sur la joue. En même temps une chaleur monta à la tête de Philippe qui sentit ses tempes battre la charge, vit la salle osciller avec le mur et les trois compagnons, puis se mouvoir dans l'espace comme si la maison avait été mise dans une gigantesque fronde et qu'un ange la fît tourner.

Une heure passa ainsi dans le noir et dans la tempête, puis brusquement, comme une nappe d'huile qui recouvre une eau furieuse, la conscience de Philippe revint à la surface. Tout bougeait autour de lui, il se sentait faible, les yeux vacillants et il s'étonnait de

n'avoir plus de voix, mais il reconstituait avec précision les grandes lignes de son univers. C'est alors que, saisissant à la fois le passé, le présent et l'avenir, plein des dernières certitudes, il dit à l'infirmière dans un soupir :

— Connaissez-vous Mme de S...?

— Non, dit-elle (et sa voix pourtant douce fut une solennelle tempête aux oreilles fatiguées).

Philippe reprit sa respiration et prononça alors très lentement, avec une difficulté extrême :

— Vous la demanderez et vous lui direz...

Elle se pencha pour recueillir le mot sur sa bouche :

— ... Quatre...

Et les trois morts ouvrirent leurs bras sanglants pour recevoir le quatrième.

PIERRE DOMINIQUE.

LE DÉPART

—

Inflexible, sans dire adieu,
Par des voies hautes, détournées,
Tu partis à grandes journées,
Jetant de la nuit dans mes yeux.

La cime devint une lance
Verticale, où mon pied glissait.
Toi la puissante, tu dressais
Entre nous l'opaque silence.

D'un geste fatal, tu me pris
Le sens des routes, les présages,
Et la solitude sauvage
Scella sur ma bouche mes cris.

Ton épaule fut la montagne
Dans le tendre tissu de l'air.
Je n'eus plus à mon flanc impair
Que ton absence pour compagne.

Ta source unique se rompait,
Et ses eaux mollement décloses
Remplissaient du babil des proses
Les grands nids déserts des sommets.

A mes pieds gisaient les audaces:
Je n'osai plus en me tournant
Changer la montagne de flanc
Ni le paysage de face.

Les lacs noyés par les roseaux,
D'une césure souveraine

Ne suspendaient plus mon haleine,
Comme une branche sur les eaux.

Et les violettes collines,
Le long du neutre firmament
Ne traçaient plus adroitement
Leurs syllabes alexandrines.

★

Que cherchais-tu dans les lointains?
Quel inconcevable silence,
Quelle réparatrice absence,
Quels chuchotements incertains?

Quel ordre nouveau dans les mondes,
Quels commencements, quelles fins,
Quel bouleversement divin
Dans les étoiles vagabondes?

Quel recul de toutes clartés?
Quel effacement des visages,
Quelle poussière sur les âges,
Quelle somme d'immensités?

Quel azur à plat dans l'espace
Sur quoi coucher tes grands écrits?
Quel buvard de silence gris,
Quel sable sur toutes les traces?

Quelles étranges épaisseurs,
Quel repos de ne plus comprendre,
Quel évanouissement tendre,
Quelle inexplicable douceur?

Quelle gigantesque mesure
Donner en modèle à ton chant?
Quelle ascension, quel couchant,
Quelle barrière pour césure?

Quel oubli d'insistantes voix,
Quel appel fondu dans les bouches,

Quel ébranlement, quelle touche
Comme d'un oiseau sur les bois?

Après nos larmes, quelle eau pure?
Quel secret après nos aveux?
Quelle visite chez les dieux
Après notre courte aventure?

Quel rythme des vallonnements,
Quel sillage pour tes cothurnes,
Quel roulis des astres nocturnes
Cherchais-tu? Quel enseignement?

Ah! chasseresse! Quelle plume
A l'envol furtif t'attirait?
Quelle esquisse dans l'air, quel trait,
Quelle fumée ou quelle écume?

Ah! chasseresse! Le compas
De tes jambes serrait la terre,
Et tu tenais tout le mystère
Des profondeurs entre tes pas.

Ah! silencieuse! Ah! divine
Ignorante au grand corps arqué
Vers le feuillage inexpliqué
Des étoiles sur la colline.

Tu ne portais plus dans ton sang
Notre ombre enchaînée à ta course :
Tu montais vers les grandes sources,
Tu glissais sur les grands versants.

Rien n'était plus dans la balance,
Rien ne pesait plus à ton dos;
Ton épaule au double plateau
N'équilibrait plus que l'immense.

Tu respirais l'essentiel,
Ton souffle ignorait les syllabes,

Et tu découvrais des pléiades
Suspendues aux sept coins du ciel.

Tu ne comptais plus l'innombrable,
Tu ne retenais plus les grains;
Tu ne refermais plus tes mains
Sur le ruissellement du sable.

Tu répandais tes larges pas
Comme une semence immortelle,
Et ta marche était à l'échelle
De ce qu'on ne mesure pas.

Pour t'aider dans l'oubli des nombres
Par nos souffles courts inventés,
L'indivisible immensité
Jetait son châle sur nos ombres.

MARIE LE FRANC.

LE GRAND ŒUVRE DE GŒTHE

Tempore patet occulta veritas.
BACON : *Nova Atlantis.*

I

Le Nombre divin

L'Amour créateur, Eros principe de toutes choses, l'Aurore développant, au sein des ténèbres, le jeu musical des couleurs, pour aboutir au triomphe de la lumière, telle est, avons-nous dit dans une étude précédente (1), l'idée génératrice du poème faustien.

Cette idée, Gœthe l'a d'abord exposée tout au long dans le premier dialogue de Faust avec Méphistophélès, au milieu de la « Grande Lacune », que nous pouvons considérer comme le cerveau de « l'Eléphant ». Il l'a condensée ensuite dans la « Cuisine de la Sorcière », qui est devenue ainsi le cœur même de l'œuvre ; car, dit Paracelse, « le cœur est le soleil du Microcosme », et *c'est dans le cœur que se trouve enfermée l'énigme de l'homme et du monde.*

Les commentateurs n'ont pas suffisamment remarqué la solennité avec laquelle la vieille cousine de Méphisto débite son étrange fantasmagorie.

La Sorcière, avec des *gestes surprenants*, trace un cercle, dans lequel elle place *mille objets merveilleux*. Cependant les verres commencent à tinter, le chaudron à résonner, comme une musique. Elle apporte un gros livre, place les singes dans le cercle, pour lui servir de pupitre, en tenant des flambeaux, et fait signe à Faust d'approcher. Méphistophélès oblige Faust à entrer

(1) Cf. notre étude sur l'*Idée de « Faust »* dans le *Mercure de France*, 15 août 1925.

dans le cercle. C'est alors que la Sorcière lit dans le livre et *déclame avec emphase :*

Il s'agit de comprendre !
De *Un* tu feras *Dix*.
Laisse marcher *Deux*,
Fais *Trois* semblable,
Te voilà riche.
Perds le *Quatre*.
De *Cinq* et *Six*,
Ainsi dit la Sorcière,
Fais *Sept* et *Huit* ;
Et c'est fini.
Et *Neuf* est *Un*,
Dix n'est aucun.
Voilà la multiplication magique !

« Il me semble, dit Faust, que la Vieille parle dans la fièvre. » — Sans doute ; mais n'est-ce pas dans le délire sacré que la Pythie révélait aux mortels les oracles de la divinité ? Et la Sorcière continue :

C'est la haute vertu de la science
Cachée au monde entier !
A qui ne pense pas
Elle est accordée gratuitement ;
Il la possède sans effort.

Ces paroles sont un abîme, à la fois de sagesse et de déraison. Vérité et fiction, comme dans toute l'œuvre de Goethe. *Cette science, cachée à tout l'univers, qu'est-ce donc, sinon la Science Secrète, la science des Mages, la science des Mystères ?* Moïse emporta d'Egypte les secrets d'Hermès, et les mystères de la Kabbale ne différaient pas de ceux qui formèrent la doctrine de l'Egypte et de l'Inde. Les lettres hébraïques sont des hiéroglyphes abrégés ; chaque lettre représente un nombre, et les nombres des idées philosophiques absolues.

D'ailleurs, disent les Mémoires, *la révélation est contenue dans les chiffres*. Or la science des Nombres est la science même des lois de la nature. Autrefois l'apanage d'une élite, elle était transmise aux initiés dans le secret

des temples. Nous la retrouvons aux Indes, en Chaldée, chez les Egyptiens et les Hébreux, dans l'enseignement philosophique de Platon et de Pythagore, aussi bien que dans celui de la Kabbale Juive et des Pères de l'Eglise. Qui sait approfondir la signification des Nombres possède la clef de tous les mystères, puisque, déclare le sage de Samos, « les éléments des Nombres sont les éléments de toutes choses », ou, comme dit la Sagesse, *omnia in mensura et numero et pondere disposuisti.*

Sans entrer dans de longues considérations à ce sujet, nous rappellerons seulement que, d'après la doctrine hermétique, la Décade de Pythagore, nommée par les rabbins l'arbre lumineux des Sephiroth, exprime, au point de vue mental, les étapes idéales de la Création. Elle est composée de l'Unité et d'un triple ternaire. « De la multiplicité des choses provient l'*Un*, dit Héraclite, et de l'*Un* la multiplicité. » Dieu est *Un* avant la création, *Dix* après celle-ci. Tel est aussi l'enseignement de la Sorcière : « De *Un* tu feras *Dix* »; car, ajoutent les Oracles de Bakis : « Trouver dans le *Un* les *Multiples*, ressentir les *Multiples* comme *Un*, voilà le commencement et la fin de l'art. »

L'opération qui consiste de « un » à faire « dix » comporte deux stades différents, exprimés par les deux séries de chiffres : de 1 à 5, et de 6 à 10.

Le premier stade représente l'*involution*, ou descente de l'Absolu dans la Matière jusqu'à la limite extrême qui est l'incarnation dans l'être humain.

Le deuxième stade montre l'*évolution*, ou ascension de la Matière pour retourner à l'Absolu.

Cette marche, tour à tour descendante et ascendante, constitue *le Voyage*, qui se retrouve dans toutes les initiations, y compris l'initiation maçonnique. Qu'il nous soit permis d'en donner une explication sommaire à l'usage des profanes (2).

(2) Pour une étude plus approfondie, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage

DE UN TU FERAS DIX. — L'Unité primordiale absolue est le principe dynamique, générateur de l'extrême multiplicité. On la représente, de même que l'hiéroglyphe du Soleil, par le point situé à l'intérieur du cercle. « Le nombre *Un*, disent les Hermétistes, se rapporte au Dieu suprême, lequel étant un et innombrable, crée cependant les choses nombrables et les contient en soi. Dieu est Tout. L'Univers est Un, Ἑν τὸ Πᾶν.

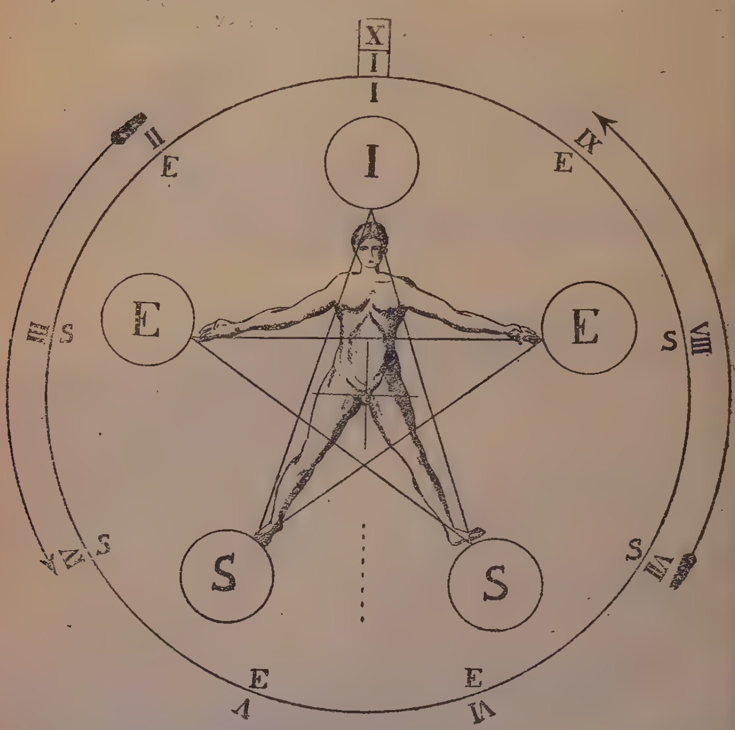
LAISSE MARCHER DEUX. — Mais l'Unité synthétique ne peut réaliser son individualité qu'en se différenciant en deux polarités opposées : l'une active, l'autre passive, qui agissent et réagissent l'une sur l'autre. « Tout ce qui existe, dit la Kabbale, tout ce qui a été formé par l'Ancien (dont le nom soit sanctifié) subsiste par un mâle et une femelle. Le *Deux* est figuré par le diamètre qui coupe le cercle en deux moitiés égales.

FAIS TROIS SEMBLABLE. — L'union du mâle à la femelle, de l'actif au passif, du dynamique au statique, produit un effet, qui est l'addition du tout : $1 + 2 = 3$. « L'Unité est dans le Père, écrit saint Augustin, l'Egalité dans le Fils, l'Harmonie de l'Unité et de l'Egalité dans le Saint Esprit. » Voilà pourquoi *Trois*, qui a le triangle pour symbole, est le nombre de la divinité, une et triple à la fois. « Il exprime la pluralité indéfinie », dit Plutarque dans son traité d'*Isis et Osiris*, et porte en puissance toute la création. TE VOILA RICHE.

PERDS LE QUATRE, — Toutefois l'Acte créateur, dont l'essence nous est révélée par le *Trois*, a besoin d'un cadre qui enferme ses productions. Ce cadre, c'est la Nature, prise dans ses éléments, et le nombre de la Nature est *Quatre*, symbolisé par le carré ou la croix. En effet, *Quatre* est formé de deux oppositions binaires : *Quantité, Qualité — Espace, Temps* ; ou bien : *Chaud, Humide — Sec, Froid*, dont le

du Dr R. Allendy : *Le Symbolisme des Nombres*, que nous avons utilisé en cette question.

jeu nous révèle le caractère cyclique des phénomènes naturels et l'alternance de leurs manifestations. Mais la loi des cycles révolutifs implique la *nécessité de la mort physique*, car les tendances passives s'opposent aux tendances actives en un perpétuel équilibre — dont la croix est le symbole — et la production incessante est limitée — ce qu'indique le carré — par l'incessante destruction, que celle-ci s'appelle la nuit, l'hiver, la vieillesse ou la mort.



En lisant les lettres marquées au Pentagramme et sur le cercle dans le sens indiqué par les flèches, on trouve les deux mots qui sont la clef du : «Faust» : *Es sei ! Que l'être soit !* — Ces deux mots retournés suivant les principes de la Kabbale (Cf. Tora — Rota — Tarot) donnent *Jessé* (la verge) — *Sie* (Elle) — *Ei* (œuf) — et SS, symboles des deux serpents entrelacés qui ornent le caducée d'Hermès.

DE CINQ ET SIX. — *Cinq* est le nombre de la Vie. Façonnée par les quatre éléments, la matière primordiale, qu'on

la nomme Ether, Protyle ou Koïlon, donne naissance à la multitude des existences individuelles, telles qu'elles se manifestent dans les différents règnes, et dont la plus parfaite est le corps humain. Voilà pourquoi celui-ci a pour symbole l'étoile à cinq branches ou Pentagramme, dans lequel il s'encadre de telle façon que le *centre de la figure, et, en quelque sorte, le point central de la Création, est constitué par la partie génitale, le Phallus, symbole sacré du Soleil, régénérateur de tous les êtres.*

C'est ainsi que la première série de cinq chiffres nous fait assister à la descente de l'Absolu jusqu'à la Matière, c'est-à-dire à l'Involution.

La seconde série doit nous montrer l'ascension de la Matière jusqu'à l'Absolu, ou l'Evolution.

Le mouvement de retour commence à s'opérer par la conscience que prennent les individus de leur solidarité avec les autres êtres de la création, par conséquent avec l'Unité Absolue. Cette solidarité dont le mécanisme constitue le Karma, ou « lien des œuvres », est le fondement de l'Equilibre, de l'Harmonie et de la Beauté. Le nombre du Karma est *Six*, formé par l'équilibre du double *Trois*.

FAIS SEPT ET HUIT. — Cependant la chaîne qui relie l'individu aux autres créatures l'empêcherait de continuer son ascension vers l'Absolu, s'il ne parvenait à s'en affranchir. La libération a lieu par l'évolution progressive, qui est symbolisée par le *Sept*, c'est-à-dire par l'union du *Trois* et du *Quatre*, du Créateur et de la Nature.

Une fois affranchi des liens karmiques, l'individu réalise la solidarité complète de son moi avec l'entité macrocosmique. Il est hors des réincarnations et jouit du repos nirvanique. ET C'EST FINI. Saint Augustin voit dans le nombre *huit* le symbole de la résurrection. Suivant la doctrine bouddhique, la Voie de la Sagesse comprend huit routes qui mènent vers la réalisation la plus haute : l'abolition du désir et la suppression de la douleur. De là le nom de divin donné au nombre *Huit*.

ET NEUF EST UN. — Rien ne s'oppose maintenant au retour définitif vers l'Unité. Cette réintégration finale est opérée par l'Amour universel, dont le sacrifice messianique est le modèle. *Neuf* est le nombre d'Amour et de Béatitude. C'est le nombre de Béatrice dans la *Divine Comédie.*

DIX N'EST AUCUN. — *Dix* montre la réalisation de l'Unité synthétique absolue, la fusion définitive en Brahma : Ἓν τὸ Πᾶν. Pour les Kabbalistes, c'est la dixième et principale lettre de l'alphabet hébraïque, celle d'où dérivent toutes les autres, *le Iod*, qui figure le principe des choses, représenté en Egypte et dans l'Inde par le Phallus.

Tel est donc le cycle éternel, d'après la table de multiplication de la sorcière. C'est l'*Aspir* et l'*Expir*, le *Solve* et *Coagula* des alchimistes. « *La création tout entière*, dit Goethe dans la seconde partie des Mémoires (livre VIII), *n'est pas et n'a pas été autre chose qu'une séparation et un retour à l'origine.* » Et pour ne laisser subsister aucun doute sur ses intentions, il ajoute au même endroit : *Je bâtis le monde à ma manière. Le néo-platonisme en fit le fondement ; l'hermétisme, le mysticisme et la Kabbale y apportèrent leur contribution.*

Ainsi s'explique toute la structure de la tragédie de Faust, en particulier le vol magique de Méphistophélès à travers le temps et l'espace, depuis l'époque mythologique jusqu'aux origines du monde — où se déroule la procession triomphale du triple Phallus cabirique — et son ascension, par les différents âges, jusqu'à la fin des temps, qui lui apporte, avec la vision des Anges, la transformation par l'Amour. Cette régénération est même figurée dans la Mascarade du premier acte, par l'incendie qui embrase le Grand Pan (le Bouc Mendès des Egyptiens), après qu'il est descendu vers la *Source du Feu* : car le Feu est, suivant la doctrine hermétique, l'agent de la réintégration finale ou de la rénovation de la nature. *I(gne) N(atura) R(enovatur) I(ntegra)* était la devise de Rose-Croix.

Et ceci nous remet en mémoire un des poèmes les plus

secrets de Goethe. Il est intitulé *les Mystères*. Qu'est-ce que cette Croix entourée de Roses, qui apparaît sur la porte du monastère où habite le vieillard Humanus ? Le pèlerin Marc contemple avec émotion le signe mystérieux qui se dresse devant ses regards. « Et voici que se forment des nuages argentés, qui s'élèvent en l'air avec la Croix et les Roses, *et du milieu coule une vie sainte de triples rayons qui jaillissent d'un seul point*. Aucun texte n'accompagne l'image pour donner sens et clarté au mystère, et, dans le crépuscule de plus en plus gris, le pèlerin est là qui réfléchit et se sent édifié. » L'évêque Synésius chantait aussi dans un de ses hymnes : « Une seule source, *une seule racine de lumière jaillit et s'épanouit en trois branches de splendeur*. Un souffle circule autour de la terre et vivifie, sous d'innombrables formes, toutes les parties de la substance animée. »

Enfin n'oublions pas que, dans la doctrine secrète des Mages, la foi aux renaissances et la montée de l'âme, à travers les étapes de la mort, vers le divin, étaient associées au culte du Phallus. Tel était le cas, en particulier, dans les Mystères des Cabires de Samothrace et dans les Mystères de Cérès, la Vierge Sainte, à Eleusis, auxquels les plus grands personnages de l'antiquité se firent un honneur d'être initiés(3). Or ce sont justement les Mystères d'Eleusis qui font le thème principal des *Elégies romaines*, et nous touchons ici aux arcanes les plus profonds de la pensée de Gœthe. Car l'ascension vers le divin, dont la mort est le prélude, c'est l'amour qui l'opère en chacun de nous. « L'Eternel Féminin nous entraîne en haut », chante le Chœur Mystique, à la fin de la tragédie de Faust. Il y a donc analogie entre l'Amour et la Mort. Ainsi le veut *l'analogie des contraires* qui est à la base du Quaternaire et de toute la doctrine hermétique.

L'Amour et la Mort, germes de l'éternelle Vie, tel est

(3) Cf. J.-A. Dulaure : *Des Divinités génératrices*.

le mystère ineffable que Prométhée révèle à la jeune Pandore.

PROMÉTHÉE. — Qu'as-tu donc, ma fille ? Pourquoi si émue ?

PANDORE. — Mon père ! Ah ! Si vous saviez ce que j'ai vu, ce que je ressens.

PROMÉTHÉE. — Eh bien ?

PANDORE. — Oh ! Ma pauvre Mira !

PROMÉTHÉE. — Que lui est-il arrivé ?

PANDORE. — Sentiments inexprimables ! Je l'ai vue se diriger vers la forêt, où nous allons si souvent cueillir des guirlandes de fleurs. J'ai voulu la suivre. Et voilà qu'en descendant de la colline, je la vois, dans la vallée, étendue sur le gazon. Par bonheur Arbar se trouvait aussi dans la forêt. Il la tenait dans ses bras ; il ne voulait pas la laisser tomber, et il tomba avec elle. La belle tête de Mira s'était renversée. Il l'embrassait des milliers de fois, suspendu à sa bouche, comme pour lui insuffler son âme. Moi, j'avais peur. J'accours et me mets à crier. Mes cris rappellent les sens de Mira. Arbar la laisse. Elle se relève. Et, hélas ! les yeux à demi brisés, elle se jette à mon cou. Son cœur battait à rompre ; ses joues étaient en feu, sa bouche brûlante, et ses larmes coulaient à flots. Je sentis ses genoux trembler de nouveau et cherchai à la soutenir. Et ses baisers, ô mon père, son feu ont versé dans mes veines un sentiment nouveau et inconnu ; et troublée, émue, tout en pleurs, je l'ai quittée enfin, ainsi que la forêt et la plaine, pour venir à toi, mon père ! Dis-moi — qu'est-ce que tout cela qui nous agite, elle et moi ?

PROMÉTHÉE. — La mort.

PANDORE. — Qu'est-ce que cela ?

PROMÉTHÉE. — Ma fille, tu as déjà goûté bien des joies.

PANDORE. — De mille sortes. Et c'est à vous, mon père, que je les dois.

PROMÉTHÉE. — Ton cœur a palpité souvent en voyant le soleil se lever ou la lune se promener au firmament, et dans les baisers de tes compagnes tu savourais le bonheur le plus pur.

PANDORE. — Inexprimable !

PROMÉTHÉE. — Qu'est-ce qui, dans la danse, élevait si légèrement ton corps au-dessus du sol ?

PANDORE. — La joie.— A mesure que chaque membre, touché

par le chant, se mouvait et s'agitait, je me perdais entièrement dans la mélodie.

PROMÉTHÉE. — Et tout cela se résout finalement en sommeil, la joie comme la douleur. Tu as ressenti les feux du soleil, les ardeurs de la soif, la fatigue des genoux ; tu as pleuré la perte de ta brebis, et comme tu as gémi et tremblé, lorsque, dans la forêt, tu t'étais enfoncé une épine dans le pied, avant que je te guérisse. !

PANDORE. — Bien variés, ô père, sont les délices et les maux de la vie.

PROMÉTHÉE. — Et tu sens dans ton cœur qu'il y a encore bien des joies, bien des peines que tu ne connais pas.

PANDORE. — Oh ! oui. Mon cœur a des désirs qui l'emportent, hélas ! nulle part et partout.

PROMÉTHÉE. — Il y a un moment qui accomplit tout ce que nous avons désiré, rêvé, espéré, craint. Pandore, c'est la mort.

PANDORE. — La mort !

PROMÉTHÉE. — Lorsque, secouée jusqu'au plus profond de ton être, tu ressentiras tout ce que la joie et la douleur t'ont jamais versé ; que ton cœur, soulevé par une tempête, voudra se soulager dans les larmes et ne fera qu'augmenter son ardeur ; lorsque tout, en toi, vibre, frissonne et tremble, et que tous tes sens défaillent, et que tu crois défaillir toi-même, et que tu tombes, et que tout, autour de toi, disparaît dans la nuit ; lorsque, dans une sensation intérieure et étrange, tu embrasses tout un monde — c'est alors que l'homme meurt.

PANDORE (*le serrant dans ses bras*). — O père, hâtons-nous de mourir.

PROMÉTHÉE. — Pas encore.

PANDORE. — Et après la mort ?

PROMÉTHÉE. — Quand tout, désir, joie, douleur, s'est résolu en jouissance orageuse, et puis, a trouvé le repos dans les délices du sommeil, alors tu te lèves, tu te lèves de nouveau, pour craindre, pour espérer, pour désirer encore.

Tel est le grand mystère de l'Amour et de la Mort. Ce que les commentateurs ont appelé l'énigme de Prométhée est, en réalité, l'énigme de Faust.

Aussi le temple où se célèbrent les orgies éleusiniennes est-il, en même temps, le temple de l'Univers et le temple

d'Amour. C'est le temple de la Création, le Temple Eternel, *le Grand Œuvre*, dont la magnifique ordonnance, nous allons le voir, fait éclater à tous les yeux la puissance infinie du Nombre et l'incomparable génie de l'Architecte.

II

L'œil mystique

Quand on parle de *Faust*, qu'il s'agisse de l'idée ou de la structure du drame, il importe de se référer au dessein allégorique dont Goethe a souligné maintes fois la clarté et l'importance : nous voulons dire *l'Eléphant de la Mascarade*. « Vous voyez, proclame le héraut, cette montagne qui s'avance, les flancs superbement parés de tapis aux couleurs variées, la tête garnie de longues dents et d'une trompe à forme de serpent. Voilà la clef. Elle est mystérieuse : je vous la montre tout de même. »

Plus on pousse à fond l'étude de Faust, plus on est frappé de la valeur symbolique de cette figure, qui finit par s'imposer à l'esprit en s'identifiant avec le drame lui-même. La trompe et les deux défenses proéminentes se retrouvent aisément dans la *Dédicace* et les deux *Prologues*. La tête proprement dite forme le petit monde ou microcosme, c'est-à-dire la première partie de la tragédie, tandis que la masse ronde du ventre, soutenue par les quatre piliers des jambes, avec le trône de Victoria qui la surmonte, représente la seconde partie : le grand monde ou macrocosme.

Or, dans la tête de l'éléphant, il y a un petit point brillant que nous retrouvons dans la tragédie de Faust. « *L'œil*, dit Goethe, *était l'organe principal avec lequel j'embrassais le monde.* » N'est-ce pas l'œil mystique, signe de clairvoyance, qui, dans les mystères d'Osiris, conférait à l'initié la vision sur tous les mondes ? C'est par l'œil que nous devons embrasser aussi le poème qui représente le Panthéon de l'univers. Et voilà justement que le plan du macrocosme vient se refléter dans le quaternaire qui consti-

tue le Tétragramme fameux de l'Exégèse biblique : *Verbe — Idée — Force — Acte.* (*Wort — Sinn — Kraft — Tat.*)

Comme les quatre piliers, symbole de stabilité, du Dad égyptien, ces quatre mots forment les assises géantes sur lesquelles repose le temple. Il n'est pas difficile de reconnaître qu'ils correspondent aux quatre animaux symboliques de la Kabbale, que l'Eglise donne comme attributs aux quatre Evangélistes, et qui ne sont eux-mêmes que l'analyse du Sphinx, dont la quadruple essence nous donne le mot quadruple de l'éternelle énigme de la nature :

Malchuth	Femme	Savoir	Verbe
Jesod	Taureau	Vouloir	Idée
Hod	Lion	Oser	Force
Netsah	Aigle	Se taire	Acte

Le passage de l'Exégèse biblique est situé au milieu de la « Grande Lacune », dont les vers n'existaient ni dans le Faust primitif, ni dans le « Torse » de 1790. Ils furent composés seulement entre le printemps de 1800 et le mois d'avril 1801. Comment se fait-il qu'il ne soit venu à l'esprit d'aucun commentateur de se demander pourquoi Gœthe avait laissé un pareil vide dans son œuvre, et pourquoi il ne le combla que si tard ? Cependant la question a bien son importance. Toutes les scènes de la première partie étaien prêtes au début de 1801, même *Dédicace*, *Prologue sur le théâtre* et *Prologue dans le ciel*, qui datent de 1797, même la scène de Valentin et la nuit romantique de Walpurgis, qui furent composées de 1798 à 1800. Quant au second Faust, il est certain que la majeure partie de la tragédie d'Hélène fut écrite en 1800. Des esquisses du premier acte : les tableaux de la cour impériale, et, ainsi qu'il appert d'une conversation de Gœthe avec Boisserée, les scènes finales du cinquième acte, remontent à l'année 1797. Enfin un schéma, daté de 1799, nous prouve qu'à ce moment Goethe avait en vue le retour de Méphistophélès au chaos, qui forme le thème du deuxième acte. En somme

au printemps de 1801, la première partie est terminée et les jalons du second Faust définitivement plantés (actes 1, 2, 3, 5). C'est alors que Gœthe aborde la « Grande Lacune ».

Mais il y a plus. Les œuvres principales dans lesquelles Gœthe, de l'aveu des critiques, a enfermé sa pensée intime et qui ne sont, à notre avis, que l'explication ou le commentaire de l'idée de Faust : *le grand Cophte*, *le Voyage des fils de Mégaprazon*, *Reineke Fuchs*, *les Entretiens d'émigrés allemands*, les derniers livres des *Années d'apprentissage*, y compris *les Confessions d'une belle âme*, *le Conte*, *les Oracles de Bakis*, *Paléophron et Néoterpe*, toutes ces œuvres furent écrites entre 1790 et 1801. Est-il téméraire, dans ces conditions, d'affirmer que Gœthe différa intentionnellement la composition de la « Grande Lacune » jusqu'au moment où la tragédie fut assise sur de solides bases, et que, sans doute, il ne voulut pas livrer le plan de son œuvre, avant d'être sûr de la mener à bonne fin ?

Nous allons constater, d'ailleurs, que « le lien des œuvres » — *das Band* — n'est pas un vain mot, et que tout s'enchaîne dans la production de Goethe, comme dans les ouvrages kabbalistiques, *car un passage en amorce invariablement un autre qui en révèle le sens caché*. Si nous affirmons que l'image du macrocosme se reflète dans l'œil de l'éléphant, c'est que la *Métamorphose des plantes* jette un jour singulier sur la signification du mot *Auge*. Disons, à ce propos, qu'il en est de la métamorphose des plantes comme de l'allégorie de l'éléphant ; elle éclaire toute la tragédie de Faust, depuis la cellule initiale (Homonculus) jusqu'à l'épanouissement de la fleur (Mater gloriosa) et la formation de la graine (Méphistophélès) qui assurera la reproduction de l'espèce.

Quant au mot *Auge*, ce terme désigne en allemand non seulement *l'œil*, mais encore ce que, dans la plante, nous appelons la gemme, le bourgeon axillaire, ou, plus simplement *le bouton*. La gemme apparaît toujours à l'endroit

qui s'appelle un nœud, et il n'y a pas de nœud dans la plante sans bourgeon. D'autre part, c'est le premier bourgeon, celui qui apparaît au-dessus des cotylédons, et qu'on nomme gemmule, qui donnera presque toute la tige. « Le point où les cotylédons sont attachés est donc, dit Goethe, le premier, le véritable nœud de la plante. » Songez maintenant que les cotylédons eux-mêmes se forment dans la graine, dont ils brisent l'enveloppe en grossissant, et vous comprendrez la signification des mots que prononce Faust en voyant Méphistophélès surgir de l'enveloppe du barbet, soudainement grossi aux proportions d'un éléphant : « Tel était donc le noyau du barbet ! » Et Gœthe ajoute : « Il est connu que le bourgeon a, dans ses effets, une grande ressemblance avec la graine arrivée à maturité, et que souvent on reconnaît dans celui-là, plus que dans celle-ci, toute la physionomie de la plante future. »

Ceci revient à dire que la physionomie du macrocosme, ou le plan de la tragédie, doit se trouver dans le premier, le véritable *Auge* : à l'endroit où se brise l'enveloppe de la Graine-Barbet, pour livrer passage à la Gemmule-Méphistophélès, d'où sortira la tige Faust II. Et c'est bien là, en effet, qu'est placée l'Exégèse biblique, avec l'évocation des quatre éléments : salamandre, ondine, sylphe, gnome, qui se termine par le signe de *la croix philosophique*, redoutable aux esprits infernaux, parce qu'il représente, avec le symbole kabbalistique du phallus, le divin quaternaire de la création. Nous arrivons ainsi, par l'allégorie de l'éléphant et la métamorphose des plantes, à la même conclusion : l'idée de Faust est contenue dans la « Grande Lacune », et le passage de l'Exégèse biblique est l'œil mystique qui embrasse le Panthéon (4) de l'univers.

Acte I. Portique... (Ternaire divin)... Temps présents.
Acte II. Partie souterraine... (Verbe)... Temps préhistoriques.
Acte III. Premier ordre (achevé).. (Idée).. Temps historiques.

(4) Voir notre ouvrage : *Faust II, la Folle Nuit de Walpurgis.*

Acte IV. Deuxième ordre (inachevé). (Force). Temps futurs.
Acte V. Coupole... (Acte)............ Fin des temps.

Tel est le plan du Grand Œuvre, dont les *Elégies romaines* annonçaient, en 1795, l'imminente réalisation.

III

Le « Précieux Quatre »

Lorsque Goethe arrive en Italie, en septembre 1786, il se compare à un architecte « qui veut construire une tour et qui a posé de mauvaises fondations. Il s'en aperçoit à temps et s'empresse de démolir ce qu'il a déjà élevé au-dessus du sol ; il cherche à élargir son plan, à l'ennoblir, à mieux asseoir les fondements, et se réjouit d'avance en songeant à la solidité du bâtiment futur ». Et il écrira dans les *Elégies romaines* :

Jusqu'ici je n'ai vu qu'églises et que palais, ruines et colonnades, tel qu'un voyageur prudent, jaloux d'utiliser son voyage. Mais bientôt, adieu tout cela ! Un temple unique alors subsistera pour moi : *le temple d'Amour prêt à recevoir l'initié.*

L'artiste prend plaisir à son atelier qui paraît comme un Panthéon autour de lui. Jupiter baisse son front divin et Junon le relève. Apollon marche en avant en secouant sa tête bouclée. Minerve sèchement baisse les yeux, et l'agile Hermès lance de côté un regard, à la fois malin et tendre ; mais vers Bacchus l'efféminé, le rêveur, Cythérée lève des yeux pleins de doux désirs et, même dans le marbre encore humide, elle se souvient volontiers de ses embrassements et semble dire : « Notre auguste enfant ne devrait-il pas être près de nous ? »

On a avancé, sans grande conviction d'ailleurs, que « le poète des *Elégies romaines* avait changé *Christiane Vulpius* en une maîtresse italienne, pour se permettre l'emploi des expressions franches et des images naturelles, comme, plus tard, le poète du *Divan* transforma *Marianne de Villemer* en une beauté orientale, pour dépeindre, sans

n trahir l'objet, le délire amoureux de sa vieillesse (5) ».

Nous ne partageons point cette opinion. A notre avis, es accents passionnés des *Elégies romaines* et le délire amoureux du *Divan* ne s'adressent ni à Christiane Vulpius ni à Marianne de Villemer. La Faustine italienne et la Sueika orientale ne font qu'un ; elles cachent toutes deux la même vision enivrante, celle qui, au cinquième acte de Faust, apparaît dans les hauteurs du ciel, et qui arrache aux saints anachorètes ces transports brûlants :

Eternel embrassement de félicité, ardent lien d'amour, cuisante douleur du cœur, débordante ivresse divine ! Flèches, transpercez-moi ! Lances, abattez-moi ! Massues, écrasez-moi ! Eclairs, déchirez-moi ! afin que s'évanouisse tout ce qui est néant et que brille l'étoile fixe de l'amour éternel !

C'est ainsi — pour reprendre les propres paroles de Goethe — que « le poète propose à tout un cercle une énigme qu'il enlace à plaisir de broderies littéraires. Chacun d'abord admire l'étrange, l'élégant tissu ; mais le mot manque, le mot qui recouvre le sens. Est-il à la fin dévoilé, tous les cœurs s'épanouissent et trouvent dans la pensée un double plaisir ».

D'ailleurs, comme l'a observé Henri Lichtenberger, « la jouissance que célèbrent les élégies, c'est bien moins l'ivresse et le tumulte des sens que la joie tranquille de la pure contemplation. » C'est l'adoration de la beauté absolue que la courtisane, Diotime de Mantinée, assignait à Socrate comme le bien suprême de la vie.

Nous lisons, en outre, dans une lettre adressée par Korner à Schiller, le 20 novembre 1797 :

Meyer m'a dit que ses connaissances de Rome lui ont affirmé que Gœthe a un engagement avec une jolie fille romaine, d'origine commune et de conduite équivoque ; il l'aurait même épousée... La fille doit être connue des jeunes artistes, et, je crois, avoir servi de modèle.

(5) Henri Lichtenberger : *Etude sur les poésies lyriques de Gœthe.*

Cette jolie fille, d'origine commune, de conduite équivo que, connue des artistes, et qui sert de modèle, nous l connaissons : c'est Venus Urania. Nous n'avons qu'à lir dans le *Pèlerinage terrestre de l'artiste* l'hymne d'amou que Gœthe lui adresse pour savoir que les deux amant s'appartiennent depuis longtemps.

O ma déesse, ta vue m'inonde d'un bonheur semblable à celu de la première jeunesse, au point que, d'âme et d'esprit, je t'em brasse, forme céleste, avec toute l'ardeur d'un fiancé. Là où mo pinceau te touche, tu es moi, tu es à moi, tu es plus qu moi, je suis à toi, Beauté, qui es à l'origine de tout ce qu est, reine du monde.

Et dans la XXe élégie, le poète ne pourra s'empêcher d s'écrier :

Quel destin est le mien ! La Muse, en badinant, dénoue m langue ; le fripon d'Amour fait de même. Quelle peine n'est-c donc pas pour moi de garder un divin secret ! Ah ! l'ivresse d cœur déborde si facilement des lèvres. Je n'ose le confier aucune femme, elle me raillerait ; à aucun ami, un ami sera peut-être dangereux. Enfin, pour le conter au feuillage, à l grotte sonore, je ne suis pas assez jeune, pas assez solitaire. toi, Hexamètre, à toi, Pentamètre, je le livre.

Comme les roseaux du roi Midas, l'Hexamètre et le Pen tamètre — nombres divins — ont livré le secret du poète « *Et ce secret, quel était-il, sinon que Démétria,* *grande, éprise un jour d'un héros, de Jason, le vaillan monarque des Crétois, lui livra les trésors de son corp immortel* ? » Ce sont donc les mystères d'Eleusis qui s célèbrent dans le Temple d'Amour. A la quatrième heur les amants seront réunis.

Le vin ruisselait sur la table. Elle, alors, de son joli doig dessina sur le bois des cercles d'humidité. Je la voyais enlaç mon nom au sien ; mon œil, de plus en plus ardent, s'attachait son petit doigt, et l'espiègle le remarquait bien. Enfin elle éba cha rapidement le signe Cinq en romain, avec un petit tra devant, puis aussitôt que je l'aperçus, multiplia cercle sur cercl

effaçant les lettres et les chiffres ; *mais le précieux Quatre restait toujours gravé dans mon œil.*

Le précieux Quatre ! Comme une graine féconde, Gœthe l'a semé à profusion à travers son œuvre.

Nous le trouvons d'abord campé, et bien en vue, dans une petite scène qui date de 1774, et dont le sujet est au moins curieux : ce sont les quatre Evangélistes qui, accompagnés des animaux symboliques, viennent rendre visite au Dr Bahrdt, commentateur extravagant de la Bible. Et la scène est intitulée : *Prologue aux nouvelles révélations de Dieu.* — Ne serait-ce là qu'un hasard ? Il est difficile de le croire.

Voici en 1782 une mascarade: *Les quatre âges du monde*, où le quaternaire apparaît avec son caractère cyclique. L'âge d'or amène avec lui la joie et l'innocence ; l'âge d'argent, la fécondité, les dons de l'esprit et les plaisirs de la société ; l'âge d'airain est suivi du souci, de l'orgueil et de l'avarice, et la violence accompagne l'âge de fer. Celui-ci se vante d'anéantir tous les biens qui ont été amassés par les trois autres. Mais le Temps répond :

C'est moi qui vous conduis. Même le plus puissant est obligé de me suivre tout doucement. Le torrent de la violence se desséchera dans son cours, et je ramènerai la joie et l'innocence.

Parmi les pierres précieuses dont est formée cette mosaïque étonnante qui s'appelle *le Divan oriental occidental* — car le Divan aussi, avec ses notes et explications écrites par Gœthe lui-même, est une enluminure au texte de Faust — le chiffre symbolique apparaît à son tour. Il figure dans quatre poèmes : *Faveurs — Eléments — Femmes élues — Animaux privilégiés.*

Les Arabes ont reçu d'Allah *quatre faveurs* : le turban, plus beau que toutes les couronnes impériales, la tente qui leur permet de se transporter aisément d'un lieu à un autre, l'épée qui les protège mieux que rochers et murail-

les, la chanson agréable et utile qu'écoutent les jeunes filles.

Le poète doit aussi mélanger *quatre éléments* dans son œuvre, pour qu'elle obtienne la faveur des profanes et l'approbation des maîtres : chant d'amour, cliquetis des verres, bruit des armes, cri de la haine.

Quatre femmes élues font, par leur beauté, l'effroi des houris et les délices des croyants : Suleika, perle du renoncement ; Miriam, la vierge bénie, qui enfanta le Verbe ; Discha, l'épouse chérie du prophète, et Fatima, l'âme la plus pure dans un corps d'or et de miel.

Enfin *quatre animaux* ont reçu la promesse d'entrer dans le Paradis : l'âne, parce qu'il porta Jésus ; le loup qui, sur l'ordre de Mahomet, épargna la brebis du pauvre ; le petit chien qui s'endormit avec les sept dormants d'Ephèse, et le chat d'Abuherrira, animal saint, à coup sûr, puisqu'il fut caressé par le Prophète.

Mais ce n'est pas tout. Si le Quaternaire de l'Exégèse biblique indique réellement, suivant la doctrine hermétique, le plan du grand œuvre, nous devons le retrouver à d'autres endroits importants pour l'exégèse de Faust. *Les Oracles de Bakis, les Années d'apprentissage, les Années de voyage, les Affinités électives* font partie, au même titre que les *Mémoires* et le *Conte*, du système faustien. Gœthe n'aura certainement pas omis d'y graver le chiffre.

« *Un* s'avance en roulant, disent les *Oracles* ; les *Neuf* se tiennent tranquillement debout : lorsque la course est terminée, *les Quatre gisent à terre.* » Et ces paroles nous rappellent l'oracle de la Sorcière : Perds le Quatre — Neuf est Un.

Ils sont *quatre* dans la cabane de mousse des « Affinités électives » : Charlotte, — Edouard, — le Capitaine, — Ottilie.

Quatre dans la barque des « Années de voyage » : la Veuve, — Hilarie, — Wilhelm, — le Peintre.

Quatre dans l'atelier primitif de la nature : la triple Phorkyade et Méphistophélès.

Quatre dans l'apothéose finale de la nuit de Walpurgis : la terre, — l'air, — l'eau, — le feu.

Et que ce soit de la cabane de Charlotte, de la barque de la Veuve, de l'antre de Phorkys ou du char de Galatée, *les quatre rayons convergent toujours vers le même point : le Tétragramme de l'Exégèse biblique*, vers ce que nous avons appelé la gemmule de la plante ou l'œil de l'éléphant et qui porte toute l'œuvre en embryon.

Nous avons montré dans notre étude sur Faust II le parallélisme qui existe entre la *cuisine de la Sorcière* et la seconde partie de la tragédie. Eh bien, la scène de la Tour dans les années d'apprentissage correspond exactement à celle de la sorcière dans Faust. Les quatre de la cuisine : Guenon, Méphistophélès — Faust, Belle des Belles, sont remplacés par les quatre personnages qui se montrent à Wilhelm dans l'ouverture du cadre :

1. *Le Jeune étranger en vêtements ordinaires ;*
2. *L'Ecclésiastique ;*
3. *L'Officier ;*
4. *Le Vieux Roi de Danemark en armure complète, représentant l'Esprit du père.*

Il est aisé de remarquer, dans les deux cas, la disposition antithétique des figures 1 et 4 — 2 et 3, qui correspond à la double opposition dont est formé le Quaternaire. De plus, la scène de la Tour est insérée, dans les années d'apprentissage, au milieu de l'épisode de Thérèse, la fiancée de Lothario. Et voici que, par un hasard extraordinaire — à moins que ce ne soit l'effet d'une extraordinaire réflexion — outre le caractère de Thérèse, qui est fait tout entier de raison, d'ordre et de clarté, il y a dans sa physionomie un trait significatif : c'est *l'œil*. Elle parle de Lothario qu'elle n'a cessé d'aimer.

Un soupir souleva sa poitrine, et, à son œil droit, perla une belle larme. Ne croyez pas, continua t-elle en s'adressant à

Wilhelm, que je sois tellement faible et si facile à émouvoir. Ce n'est que l'œil qui pleure. J'avais un petit bouton à la paupière inférieure ; on me l'a heureusement enlevé, mais l'œil est resté faible depuis ce temps : la moindre occasion provoque une larme. C'est ici qu'était *le bouton* ; vous n'en voyez plus trace.

Wilhelm ne vit aucune trace du bouton, mais il la regarda dans l'œil. Il était clair comme du cristal, et il crut lire jusqu'au fond de son âme.

Jusqu'au fond de son âme ! Nous ne serions pas étonnés — étant donné l'habitude de Goethe de procéder par amorces et raccordements — que ces paroles n'indiquassent la route qui conduit aux *Confessions d'une belle âme* ; et, puisque nous en sommes aux *Années d'apprentissage*, il nous faut porter aussi notre attention sur cet étrange sixième livre qui est comme la quintessence de la pensée de Gœthe. Le poète y a rassemblé, en effet, une foule d'indices, tous plus précieux les uns que les autres, pour l'interprétation de son œuvre en général et de la tragédie de Faust en particulier. Le Quaternaire est marqué dans ce récit de deux façons : en grand d'abord, par les quatre périodes qui forment l'histoire sentimentale de la Belle Ame : *épisode Phyllis et Damon*, — *fiançailles avec Narcisse*, — *connaissance de Philo*, — *ascétisme* ; ensuite en petit, par les quatre enfants de sa sœur : deux garçons et deux filles, dont l'aînée sera Natalie, la Belle des Belles.

Dans le conte, qui est, à notre avis, le commentaire faustien par excellence, le chiffre est également représenté de deux manières : d'abord, par les quatre statues : *roi d'or* — *roi d'argent* — *roi d'airain* — *roi composite* ; puis par les quatre jeunes filles : Lilia, la Belle des Belles, et ses trois suivantes : l'une qui tient la harpe, l'autre le pliant et la dernière le parasol.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de la Belle des Belles. C'est qu'elle porte différents noms : elle s'appelle tour à tour Charlotte, Ottilie, Mignon, Dorothée, la Brunette, Lilia, Natalie, Mélusine ou Victoria. Car nous

sommes au pays des transformations et des métamorphoses. La Belle des Belles n'est pas tout d'une pièce ; elle est composée de différentes figures (6). Gœthe le déclare expressément dans une de ses œuvres : *le Triomphe de la sensibilité*, qui était intitulé originairement : *la Fiancée rapiécée.* Créature idéale, produit en partie de la réalité, en partie de l'imagination, en partie de la lecture, voilà la beauté qu'adore le prince Oronaro. Elle ressemble, il est vrai, à Mandandane, femme d'Andrason, mais ce n'est pas Mandandane. Le prince porte toujours celle qu'il aime avec lui dans une boîte — comme le Barbier porte la Nouvelle Mélusine — et cette boîte est garnie de livres.

La *Fiancée rapiécée* est une des œuvres les plus suggestives pour l'interprétation de Gœthe, car le poète y a mis pas mal de secrets. Nous y trouvons, en particulier, la confirmation du fait que l'énigme de Faust est contenue dans l'oracle de la Sorcière : « Je ne comprends rien à l'oracle, dit Sora, et ce qui me déplaît, c'est qu'il parle de choses vulgaires, et en termes si bas. » — « Ma chère enfant, répond Andrason, les choses vulgaires ont aussi un grand intérêt, et je te pardonne de ne pas comprendre le sens profond de l'oracle. » Le chiffre apparaît également en double dans cette pièce : ce sont d'abord les *quatre demoiselles d'honneur* de la jeune veuve, sœur d'Andrason : Mana, Sora, Lato, Mela ; puis les *quatre Maures* qui apportent au fond du jardin la tonnelle où le prince Oronaro contemplera la beauté de ses rêves.

C'est encore un groupe de *quatre jeunes filles* que nous montre le *Conte enfantin* — pas si enfantin que cela ! — inséré par Gœthe au début de ses *Mémoires* : la Rouge

(6) Dans la *Nouvelle Revue Française*, 1er janvier 1916 (*Les souffrances du jeune Werther*), André Maurois a montré comment chaque personnage du roman est devenu la synthèse de plusieurs individus. Il ne manque à cette étude, d'ailleurs fort intéressante, que la *trame occulte* sur laquelle l'auteur a brodé les divers épisodes du récit, et que la critique ne saurait négliger désormais, car elle court à travers toutes les œuvres de Gœthe.

joue de la harpe, la Jaune de la cithare, la Verte du luth, et la petite Alerte de la mandoline — la petite Alerte qui, choisie comme fiancée par le nouveau Pâris, portera un jour la couleur du Maître : l'azur. *Comment ne s'est-on pas aperçu que, dans les Mémoires, le Conte enfantin est placé au même endroit et joue le même rôle que l'œil dans la tête de l'éléphant ?* En contemplant de cette fenêtre le monde que Goethe a créé, notre regard est invinciblement attiré par le quaternaire qui est à la base de la théorie des couleurs : *Bleu-Vert-Jaune-Pourpre.* Pour arriver de la nuit affreuse du chaos jusqu'au jour resplendissant qui éclaire le ciel, depuis la pâle grisaille qui entoure l'antre de Phorkys jusqu'aux splendeurs empourprées du paradis, ne faut-il pas que toutes les créations de la lumière se succèdent sous nos yeux ?

Le Faust est une mise en scène de la *Théorie des couleurs*, de cette théorie si chère à Goethe, que ses compatriotes affectèrent de dédaigner et dont il digéra si difficilement l'insuccès. C'est sur elle qu'il a bâti le drame de l'univers, et nous croyons pouvoir, d'ores et déjà, affirmer que l'intelligence du *Faust* ne sera complète que lorsqu'on aura étudié à fond le parallélisme qui existe entre les péripéties du drame et les phénomènes observés dans la théorie des couleurs. Car, suivant les Kabbalistes, la Lumière est « la substance unique, médiatrice du mouvement, le sperme de la matière et la matrice des formes, l'agent hermaphrodite de l'Eternel Devenir », l'Androgyne.

Que conclure maintenant de cette longue revue des Quatre, que le cadre restreint de notre étude nous force pourtant d'abréger? L'insistance de Gœthe à mettre le chiffre en relief, et de tant de façons, s'ajoute aux arguments tirés de la tragédie elle-même pour prouver que le plan du Grand Œuvre de Gœthe nous est révélé par le tétragramme de l'Exégèse biblique. Tétragramme divin! Comme le *Ieve* de la Kabbale juive, nous le retrouvons dans les deux mots qui marquent le début de l'activité créatrice, et que nous

avons donnés comme la clef du *Faust* : *Es sei!* — *Que ce soit! Que l'être soit!*

ES SEI
ESSE I
IESSE

Le quaternaire réintégrant l'Unité primordiale, la créature retournant au Créateur par l'acte d'amour que symbolise le Pentagramme flamboyant, signe du microcosme ou de l'Homme universel, destiné à s'épanouir en la floraison éblouissante qui sortira de la tige de Jessé, c'est, sans contredit, la pure doctrine des Mages, l'enseignement sacré de la Kabbale juive, et tout le secret de l'initiation hermétique. Il a fallu que la critique fût aveugle pour ne pas s'en apercevoir.

Il est tout aussi étrange qu'elle n'ait pas remarqué le Temple — ce temple que Gœthe a dessiné si souvent et avec tant de soin dans son œuvre.

IV

Le Temple

Deux amis de Gœthe, Leo de Seckendorf et Ludwig Stoll, lui avaient demandé d'écrire quelque chose pour une revue qu'ils se proposaient de fonder à Vienne. Le poète composa, à cette occasion, le fragment de drame intitulé *Pandore*. Le titre primitif était : *Le Retour de Pandore*. Ce fragment se rattache, en quelque sorte, au torse de *Prométhée*, qui avait paru en 1773.

Pandore a quitté son époux Epiméthée, en emmenant avec elle sa fille Elpore, l'espérance. Le vieillard resté seul s'abandonne à la méditation et aux souvenirs; il revoit souvent Elpore en songe et appelle de ses vœux l'épouse qui faisait autrefois son bonheur. Pandore revient. Sa boîte apparaît, précédant le char du soleil. On l'ouvre. Que contient-elle? La notice que Gœthe composa en 1808 l'in-

dique d'un seul mot : *le Temple.* Epiméthée rajeuni s'élève avec Pandore vers les cieux.

Dans le *Réveil d'Epiménide*, la scène représente un splendide portique, orné de colonnades ; au fond, *habitation en forme de temple* ; galeries sur les côtés. Epiménide, favori des Muses, s'est voué à la contemplation de la nature, et les puissances mystérieuses qui l'instruisent lui révèlent dans son sommeil ce qui est et ce qui sera. Etendu sur sa couche qu'éclaire une lampe — c'est ainsi que Faust, dans la léthargie où l'a plongé la vision d'Hélène, est éclairé par la bouteille luisante d'Homonculus — il voit les ravages opérés par le démon de la guerre. « Que les ténèbres soient ! » Une mer de feu et de sang se répand sur le monde. Le démon de la ruse achève sans bruit l'œuvre sinistre, et, rongé jusqu'en ses fondements, le splendide édifice, qui faisait la joie des yeux et de l'esprit, s'effondre avec fracas. Il ne reste plus que des ruines, que le temps, secondé par le démon de la tyrannie, enveloppe d'une sombre horreur, et au milieu desquelles la Foi et l'Amour gisent enchaînées, en proie au désespoir. Mais l'Espérance apparaît ; elle met en fuite le démon de la tyrannie, et, avec l'aide de génies bienfaisants, délivre ses sœurs de leurs chaînes. C'est alors qu'Epiménide se réveille. Il contemple la désolation qui s'étend autour de lui.

Ainsi, s'écrie-t-il avec abattement, a disparu tout ce que j'ai construit, tout ce qui s'élevait avec moi depuis ma jeunesse.

Mais les génies remontent son courage.

Viens, nous te promettons de te tirer de la douleur la plus profonde... viens, c'est un rêve pour les oreilles ; tu n'en croiras même pas tes yeux.

En effet, l'incroyable s'accomplit : *Le temple sort de ses ruines*, et une partie de la végétation qui le recouvrait lui sert désormais d'ornement.

Il est aussi question du temple dans le *Triomphe de la Sensibilité.*

Parlez-nous du temple, disent les jeunes filles à Andrason. Est-il bien beau? — Les prêtres me conduisent à l'antre sacré. — Il doit être noir et sombre — Comme tes yeux.

Les parties souterraines de l'édifice forment le décor d'une œuvre que la critique sera bien obligée de relire : *La seconde partie de la Flûte enchantée*, car cette œuvre ne représente ni plus ni moins que la naissance de la lumière dans les profondeurs du temple. Le roi du Soleil, Tamino, et la reine Pamina viennent d'avoir un fils. Mais la Reine de la Nuit a juré de détruire leur royaume ; elle réussit à s'emparer de l'enfant et le fait enfermer vivant dans un cercueil. Au moment où les noirs émissaires de la Nuit arrivent pour le faire périr, le Fils du Soleil s'envole, sous la forme d'un génie, de la prison qui le retient. Cette scène est le pendant de l'épisode d'Anaxagore dans les profondeurs de la Nuit de Walpurgis.

Le temple, nous le retrouvons encore à la fin des *Années d'apprentissage*. « Me voici donc dans la maison de votre digne oncle, dit Wilhelm à Natalie. Ce n'est pas une maison, *c'est un temple, et vous en êtes la prêtresse, le génie.* » Ici la Salle du Passé correspond aux souterrains dans *la Flûte enchantée*. Elle est située dans le bâtiment principal ; on y accède par un large couloir, qui conduit à une porte, devant laquelle sont placés deux sphinx de granit. La porte elle-même est dans le style égyptien, un peu plus étroite vers le haut que vers le bas. Nous n'avons pas de peine à reconnaître ici la loge égyptienne où se déroulent les manifestations du *grand Cophte* à ses initiés.

C'est un temple aussi que le palais de *la Nouvelle Mélusine*, puisqu'il faut vingt-quatre prêtres pour porter l'anneau d'or qui l'encercle.

N'est-ce pas dans un temple, chef-d'œuvre d'architecture au dôme élevé, que se passe l'aventure du *Nouveau Pâris* ?

Sur un tapis, *juste au-dessous de la coupole*, étaient assises trois jeunes filles formant un triangle, et revêtues de trois couleurs différentes.

Venons enfin au *Conte.* N'est-ce pas la construction du temple qui en est le grand événement ? Enfoui dans les entrailles du sol, il s'élèvera, après le sacrifice du Serpent, sur l'autre rive du fleuve.

Que n'a-t-on pas écrit sur le Conte ? Ce petit récit a donné lieu tour à tour à des interprétations politiques, mystiques, religieuses, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Goethe lui-même se refusa toujours à lever le voile du mystère dont il avait entouré son œuvre et garda son secret. Certains en ont conclu qu'il avait voulu, une fois de plus, mystifier le public, en le laissant chercher une idée qu'il n'avait jamais songé à mettre dans son récit. Il sera désormais difficile de soutenir cette opinion. Non, Goethe ne mystifiait point ses lecteurs ; il est resté vrai et sincère dans tout ce qu'il a écrit, même, et peut-être surtout, quand il a mêlé la fiction à la vérité.

Remarquons simplement que, lorsqu'il compose le « Conte », en 1795, la gestation de Faust est déjà très avancée. L'auteur se compare, dans *les Entretiens d'émigrés allemands*, à une jeune fille sur le point d'être mère. Les souvenirs du passé s'associent dans son esprit aux rêves d'avenir. Les œuvres déjà écrites, et celles qu'il médite encore, transformées en personnages imaginaires, défilent devant ses yeux, en une succession de scènes étranges, dont l'ensemble forme le conte le plus fantastique qui ait jamais été écrit. Voilà pourquoi Gœthe, qui voulait tenir secrète l'idée de Faust, n'a jamais consenti à donner le moindre éclaircissement sur la signification du « Conte ». Mais bien loin de mystifier le public, il lui a livré, dans un récit de quelques pages, la quintessence de sa pensée. Et cette pensée, pour la connaître, il suffit de lire.

Les temps sont révolus, dit le Vieillard. A ces mots, la belle Lilia se jeta à son cou et l'embrassa tendrement.

— Saint Père, lui dit-elle, je te remercie de tout mon cœur, car j'entends pour la troisième fois cette parole fatidique.

Elle venait à peine de parler qu'elle se serra plus fortement

encore contre le Vieillard, car, sous leurs pieds, le sol se mit à vaciller... *L'ensemble du temple*, on s'en rendait distinctement compte, venait d'entrer en mouvement, à l'instar d'un navire qui sort lentement du port, une fois ses ancres levées. *Les profondeurs de la terre semblaient s'ouvrir pour livrer passage au sanctuaire,* qui ne heurta rien, aucun rocher ne lui barrant la route. Pendant quelques instants, une pluie fine tomba par l'ouverture de *la coupole*. Le Vieux tint alors plus fermement la belle Lilia en lui disant : « Nous sommes sous le fleuve et nous touchons au but. »

Peu après, on put se croire immobile, mais c'était une illusion, car le temple montait. L'ascension continua, et bientôt il se dressa sur l'autre rive. La foule accourut pour en franchir la porte. A ce moment l'Epervier renvoya sur l'autel, par l'ouverture de la coupole, un faisceau de lumière solaire, captée à l'aide du miroir dont il était porteur. Au sein du demi-jour mystérieux du sanctuaire, le roi, la reine et leur suite apparurent, baignés d'une clarté céleste. Le peuple se prosterna à cette vue, saisi d'un religieux respect...

Jusqu'à ce jour, le Temple est le plus fréquenté de la terre.

Entrons à notre tour dans le Panthéon mystique.

Les fondations géantes ont été décrites avec soin au cours des *Années de voyage* : murailles de colonnes, portes, galeries contre galeries, se dressant au milieu de troncs de chênes et de hêtres, mille fois séculaires. C'est le palais antique de tante Macarie. Il présente un étrange aspect, car si vieux qu'il paraisse par sa forme, on dirait que maçons et tailleurs de pierres viennent à peine de le quitter, tant les jointures et les ornements paraissent nouveaux, nets et complets. Les différents étages sont formés par les couches successives de l'écorce terrestre. Dans la partie supérieure se trouve l'appartement de Macarie : vaste salle haute, recouverte de lambris et dont le faîte est orné de peintures historiques. Là sont conservées les archives du temple, confiées à la garde de l'astronome. A l'intérieur se trouve *une galerie circulaire, ou plutôt octogonale,* garnie de tableaux, de socles et de frises, représentant les scènes

de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est par l'extrémité de cette galerie qu'on accède au *Sanctuaire de la Douleur*, où sont enfermées les reliques du temple.

Mais c'est le corps même de l'édifice qu'il faut voir. La vieille Phorkys en parle avec ravissement.

C'est tout autre chose que les blocs cyclopéens, entassés dans les fondations. Là, au contraire, tout est horizontal, perpendiculaire et régulier. Voyez-le du dehors. Il aspire vers le ciel, si solide, si bien ordonné, clair et poli comme l'acier. A y grimper, la pensée même glisse; et dans l'intérieur, de vastes cours fermées, entourées d'architectures de toute espèce, et à toutes les fins. Voilà des colonnettes, des arceaux, des ogives, des balcons, des galeries qui dominent en dedans et au dehors. Et des blasons : lions, aigles, serres et becs, cornes de buffle, ailes, roses, queues de paon, et aussi des raies or et noir, et argent, bleu et rouge. Toutes ces choses sont appendues dans des salles sans fin, immenses comme le monde. C'est là qu'on peut danser.

Le couronnement de l'édifice est décrit dans les *Affinités électives*. C'est la chapelle de la Sainte. Le Grand Architecte y a déployé tout son talent. La voûte est bleu de firmament, peuplée d'anges aux tuniques flottantes. Murs et colonnes, peints en brun clair, ornés de fleurs et de fruits, semblent relier le ciel à la terre. Par l'unique fenêtre, placée au centre de la voûte, et formée de verres multicolores, la lumière pénètre à l'intérieur du temple et tombe sur le parquet, en éclairant de sa lumière multiple et variée l'autel où trône... *le précieux Quatre*.

I. — LE MOT : Homonculus — Trinité phallique.

II. — L'IDÉE : Faust et Hélène — Le Prince et Lilia.

III. — LA FORCE : Les trois Puissants de la tragédie — Prométhée — Hercule.

IV. — L'ACTE : Vénus Urania, l'Amour créateur, portant sur la tête le diadème étincelant des orbes infinis.

Mais, au-dessus des mondes, plane la Belle des Belles, l'ineffable vision de *Mater gloriosa*, synthèse des Quatre : *Vierge*, *Mère*, *Reine*, *Déesse*, tenant dans ses bras le Christ

enfant, d'où jaillissent les torrents de lumière et d'amour qui embraseront l'univers.

Descendons maintenant dans les réduits souterrains du temple, et tâchons de pénétrer jusqu'au Sanctuaire de la Douleur.

N'entendez-vous pas des cris ? Tout à l'heure *Satyros* était assis sur l'autel, et la foule à genoux adorait la nouvelle idole. Mais, pour arracher à la mort le Solitaire qu'on va sacrifier, Eudora s'est décidée à tenter le Satyre et à l'aguicher jusque dans le Sanctuaire. Elle appelle au secours. Hermès reconnaît la voix de son épouse. On enfonce la porte et on aperçoit Eudora en train de se débattre désespérément contre les caresses de Satyros. « Voilà votre Dieu », dit-elle à la foule et à cette petite sentimentale de Psyché, qui s'était montrée la plus fervente prosélyte. Revirement de la populace. Satyros s'éloigne, l'insulte aux lèvres. Il secoue la poussière de ses pattes sur cette foule méprisable et va porter sa révélation à des hommes plus dignes de la recevoir. Il chante :

Apprenez que dans le Non-être tout était pêle-mêle. Les éléments furieux s'agitaient, fermés les uns aux autres, la force repoussant les forces contraires, sans lien de haine, sans lien d'amitié, sans se détruire, sans s'augmenter.

Dans le Non-être l'Etre originaire jaillit. La lumière puissante retentit au travers de la nuit et pénétra les profondeurs de tous les êtres, si bien que le désir germa, les éléments s'entr'ouvrirent et versèrent leur faim l'un dans l'autre, tous pénétrant, tous pénétrés.

La haine et l'amour furent engendrés, et le tout fut alors un entier, et l'entier résonna d'un chant harmonieux qui créa la vie ; la force se consuma dans la force ; la force s'augmenta dans la force ; et, roulant en haut et en bas, l'Etre universel, un et éternel, alla, toujours changeant, toujours durable.

On s'est demandé jusqu'ici en quoi consistait *l'énigme de Satyros*, comme on l'a fait pour Prométhée et Faust. *Satyros est l'hiérophante du Temple d'amour*. Du croi-

sement à la croix, de la réalité brutale à l'idéal le plus élevé, des ténèbres à la lumière, voilà la marche ascendante de Faust et celle de l'humanité, voire du diable lui-même.

Ainsi s'explique la loi imposée à tous les membres de l'Union mondiale : *Gedenke zu wandern* ; Songe à voyager. Marche. Va. *Geh.* I.

Cet I romain, l'Unité absolue de la doctrine hermétique, est raide comme le groupe cabirique dont Néréides et Tritons exaltent le maintien sévère — raide comme la verge symbolique que tient en main le héraut de la Mascarade — raide comme la règle du devoir dont il est l'expression.

Démon mystérieux, soit qu'il attire l'amant dans les bras de la fiancée, comme Homonculus vers le char de Galatée, soit qu'il suscite les merveilleuses créations de l'esprit avec Euphorion, ou les sublimes dévoûments de la charité dans Philémon et Baucis, il pousse le genre humain vers ses éternelles destinées. C'est le Feu sacré qu'Homonculus porte dans sa bouteille. Tour à tour flambeau nuptial, éclair de génie, ardeur généreuse, il passera dans le sein de la femme pour le féconder, dans le cerveau de l'artiste pour l'éclairer, dans l'âme de l'apôtre pour l'enflammer, vivifiant à la fois les corps, les esprits et les cœurs, trinité éternellement vivante dont se compose la nature.

Le Temple d'Amour est donc, en réalité, le temple du Phallus ou de la Dive Bouteille. Et c'est ainsi qu'en nous remémorant *le Voyage des fils de Mégaprazon* et l'histoire de Panurge, nous arrivons à l'œuvre de Rabelais comme à l'une des innombrables sources où ce pirate génial de Goethe a puisé les matériaux de la tragédie du grand mystère dionysiaque, annoncé par les oracles de Bakis.

Et s'il y a quelque chose de particulièrement étonnant dans une œuvre où tout est admirable, c'est le tissu splendide par lequel le poète a remplacé l'humble feuille de vigne, pour voiler la nudité du dieu. Voilà pourquoi celui-ci lui exprime sa reconnaissance dans une *élégie priapique* que Goethe a écartée, il est vrai, des *Elégies romaines*, et,

sans doute, avec intention, mais qui n'en fait pas moins partie de son œuvre :

Immondice en haut et en bas! Je pouvais craindre de devenir immondice moi-même, éponge, bois pourri et perdu. Maintenant, grâce à tes efforts, ô loyal artiste, j'obtiens, parmi les dieux, la place qui me revient, à moi et à d'autres. Qu'est-ce qui a consolidé le trône, ce trône mal acquis de Jupiter ? C'est la couleur et l'ivoire, le marbre et l'airain et la poésie. Les gens sensés me regardent maintenant avec plaisir, et chacun aime à penser à la façon dont l'artiste s'y est pris. La jeune fille n'a plus peur de moi, non plus que la matrone. Je ne suis plus laid, mais imposant et fort.

On comprend maintenant quel sens prestigieux prennent les paroles qui clôturent la « Divine Tragédie » :

Tout ce qui passe n'est que symbole ; l'Imparfait atteint ici son achèvement; *l'Indescriptible trouve ici sa réalisation* ; l'Eternel Féminin nous entraîne en haut.

Mais, après tout, comme disent les *Epigrammes vénitiennes* : « Ce qu'est Dieu, l'homme et le monde, est-ce donc un si grand mystère ? Non ! Mais personne n'aime à en entendre parler. Voilà pourquoi cela reste secret. »

Au terme de cette étude, qui met fin aux explications fantaisistes, accumulées depuis un siècle sur l'œuvre de Gœthe, qu'il nous soit permis de dire : « L'énigme du Sphinx allemand est maintenant résolue. C'est une ère nouvelle qui s'ouvre dans l'interprétation du plus grand des poètes modernes — et peut-être de tous les temps. »

PIERRE MASCLAUX.

LES MÉMOIRES DE CASANOVA
ET
LES CONTEURS FRANÇAIS DU XVIIIe SIÈCLE

Depuis quelque vingt ans, toute une littérature s'est développée autour de Giacomo Casanova, de sa vie, de ses *Mémoires*, de sa correspondance, et même des moindres opuscules, devenus rarissimes, que lui inspira une verve intarissable. Le galant Vénitien a un public, des fervents, un cercle d'érudits et de bibliophiles que pourraient lui envier plus d'un écrivain d'une renommée moins équivoque. On est *casanoviste*, comme on est *stendhalien*; et ce n'est pas absolument au hasard que nous rapprochons ces deux noms, puisque l'un et l'autre poursuivent essentiellement, derrière l'apparence volontiers trompeuse des œuvres fort inégales de valeur, la même vérité profonde d'une humanité singulière (1).

Précisément, ce qui surprend et ce qui fâche un peu, c'est qu'à force d'accabler Casanova sous une masse de dissertations érudites qu'il n'avait pas prévues, on risque un peu trop aujourd'hui d'oublier l'homme, — et l'écrivain. Il semble que la plupart de ses commentateurs n'aient eu d'autre préoccupation que de le justifier, d'authentiquer ses récits par des documents d'archives, d'installer ses anecdotes dans l'histoire, — la petite histoire, — des mœurs du XVIIIe siècle.

Est-ce ainsi que les *Mémoires* ont été compris quand ils parurent pour la première fois en France, entre 1826 et 1838,

(1) Dès l'apparition du premier volume de *Mémoires*, Stendhal s'est jeté dessus, et il en conseillait la lecture à Sutton-Sharpe (*Corresp.*, II, 443, décembre 1826). — Cf. notre note sur le Casanova de la bibliothèque de Stendhal *Mercure de France*, 15 mars, p. 858.

en pleine ferveur romantique ? Certes non, à cette époque, on ne se préoccupait pas encore de leur valeur historique, ou, si l'on s'en préoccupait, c'était pour la nier catégoriquement. En revanche, on a tout de suite vu dans ces confessions, pleines de mouvement et de couleur, une mine inépuisable d'inspiration romanesque. L'aventure, surtout l'aventure cosmopolite et galante, quelle fête pour l'imagination romantique ! Aussi peut-on suivre les traces de Casanova et le souvenir de ses faciles amies à travers toute une littérature qui va de Musset à Henri de Régnier, de Stendhal à Pierre Louys et de Barbey d'Aurevilly à Zola... A une époque où l'étude des *sources* a autant de prestige que de succès, nous nous devons de dresser quelque jour le tableau de ces emprunts, plus ou moins heureux, plus ou moins conscients, que les écrivains du XIXe siècle, et même du XXe siècle, ont faits aux *Mémoires* de Casanova ; on a pu les piller impunément sans les appauvrir ; et par exemple, nous avons montré ici même, il y a vingt ans, quelle délicieuse réplique *La Femme et le Pantin* est au fameux épisode de *La Charpillon* (2).

Aujourd'hui le point de vue paraît changé. Le document écrase le texte original, la lettre menace l'esprit. N'est-il pas temps de revenir sur la valeur littéraire d'une œuvre que gâtent les excès de l'esprit critique, en prenant enfin les *Mémoires* pour ce qu'ils ont été dans l'intention de celui qui les a écrits : un livre tout frémissant de la vie qui l'a inspiré et de l'imagination passionnée qui en a romancé la réalité ? Ecrit par un étranger, mais dans notre langue, il appartient à notre littérature. Evidemment, le français de Casanova, hérissé d'idiotismes et d'incorrections, parfois savoureuses, malgré les scrupules des éditeurs ou des copistes qui se sont employés à en faire la toilette, n'a rien de classique. Pour qu'on lise encore aujourd'hui avec tant d'intérêt ces pages qui manquent si souvent d'art, de goût et de tenue,

(2) Cf. mon livre *Casanova et son Temps* (1910), où cette étude forme le chapitre V.

songe-t-on assez combien il leur faut avoir gardé de vie ?

Or, pour étudier les *Mémoires* de Casanova comme une œuvre littéraire et non plus comme un document historique, c'est dans la littérature de l'époque qu'on devrait les replacer. On s'est enquis de leur authenticité, de leur descendance. On ne s'est guère, jusqu'à présent, préoccupé de leurs contacts, des influences qu'ils ont pu subir, des modèles qu'ils ont pu se proposer. Quand il les écrivait, à plus de soixante-cinq ans, le galant aventurier, retiré en bénédictin dans la bibliothèque de Dux, n'avait-il que le souci de revivre pour lui-même les heures les plus chaudes de sa destinée ? Etait-il étranger à toute prétention, à toute coquetterie d'écrivain ? Ce serait déjà bien extraordinaire, de la part d'un homme qui, malgré les péripéties d'une carrière exceptionnellement mouvementée, avait en 1797 publié plus de trente ouvrages connus (3).

Ce le serait encore plus pour ce vieillard d'une vaste culture et d'une curiosité universelle, qui passait maintenant sa vie à dévorer les livres des autres. L'immense correspondance de ses vingt dernières années nous le montre passionné pour tout ce qui paraissait de neuf dans la république des lettres. Avec ses correspondants, il échange des informations littéraires, des impressions de lectures, des livres, des brochures, que le vent de l'actualité ou de la vogue a poussés jusqu'à sa lointaine retraite.

Pourquoi, quand il écrivait ses *Mémoires*, de 1790 à 1798, ses souvenirs de lectures ne seraient-ils pas venus parfois recouvrir comme une broderie capricieuse le puissant canevas de sa vie réelle ? C'est une question que nous nous sommes posée bien des fois. Ainsi nous est venue la curiosité de chercher dans des livres que Casanova n'a pu ignorer et qu'il a dû aimer, s'il n'y avait pas des figures et des aventures casanoviennes avant la lettre. Il ne nous semble pas que cette curiosité ait été absolument vaine. Mais le

(3) Voir l'excellente *Bibliographie anecdotique et critique des Œuvres de Jacques Casanova*, par J. Pollio, Paris, 1926.

champ ouvert aux conjectures est si vaste que nous ne prétendons pas l'avoir exploré tout entier. En apportant ici les premiers résultats de notre enquête, nous souhaitons surtout tracer la voie à d'autres recherches.

I

Casanova a-t-il connu personnellement, a-t-il rencontré sur sa route errante Jacques Rochette, chevalier de La Morlière ? Les deux destinées étaient dignes l'une de l'autre, et le Vénitien, qui a toujours éprouvé une sorte d'attraction étrangement mêlée de mépris pour les aventuriers de sa caste, un Saint-Germain, un Cagliostro, un Goudar, n'aurait pu passer indifférent à côté d'un La Morlière. Ce gentilhomme authentique, fils d'un conseiller à la Chambre des Comptes du Dauphiné, courut la plus folle des carrières et sa propre vie est encore le plus extraordinaires de ses romans. Peut-être les tripots qu'il fréquentait, la société d'escrocs vulgaires et de basses prostituées où il se plaisait, étaient-ils encore trop en marge du monde, pourtant bien équivoque, où Casanova vécut pendant ses différents séjours à Paris. Le fait est que le nom de La Morlière n'apparaît nulle part dans les *Mémoires*. Mais si Casanova a pu ignorer La Morlière, joueur, chevalier d'industrie, et galant « protecteur » de filles dociles, il n'a pas méconnu La Morlière écrivain, et, comme on ne prête qu'aux riches, il lui a un jour généreusement attribué la paternité des *Bijoux indiscrets*.

C'est dans cette singulière et charmante *Lana caprina*, opuscule rarissime, désespoir des bibliophiles, que J. Pollio et R. Vèze ont récemment rééditée, pour la plus grande joie des casanovistes, dans leurs excellentes *Pages Casanoviennes* (4). S'adressant à la princesse imaginaire à laquelle il a dédié son ouvrage, Casanova écrit : « Votre Altesse se

(4) *Pages casanoviennes*, 1er Cahier de 1926. J. Casanova, *Lana Caprina, Lettre d'un Lycanthrope* ; cf. p. 17.

rappelle sans doute avoir vu un livre français, mauvais, mais plaisant, attribué au chevalier de La Morlière, et qui est intitulé *Les Bijoux indiscrets.* Il me semble qu'Elle a daigné m'en parler. Ce livre, bien que satirique et plein de personnalités, divertit néanmoins les esprits; car ces *bijoux* qui parlent font trembler et rire en même temps les pauvres femmes qui, si cette histoire pouvait être vraie ou possible, auraient beaucoup plus de jugement qu'elles n'en ont. La Morlière fait parler ces *bijoux* de façon magique, et, de cette manière, bonne ou mauvaise, il fait un roman qui ne prétend pas avoir plus de chance ou de crédit que n'en ont les romans. »

Chacun sait aujourd'hui que *Les Bijoux indiscrets* (1748) sont l'œuvre de Diderot qui écrivit ce livre en quinze jours, pour tenir une gageure contre Mme de Puisieux, qui l'avait mis au défi de rivaliser avec les contes licencieux de Crébillon. Le produit de l'ouvrage, qui s'élevait à cinquante louis, fut remis à Mme de Puisieux (5). Mais le conte anonyme fut généralement attribué à La Morlière, qui avait déjà publié plusieurs livres de même inspiration, et Diderot laissa dire. L'erreur ne devait pas être dissipée près de vingt-cinq ans plus tard, puisque Casanova l'accrédite encore, en 1772, dans *Lana caprina*. Qu'il ait lu *Les Bijoux indiscrets*, cela ne fait pas question. Mais avait-il lu *Angola*, qui passe à juste titre pour le chef-d'œuvre, bien personnel, celui-là, de La Morlière, dans ce genre spécial du roman érotique, si en faveur au XVIIIe siècle (6) ?

Parmi les épisodes galants, scènes de boudoir ou d'alcôve, quiproquos et déguisements, dont *Angola* est copieusement faisandé, il est un passage qui mérite de retenir l'attention des casanovistes, tant il évoque avec précision une aventure à la Casanova. C'est le chapitre XIV, intitulé avec une impudence aguicheuse : *Chose inouïe. On la pas-*

(5) *Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, publiés d'après les manuscrits confiés en mourant par l'auteur à Grimm, Paris, Paulin, 1830, t. I, p. 24.

(6) *Angola, Histoire indienne, ouvrage sans vraisemblance*, 1746.

sera si on veut. Ne la passons pas : la scène se déroule, si l'on peut dire, dans la voiture qui ramène du théâtre le prince Angola et sa belle favorite du moment, Aménis. De la Comédie à la maison de campagne du prince, le trajet est suffisamment long, la nuit assez obscure, la compagnie et les laquais assez discrets, pour permettre au prince de profiter de l'occasion. Il a assez vite fait de démontrer à Aménis que « les situations les plus singulières ne servent qu'à aiguiser les plaisirs ; » et l'auteur ne nous épargne aucun des points essentiels de la démonstration. Ils arrivent enfin, « elle, très contente des éclaircissements qu'elle avait reçus, et lui, très satisfait de ne lui avoir pas trouvé une incrédulité insurmontable ». Cette scène de la voiture avait eu une première version, — *bis repetita placent !* — au chapitre VIII du roman, intitulé : *Qu'il ne faut compter sur rien*, où Angola, mais un Angola encore novice, revient de l'Opéra avec Zobéide, dans un vis-à-vis.

L'attitude où un homme et une femme se trouvaient nécessairement dans ces sortes d'équipages avait je ne sais quoi de voluptueux qui rendait l'un plus entreprenant et l'autre plus facile à vaincre.

Mais cette fois la timidité du jeune homme et son inexpérience ont rendu la victoire incertaine, malgré toute la bonne volonté de la femme.

Ouvrons maintenant les *Mémoires* de Casanova (7) et relisons, dans l'épisode de Mlle de Romans, la scène des adieux : Casanova va quitter Grenoble ; au moment de se séparer de cette belle fille, dont il a tiré l'horoscope, et qui doit devenir la maîtresse de Louis XV, il songe avec quelque mélancolie qu'il n'a pu obtenir d'elle que de fugitives faveurs ; le soir des adieux, il offre de la reconduire avec sa tante, de sa maison de campagne où il les a reçues, à Grenoble, où elles habitent. Dans la voiture, Mlle de Romans se trouve assise sur ses genoux. Laissons-lui la parole :

(7) *Mémoires*, édition Garnier, v, p. 45.

J'osai me montrer téméraire, et, contre mon attente, elle fut douce et tendre au point de me faire regretter d'avoir pris congé...

Suit alors toute la scène, favorisée par un embarras de voitures, qui permet à Casanova de préciser la cause et la nature de ses regrets.

Au temps de sa plus verte jeunesse et de ses premières amours, Casanova avait déjà eu, tout comme le prince Angola, un avant-goût des délices du *vis-à-vis*, qu'il appelle un *carrosse coupé*. C'est le jour qu'il revenait de goûter à Testaccio avec la charmante Lucrezia ; mais, moins gauche que l'amoureux de roman, déjà roué fieffé, il a su si ingénieusement mettre les circonstances à profit que ces précieux moments lui parurent aussi courts qu'à la dame.

Nous étions dans l'ivresse du bonheur, quand tout à coup Lucrèce s'écrie : « Oh ! ciel, que nous sommes malheureux ! »... « Qu'est-il donc arrivé?, lui dis-je. — Nous sommes chez nous. » Toutes les fois que je me rappelle cet événement, il me semble fabuleux ; car il n'est pas possible de réduire le temps à rien, et les chevaux étaient de véritables rosses... (8)

Tout le monde a présente à l'esprit une des scènes les plus vives du fameux épisode de La Charpillon. C'est la scène du bain (9). Au moment où cette fille, qui se joue de lui, l'excite et le déçoit tour à tour, par ses caprices imprévus et ses pudeurs feintes, vient de se dérober à sa poursuite, Casanova reçoit l'ambassade d'une des tantes de la drôlesse, qui prétend excuser sa nièce malade. Sans défiance, ou plutôt aveuglé par la passion, il suit l'ambassadrice et, grâce à sa complicité, pénètre dans une chambre où La Charpillon était précisément occupée à prendre un bain ; mise en scène admirablement préparée et dont l'effet ne pouvait être douteux. Nous renvoyons ici le lecteur curieux et dénué d'imagination au texte des *Mémoires*. Il y verra

(8) *Mémoires*, I, 270-271.
(9) *Ibid.*, VI, 493-496 ; cf. mon livre : *Casanova et son temps*, 229.

comment Casanova, dupé une fois de plus, humilié et vaincu dans des circonstances où sa victoire ne pouvait paraître douteuse, en fut pour ses frais, et dut battre en retraite, après une satisfaction tout illusoire.

A la fin de sa vie, quand il revivait cette heure cruelle et en faisait une transcription littéraire, s'est-il souvenu d'un chapitre d'*Angola*, qui offre quelque analogie avec la situation où il s'était trouvé? Il faut lire ce chapitre XIX, bizarrement intitulé : *L'Oraison de Saint-Julien*, — et surtout la jolie page qui nous montre Clérine surprise au bain par son indiscret soupirant. C'est, sans aucune exagération de mauvais goût, une des scènes les plus réussies du roman. Il faudrait, pour la commenter, l'amusant tableau où J.-B. Pater a détaillé amoureusement tous les jeux intimes qui font « Le plaisir de l'été », comme Eisen, à peu près à la même époque, burinait d'une pointe complaisante les surprises et les aubaines galantes d'un *vis-à-vis* en voiture.

Peut-être trouvera-t-on ces rapprochements bien fragiles : les hasards du *vis-à-vis*, comme ceux du coin du feu ou de l'escarpolette, comme ceux d'un bal masqué, d'une partie de campagne, ou même d'une baignade, sont des scènes courantes, banales même, de la vie galante au XVIIIe siècle. Précisément, voici Crébillon, dans *Le Hasard du coin du feu* (1763), qui met dans la bouche de Célie le récit faussement indigné des entreprises audacieuses dont elle a failli être la victime moins courroucée que ravie, un soir que M. de Norsan la ramenait de l'Opéra dans son carrosse. Le thème est toujours identique, si les variations en sont aussi capricieuses que la fantaisie des amants.

Quand on cherche dans les *Mémoires* de Casanova non plus la vérité historique ou la peinture sincère des mœurs, mais l'originalité et la valeur des procédés littéraires, il nous paraît légitime, et peut-être utile, d'en illustrer les scènes principales avec des figures empruntées à La Morlière ou à Crébillon. Il est sûr qu'il avait lu ces livres célèbres, comme il avait lu Caylus et Hamilton, Moncriff

et Dulaurens, Godart d'Aucourt et Voisenon, tous ces dialogues « moraux », toutes ces histoires « morales », dont la galanterie épicée était, pour ses propres aventures et pour ses propres souvenirs, à la fois la plus voluptueuse et la plus fidèle réplique.

De Diderot, il connaissait, non seulement *Les Bijoux indiscrets*, sans savoir ou sans croire qu'ils étaient de lui, mais encore les brochures et les opuscules les plus ignorés aujourd'hui. En voici une preuve indirecte, et amusante.

Le curieux ouvrage de Casanova auquel nous avons déjà fait allusion, et qui s'appelle *Lana caprina*, est une dissertation satirique, d'une verve bouffonne, sur cette grave question: si le caractère des femmes est entièrement dominé et déterminé par les exigences de leur nature physique. Casanova y discute plaisamment, et y réfute, en partie, deux brochures pédantes de deux professeurs bolonais, Petronio Zecchini et Germano Azzoguidi (10). Mais son argumentation rencontre plusieurs fois la thèse que Diderot a soutenue avec beaucoup d'esprit dans un petit ouvrage fort peu connu, *Sur les femmes* ; la brochure de Diderot et celle de Casanova sont de la même année, 1772 ! N'y a-t-il là qu'une coïncidence ? Pour le croire, il ne faudrait avoir lu de près ni l'une ni l'autre de ces diatribes spirituelles et licencieuses, dont la comparaison détaillée serait édifiante, mais dépasserait le cadre et l'objet de cette étude.

II

Pour ceux qui connaissent mal Casanova ou qui ne le comprennent pas, c'est une formule banale que de voir en lui la vivante incarnation de Faublas. Mais si, psychologiquement, la puissante individualité de Casanova est aussi éloignée de la fade image du galant chevalier coureur d'al-

(10) Sur ces brochures et sur l'ouvrage de Casanova, cf. *Pages casanoviennes. Lana caprina*, Introduction de Raoul Vèze.

côves qu'un Romain de vieille souche pouvait l'être d'un héros de mauvaise tragédie ou de pastorale, — littérairement, n'y a-t-il rien à prendre dans *Les Amours du chevalier de Faublas*, pour éclairer d'un jour nouveau ces amours réelles dont les *Mémoires* du Vénitien sont un si riche et si vivant répertoire ?

Rappelons-nous que le roman de Louvet de Couvray parut, en plusieurs parties, de 1787 à 1790, qu'une nouvelle édition d'ensemble en fut donnée en 1791, — ce qui atteste son succès et sa diffusion, — et qu'il pouvait facilement être connu de Casanova quand il commença à écrire ses *Mémoires*.

Entre le roman inventé et le roman vécu, il y a d'abord cette parenté que crée l'atmosphère identique d'une vie de plaisir où la facilité des mœurs ne s'embarrasse d'aucun scrupule, et où les aventures les plus extraordinaires, les rencontres les plus imprévues trouvent un public disposé à les accepter. Mais c'est une analogie superficielle, peu démonstrative, — car on en pourrait dire autant de presque toute la littérature d'imagination au XVIIIe siècle, ainsi que de la plupart des correspondances et des mémoires du temps.

Que Faublas ait vécu une vie qui ressemble beaucoup à celle de Casanova, c'est tout naturel. Qu'il ait rencontré à travers sa carrière mouvementée d'homme à bonnes fortunes quelques-unes des figures qui traversèrent aussi celle de l'aventurier vénitien, nous ne pouvons en être surpris. Par exemple, quand il vante « la voix enchanteresse, la voix de Balletti » (11), nous sommes tentés d'évoquer le souvenir de Mario, de Silvia et de Manon, cette charmante famille de comédiens italiens avec laquelle Casanova passa de si heureux moments lors de son premier séjour à Paris, et qui tint une si grande place dans sa vie. Mais il faut avouer que le lien est bien ténu.

(11) *Les Amours du chevalier de Faublas*, III, p. 120 ; toutes nos citations renvoient à l'édition van Bever ; Louis Michaud, éditeur.

Entrons un peu plus indiscrètement dans le détail d'un roman où l'on peut surprendre, comme chez La Morlière ou Crébillon, l'ombre de Casanova et des tendres complices de ses folles amours, errant à travers des aventures qui ressemblent aux leurs.

Un parc sommeille au clair de lune, dans la tiède nuit de printemps ; soudain, sous les marronniers, qui rappellent singulièrement ceux du *Mariage de Figaro*, des ombres silencieuses se glissent ; d'une maison voisine, dont les fenêtres dominent et surveillent le parc, une forme féminine a gagné, par une acrobatie périlleuse, la crête du mur et s'est laissée tomber sur le gravier en étouffant ses pas. L'étrange femme, en vérité, coiffée d'un bonnet, vêtue d'un caraco blanc et d'un caleçon de toile fine ! Mais ce n'est pas une femme ;... c'est Faublas, qui s'en va surprendre au couvent sa chère Sophie, et qui dérange le rendez-vous nocturne de Derneval et de Dorothée (12). Car nous sommes au couvent, et les femmes, héroïnes ou complices de ces galantes aventures, sont ou des pensionnaires recluses, ou des nonnes mal repenties, trop tendres et trop complaisantes. En vérité, est-ce le couvent de Sophie, ou celui de la belle M. M. ? La scène se passe-t-elle près de la place Maubert ou à Murano ?... Le jour, Faublas, installé dans le pavillon d'où il surveille sa conquête, chante en s'accompagnant au *forte-piano* des couplets que lui a inspirés son amour : fillettes, gouvernantes et religieuses accourent sous ses fenêtres pour l'écouter, et Sophie, mêlée à leur troupe innocente, reçoit et comprend l'ingénieux message. La nuit, il retrouve Sophie sous les marronniers du parc, et l'indulgente complicité de Dorothée protège les rapides délices de leurs furtives amours... Sœur Maria-Maddalena, qui veniez d'un pied si leste, l'âme en feu et le corps impatient, rejoindre Casanova dans sa gondole ou au casino de l'abbé de Bernis, comment votre audacieux amant n'aurait-il pas revécu sa plus folle aventure à travers celle de Faublas et

(12) *Ibid.*, I, 287 sqq.

de Sophie, de Dorothée et de Derneval, à l'heure où il en confiait à ses *Mémoires* la troublante et véridique image ?

Et vous, Bellino, vous, Henriette la Provençale, qui couriez le monde et l'aventure sous un déguisement d'opéra, vous dont les habits d'homme eurent vite trahi aux regards perspicaces de Casanova les formes charmantes qu'ils prétendaient dissimuler, Bellino, faux chanteur d'église à la voix ambiguë de soprano, Henriette, délicieux dragon de pacotille, en uniforme bleu, — n'êtes-vous pas les sœurs, ou les frères de ces deux jeunes gens que Faublas et Derneval enlèvent si romanesquement en chaise de poste, loin du fatal couvent, où les gouvernantes et les nonnes terrifiées chercheront en vain Sophie et Dorothée ? Les déguisements, sources d'amoureux quiproquos, les jolies filles qui se trouvent être de dangereux cavaliers, les gracieux cavaliers qui deviennent des filles provocantes, sont un des artifices littéraires qui se répètent le plus souvent dans *Les Amours du chevalier de Faublas*. Ils tiennent aussi une grande place dans les *Mémoires* de Casanova. Ici et là, ils sont l'image toute naturelle d'une vie qui se déroulait dans la folle agitation d'un perpétuel carnaval.

Quand il lisait *Faublas*, Casanova n'a pu tourner trop vite la page où Louvet nous introduit, à la suite de son jeune héros et de Rosambert, qui l'initie à la vie galante, dans une maison de filles. Il y avait à cette page un détail scabreux qui a certainement retenu son attention (13). Après avoir fait visiter à son ami toutes les pièces de la maison, dont il lui vante les curiosités et les avantages, Rosambert le conduit enfin dans « le salon de Vulcain ». Ce salon tire son nom d'un meuble dont l'invention n'a pu germer que dans un cerveau grossièrement dépravé. C'est un *fauteuil infernal* : « une malheureuse qu'on y jette s'y trouve renversée sur le dos... »

Et le reste se devine aisément; nous faisons grâce au

(13) *Les Amours du chevalier de Faublas*, I, 117.

lecteur des détails techniques, auquels Rosambert ajoute ces réflexions qu'on veut croire sincères :

« Vous frémissez, Faublas ! et pour cette fois vous avez raison. Je suis jeune, ardent, libertin, peu scrupuleux, si vous voulez ; mais en vérité, je crois que je ne pourrais jamais me résoudre à asseoir de force une pauvre vierge dans ce fauteuil-là. »

Le *fauteuil infernal* et des commentaires analogues à ceux de Rosambert se retrouvent dans les *Mémoires* de Casanova. C'est encore une fois à l'épisode de La Charpillon que nous ramène ce détail si caractéristique. Notons, pour prévenir l'objection, que l'histoire de La Charpillon se passe à Londres en 1763, donc plus de vingt ans avant la publication de *Faublas*. Mais ce qui importe ici, ce n'est pas le fait, c'est le récit que Casanova écrit de sa romanesque aventure dans les *Mémoires*, plusieurs années après le roman de Louvet.

Donc, au moment où Casanova désespère de vaincre l'étrange obstination que La Charpillon met à lui refuser les faveurs qu'elle prodigue cyniquement à n'importe qui, il reçoit un jour chez lui la visite de Goudar, suivi d'un portefaix (14). L'homme déposa dans la chambre un fauteuil recouvert d'une housse, puis se retira, laissant les deux aventuriers en tête à tête :

Dès que nous fûmes seuls, raconte Casanova, Goudar découvrit le fauteuil et me demanda si je voulais l'acheter.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? Ce n'est pas d'ailleurs un meuble bien attrayant.

— Malgré cela, on en veut cent guinées.

— Je n'en donnerai pas trois.

— Ce fauteuil a cinq ressorts qui partent à la fois dès qu'une personne s'y assied...

Suit la description technique de l'instrument, qui s'achève par cette cynique conclusion :

Faites asseoir ici la belle Charpillon, et votre affaire est faite.

(14) *Mémoires*, IV, 511.

Goudar n'oublie pas, d'ailleurs, de faire la démonstration pratique de l'invention en s'asseyant lui-même sur le fauteuil du supplice.

Cependant Casanova reste perplexe. D'un côté, sa passion exaspérée le pousse à accepter. D'autre part il réfléchit qu'une histoire de ce genre risque fort de l'envoyer à la potence, « dans un pays où les juges prononcent bien plus sur la moralité du délit que sur le délit lui-même ». Finalement, il refuse, en colorant son refus, pour le lecteur, des plus belles maximes :

Je ne pus m'empêcher de rire de l'invention, que je trouvais à la fois ingénieuse et diabolique ; cependant, je sentis de la répugnance à me servir d'un pareil moyen... L'effet de cette mécanique était immanquable, et ce ne fut point l'avarice qui m'empêcha de l'acheter. Je l'ai dit : l'invention me sembla diabolique et me répugna de prime abord... Je n'aurais jamais pu me déterminer de sang-froid à m'emparer de La Charpillon par la force, et encore moins par le jeu de cette redoutable machine...

Nous laissons à la perspicacité, ou à la fantaisie de chaque lecteur le soin de décider si le fauteuil infernal est un détail authentique de l'aventure anglaise, un souvenir transposé du temps où Casanova faisait lui-même, comme Faublas et Rosambert, la tournée des maisons de filles, dans le Paris de sa jeunesse, ou un emprunt direct fait au roman de Louvet. Mais la coïncidence est curieuse et nous a paru mériter d'être relevée.

III

De Louvet à Restif de la Bretonne, il n'y a pas même l'écart de quelques années ; mais de *Faublas* à *Monsieur Nicolas*, il y a tout un monde. Si la vie de Restif ressemble bien moins à celle de Casanova que la vie d'un La Morlière ou même d'un Louvet, en revanche, nous ne connaissons pas dans toute la littérature du XVIIIe siècle d'œuvre qui rende plus le son et reflète mieux la couleur des fameux

Mémoires que ces livres singuliers où la fiction se mêle en dose indiscernable à la vérité autobiographique et qui vont du *Paysan perverti* à *Monsieur Nicolas*, en passant par *Les Contemporaines*.

A notre connaissance, le nom de Restif ne s'est pas encore rencontré sous la plume de Casanova dans les écrits publiés à ce jour du fertile polygraphe. Mais a-t-il lu *Lucile ou les Progrès de la Vertu* (1768), *Le Pornographe* (1769) et sa suite, *Le Mimographe* (1770) ? A-t-il pu ignorer tous ces livres que la verve intarissable de Restif prodigua, pendant trente ans, et auxquels leur caractère licencieux n'enlève pas, bien au contraire, un air frappant de vérité et de vie ? Surtout, à l'heure même où il achevait ses *Mémoires*, les 16 volumes de *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé* (1796-1797) ont-ils pénétré jusqu'à la bibliothèque de Dux ? Nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que ce « cœur humain », si semblable au sien, était fait pour lui plaire, et nous voudrions apporter quelques témoignages de cette subtile entente qui a mis entre les deux hommes, étrangers l'un à l'autre, une sorte de mystérieuse complicité.

Monsieur Nicolas se présente comme une confession, et c'est aussi le caractère que Casanova revendique nettement au début de ses *Mémoires*. Restif, pour n'être pas accusé de plagiat ou de stérile imitation, éprouva même le besoin de déclarer un jour qu'il avait commencé son livre avant de connaître les *Confessions* de J.-J. Rousseau, puisque celles-ci parurent en 1781, tandis que *Le Cœur humain dévoilé* était annoncé dans ses catalogues imprimés, dès 1778 (15). De son côté, Casanova, au début du dernier tome de ses *Mémoires*, a tenu lui aussi à évoquer le souvenir et l'exemple de Rousseau (16).

(15) Cf. l'étude de J. Grand-Carteret, en tête du tome III de l'édition abrégée de *Monsieur Nicolas*, Louis Michaud édit., p. XIII. C'est à cette édition que renvoient nos références.

(16) *Mémoires*, VIII, 17.

Entre les deux écrivains, — Restif et Casanova, — les analogies ne manquent pas : tous les deux, graphomanes et érotomanes, déconcertent à la fois par la variété de leur production immense et par cette habitude obsédante de mêler à tout sujet les secrètes exigences de leur tempérament intime. Sans pousser le parallèle aux plus minutieux détails, — comme d'autres l'ont fait (17) — nous nous bornerons aux seuls points qui nous intéressent ici.

En écrivant les mémoires romancés de sa vie, Restif se montre aussi soucieux que Casanova d'en authentiquer les moindres faits par des précisions méticuleuses de dates et des appels au lecteur (18). Un jour il écrit : « Lecteur, nous en sommes au 11 mars 1753 ! Je ne guérirai jamais du mal qu'il me fit... » Une autre fois, il identifie un fait intime de sa jeunesse par le souvenir d'un spectacle au théâtre, et invite ceux qui le lisent à vérifier son affirmation en consultant l'affiche. Il a conservé les vers écrits pour telle galante rencontre et nous les donne en pièce justificative. Il a pris des notes sur tous les événements marquants de sa capricieuse existence, il en a formé des « cahiers » où il puise la matière de son récit. Il nous donne à plusieurs reprises la liste extravagante, mais détaillée et précise, de tous ses enfants naturels. Il rappelle à chaque instant des anniversaires tendres ou fatals : « Le 16 février 1784, à trois heures et demie, dans mon lit où je travaille, je ressens le coup aussi douloureusement que le premier jour... » Il descend jusqu'aux plus naïves précisions : « Ce samedi 12, je fus triste... Je me retirai seul, pour écrire dans mes *Cahiers* tout ce qui venait de se passer, tâchant de ne rien omettre. » Ces fameux *cahiers* contiennent le nom et la demeure de plus de deux cents filles ; il tient ce contrôle à notre disposition. Il apporte des détails

(17) Jules Assézat dans son introduction aux *Contemporaines* (Lemerre, Collection Picard, 1875) ; J. Grand-Carteret, *loc. cit.*

(18) Cf. par exemple, *Monsieur Nicolas*, I. 154, 179, 180, 183, 192, 193, 201, 245, II, 34, 46, 84, 93, 101, 105, 108, 261, III, 262, etc.

historiques, d'histoire générale et publique, à l'appui de sa vie privée. Quand il va raconter une aventure nouvelle, il lui arrive d'avouer qu'il s'est déshonoré, couvert de honte, avec une sincérité moins cynique que contrite. Il interrompt un récit scabreux par cette parenthèse : « Si les choses étaient autrement, je le dirais... »

Ne croyons-nous pas entendre Casanova ? Même inspiration, même ton, même souci de journal fidèle et tenu scrupuleusement à jour. Il ne manque que la conformité des mêmes aventures et des mêmes personnages pour que les *Mémoires* apparaissent çà et là comme une lointaine réplique de *Monsieur Nicolas*. Mais, au fait, manque-t-elle vraiment ?

A onze ans, ce Nicolas qui ressemble à Restif et à Casanova comme un frère très tendre, a une première aventure avec une certaine Nanette, une jeune moissonneuse délurée qui travaille chez ses parents. Au même âge, il entretient une intrigue très poussée avec la douce Julie Barbier,... qu'il avait rendue mère (19) ! Il y a aussi une Nanette dans l'adolescence de Casanova (20), et quel âge a donc Giacomo quand la charmante Bettine, — Elisabeth Gozzi, — l'initie à des jeux troublants ? Exactement onze ans, l'âge de l'amoureux de Nanette et de Julie Barbier, l'âge de Jean-Jacques chez le pasteur Lambercier.

D'ailleurs, tout ce roman de Bettine, précisément, l'histoire du petit Casanova en pension chez le docteur Gozzi avec d'autres polissons de son espèce, se retrouve chez Restif (21) : en 1745, le jeune Nicolas, en pension chez M. Christophe Berthier, le maître d'école de Joux, dispute aux autres pensionnaires les menues faveurs d'une seconde Nanette, la fille de la maison. Mêmes péripéties de dortoir où l'on ne dort guère, de couchage, de privautés dangereuses, de jalousies et de rivalités tragi-comiques. Tout y

(19) *Monsieur Nicolas*, I, 22-24 sqq.
(20) *Mémoires*, I, 116, sqq.
(21) *Monsieur Nicolas*, I, 44 sqq.

est, jusqu'à l'abcès de petite vérole qui, chez Casanova, défigure Bettine, et met fin romanesquement à la première passion de Giacomo ; mais chez Restif, les rôles sont renversés : c'est Nicolas qui subit la fièvre et l'éruption, c'est la fille amoureuse qui veille intrépidement auprès de son lit.

Le premier séjour de Casanova à Paris est de 1750 ; Restif-Nicolas, encore enfant, y vient pour la première fois en 1747. Là évidemment, il n'y a d'autre coïncidence que la proximité des deux dates. Mais chez les jansénistes de Bicêtre, où le jeune Nicolas est placé quelque temps comme enfant de chœur auprès de son frère l'abbé Thomas, les mêmes jeux équivoques, les mêmes curiosités sensuelles et les mêmes imprudences achèvent l'initiation commencée chez le maître d'école de Joux.

On ne peut suivre dans le détail une existence si mouvante et si passionnée que la mémoire la plus robuste et l'attention la plus complaisante se perdent dans la masse des faits et des figures qui la traversent. Au reste, ce que nous cherchons, ce sont les aventures proprement « casanoviennes » de cette biographie romancée ; elles ne manquent pas, et il faut choisir. Nous en retiendrons trois seulement, mais caractéristiques.

Tous ceux qui ont lu les *Mémoires* de Casanova ont présent à l'esprit le récit de l'exécution de Damiens (22). Nous croyons donc superflu de rappeler ici, autrement que par allusion, comment Casanova assiste à la sanglante parade de la place de Grève, en compagnie de son amie du moment, Mlle de la Meure, de la tante de celle-ci, Mlle de Lambertini et du comte Tiretta. Le point qui nous occupe est particulièrement délicat : lecteurs, relisez, si vous en avez l'humeur, cette page des *Mémoires* où Casanova peint le galant quatuor debout pendant quatre heures dans l'embrasure de la fenêtre, largement ouverte sur la Grève, et

(22) *Mémoires*, III, 400 sqq.

9

nous montre Tiretta profitant des avantages de la position pour ajouter au spectacle le ragoût imprévu d'un divertissement très personnel avec Mlle de Lambertini...

Eh ! bien, ouvrez maintenant votre Restif aux *années d'apprentissage* de Nicolas (23) : il ne s'agit plus ici de mener les dames ou les demoiselles voir donner la question ou écarteler les criminels, comme dans *les Plaideurs* ou dans les *Mémoires* de Casanova. La scène se passe un jour d'avril 1755, dans un honnête grenier de province ; Nicolas est à la fenêtre, observant ce qui se passe dans le jardin d'un couvent de Cordeliers, voisin de la maison. Un bruit de pas, des voix et des rires étouffés lui annoncent une visite imprévue, c'est Toinette et c'est Marotte, deux fines et fraîches soubrettes qui viennent étendre du linge au grenier. Nicolas se cache, « curieux de les écouter jaboter entre elles », tout en continuant à regarder chez les Cordeliers. Soudain, derrière un tas de fagots entassés sous le cloître, il aperçoit son ami Gaudet d'Arras en compagnie d'une femme de chambre, nommée Goton, et dans une posture à ne laisser nul doute sur leurs occupations du moment. Cette vue enflamme les sens impétueux du jeune Nicolas. Il appelle Toinette et Marotte : il leur montre le spectacle qu'il a découvert ; ils se tiennent tous les trois penchés à la fenêtre..., et la scène se termine exactement comme chez Casanova, avec cette différence que le narrateur est ici le héros de l'aventure et que, plus généreux que Tiretta, il dispense également aux deux filles le plaisir qu'il ne peut ni goûter seul, ni différer plus longtemps.

Ici, l'analogie est flagrante, ce que l'on peut appeler : « la scène à la fenêtre », se présente chez les deux écrivains, avec les mêmes traits et les mêmes couleurs.

L'épisode de La Charpillon, si important pour l'étude de la psychologie de Casanova, et si riche en variations dramatiques, va nous donner l'occasion d'un nouveau rapprochement. Ce thème du désir fatal, de l'impossible amour,

(23) *Monsieur Nicolas*, II, 36.

surgissant brusquement dans la carrière d'un libertin qui n'a jamais connu de cruelles, se trouve deux fois dans *Monsieur Nicolas*.

La première fois, Nicolas est encore très jeune. Il a vingt et un ans, quand il joue avec Rose Lambelin cette variante de l'éternelle comédie : *La femme et le pantin* (24). Rose Lambelin est une fille d'Auxerre que Nicolas courtise, parmi beaucoup d'autres, à l'époque où, apprenti imprimeur, il est passionnément épris de sa belle patronne, Mme Parangon. Mais chez Restif, pas plus que chez Casanova, plusieurs grandes passions, — ou du moins ce qu'il faut bien avec eux appeler de ce nom — ne sont jamais inconciliables. L'histoire est longue et nous n'en retiendrons que les détails qui montrent chez Rose une émule de la fantasque courtisane de Londres, chez Nicolas une victime impuissante de la fille ingénument perverse. Se promettant, s'offrant et se refusant tour à tour, elle l'affole de désirs inassouvis. Ecrivant son histoire à quarante ans de distance, Restif juge le cas avec une tardive lucidité : « J'admire aujourd'hui l'adresse de cette fille ! Elle m'aimait, elle voulait me fixer, et elle en avait trouvé l'immanquable moyen, qui était de me tenir dans une incertitude continuelle. » Rose écrit lettres sur lettres, pour donner des rendez-vous qu'elle décommande aussitôt ou manque au dernier moment : « Elle voulait filer le roman, jouir du plaisir des situations, de mes peines, de ma douleur, de mes transports momentanés ; elle voulait me forcer à faire faire une démarche à mes parents. Ne connaissant pas le fond de mon cœur, elle me trouvait assez épris pour tout oser, et s'ériger en héroïne désirée, qui fait soupirer, pleurer, cause des désespoirs et provoque des entreprises hardies. »

Une fois de plus, Rose manque au rendez-vous qu'elle a elle-même sollicité. Nicolas éprouve dans toute sa rigueur le cruel supplice de l'attente qu'il ne connaissait pas encore.

(24) *Monsieur Nicolas*, II, 59 à 96.

Dix fois il rôde dans le quartier où il devait rencontrer son amie, ne se résignant pas à accepter sa défaite ; Rose se tient cachée pour le laisser dans l'incertitude : « c'était pour elle une jouissance que l'inquiète activité » de l'homme toujours déçu. Le 23 juillet, elle le fait attendre inutilement derrière les Grands-Jardins ; elle répare cette cruauté le 24, en lui montrant un dévouement complet : pour la première fois, il est admis dans sa chambre, où son lit virginal... » Comme tout cela est savamment dosé et calculé ! Le 29, il ne fait que l'entrevoir sur sa porte et son air dur l'empêche de l'aborder. Inconcevable fille !... Et puis, une autre rencontre, trois mots, un baiser, une dérobade, et encore une scène de jalousie et un congé furieux : « Monsieur, il n'y a plus rien entre vous et moi. On a fait à ma mère un fidèle tableau de votre conduite. Adieu !... »

Enfin, Nicolas, comme Giacomo, sortira victorieux de l'aventure, mais le cœur usé et les sens déçus. Le 29 août, il aperçoit sur le pas de sa porte Rose Lambelin qui lui fait un gracieux sourire. Trop tard. Cette fois, c'est lui qui s'arrache à sa vaine conquête. En vain, comprenant qu'elle le perd pour toujours, elle essaie de le retenir. Il a compris qu'il ne vaincrait jamais cette coquette et qu'il laisserait entre ses petites mains potelées la paix de sa vie. Il faut partir. Il partira ; il ira chercher fortune à Paris. Il prend congé. On l'embrasse. C'est fait. Il est parti, non sans quelque regret. Or, à peine s'est-il détaché de Rose, qu'il apprend d'un camarade que cette fille dont il n'a pu triompher s'est donnée vilainement à un Cordelier, à l'instant même où elle se jouait de son naïf amoureux.

La seconde aventure est plus près encore de celle de la Charpillon. Car ici Nicolas n'est plus un jeune homme ; c'est un homme de quarante-deux ans qui, comme Casanova à Londres en 1763, commence à sentir, bien qu'il soit loin d'avoir désarmé, la première panique des défaites sans revanche. Encore Casanova, lui, n'avait-il que trente-cinq ans.

L'héroïne s'appelle Virginie (25), Restif l'a mise en scène plusieurs fois, notamment dans *Le Quadragénaire* et dans *La Malédiction paternelle*. Par un raffinement de perversité, il nous laisse entendre quelque part qu'elle pourrait bien être sa propre fille, l'un des innombrables fruits qu'il attribue aux amours de sa jeunesse. Cette Virginie serait devenue comédienne et aurait fini sa carrière au théâtre de la Butte du Mont-Parnasse.

Bien que cette fille, digne rivale de La Charpillon, fût de mœurs plus que faciles, et que Nicolas n'ait pu éprouver pour elle le moindre respect, il subit en sa présence l'inexplicable suggestion d'un désir inquiet et toujours inassouvi. Elle l'aguiche par sa fausse naïveté ; elle se prête d'elle-même à tout ce qu'il paraît désirer : « Sa bouche mentait les sentiments de son cœur ; je le savais et elle me faisait illusion. » Un jour, elle interrompt un amoureux entretien, en alléguant la surveillance problématique de sa mère, gardienne fort négligente de cette peu farouche vertu. Elle se retire ; Nicolas la suit sans en avoir l'air, et la surprend, quai de Tournelle, entre deux carabins qui la serraient de près...

Abrégeons le récit de ces péripéties, toujours les mêmes, et arrivons au dénouement pour voir à quel degré l'ancien séducteur était tombé sous l'influence d'une passion que, malgré l'âge, il faut bien qualifier de sénile : « La passion que j'eus pour Virginie, avoue-t-il avec une farouche franchise mélancolique, était la première où je fisse le rôle d'un vieillard (c'est ainsi que les filles de dix-huit ans traitent un homme de quarante-deux). Ce rôle me déplaisait : j'étais jaloux ; un autre était l'amant aimé. » Cet autre, le greluchon de Virginie, s'appelait Compain : fils d'un tailleur et protégé du duc de Chartres qui lui destinait un emploi de chirurgien à l'armée, c'était un bellâtre sot et plat. Nicolas s'abaisse jusqu'à se battre avec Compain, pas en duel, mais à coups de poing. Il se figurait qu'il pourrait le dégoûter de Virginie. Mais Virginie, mise au courant de l'esclandre, exige

(25) *Monsieur Nicolas*, III, 178 sqq.

qu'il fasse des excuses à Compain ; et il les fait. Cette démarche lui répugnait; « il aime mieux la faire que de rompre avec une jeune infortunée qui lui donnait encore des moments délicieux ».

La Charpillon n'a pas été, à beaucoup près, la dernière aventure de Casanova. A quarante-deux ans, Restif-Nicolas, qui devait vivre encore trente ans, s'imaginait bien à tort que sa carrière amoureuse était terminée, et avec le souvenir de Virginie il composa son *Quadragénaire*, « qui n'est autre chose que l'histoire de sa liaison, un peu déguisée ». Il ne songeait pas qu'il devait écrire, peu de temps après, *La Dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans,* et que, d'ailleurs, celle-là non plus n'était pas la dernière !

La figure de Thérèse Imer, comédienne, courtisane, aventurière de marque, domine toute une partie des *Mémoires* de Casanova. C'était une de ses compatriotes vénitiennes ; il l'avait connue à Venise, toute enfant. Il la retrouva en 1754, en Italie, puis, en 1759, à Amsterdam, où elle chantait sous le nom de *la Trenti*, enfin, en 1763, à Londres, où elle avait pris le nom de *Cornelis*. Quand il la revoit en Hollande, quand il lui entend chanter, « d'une voix d'ange », un air qui commençait par ces mots : *Eccoti venuta alfin, donna infelice*, et qui semblait fait exprès pour lui, il ne peut contenir son émotion et les souvenirs affluent en foule dans son cœur. Il se revoit gamin, sur une petite place de Venise, quand il jouait avec la petite Thérèse à des jeux déjà peu innocents, et que le vieux sénateur Malipiero, les ayant surpris, les séparait à coups de canne. Il se reporte à la seconde rencontre de 1753, avant que la belle Imer soit devenue la maîtresse en titre du margrave de Baireuth : « et alors, dit-il, nous nous étions amusés un peu plus sérieusement... » La conséquence de ces jeux répétés fut, paraît-il, une délicieuse fillette, Sophie, sur le visage de laquelle Casanova retrouve avec émotion, quand il la voit pour la première fois à Amsterdam, ses propres traits. « La

naissance de cette enfant coïncidait avec l'époque où j'avais connu Thérèse, et sa parfaite ressemblance ne pouvait guère me laisser de doute. » Au risque d'exciter la jalousie d'Esther d'O..., qu'il poursuit à ce moment de ses assiduités et qui s'inquiète de son trouble passé, il ne peut faire moins que de reconnaître sa fille et offre de se charger de son éducation. Quelle singulière conjoncture dans la vie compliquée de cet éternel séducteur !

Monsieur Nicolas, lui aussi, s'est trouvé plus d'une fois en présence des suites vivantes de ses faiblesses. Dans son long roman, il y a peu de figures aussi touchantes que celle de Zéphire, qu'il arrache à la prostitution, dont il fait sa maîtresse, qu'il prétend épouser et qui meurt en quelques jours, d'une mort en quelque sorte providentielle ; car cette mort met fin à une situation bien scabreuse, pour ne pas dire plus. Cette Zéphire, cette fillette de quatorze ans, dont il a eu un enfant, ne l'a-t-il pas reconnue pour sa propre fille, fruit de ses plus anciennes amours avec Nanette la moissonneuse, dont nous avons parlé plus haut. Nous sommes ici en plein imbroglio, et il faut ajouter, en pleine invraisemblance. Car Nicolas avait... dix ans, quand il connu cette Nanette : et malgré l'assertion du fameux Gilbert de Préval, médecin du roi de Danemark et spécialiste des maladies vénériennes, à qui la mère de Zéphire s'était confiée et qui déclarait la paternité en litige « très possible et très naturelle », il est permis de demeurer sceptique.

Il n'importe, cette histoire de Zéphire est une des perles du roman de Restif, comme celle de Thérèse Imer est un des épisodes les plus émouvants des *Mémoires* de Casanova.

Enfin, nous ne quitterons pas Restif sans avoir salué en sa compagnie une des plus illustres connaissances de l'aventurier vénétien. Un soir de 1757, Nicolas a suivi la voiture de Mlle Guéant, l'actrice de la Comédie-Française, qu'il vient d'applaudir dans *Les Dehors trompeurs* (26). A sa

(26) *Monsieur Nicolas*, II, 175 sqq.

suite, et grâce à un heureux quiproquo, il pénètre à l'Hôtel de Hollande, où l'ambassadeur de Venise donne une fête. Il y a là de jeunes seigneurs, des écrivains, des beaux esprits ; il y a surtout une joyeuse tablée d'aimables comédiennes, des chanteuses et des danseuses, Rosalie Levasseur, Mlle Hus, Mlle Arnould, Mme Favard, la Guéant, la Guimard et la Camargo. Quelle aubaine pour ce jeune provincial déluré ! Sa mine intelligente et décidée prévient en sa faveur, et grâce à la souplesse de son esprit, il s'est vite mis au niveau de la situation. Or l'amphitryon, l'ambassadeur, n'est autre que Mocenigo (27). La fête se termine par une orgie, « digne, écrit Restif, de l'Italien immoral, joueur, escroc, et qui depuis a péri par ordre du Conseil des Dix ».

C'est chez Mocenigo que Casanova avait rencontré pour la première fois Justinienne Wynne, la fameuse et longtemps énigmatique X. C. V. des *Mémoires*. C'est chez Mocenigo, ambassadeur de Venise, non plus à Paris, mais à Madrid, qu'il fit jouer en 1798 un opéra dont il avait écrit le livret en quinze jours et dont un maestro italien composa la musique. C'est Mocenigo enfin qui accueillit Casanova à Venise, en 1774, lorsque les Inquisiteurs de la Sérénissime République lui permirent, après un long exil, de rentrer dans sa patrie la tête haute. Les *Mémoires* nous renseignent avec précision sur les goûts spéciaux de l'ambassadeur et sur les causes de la disgrâce à laquelle Restif fait allusion, en exagérant d'ailleurs les conséquences. (28)

Avec Restif de la Bretonne, qui nous conduit jusqu'à la mort de Casanova, et dont les œuvres essentielles accompagnent en quelque sorte la rédaction des célèbres *Mémoires*, nous abandonnerons provisoirement cet essai d'enquête littéraire ; elle pourra être reprise avec fruit. Il nous plaît de conclure sur l'auteur de *Monsieur Nicolas* un parallèle

(27) Restif l'appelle par erreur : *Moncenigo*.
(28) *Mémoires*, VII, 385-386.

qui n'avait jamais été qu'esquissé. Il est certain que Casanova écrivain est plus près de Restif que de n'importe quel autre auteur de mémoires ou de contes, ou plutôt de ce genre hybride intermédiaire entre le conte et l'autobiographie, et qui eut tant de vogue au XVIIIe siècle. Volontiers, l'aventurier vénitien aurait souscrit à cet aveu de l'écrivain bourguignon : « J'ai voulu peindre les événements d'une vie naturelle et la laisser à la postérité, comme une anatomie morale. » Volontiers, il se ferait un mérite « de sa hardiesse à tout mener, à compromettre les autres, à les immoler avec lui, comme lui, à l'utilité publique ». Volontiers, il reprocherait avec Restif au Jean-Jacques des *Confessions* d'avoir trop écrit en auteur, tout en disant la vérité.

Et pourtant... Casanova lui-même, — et Restif — n'ont-ils pas souvent écrit en auteurs ? C'est une question que posent les rapprochements de texte, au moins singuliers, que nous soumettons aux lecteurs des *Mémoires*. Loin de nous l'idée de parler de plagiat, à propos de ces contacts, et même de chercher au texte de Casanova des sources littéraires, après les sources historiques si souvent explorées. Mais entre ceux qui ne voient dans les *Mémoires* de Casanova qu'un ramassis d'anecdotes scandaleuses ou de confidences cyniques, et ceux qui en ont fait un répertoire documentaire des faits et des personnages de la petite histoire, nous voudrions avoir établi, en la mettant à sa place, dans l'ensemble d'un genre, le côté livresque d'une œuvre par ailleurs si pleine de vie.

ÉDOUARD MAYNIAL.

LE CAFÉ DU COMMERCE[1]

—

IV

STRICTEMENT CONFIDENTIEL ET UN PEU BIOGRAPHIQUE

Quoique assez bon psychologue, Teddy Weldon était encore trop nouveau venu à Brineau pour avoir pénétré tous les dessous de la petite ville — et ceux, en particulier, de l'âme obscure du sieur Agénor Miquet. Il ne pouvait se rendre compte qu'en dénigrant sournoisement Mlle Chamboreau, le percepteur suivait une ligne de conduite assez tortueuse, mais qui devait le mener à un double but : se venger de la mère, et obtenir la main de la fille lorsqu'elle serait assez compromise pour qu'il apparût comme un sauveur !

Mais cette conception grandiose et quasi balzacienne ne se peut expliquer qu'à l'aide de quelques notes biographiques sur les principaux personnages de cette œuvre documentaire...

« Ce siècle avait deux ans », lorsque naquit Mlle Céline Chamboreau, au moment où la fortune commençait à sourire à ses parents.

Pharmacien de première classe, ex-interne des hôpitaux de Paris, M. Chamboreau avait acheté, avec la petite dot de sa femme, née Laure Miquet, une des six pharmacies de Brineau-sur-Loire. Il vendait ses drogues aux

(1) Copyright by Albin Michel, 1927. — Voyez *Mercure de France*, n°s 707 et 708.

habitants, et donnait des consultations médico-illégales aux paysans, qui venaient à Brineau les jours de marché. Ses affaires allèrent assez bien pendant quelques années; mais à la fin du siècle dernier un autre jeune pharmacien de Paris vint s'installer à Brineau; et la concurrence ne tarda pas à se faire sentir.

M. Chamboreau commençait à entrevoir une retraite prématurée, lorsque vint la Séparation des Eglises et de l'Etat — qui devait enrichir quelques personnes. En quittant la France, les Pères Chartreux emportèrent le secret de leur célèbre liqueur, qui avait conquis le monde, et allèrent installer leur industrie à Tarragone.

C'est alors que Prosper Chamboreau conçut l'idée géniale de malaxer quelques fruits et quelques plantes aromatiques dans un mélange de trois-six de betterave et de kirsch industriel. Il baptisa du nom de DIGESTINE ce mélange anodin qui plut à quelques alcooliques locaux et se répandit peu à peu dans la région.

Puis la chance se présenta sous la forme auguste et officielle du Président de la République qui vint un beau jour de printemps à Brineau-sur-Loire pour inaugurer le monument du Maréchal Gouillon, duc de Campo-Formio. Et le sous-préfet d'alors, auquel M. Chamboreau avait offert six bouteilles de *Digestine*, lui en commanda deux douzaines pour le banquet officiel, offert par la ville au Président de la République. Le Président, un Méridional, sut apprécier la Digestine, et quelques jours après ce mémorable banquet, Chamboreau reçut la commande, pour les caves de l'Elysée, de douze douzaines de bouteilles.

C'est alors qu'à l'instigation de sa femme, il sut fort à propos arroser les journaux parisiens, qui imposèrent la Digestine comme la Liqueur Présidentielle — et providentielle!

Les commandes commencèrent à affluer et à influer sur le marché de la Distillerie.

Pour faire face à la demande, il fallait trouver un puissant commanditaire; d'autant plus que le génie inventif de Chamboreau venait de s'imposer au Monde par un nouveau produit, pharmaceutique celui-là, le RESPIROL, vainqueur de l'asthme et de l'emphysème. Le hasard, pour la seconde fois, vint en aide à Chamboreau. Un Club gastronomique de Paris organisa un déjeuner chez le père Toussaint, dans une petite auberge des bords de la Loire — connue seulement de quelques initiés. A la fin du repas, parmi les liqueurs de grande marque, on servit la *Digestine.* Et tous les convives demandèrent à l'amphitryon de faire venir l'inventeur pour boire à sa santé. Chamboreau fut ainsi présenté au président du Club des Quarante. C'était un enfant de Brineau, domicilié depuis de longues années à Paris, homme aimable, jovial, et affligé d'une entérite chronique et de quelques millions, M. Goyer-Labrosse, romancier populaire qui, deux mois après, devint le commanditaire de la *Société de la Digestine, Chamboreau et Cie, Société en commandite au capital de 500.000 francs.*

La petite pharmacie fut vendue; et de vastes distilleries et des usines de produits pharmaceutiques enlaidirent les faubourgs de Brineau-sur-Loire.

C'est à cette époque, après dix années de mariage stérile, que Mme Chamboreau mit au monde une fille, à qui fut donné le nom de Céline. L'enfant, très désirée au début du mariage, apparut alors comme une gêne. Les multiples et fructueuses affaires de Chamboreau exigeaient sa présence continuelle aux usines, aux bureaux, au chef-lieu, à Paris. Mme Chamboreau qui, dans les premières années de mariage, se montrait une maîtresse de maison soignée et économe, et qui aidait toujours son mari à gérer la pharmacie, prit en mains la direction de cette nouvelle fortune. Et elle se révéla une femme d'affaires de premier ordre. Elle sut faire des placements qui triplèrent leur capital en quelques

années. Elle acheta presque pour rien le magnifique château de Givray au bord de la Loire, et une grande maison de rapport à Paris. Très religieuse, elle semblait vouloir se faire pardonner la vertigineuse rapidité de cette fortune, et en faisait profiter les bonnes œuvres de la région. Suivant les conseils de l'abbé Clunet, curé-doyen de la cathédrale, elle s'intéressa à toutes les fondations charitables. Elle allait du Couvent des Petites Sœurs des Pauvres à l'Asile départemental des Vieillards, de la Communauté des Franciscaines laïcisées au Bureau de Bienfaisance. L'emploi de toutes ses journées était minutieusement chronométré, et l'apparition de la petite Céline, malgré les joies de la maternité, bouleversa son existence. Le vieux docteur Bareau — le père du chirurgien — déclara de la façon la plus absolue que la mère ne pouvait pas nourrir son enfant, et qu'il fallait envoyer Céline chez une nourrice. Cette décision fut accueillie avec plaisir. Du château on envoya chercher, à Chazé, le village voisin, la mère Perronneau, ancienne cuisinière des Chamboreau, qui venait d'épouser un brave aubergiste du village, et qui restait très dévouée à ses anciens patrons. Céline avait à peine soixante-douze heures d'existences, qu'elle quittait Brineau pour vivre à Chazé dans la famille Perronneau.

Dans les premiers temps, Mme Chamboreau venait deux fois par semaine voir sa fille; les jours de grande fête, on envoyait un landau chercher le bébé et la nourrice; mais, à mesure que les affaires de Chamboreau se multipliaient et prospéraient, les visites de la mère de Céline devenaient de plus en plus rares, et un, deux mois souvent, se passaient sans que la voiture du château vînt à Chazé chercher Céline et Mme Perronneau. Céline grandissait ainsi dans la famille de sa nourrice, où d'ailleurs elle se plaisait beaucoup. Elle avait pour camarades les quatre enfants de Mme Perronneau, qui la traitaient en gentille petite sœur. La mère Perronneau l'aimait et l'élevait comme sa propre fille. Céline grandit ainsi dans

cette atmosphère simple, patriarcale, toujours au grand air, et devint une enfant robuste, vive, au visage éveillé, avec de magnifiques cheveux blond cendré.

Le père Toussaint, qui tenait la petite auberge de Brineau, étant venu à mourir, Mme Perronneau décida de prendre sa succession. Il y avait plus de trois mois que Mme Chamboreau n'était allée voir sa fille. Un beau matin de juin, la mère Perronneau vint au château avec Céline, qui avait l'air d'une jolie petite fille de neuf ans, mais qui en réalité n'en avait que six à peine.

Le soir de ce jour-là, M. Chamboreau, qui s'intéressait toujours par principe aux Affaires d'Alimentation, remit à la mère Perronneau un chèque de vingt mille francs; et la brave femme, ainsi lestée, repartit pour Chazé, en laissant au château Céline tout en pleurs, malgré les consolations de sa maman et de sa gouvernante.

Un mois après, au-dessus de la porte de l'auberge du père Toussaint, fut clouée une enseigne, fraîchement peinte : *Hostellerie de l'Ecu de France, Madame Perronneau, propriétaire.*

Cependant Céline s'était vite habituée à sa nouvelle existence. Les nombreux domestiques, le magnifique parc, les immenses salles, luxueusement meublées, papa qui avait à peine le temps d'embrasser sa petite fille, pour lui souhaiter bonne nuit; maman toujours plongée dans la correspondance, dans les vérifications de comptes, et qu'elle ne voyait qu'aux heures des repas, — tout cela, après la simple maison de la mère Perronneau, les jeux dans la grande cour avec ses petits camarades, et le chien Médor, avait d'abord bouleversé complètement l'esprit et les idées de la gamine. Mais, trois semaines après son installation chez ses parents, Céline connaissait tous les coins et recoins du château, toutes les allées et les sentiers du Parc. Elle courait des journées entières, en jouant à la balle, en se cachant derrière les buissons,

et sa gouvernante, la plantureuse Fräulein Elsa, ne pouvait la surveiller que difficilement.

Céline n'avait plus de camarades. Les enfants de la mère Perronneau étaient plus âgés qu'elle et déjà ils aidaient leurs parents à servir les clients qui devenaient de plus en plus nombreux et fidèles. Mme Perronneau se révélait cordon bleu hors ligne, et son auberge devenait célèbre dans toute la région.

La fortune des Chamboreau, arrivée trop rapidement, ne leur avait pas laissé le temps de se faire beaucoup de relations. La seule amie de Céline était la gentille Euphémie Pigeard — la fille du métayer, dont la ferme se trouvait à 600 mètres du château. Euphémie avait le même âge que Céline, mais paraissait toute petite à côté de « Mademoiselle Chamboreau ». Elle venait, d'ailleurs, jouer seulement le jeudi et le dimanche.

L'éducation de Céline avait été confiée à Fräulein Elsa, une Allemande des bords du Rhin, « presque Alsacienne », recommandée en ces termes par l'abbé Helig, de Bonn, à son collègue français l'abbé Clunet. Mlle Elsa était très instruite, parlait très bien anglais et français. Céline avait l'esprit très vif, et en quelques semaines elle apprit à lire et à écrire.

L'ancien propriétaire du château, le marquis d'Arthenay, avait été forcé de se défaire de cette demeure seigneuriale pour payer les dettes de ses enfants... et les siennes. Il avait vendu le château avec tout son mobilier, et même une grande partie de la bibliothèque, puis s'était acheté une petite maison aux bords de la Loire, et était devenu un des clients les plus fidèles de Mme Perronneau.

Ni M. ni Mme Chamboreau n'avaient le temps ni le goût de lire.

Les magnifiques éditions des classiques du XVIIe et du XVIIIe siècle ne les intéressaient pas plus que les admirables collections de Mémoires et de Voyages, le Voltaire de Kehl ou le La Fontaine des Fermiers généraux.

Céline avait atteint ses dix ans; elle avait versé déjà des larmes abondantes sur les *Malheurs de Sophie*; elle commençait à s'enthousiasmer pour les héros de Fenimore Cooper et de Jules Verne; elle connaissait par cœur les contes de Perrault. La lecture était devenue sa passion; et elle regardait avec respect les magnifiques reliures à travers le grillage des bibliothèques. Puis un jour, elle vainquit sa timidité et, grimpant sur une chaise, elle ouvrit une des armoires et atteignit un gros volume, relié en maroquin rouge. C'était un *Voyage autour du monde,* avec de belles planches, représentant des paysages nostalgiques, des ports, des montagnes, des fleuves immenses et des animaux rares. La plupart des livres de la bibliothèque étaient des relations de voyages, splendidement illustrées par les plus merveilleux artistes du XVIIIe siècle. Et Céline passait des après-midi entières à feuilleter ces magnifiques images, et à lire les belles histoires de voyages et d'aventures. Elle s'y intéressait beaucoup plus qu'au calcul, à la grammaire, à la langue allemande, à toutes ces notions abstraites que Fräulein Elsa lui imposait d'un ton autoritaire et d'une main parfois leste et dure.

La fillette aimait passionnément lire, mais elle n'en restait pas moins une gamine alerte et vive, éprise de toutes les formes de la vie; elle aimait la nature, les beaux arbres; elle passait parfois des heures à jouer avec Euphémie au tennis, au croquet ou à cache-cache. Elle paraissait, physiquement, plus que son âge; elle était déjà fort instruite et se montrait intelligente et raisonnable : mais elle gardait toute la grâce et tout le charme de l'enfance.

Si d'abord les relations mondaines des Chamboreau avec les châtelains du voisinage s'étaient nouées difficilement, peu à peu leur fortune prenait de telles proportions que, d'un consentement tacite, on les avait admis dans les cercles les plus fermés et dans les familles les

plus austères. Fortune oblige; et les Chamboreau avaient dû donner des chasses, des réceptions, des fêtes où était conviée toute l'aristocratie héréditaire, administrative et industrielle de la région. Une grande animation régnait au château, surtout au moment des manœuvres. Les généraux et leur état-major logeaient ordinairement au château même. Et M. Chamboreau organisait toujours une brillante fête en l'honneur du parti victorieux : manchons blancs ou manchons bleus! On y venait de Brineau, de Poitiers, de Tours, d'Angers, de Blois, d'Amboise, de Saumur et même de Paris. On déjeunait et l'on dînait à Givray et on dansait fort tard dans la nuit. La danseuse la plus infatigable était Fräulein Elsa, qui adorait les beaux uniformes, et surtout ceux qui les portaient. Enjouée, agréable causeuse et fort bonne valseuse malgré ses 75 kilos, Elsa remportait un certain succès, et les domestiques racontaient que trois ou quatre officiers, et un général même, avaient poussé le flirt avec elle beaucoup plus loin qu'il n'était admis dans le code mondain.

Pendant ces « invasions » M. et Mme Chamboreau renvoyaient la petite Céline chez sa nourrice, la mère Perronneau, qui ne savait comment la régaler. A douze ans, après sa première communion, Céline fit avec sa mère son premier voyage à Paris. Mme Chamboreau descendit dans un bon hôtel du quartier Saint-Sulpice, qui appartenait à des amis de l'abbé Clunet, et où tous — maîtres et domestiques — étaient à sa dévotion.

Mme Chamboreau avait le goût de la domination. Elle aimait l'argent, non pour les jouissances qu'il peut procurer, mais parce que tous s'inclinaient devant sa fortune. L'abbé Clunet, ses collègues, les Petites Sœurs des Pauvres, l'évêque lui-même, tous la flattaient, l'admiraient, chantaient sa vertu, espérant recevoir des miettes pendant sa vie, et des croutons après sa mort.

Elle avait à Paris un cousin issu de germain, M. Miquet, modeste employé à l'Hôtel de Ville, père d'une

fille timide et effacée, et d'un garnement de fils qui avait mal tourné et chantait des chansons sentimentales dans un cabaret de Montmartre.

Agénor Miquet se croyait un grand méconnu. Il avait alors vingt-trois ans et, comme plusieurs de ses contemporains, confondait l'Art avec le cabotinage.

En effet, quoiqu'il n'appartînt pas au Théâtre, c'était un cabot dans la pire acception de ce terme qui s'applique à tant de professions. Il portait une chevelure abondante et grasse, des moustaches conquérantes et une impériale *façon mousquetaire*. Ses larges pantalons de velours gris retombaient en replis sinueux sur des bottes molles et son torse avantageux se cambrait dans un veston de velours noir. Il se jugeait irrésistible et donjuanesque.

A cette époque préhistorique, l'influence de Rodolphe Salis se prolongeait sur la Butte Sacrée, et la vogue était encore aux cabarets artistiques. Il en restait bien deux ou trois qui maintenaient la tradition du *Chat Noir*. Mais au-dessous, pullulaient à Montmartre des boîtes nocturnes de deuxième et de troisième ordre, des « Ersatz », où les artistes sans talent, les chanteurs sans voix débitaient devant le public indulgent, composé aux trois quarts d'étrangers, leur maigre répertoire. C'est dans un de ces caboulots sans gloire, à *La Souris Blanche,* qu'Agénor Miquet détaillait, de sa voix chevrotante, et éraillée par les alcools et les apéros, des niaiseries comme *Pauvre Avorton, Concert d'oiseaux, C'est pour ma Mère* et autres balançoires sentimentales. Il gagnait à ce métier 300 francs par mois, qu'il dépensait au café, au billard et à son entretien personnel. Son père, sa mère et sa sœur l'admiraient et tremblaient devant lui, car il trouvait tout mal à la maison : sa chambre, la nourriture, le service. Il ne daignait pas s'apercevoir que le père Miquet partait pour son bureau à 8 heures du matin et ne rentrait souvent qu'à 7 heures du soir; que sa mère

et sa sœur passaient toutes leurs journées à repriser, à faire le ménage et la cuisine. La fortune fabuleuse de leur parente éloignée Mme Chamboreau était, chez les Miquet, le sujet inépuisable des conversations. Ils espéraient, sans se demander comment, qu'un jour futur une parcelle de cette fortune leur reviendrait et leur permettrait enfin, à eux tous, de « vivre leur vie ». Mais Mme Chamboreau n'avait pas la bosse de la famille développée. Elle connaissait à peine ce vague parent, qu'elle n'avait vu, d'ailleurs, qu'une fois dans sa vie. C'est pourquoi elle laissa sans réponse deux ou trois lettres de son « cousin ».

Mais quand elle apprit, par un des gros employés de ses usines qui était allé faire un tour à Paris avec sa femme, qu'un des membres de cette famille qui portait son nom de jeune fille, Miquet, s'exhibait sur les tréteaux, chantait dans un de ces cabarets de Montmartre où, d'après l'abbé Clunet, on montre le Ciel, l'Enfer et bien d'autres choses, elle ne put retenir son indignation et sa juste fureur. Elle redouta de perfides allusions dans la presse locale et toute la campagne de commérages qui pouvait s'ensuivre.

C'est pour éviter un pareil scandale, qu'elle décida d'aller à Paris, et de discuter personnellement avec les Miquet.

Les quatre membres de cette famille étaient réunis autour d'un déjeuner frugal, mais sommaire et qu'Agénor, à son habitude, avait déclaré exécrable. Il venait d'avoir une scène violente avec sa mère à propos d'une cravate lavallière qui n'était pas repassée. Le père Miquet ne disait mot; il se hâtait de terminer le plus vite possible son repas, afin de reprendre son service à une heure et demie. Tout à coup, on frappa à la porte. Mme Miquet alla ouvrir et fut étonnée en voyant un petit télégraphiste lui tendre un pneumatique. C'était un mot de Mme Chamboreau, qui priait « M. et Mme Miquet de venir

le lendemain à trois heures de l'après-midi à *l'Hôtel de la Sainte Famille,* 77, rue Saint-Sulpice, pour parler avec eux quelques instants d'affaires de famille ».

— Pas possible! s'écria Agénor, la vieille Grippe-sous (c'est le pseudonyme aimable et gracieux que les Miquet avaient décerné à Mme Prosper Chamboreau) a été touchée par la grâce!

Le sentiment de haine et de jalousie pour Mme Chamboreau était le seul lien qui unît tous les membres de la famille Miquet. C'est pourquoi l'exclamation d'Agénor ne provoqua aucune réaction, sauf l'observation du vieux père Miquet :

— Mais Laure n'est pas vieille; Laure a à peine quarante ans; et s'il m'en souvient bien, elle n'est pas mal de sa personne.

Le conseil de famille, qui se réunit séance tenante, décida que M. et Mme Miquet seraient accompagnés d'Agénor, dont le génie et la beauté devaient en imposer à la riche parente. Mme Miquet avait retiré de l'armoire la redingote de son mari, cette redingote que Miquet portait le jour de son mariage, et qu'il ne mettait maintenant qu'aux funérailles de ses chefs hiérarchiques. Elle fit observer timidement à son fils qu'il serait peut-être préférable qu'il mît aussi sa redingote. Mais Agénor pria poliment sa mère de ne s'occuper que de ce qui la regardait.

Or, les choses ne se passèrent pas exactement comme Mme Chamboreau l'avait prévu. Agénor, qui s'était composé pour cette visite une lavallière mauve extraordinaire, qui s'était fait onduler les cheveux et avait mis ses chaussures vernies, refusa énergiquement de « briser sa carrière artistique ». Mais la perspective d'un emploi rémunérateur, d'une rente à ses parents et de belles *espérances* pour l'avenir, vainquirent sa résistance; et il consentit à quitter *La Souris Blanche,* et à écrire au sous-préfet de Brineau une requête pour demander une place.

Mme Chamboreau l'assura que la réponse serait immédiate et favorable et lui promit la protection et l'aide de son tout-puissant mari. Agénor la laissait dire et la regardait avec sympathie. Sans qu'il s'en rendît encore bien compte, il lui semblait vaguement que sa beauté « bachique et fatale » avait su plaire à Mme Chamboreau. D'autre part, il constatait avec une agréable surprise que la « vieille Grippe-sous » était une femme bigrement excitante et suggestive. Mme Chamboreau avait sacrifié entièrement sa vie sentimentale aux affaires, à la consolidation de sa fortune et aux œuvres pieuses. Les caresses conjugales hebdomadaires de Prosper ne lui faisaient plus aucun plaisir. Elle les considérait plutôt comme des corvées que lui imposait le devoir conjugal, et M. Chamboreau, de son côté, eût cru compromettre son autorité et sa dignité d'époux en mêlant à de tels ébats la moindre fantaisie. De dix ans plus âgé que Laure, il n'avait jamais eu le tempérament d'un amoureux. Comme beaucoup d'hommes d'action, il trouvait que le sommeil et l'amour ne servaient qu'à perdre du temps. D'ailleurs, il commençait à se fatiguer, et sous différents prétextes, espaçait ses visites nocturnes à Mme Chamboreau.

Bien que la vie sentimentale de Laure fût ainsi réduite, si l'on peut dire, à sa plus simple expansion, son cœur n'avait point cessé de battre... Souvent, en causant avec un des jeunes officiers qu'elle recevait à son château, Mme Chamboreau s'était reproché de prêter un trop vif intérêt à l'entretien et elle avait senti battre ses artères et ses joues rougir un peu. Elle enviait Fräulein Elsa, qui flirtait et dansait avec tous ces séduisants cavaliers, et elle regrettait amèrement de ne pouvoir en faire autant. Les toilettes sombres qu'elle portait toujours, son air sévère et digne inspiraient le respect, et personne n'osait lui faire la cour.

Mais quoiqu'elle approchât de la quarantaine, Laure Chamboreau gardait un corps souple, une taille élancée

et svelte et un teint éclatant; ses grands yeux gris se fixaient toujours franchement sur son interlocuteur; la magnifique chevelure blond cendré que Céline avait héritée d'elle complétait cette agréable figure, qu'il fallait savoir découvrir sous la tenue sévère et la réserve imposées par la rigueur provinciale.

En attendant l'arrivée de ses parents, Mme Chamboreau s'était promis de garder son air digne et lointain; elle voulait faire sentir à ces gueux toute la puissance de son argent et toute la suprématie de sa situation mondaine; elle avait même préparé mentalement un petit discours poli et réservé, mais ferme. L'imprévu, cet imprévu auquel il faut toujours s'attendre, selon l'expression de Talleyrand, s'était présenté sous les espèces et apparences juvéniles du bel Agénor Miquet. A voir ce mauvais sujet qui déshonorait la famille et qu'elle voulait remettre dans le droit chemin, Laure ressentit les premières atteintes d'un mal qu'elle ignorait encore.

Elle avait déclaré à Agénor que « pour l'arracher à la moderne Babylone », son mari et elle consentiraient à faire un certain sacrifice...

Et soudain elle entrevoyait que pour sauver le jeune homme, elle irait peut-être jusqu'au sacrifice de sa longue vertu.

Sans s'en rendre bien compte, elle avait été émue et troublée par cet air insolent et conquérant, par cette allure et ce costume de bohème, par cette force de jeunesse, qui, malgré tout le ridicule de son aspect et de son costume, se dégageaient d'Agénor. Elle n'avait pas dit un mot du discours préparé d'avance. Et elle qui d'habitude réservait à tout le monde un accueil plutôt lointain, reçut cordalement la famille Miquet. Après s'être dit que cette transaction familiale ne coûterait que quelques billets de mille, et qu'elle n'entendrait plus jamais parler de ses parents, elle finit par promettre de faire une rente au père Miquet et engagea vivement Agénor à venir s'ins-

taller à Brineau, où il trouverait facilement un emploi aux usines de son mari ou dans l'administration.

Si Agénor avait été plus perspicace, il aurait pu remarquer qu'il avait produit une impression encore beaucoup plus forte sur une autre personne. La petite Céline se trouvait avec sa mère au moment de la visite de la famille Miquet. La veille, elle était allée avec Mlle Elsa au Châtelet. C'est la première fois qu'on l'emmenait dans un vrai théâtre. Elle trouva, tout naturellement, le spectacle encore plus beau que les images de la bibliothèque du château. Toute la nuit elle rêva des danses mexicaines, de la chasse à l'ours en Laponie, du train déraillé, et du gentil gavroche protecteur de la vertu menacée.

Quand elle vit Agénor, avec son costume de velours, sa magnifique lavallière mauve, sa figure de mousquetaire, il lui apparut comme un de ces chevaliers dont les portraits ornaient les volumes de l'*Histoire des Croisades*. Elle le regardait la bouche entr'ouverte, et sans pouvoir prononcer un mot. Et elle fut profondément attristée quand sa mère lui ordonna de se retirer dans sa chambre. Mais l'ordre de Mme Chamboreau ne se discutait pas, et, le cœur gros, Céline fit une révérence à « ses cousins » et s'en alla rejoindre Fräulein.

Le lendemain, Mme Chamboreau et Céline, accompagnées de Mlle Elsa, rentrèrent à Brineau. Et trois mois après, par une belle soirée d'été, dans un petit bosquet du parc, Mme Chamboreau devint la maîtresse d'Agénor Miquet, nommé, depuis quelques jours, secrétaire-adjoint de la sous-préfecture de Brineau-sur-Loire.

Depuis le moment où elle l'avait vu pour la première fois, Laure Chamboreau n'avait cessé de lutter désespérément contre la passion qui l'envahissait. Elle chercha refuge auprès de son mari; mais Prosper Chamboreau avait d'autres chats à fouetter. L'âpre soif du gain lui avait coupé tous les autres appétits... Et pour lui il n'y avait plus rien au monde que le souci des affaires. Le

petit pharmacien de Brineau s'était révélé un admirable organisateur; sa *Digestine* avait conquis tous les estomacs et son *Respirol* tous les poumons de ses contemporains. Ses usines de produits chimiques faisaient concurrence aux plus grandes firmes d'Allemagne. Il avait su s'entourer de collaborateurs éminents et de savants modestes. Aussi, malgré l'insistance de sa femme, il refusa catégoriquement de prendre à son service Agénor Miquet.

— Ah! non! pas celui-là! Un fainéant, un raté, un propre à rien. Chez moi, pas de sinécures! Il sera tout juste bon pour le service d'Etat. Si tu veux, j'en parlerai au Sous-Préfet, qui n'a rien à me refuser.

Mme Chamboreau proposa à son mari de prendre deux mois de repos et de faire ce fameux tour à travers l'Espagne, l'Italie et la Suisse qu'il lui promettait chaque année au moment des vacances. Car, malgré leur immense fortune, les Chamboreau voyageaient très peu et n'avaient jamais quitté « le plus beau royaume sous le soleil ». Chamboreau crut que sa femme était devenue folle.

— Voyager maintenant? ! Ah! tu sais choisir ton moment! Partir quand il va falloir construire trois nouvelles usines et surveiller l'exécution de la formidable commande du ministère de la Guerre, quand notre chiffre d'affaires dépasse trente millions! Mais c'est du délire, ma chérie! Ecoute, Laure, si tu veux te reposer et voyager, pars! Prends avec toi Céline et Elsa; emmène, si tu veux, ton cousin Agénor! Il aidera Louise à porter les bagages : du moins, il sera bon à quelque chose!

Mme Chamboreau faillit se trouver mal quand elle entendit cette proposition de son mari. Mais elle ne crut pas devoir insister!

Ne trouvant aucun appui chez son protecteur légal et naturel, elle chercha un refuge dans la religion. Le parc du château de Givray s'ornait d'une petite chapelle,

construite par Rastrelli, célèbre architecte du XVIIIe siècle. Depuis des années, cette chapelle restait fermée; la famille Chamboreau allait aux offices à la cathédrale de Brineau. Mme Chamboreau obtint facilement de l'évêché que la chapelle du château fût rouverte au culte. Et, depuis lors, elle y passa pieusement toutes ses matinées à réciter des prières, en demandant à Dieu de lui donner la force de résister. Mais les oraisons les plus ardentes ne pouvaient rien contre sa passion; et après être restée plusieurs heures agenouillée, elle attendait avec plus d'impatience encore le jour où le bel Agénor devait venir au château. Ses remords inutiles et renaissants de la faute où elle retombait sans cesse s'aggravaient encore du fait même de sa clairvoyance.

Car l'amour ne l'avait point aveuglée : elle conservait jusque dans l'extase physique sa raison pratique de bourgeoise avisée et se rendait nettement compte que l'homme qu'elle aimait ne le méritait pas, que c'était un être nul et odieux, qui ne répondait à ses sentiments que par les convoitises les plus basses, ne cherchant qu'à tirer d'elle le plus d'argent possible; elle n'oubliait pas non plus que la différence d'âge entre eux n'était pas à son avantage : elle pressentait le terrible et prochain avenir et ne se cachait point qu'avant très peu d'années cette liaison se dénouerait fatalement par le dégoût d'Agénor. Elle voyait clairement la situation, mais elle ne se sentait pas la force d'en sortir : elle éprouvait ainsi douloureusement que l'on peut adorer ce que l'on méprise.

Mais si l'avantageux et triomphant Agénor pouvait se vanter d'une victoire complète remportée sur la belle Laure, au contraire, son apparition au château de Givray-Chanterey avait causé un vif désappointement à la petite Céline. Pour se présenter à ses chefs, Agénor avait enlevé sa barbiche et ses moustaches « façon mousquetaire », et avait endossé un complet veston à car-

reaux. Lorsque Céline aperçut cette figure rasée, elle fut prise d'un fou rire inextinguible et commença d'acquérir ce précieux sentiment du ridicule qui est la meilleure sauvegarde des gamines intelligentes contre les erreurs de leur imagination.

Son idole était renversée. Agénor lui apparut désormais comme un personnage comique, et sa grande innocence ne lui permit pas d'entrevoir le rôle ni le caractère odieux du triste sire.

Vint le 15 juillet 1914. Ce matin-là, Fräulein Elsa, toute bouleversée, entra dans le cabinet de travail de M. Chamboreau, et lui dit qu'elle avait reçu une lettre d'Allemagne, et que sa mère, très malade, la réclamait au plus tôt. M. Chamboreau ne put que s'incliner devant la fatalité. Il remit un beau chèque à Elsa qui fit rapidement ses malles. A trois heures de l'après-midi, une voiture du château l'emmena à la gare de Brineau. Tout le monde regretta ce départ précipité de la grosse et joviale Elsa, qui animait de son entrain la vie monotone de Givray-Chanterey.

Quelques jours après ce départ, l'atmosphère politique commença à se rembrunir singulièrement. De gros nuages montaient à l'horizon du plus fort... Les journaux, sans semer la panique, jugeaient la situation très sérieuse. Quelques-uns envisageaient carrément la possibilité d'un conflit mondial, où la France pourrait se trouver entraînée. On parlait ouvertement de l'appel des réservistes. A la fin de juillet, quand il devint évident que la guerre était inévitable, la fièvre s'empara de tous les habitants du château : les domestiques qui, presque tous, étaient mobilisables, faisaient leurs préparatifs, partaient chez eux pour voir, peut-être une dernière fois, leurs parents. Prosper Chamboreau fut d'abord consterné : le départ des ouvriers l'avait forcé à restreindre considérablement sa production. Mais avec son flair d'homme d'affaires, il comprit vite quel parti il

pourrait tirer de la situation; ses usines, au lieu de la *Digestine* et du *Respirol,* fabriqueraient des produits pour l'armée, et rapporteraient bien davantage.

Sans attendre la réquisition, il écrivit au ministre de la Guerre et au Préfet du département qu'il mettait son château à la disposition de l'autorité militaire pour y établir un hôpital modèle. Il joignit à sa lettre un chèque d'un million de francs pour les premiers frais d'installation. Quelques jours après, Chamboreau reçut une lettre de remerciements du ministre; et en même temps une commission départementale vint visiter le château.

Dans cette commission se trouvait le vieux docteur Bareau accompagné de son fils, qui venait de passer à Paris son concours d'internat et allait repartir pour le front en qualité de chirurgien-major.

Ces événements, européens et autres, exercèrent la plus salutaire influence sur le moral désemparé de Mme Chamboreau et lui apportèrent le puissant dérivatif qu'elle avait cherché vainement ailleurs. Il fallait emballer les tableaux, les meubles précieux, les livres, expédier tout au garde-meuble à Tours. Il fallait s'occuper de l'organisation de l'hôpital. Sur la demande de Mme Chamboreau, le vieux docteur Bareau appela les Petites Sœurs des Pauvres. On travailla jour et nuit et, vers le 20 août, l'hôpital modèle était installé, et les premiers blessés commençaient à arriver. Cette fièvre de travail absorba entièrement Mme Chamboreau et, devant le spectacle continuel de la souffrance humaine, sa passion charnelle fut reléguée au loin.

Cependant, Céline, livrée à elle-même, passait toutes ses journées au parc avec sa petite camarade Euphémie. Elle s'intéressait beaucoup à cette transformation de leur château en hôpital; elle se passionnait aux récits de guerre; chaque jour elle dérobait un journal et lisait, avec Euphémie, les communiqués, tâchant de comprendre les termes techniques dont le sens lui échappait.

Elle eût voulu porter aussi le costume blanc avec la croix rouge sur la poitrine, que portaient sa mère, la sous-préfète et les dames de leur connaissance. Elle suppliait ses parents de lui permettre de rester au château, et d'aider sa maman. Mais Mme Chamboreau ne voulut rien entendre et Céline fut envoyée au couvent des Ursulines à Tours, où elle continua ses études pendant toute la durée de la guerre.

Dans le labeur immense dont elle s'était chargée, Mme Chamboreau voyait le moyen d'expier sa faute, en soulageant les souffrances des autres. Ce ne fut qu'en avril 1918 que, vaincue par la fatigue, ne tenant plus debout, elle se décida à passer avec Céline deux mois sur la Côte d'Azur. Ce voyage marqua une grande date dans l'existence de Laure : elle fit la découverte de sa fille. Et dès lors la maternité absorba tous ses autres sentiments. Pendant trois ans et demi de guerre, elle n'avait presque pas vu sa Céline. Toujours prise, préoccupée, bouleversée des tragédies quotidiennes qu'elle avait sous les yeux, elle ne prêtait qu'une attention distraite à sa fille pendant les courts séjours que Céline faisait à Brineau. Aussi fut-elle étonnée quand, débarrassée de son hôpital, elle put examiner à loisir son enfant. Céline était dans sa seizième année. C'était une ravissante jeune fille, au corps harmonieux, aux traits réguliers, au visage expressif, éclairé par de grands yeux francs et rieurs, du bleu clair spécial aux filles d'Anjou, de Touraine et d'Orléanais, de ce bleu où brille le reflet de la Loire. Mme Chamboreau n'en revenait pas; cette belle enfant, qui attirait tous les regards, et sur le passage de qui les gens se retournaient d'un air admiratif, c'était sa petite Céline! Et cette jolie fille, où elle retrouvait chaque jour quelque chose d'elle-même, se révélait une nature affectueuse et sensible; elle n'avait rien de la fâcheuse petite « oie blanche » qui sévit dans tant de volières provinciales. L'éducation conventuelle n'avait point entravé le

développement de sa personnalité; elle n'en gardait aucune banalité de pensée... mais seulement une raison très saine et une instruction très solide.

Elle n'avait rien non plus de la redoutable et prétentieuse *garçonne* du dernier bateau, qui n'est souvent qu'un petit voyou mal né et mal élevé, ignorant et sot; elle ne ressemblait pas à ces filles fardées, vicieuses, que M. Chamboreau voyait quelquefois à l'hôpital, et qui y venaient non pour soulager les souffrances, mais surtout pour satisfaire une curiosité malsaine.

Chaque jour, Mme Chamboreau aimait et admirait davantage sa fille. Elle pensait avec tristesse qu'au retour de ce beau voyage, il lui faudrait revenir à Givray, tandis que Céline retournerait jusqu'aux vacances à son couvent de Tours, et l'idée de cette séparation l'attristait profondément.

La veille du retour à Brineau, Céline et sa mère étaient assises dans le jardin du Casino de Nice. Bien qu'on fût au début du printemps, la nuit était chaude et douce comme une nuit de juin. Mme Chamboreau regardait la foule élégante et bruyante qui se dirigeait vers le Casino. Le communiqué était « bon »; on sentait la bête furieuse mortellement blessée. Le jardin était brillamment éclairé; de tous côtés arrivaient les sons joyeux de la musique. Les camelots annonçaient en courant l'arrivée des journaux de Paris. Mme Chamboreau en acheta un et en l'ouvrant faillit pousser un cri; sans mot dire, elle tendit la gazette à Céline.

A la première page, en gros caractères, on annonçait *l'Exécution de l'espionne allemande Elisabeth Traudenberg*, et en dessous s'étalait la photographie d'Elsa. Céline fut atterrée; elle lut à sa mère l'article à haute voix. Aucun doute n'était possible; Elsa avait fait des aveux complets devant le Conseil de guerre et avait été exécutée le lendemain du jugement. C'était une espionne

des plus redoutables, et on comptait par milliers ses victimes.

Six mois après l'armistice, la famille Chamboreau put réintégrer son château. La guerre avait laissé dans tout le pays des traces affreuses; beaucoup d'anciens amis avaient disparu; d'innombrables familles avaient été décimées. Brineau comptait presque 1.800 de ses enfants tués à la guerre. Prosper Chamboreau ne devait qu'à l'immensité même de sa fortune de ne point passer pour un profiteur. On lui pardonnait parce qu'il était déjà colossalement riche auparavant. Mais il n'en restait pas moins que la guerre avait plus que triplé ses capitaux. Ses usines avaient fabriqué en quantité industrielle les produits pharmaceutiques, les explosifs et les munitions. Et l'exploitation du brevet de Justin Panachard, pour sa fameuse invention le *Ratamor,* fut une affaire imprévue et magnifique, qui rapporta encore quelques millions à M. Chamboreau et à ses associés.

Quant à Agénor Miquet, bien qu'à la mobilisation il n'eût encore que trente ans, il avait su mettre à profit ses relations politiques et, à coups de sursis d'appel, gagner le moment où l'industrie fut militarisée. C'est alors qu'il supplia Chamboreau de l'affecter à une de ses usines. Pensant être agréable à sa femme, Prosper accéda à ce désir et Agénor, très fier dans un uniforme invraisemblable, se présenta un soir au château, pensant que la belle Laure tomberait de nouveau dans ses bras. Mais il ne reconnut pas sa cousine : Mme Chamboreau, qui voyait chaque jour à l'hôpital de sublimes gueules cassées et des figures de héros magnifiques, regarda avec mépris l'avantageux embusqué, et lui fit un accueil tel qu'Agénor partit furieux, et jura de se venger.

Après l'armistice, il quitta l'administration préfectorale, et rentra au service du ministère des Finances, d'où il revint Contrôleur en chef des Impôts surérogatoires à Brineau.

Cependant, à dix-sept ans, Céline était sortie du couvent. Cette superbe fille, une des plus riches héritières de France, ne manqua pas de prétendants. Mais bien que plusieurs partis eussent plu à ses parents, elle les refusa tous. Dans chacun elle voyait un coureur de dot. Son cœur n'appartenait encore à personne. Ses parents n'insistèrent d'ailleurs pas d'abord, car Céline était encore trop jeune et ils désiraient la garder auprès d'eux le plus longtemps possible.

Aux Ursulines, elle s'était liée avec une jolie et fantasque camarade, Hélène Rauchverger, dont la sœur Séphora avait épousé un haut fonctionnaire, Abrahbanel Mardochet. Les Rauchverger étaient de riches israélites convertis, et les deux sœurs avaient été élevées dans les couvents les plus aristocratiques de France.

En 1920 (Céline avait alors 18 ans), Hélène Rauchverger invita son amie à venir passer l'hiver chez ses parents, qui habitaient un charmant hôtel à Passy. Céline accepta avec plaisir l'invitation de son amie, qui se chargea de lui montrer les dessous de la vie parisienne.

Hélène jouissait dans sa famille d'une pleine liberté, et tenait à paraître une jeune fille tout à fait à la page; elle s'habillait en garçonne, fumait des cigarettes, passait ses journées dans les ateliers des peintres ultramodernes; elle fréquentait les deux cafés du boulevard Montparnasse où se réunissaient tous les Suédois, Tchécoslovaques, Russes, Serbes, Allemands, Anglais, Japonais, Nègres, dont chacun était chef d'Ecole et avait inventé un Art nouveau, une peinture, une musique ou une architecture, mais dont la plupart passaient leur temps à tirer sur le bambou, à se faire des *piquouses* ou à renifler de la coco, tout en dénigrant la France et les Français.

Ces exaltations artistiques n'empêchaient point la jolie Hélène de fréquenter assidûment les dancings, où, durant des heures entières, elle abandonnait son corps

ardent et souple aux bras musclés de Nègres ou de Patagons professionnels, qui se faisaient payer très cher le privilège de tripoter et de peloter leurs cavalières.

Céline, entraînée par son amie dans ces milieux tout nouveaux pour elle, n'y trouva que cet inexorable ennui qui fait le fond de la nature humaine. Elle se demanda d'abord avec angoisse si Hélène et ses copains étaient des détraqués, ou si elle n'était pas trop bête, trop naïve, trop province, pour partager ces joies dont le sens lui échappait. Sa nature saine et droite répugnait à ces bacchanales tarifées; elle ne pouvait respirer cette atmosphère de bazar, de caravansérail et de mauvais lieu.

D'abord, elle eut une certaine curiosité de connaître, de voir de près cette fameuse « société parisienne ». Mais une fois cette curiosité satisfaite, tout son être se révolta. Céline, bien née... et née sur les bords de la Loire, au pays de la Raison souriante et sereine, élevée parmi des paysans et des gens de bon sens tranquille, gardait tous les instincts et toute la santé robuste de sa race. Instinctivement, son être se révoltait contre ce cosmopolitisme de mercantis, d'invertis et de levantis, contre cette « négrisation » de la France et des Français.

Hélène se serait cru déclassée et déshonorée si elle n'avait pas connu le dernier charleston, lancé par le beau mulâtre Napoléon de la Limonadière, ami intime de son beau-frère Mardochet, et coqueluchon de toutes les amies d'Hélène; elle eût souffert dans sa dignité si elle n'avait pas assisté au « bal des Invertis » qui, deux fois par an, le jour du Mardi gras et le jour de la Mi-Carême, réunit une élite spéciale à laquelle on ne saurait du moins reprocher d'être mêlée.

Pour faire plaisir à Hélène, Céline allait parfois avec elle à ces réunions. Mais elle y renonça après une promenade nocturne au bois de Boulogne, au cours de laquelle un monsieur congestionné sauta dans leur limousine et prétendit exiger d'elles une séance de tableaux vivants.

Céline, solide et rablée, parvint à repousser l'envahisseur, qui commençait à parler par gestes, et elle rapporta de cette aventure un invincible dégoût.

Dans ces badinages obscènes, qui lui semblaient lugubres, comme toute chose humaine d'où le désir est absent, elle ne voyait qu'avilissement et dégradation.

Non point qu'elle fût bégueule ni pudibonde. Comme toute fille élevée au grand air, elle n'ignorait rien des choses de la nature.

Une première aventure enfantine l'avait mise sur la voie... Elle avait tout juste sept ans... l'âge de raison selon l'Eglise, qui s'y connaît, quand Fräulein Elsa, avec sa niaiserie allemande, lui expliqua un jour que les enfants naissaient dans les choux. Quelques heures plus tard, Céline communiqua cette étonnante révélation à sa petite amie Euphémie Pigeard, et toutes deux allèrent faire un tour au potager où elles examinèrent tous les choux avec le secret espoir de découvrir sous l'un d'eux une petite poupée vivante. Elles comprirent qu'on s'était moqué d'elles et que la clef du grand mystère devait se trouver sur une autre porte! Céline posa à Fräulein des questions plus précises qui lui valurent une correction germanique et sévère. Elle n'insista point et pour cause et se contenta de saisir au hasard quelques phrases échappées aux grandes personnes.

Plus tard, à treize ans, elle découvrit dans la bibliothèque du château un magnifique atlas anatomique du XVIIIe siècle. Comme personne ne surveillait ses lectures, elle eut le temps de bien examiner les planches; ce lui fut une révélation scientifique et précise, mais qui ne lui inspira aucune pensée équivoque, parce que la conception du plaisir ne s'éveilla point dans son esprit, à propos de ces choses qui lui parurent toutes naturelles et où elle ne vit que la grande Loi de la création.

La question sexuelle, si troublante pour tant d'autres,

la laissait donc aussi indifférente que la politique de chef-lieu.

Et elle s'étonnait que ses jeunes amies y prissent un tel intérêt. Ainsi, comme un jour Hélène demandait à une de ses amies : « Il est bien, ton fiancé?... » la réponse équivoque : « Oh oui! Et d'une élégance! Si tu voyais ses caleçons de soie! » fit monter le rouge au joli visage de Céline.

Toutefois, elle ne s'effarouchait pas et regardait même avec plaisir les couples d'amoureux s'embrasser dans les squares, ou un jeune homme enlacer sur un banc la taille de sa compagne. C'était, pensait-elle, dans l'ordre des choses; mais les frôlements et les attouchements des cavaliers professionnels dans les dancings, le pelotage des jeunes filles dans les ateliers, dans les garçonnières où l'avait menée Hélène, ne lui inspiraient que la plus nette répulsion.

Dans ses rêves de jeune fille, elle eût admis l'abandon de tout son corps, de tout son être à celui qui aurait su se faire aimer d'elle. Mais ces gestes ignobles, ces excitations inachevées et malsaines la dégoûtaient profondément.

Ainsi peu à peu, Céline se détacha d'Hélène et de ses amis; elle chercha ailleurs la satisfaction de ses goûts; elle s'adonna passionnément au sport. Elle y trouva l'emploi de sa force physique et de sa belle surabondance de santé. On la vit dans les golfs et sur les courts de tennis et, chaque matin, à huit heures, à cheval, aux allées du Bois de Boulogne.

En envoyant leur fille à Paris dans la famille Rauchverger, M. et Mme Chamboreau avaient espéré, sans le laisser entendre à Céline, que dans ce riche milieu « bien parisien », fréquenté par les politiciens et les hommes d'affaires de la haute Banque, elle pourrait trouver un beau parti digne de leur fortune. Et, en effet, dès son apparition, une foule de soupirants se leva, comme par

enchantement, sous les pas de Céline et entoura d'hommages l'une des plus riches héritières de France. Les poètes-esthètes aux longs cheveux, les banquiers sans cheveux et sans banques, les députés, les joueurs de golf, les champions de tennis, les comtes et marquis décavés, tous convoitaient secrètement ou même ouvertement la main et la dot de Céline.

Un jour entre autres, Hélène lui annonça mystérieusement que le célèbre poète néo-agoniaque Olaf Landersgolf la trouvait à son goût, et qu'il était prêt, pour elle, à renoncer à son vœu de chasteté mystique. Céline pria Hélène de répondre au sire Olaf qu'elle était très flattée, mais qu'elle n'avait aucun goût pour la poésie néo-agoniaque, et qu'il ne devait pas renoncer, même pour elle, à son vœu.

Elle retrouva à Paris l'associé principal de M. Chamboreau, le jeune André Goyer-Labrosse, fils du célèbre romancier populaire, qui avait hérité, après la mort de son père, cinq ou six millions, sans compter les actions de la *Société des Produits chimiques et des Usines de la Loire au capital de* 80.000.000 *de frs*. André réalisait le type parfait de ces aimables désœuvrés dont l'existence est, selon les Economistes, indispensable à la société : il cultivait avec délices une oisiveté très occupée. Beau garçon et bâti en athlète, il était propriétaire d'une écurie de courses et vice-Président de la Fédération Française des joueurs de basket-ball. Céline aimait beaucoup l'avoir comme partenaire au tennis, mais elle s'aperçut vite que la valeur sportive du jeune Goyer-Labrosse ne cachait qu'une nullité intellectuelle absolue. Le bel André ne s'intéressait qu'aux sports et à l'amélioration de la Race chevaline.

Il étalait une ignorance encyclopédique et n'avait jamais lu aucun livre, pas même les romans populaires de son glorieux père. Il admirait en Céline une sportive, une bonne et agréable camarade, et lui offrit son nom et sa

fortune. Mais, malgré toute sa passion pour les sports, Céline laissa tomber sans regret cette proposition flatteuse de devenir Mme Goyer-Labrosse.

Quand elle revint à Brineau, tout heureuse de reprendre la vie paisible qu'elle aimait et de revoir les lieux de son enfance, M. et Mme Chamboreau se montrèrent fort dépités qu'elle n'eût pas trouvé à Paris un mari digne de sa fortune. Et ils la poursuivirent de leurs récriminations.

Chaque saison, les Chamboreau donnaient plusieurs grandes fêtes en leur château historique de Givray-Chanterey.

Et, comme le constataient les habitués du Café du Commerce, « cette joyeuse animation faisait marcher le commerce local » !

Les gentlemen farmers et les riches propriétaires de l'Anjou, de la Touraine, du Blésois et de l'Orléanais se disputaient l'honneur d'être invités chez les Chamboreau, où la cuisine était parfaite, les vins de provenance directe et le mobilier d'époque !

L'hospitalité des châtelains était aussi cordiale que fastueuse. Certains dîners restés légendaires réunirent plus de cent convives et le château pouvait facilement abriter dans ses trente-deux chambres ceux qui venaient de trop loin pour rentrer chez eux le soir même.

On s'amusait à Givray autant que l'on peut s'amuser dans un pays qui s'aperçoit chaque jour qu'il a payé la victoire plus cher qu'elle ne vaut.

Il n'y avait guère, comme il arrive souvent, que la maîtresse de maison qui ne s'amusât pas. La guerre lui avait appris, mieux encore que l'amour, à connaître les hommes. Et elle pensait que les meilleurs étaient morts.

Elle eût préféré vivre paisible en son bel hôtel de Brineau, entre son mari, sa fille et quelques vieilles amies dont les bavardages la distrayaient.

Mais elle s'imposait toutes ces corvées mondaines pour marier Céline!

Et Céline s'obstinait à ne vouloir!

Elle allait bientôt entrer dans sa vingt-cinquième année, et Tout Brineau se demandait si vraiment cette superbe fille, riche, intelligente et saine, ne finirait par coiffer sainte Catherine!

CURNONSKY et J.-W. BIENSTOCK.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

André Salmon : *Tout l'Or du Monde*, « éditions du Sagittaire. » — Philéas Lebesgue : *Fenêtres sur le Monde*, Figuière. — Jacques Prado : *Balises*, « collection la Phalange », Messein. — Pierre Alberty : *Le Jardin d'Éros*, « le Dessus du Panier ». — Baron Henry Auvray : *Les Harpes d'Ivoire*, « éditions des Hommes Nouveaux ». — Claude Balyne : *La Danseuse*, « éditions des Facettes ». — Jeanne-Yves Blanc : *La Barque sur le Sable*, « Revue des Poètes ». — Marcel Chabot : *Les Baisers*, « La Caravelle ».

M. André Salmon possède une des qualités les plus précieuses dont s'honore un poète : il crée à son gré une mythologie. De croyances invétérées, populaires, sans fondements quelconques, il tire des images et suscite des figures. **Tout l'Or du Monde** tressaille ainsi dans ses songes et se fond en légendes. Voici le fameux *Trésor Espagnol*, le captif, la prison, et de plus

C'est l'amour de l'argent et le goût des voyages
C'est l'appétit de vivre et c'est la soif du rêve...

qui exalte « la belle fille quêtant du fond du lit la caresse promise » et le vieillard qui, à l'asile, rêve de colonies, l'enfant voleur et somnambule, toute l'Europe enfin qui ne se souvient plus d'avoir longtemps ouï « le chœur des affamés de la Californie ». — Le voyageur dont le passage hagard et trépignant à travers musées, paysages, cabarets du monde mêle les souvenirs et crée en somme un monde de banalité vague et générale, le vieux peintre sordide qui s'est bâti, en province, un sale cabanon à l'abri du motif, que chacun hait, que chacun craint, dont on retient la parole,

Son moindre éternuement se prolonge en proverbe,

et que l'on consulte dans les jours de panique, de mobilisation, de terreur bolchevique, de hausse de la valeur de la livre... Jamais plus il ne travaille, mais il impose par de brefs et con-

fus discours, par ses vieilles amitiés rappelées avec des membres de l'Institut et sa désinvolture vis-à-vis des autorités locales. Aussi, un jour, un auteur de Paris entreprend de laver d'anathème l'oublié pitoyable et superbe, mais lui consacre un poème si beau que nul plus n'y pourrait reconnaître l'oracle et le farceur érudit et pochard...

La méthode qu'emploie M. Salmon pour transposer la réalité se révèle aux quatrains ingénieux et amusants des *Stations*, des *Carrefours*, des *Parcours*, ce *Paysage fuyant*, par exemple, où se retrouve Utrillo, écrit dans le « rapide du Havre » :

Une église au bout du chemin
Une auberge pour les dimanches
Un disque ouvert comme une main
Et mes regrets noués aux branches.

Des cartes postales de voyage, souvenirs des villes et des sites visités, impressions et rêves, cet album de poèmes par Philéas Lebesgue, **Fenêtres sur le monde**. Cet esprit si curieux, si divers, souvent si exalté ou angoissé, sain toujours et d'une pureté parfaite, ici se délasse à fixer des notations précises, infiniment justes, et des nostalgies paisibles. On n'y trouvera ni la douloureuse tension des *Servitudes* ni la grâce aimable des *Chansons de Margot*, mais ce recueil, autant que les précédents, est de *bonne foi*. Le poète se réjouit des paysages où le hasard le transporte, Normandie, Suisse, Portugal, Londres, s'intéresse aux spectacles et aux peuples qui lui sont nouveaux, et songe, non sans mélancolie, à sa terre et aux siens. Point de recherches spéciales de rythme ou d'expression ; plus d'exactitude dans l'inspiration, selon le vœu du poète, que d'élan.

Balises, par Jacques Prado. Livre bien plein, volontaire, dru, solide. Des influences graves sont acceptées par l'auteur, Baudelaire tout d'abord, Rimbaud et, étrangement dosées, celles de Laforgue, de Corbière et d'Henri de Régnier. On pourrait plus mal choisir ses parrainages, d'autant que, sans aucun doute, on assiste à la patiente et attentive éclosion d'une personnalité qui s'observe en formation, et ne se livre qu'à bon escient. La langue faite de mots, « des vieux mots roturiers de la langue française », fussent-ils usés par le temps, amortis et éteints par la patine des siècles, est forte et de bon sens droit, comme celle d'un Molière ou d'un Mathurin Régnier ou, si l'on préfère, tantôt d'un Villon et

tantôt, plus froidement ailée, d'un Malherbe. Mais soudain, ah ! que Malherbe se rebifferait pourtant s'il suspectait trop de complaisance envers Ronsard, et plus peut-être envers Du Bartas, choix de pédants vocables amenés à la rime dans tel poème, ou même un vers entier :

L'hétérocerque bond des luisants sqalidés.

M. Prado ne craint pas le Barbare, et il est docile à « l'appel de la terre noire ». Impatient, on pourrait redouter qu'il s'égare, mais plutôt ces excès apparaissent entraînement de jeunesse, car, d'autre part, les poèmes bien conçus, en langage essentiellement de France, avec des termes dont nul « ne se rencontrerait pas au petit Larousse », mais redressé en sa verdeur savoureuse, sont non seulement les plus nombreux, mais les plus réussis et satisfaisants. Parfois une verve véhémente et quasi satirique les anime et quelque colère même secrète à songer que, si adonné qu'on soit à pénétrer l'éternel mystère des choses et à contempler l'âme de la nature, Eros triomphe, l'accepte et domine, qu'on l'accepte ou qu'on s'y refuse.

Enfin, ce qui marque au début une carrière louable, un respect et une connaissance parfaite du métier poétique resserré au sonnet ou encore au « sesquisonnet », relâché d'autres fois avec une hardiesse habile jusqu'à l'assonance ou la complète disparition des rimes. Il y a en M. Prado un poète vigoureux, véritable ; il prendra conscience de sa force et s'évadera des démonstrations de vaine virtuosité. Racine a tout réalisé, avec quels sacrifices d'apparat et de faux luxe ! Sans atteindre à sa sobriété, il est infiniment utile d'y tendre de son mieux.

M. Pierre Alberty, à la suite de Pierre Louys, dont avec justice il révère la mémoire, entrevoit **le Jardin d'Éros**, mais son guide a suivi des sentiers voluptueux aux parfums fins, dont l'entrée lui demeure cachée. La sensualité de Louys, ingénieuse et vibrante, ne justifie pas les jeux lubriques de froide analyse où se complaît le nouveau venu, non plus que des caprices de facile et inutile virtuosité. M. Alberty ne manque pas de talent, il est à supposer et à souhaiter qu'il l'emploiera mieux à mesure qu'il avancera dans l'existence.

Le baron Henry Auvray, nous enseigne la prière d'insérer, est un homme d'action. Il publie des vers classiques rien que pour la forme, car un romantisme délicat les anime. Anatole France

disait un jour à l'auteur : — Ce qui me frappe chez vous, c'est ce grand fond de jeunesse jusque dans les vers les plus douloureux. — Je ne puis que souscrire sans réserve au jugement d'Anatole France sur les vers dont vibrent **les Harpes d'Ivoire**.

La Danseuse est par M. Claude Balyne un essai de mise en œuvre poétique des mouvements et des poses de la danse. Le poème n'est point dénué de mérite, et deux hors-texte de Valère Bernard l'ornent.

Charmant petit volume à qui n'est pas en quête d'émotions fortes ou d'une pensée portée à quelque faîte inattendu, **La Barque sur le able** permet la douce rêverie au bord des plages, à l'ombre des collines que recouvrent les pins, ou par les landes boisées. Mme Jeanne-Yves Blanc, l'âme éprise de pittoresque familier, chante l'air et les jardins du pays natal, les beautés enivrantes des contrées catalanes, le charme d'Hossegor. Elle a de la grâce et de la justesse dans le rythme et la diction ; c'est un poète moyen, agréable et facile.

Les Baisers, non point plaintifs à la manière de Jean Second, ni espérés ou désespérés, ô Néère nouvelle, selon tes caprices, M. Marcel Chabot, qui n'écrit point en latin, en multiplie ingénieusement les formes et les occasions. Il y a dans son recueil aussi bien « le Baiser de la Forêt » que « le Baiser de la Nymphe » ; le Baiser de la Lune, et les Baisers funèbres, font contrepoids au « Baiser près de l'Étang », au « Baiser de Judas » et au « Baiser d'une mère ». Il y a jusqu'à des Baisers baudelairiens, des baisers marins et, enfin, un Baiser symbolique.

Le poète, au surplus, est discret et, pour autant que j'en aie l'expérience, il pourrait chanter bien d'autres baisers encore. Il le fait non sans grâce, avec soin et convenance, en vers réguliers, en vers libres, — et c'est très bien, peut-être pas très enivrant, du moins sincère et délicat.

Il y a toujours quelque péril de monotonie à élire un sujet aussi limité, où les développements se répètent forcément d'un poème à l'autre. Je ne souhaite pas à M. Marcel Chabot la malheureuse destinée finale de son prédécesseur, le poète latin du XVIe siècle, qui fut, jeune, fort célèbre il est vrai et où puisèrent, en lui rendant hommage, Belleau, Baïf et jusqu'à Ronsard même, car n'ayant célébré que dix-neuf baisers, il mourut à

vingt-quatre ans ! M. Marcel Chabot a fortement dépassé le nombre des sonnets, sans doute le nombre des ans — et je souhaite, de sa plume ferme et suffisamment subtile, qu'il nous apporte longtemps encore des motifs de plus en plus fondés de le louer comme un poète excellent ; et c'est à lui, à sa volonté de faire le nécessaire pour gagner en autorité, en beauté plus sûre et plus diverse à la fois. De l'application, une patience divine, et le souci de ne chanter que si le besoin en est spontané. Ne rien risquer, ne rien forcer.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS HISTORIQUES. Marius-Ary Leblond : *La damnation*, J. Ferenczi et fils. — Joseph Kessel : *Nuits de princes*, Editions de France. — André Chamson : *Les hommes de la route*, Bernard Grasset. — Luc Durtain : *Quarantième étage*, Nouvelle Revue française. — Maurice Constantin-Weyer : *Cavelier de La Salle*, F. Rieder. — Armand Praviel : *La seconde Marie-Antoinette*, Editions de France. — Octave Aubry : *Brelan de femmes ou le coup d'État de Brumaire*, Arthème Fayard. — Maurice Soulié : *Marie Ier, roi des Sedangs*, Marpon et Cie. — Henri Mazel : *Le choix d'un amant*, Albin Michel.

Je lis et j'entends dire de divers côtés que les radicaux, revenus d'une de leurs plus graves erreurs, veulent supprimer l'anticléricalisme de leur programme, à l'exemple d'un grison qui coupe sa barbe pour se rajeunir. Si la nouvelle est vraie, voilà qui attribue à l'ouvrage très documenté de MM. Marius-Ary Leblond, « Les Martyrs de la République », dont le troisième volume, **La damnation**, vient de paraître, un vif intérêt d'actualité. Ce sont, en effet, les phases dramatiques de la lutte du radicalisme contre le clergé, c'est-à-dire les événements d'une des époques les plus troublées de notre histoire, que cet ouvrage fait revivre, avec une impartialité à laquelle il sied de rendre hommage, si même on éprouve le regret que les auteurs se soient interdits de prendre parti en faveur des persécutés contre les persécuteurs. Car peu d'injustices furent plus criantes que celle commise par la franc-maçonnerie à l'égard de l'Eglise pour ruiner son pouvoir spirituel et la déposséder de ses biens terrestres. N'est-ce point, en outre, sous la menace allemande, alors que la France avait le plus besoin d'être unie, qu'elle a failli allumer la guerre civile, et dégoûter l'armée par son odieux système de fiches ? Mais qu'on lise le livre de MM. Leblond, qui nous initie aux

mœurs secrètes de la Loge et nous en révèle les turpitudes, on verra quelle répugnants espèces d'hommes pêchaient alors dans le bourbier de la politique. Les auteurs de *La Sarabande* ont retrouvé, ici, le meilleur de leur verve pittoresque pour évoquer la ronde infernale des appétits déchaînés, et le foisonnement des scandales. Vols et trafics d'objets sacrés, mensonges, délations, violences, duperie des quelques honnêtes gens fourvoyés comme le docteur Le Croizec par conviction de servir une bonne cause, désagrégation des familles bourgeoises atteintes par la ruine de la morale sur laquelle leur unité était fondée, sales aventures galantes, c'est un tableau pareil au « Jugement dernier » de Michel-Ange que MM. Leblond ont voulu brosser pour notre édification — en disciples, à la fois, de Michelet et de Balzac — et dont on ne peut détourner ses regards fascinés, malgré qu'on en ait. Peintres de mœurs, MM. Leblond s'attestent par surcroît soucieux de psychologie sociale, en étudiant les caractères de leurs personnages en fonction de la vie publique. C'est un livre plein de substance qu'ils ont écrit, massif, mais varié, attachant, entraînant, et que l'on reprendra, à cause de son caractère historique, pour le consulter, après l'avoir lu sans désemparer.

Je m'empresse de le déclarer d'abord : le nouveau roman de M. Joseph Kessel, **Nuits de princes**, d'une lecture prenante, et tout animé de la vie la plus intense, compose une suggestive peinture de la nouvelle colonie russe à Paris, celle des victimes de la Révolution, devenues chauffeurs de taxis, chanteurs, danseurs et plongeurs dans des boîtes de nuit. M. Kessel connaît admirablement l'âme slave, et les personnages qu'il nous montre, s'adaptant à leur condition douloureuse, présentent de cette âme — extrême en tout, violente et douce, raffinée et barbare et d'une plasticité merveilleuse — les aspects les plus excessifs dans leur variété. Cela dit, il faut bien reconnaître que M. Kessel a le tour d'esprit romanesque et que son œuvre, en dépit de la vérité qui l'inspire, ne donne pas l'impression rigoureuse de la réalité. Elle la transpose ou l'exalte, si elle ne la déforme en l'amplifiant et en la singularisant. Tous les protagonistes du roman de M. Kessel sont des êtres d'exception, des êtres romantiques, si l'on veut, et l'on voudrait y trouver, à côté d'Héléna Borissovna qui s'acharne, par orgueil, à se dégrader, du Prince Fedor et de Cyrille Héridzé, à l'allure légendaire, de Vera Petrovna l'ardente tzigane, du

génial et chimérique romancier Sétphane, d'Antone Ivanitch, même, le paysan-industriel représentatif de ce qui, de la Russie, doit survivre au désastre actuel, des individus d'une originalité moindre et d'un moindre relief, plus en nuances, plus humblement, plus banalement résignés à leur sort, comme il doit en exister parmi les épaves du tzarisme... La vérité humaine semble ici forcée quelque peu, et la vérité historique ne laisse pas d'en paraître, en conséquence, légèrement altérée ou faussée. Enfin, comme Alphonse Daudet, dans quelques-uns de ses moins bons livres (qu'on les compare à *Sapho* qui demeure le chef-d'œuvre de ce grand romancier), M. Kessel a, sans doute, composé *Nuits de prince* à la façon d'un reportage, avec des informations, sinon des on-dit, et par juxtaposition de détails impressionnistes il n'a pas construit ce livre par le dedans. Il écrit cursivement, d'ailleurs ; mais il a de très beaux dons de conteur et, encore une fois, il intéresse et émeut. Son succès sera légitime.

Ce qui frappe et retient tout de suite l'attention, dans la nouvelle œuvre de M. André Chamson, **Les Hommes de la route**, que je classe parmi les romans historiques à cause de sa scrupuleuse documentation, c'est la sobriété ferme de son style. L'action du livre de M. Chamson se passe dans les Cévennes, — entre Saint-André et le col du Minier, qu'une route en construction doit relier — sous le second Empire, à une époque qui marque, pour la France, le début de l'ère de l'industrie. A cet égard, elle justifie la prétention de l'auteur à « l'étude de la liberté de l'homme et des conditions essentielles de la vie », sous forme d'épopée familière, caractérisant les vertus de l'occidental. Je ne saurais dire que le roman de M. Chamson emprunte à son thème le meilleur de ses qualités. Celles-ci, en effet, sont moins philosophiques, à mon sens, que réalistes. Mais les personnages que M. Chamson évoque — deux ménages d'anciens paysans devenus ouvriers — accusent des traits assez généraux, tout en restant très fortement individualisés, pour que leur humble aventure prenne une signification étendue. Un peu austère, comme les âmes qu'il peint avec une sincérité qui n'exclut pas la tendresse, le livre de M. Chamson se classe parmi les plus remarquables de l'année qui vient de finir.

De l'histoire, le recueil de nouvelles de M. Luc Durtain, **Quarantième étage**, relève aussi, sans doute, qui évoque avec

intensité la neuve Amérique et nous initie aux mœurs de cette terre du développement industriel le plus prodigieux qu'on ait jamais vu, mais aussi du plus grand bluff moral que l'hypocrisie puritaine ait réussi à monter. Dans une étude pleine de bon sens et d'ironie, intitulée *The great american novel*, et qui a paru l'année dernière dans *The Yale Review*, la romancière Edith Wharton nous révélait un des aspects les plus curieux du particularisme nationaliste, ici appliqué à la littérature qu'on découvre à l'origine de ce bluff. Ce n'est plus, aujourd'hui, l'Angleterre qui se croit le sel du monde, mais l'Amérique. Et ce sel a grossi en traversant l'Atlantique.

A preuve les trois récits de M. Durtain. Ces récits, débordants de vie et d'humour, et qui accumulent images sur images, sont à l'échelle des *sky scrapers*. En outre, leur style appuyé et brusque, dont le trait déchire le papier et dont la cadence heurtée rappelle celle des marteaux-pilons, me semble admirablement convenir à l'effet qu'ils se proposent. Le talent très original de M. Durtain n'est peut-être pas de ceux auxquels les peuples qui ont des traditions peuvent fournir l'occasion de s'exercer. Il lui faut « le mouvement qui déplace les lignes » et même l'agitation qui les bouscule. Aussi M. Durtain voyage-t-il. Aux pionniers de son espèce — et qu'on pourrait dire des sacrifiés de l'art — l'aventure et ses révélations surprenantes sont indispensables.

C'est une vie admirable que celle de **Cavelier de la Salle**, dont M. Maurice Constantin-Weyer s'est fait l'historien, et qu'il inscrit dans la fresque de son épopée canadienne. Pour raconter cette vie, M. Constantin-Weyer a justement les qualités qu'il fallait, et ceux qui n'auraient lu ni l'œuvre de Francis Parkman, ni les livres de F. Chesnel et de Gabriel Gravier, trouveront dans son récit l'essentiel de ce qu'il faut savoir d'un des cœurs les plus audacieux et d'un des génies les plus constructeurs que la France ait produits. Qu'on songe que Cavelier dota sa patrie de la Louisiane, c'est-à-dire d'un véritable empire dont Bonaparte ignorait à la fois la richesse et l'étendue quand il le vendit pour 50 millions, acte qui eut, du moins, pour résultat l'affirmation de l'unité des Etats confédérés d'Amérique. Rien de plus passionnant que de suivre, dans la ferme et dramatique narration de M. Constantin-Weyer, le développement merveilleux de l'entreprise de Cavelier, de son arrivée au Canada à sa mort

par traîtrise. La figure du héros rouennais se précise magnifiquement dans cette narration, toute nourrie de documents, mais qui emprunte au rythme sa beauté. Elle est le digne pendant de Louis Riel, l'insurgé que M. Constantin-Weyer a évoqué dans *La Bourrasque*.

Sous couleur de nous raconter les authentiques amours d'Eléonore Giroult de Marcilly, jeune femme noble et sosie de la reine martyre, avec Guillaume Lamberty, ancien ouvrier carrossier et lieutenant de Carrier, amours qui rappellent un peu celles « du bleu » et de « la blanche » de Balzac dans *Les chouans*, M. Armand Praviel fait dans **La seconde Marie-Antoinette** un tableau très exact et minutieusement détaillé de la terreur qui sévit à Nantes, en 1793. J'avoue ne m'être que médiocrement intéressé à l'étude de psychologie passionnelle, un peu sèche, de M. Praviel. En revanche, tout ce qu'il y a d'historique dans son récit est à la fois instructif et fort émouvant. Quel chapitre à ajouter au réquisitoire de Taine contre les horreurs révolutionnaires ! Près de 2.000 prisonniers fusillés sans jugement ; de 5 à 6.000 personnes noyées dans la Loire en sept mois ; 800 en une nuit, et des enfants dont un grand nombre au maillot... Il n'y a que les Bolchevistes pour avoir sacrifié plus de vies humaines sur l'autel de la fraternité. La mentalité confond de ces fanatiques qui arrosent la terre de sang pour y épanouir un Eden, comme les Inquisiteurs livraient au feu les hérétiques pour leur éviter les tourments de l'Enfer. Aussi bien, sont-ce ceux-là qu'on entend flétrir avec le plus d'énergie les atrocités de la guerre tout court qui hésiteraient le moins à déchaîner les abominations de la guerre civile... Mais lisez le livre de M. Praviel. Vous y trouverez des détails qui vous feront frémir, et, pour peu que vous soyez misanthropes, vous y recueillerez de nouvelles raisons de désespérer de vos semblables.

Dans son nouveau « roman d'histoire », **Brelan de femmes ou le coup d'Etat de Brumaire**, M. Octave Aubry poursuit le récit de l'existence du héros, qu'il avait interrompu au retour d'Egypte dans *Bonaparte et Joséphine*. Rien de moins romanesque, ai-je dit ailleurs, qu'un personnage exceptionnel, et le critique s'est mépris sur mes intentions qui m'a reproché d'avoir essayé de faire la psychologie d'un génie, dans *Les deux visages de l'amour*. Mais à défaut de se livrer à l'analyse

d'un grand homme, on peut encore donner du relief à sa biographie en dramatisant — à la manière de M. René Benjamin quand il a composé son *Balzac* — les événements décisifs ou particulièrement caractéristiques de sa vie. C'est à peu près ce qu'a essayé M. Aubry, puisque au lieu de nous introduire dans le cœur et dans la pensée de son ambitieux et d'étudier les secrets mouvements de ceux-ci, il nous l'a montré agissant et a évoqué avec pittoresque les intrigues qui se tramaient autour de lui, comme il méditait la conquête du pouvoir. M. Aubry a réussi une reconstitution fidèle des quelques semaines, toutes chargées d'électricité, qui ont précédé la journée décisive de Saint-Cloud. Il a donné du piquant à sa peinture en y mêlant les trois femmes (Joséphine, Désirée Bernadotte et Mme Tallien) dont les agissements ne furent pas étrangers, sans doute, à l'issue de la partie. M. Aubry, qui connaît bien son sujet, écrit avec une fluide aisance et son livre est très attachant. Je n'en suis que plus à l'aise pour lui signaler un léger tic qu'il a : il emploie invariablement *inclination* pour *inclinaison*.

L'alerte et spirituel conteur qu'est M. Maurice Soulié, l'auteur de ce très joli *Roman d'une parisienne au Canada* qui se passe environ le temps où Cavelier de La Salle poursuivait son héroïque aventure, nous donne aujourd'hui un **Marie Ier roi des Sedangs**, d'un bien curieux pittoresque et du plus réjouissant humour. C'est au cours des années 1888-90 que se passe la véridique histoire de Marie-David de Mayréna qui défraya, alors, la chronique des boulevards, et dont M. Soulié nous fait l'étonnant récit. Etait-il fou, cet homme astucieux, taillé en force, beau parleur, en outre, et qui s'était couronné lui-même en Annam, ou simplement bluffeur ? Il était vraisemblablement les deux à la fois ; et malgré son manque à peu près complet de sens moral, qui pouvait aller loin, il ne laisse pas d'inspirer, pour son courage, une sorte d'intérêt sympathique, sinon d'admiration. M. Soulié a recueilli tous les documents écrits et oraux, relatifs à son personnage, et il a fait un livre évocateur des mœurs parisienne d'il y a quarante ans et de la vie des races primitives d'Extrême-Orient, qui amuse, à cause de ce contraste même, et ne laisse pas un instant l'intérêt languir.

Les auteurs du *Mercure*, qui connaissent l'érudition de M. Henri Mazel, n'ont pas été surpris d'en trouver la preuve dans

le roman qu'il a publié ici même sur les derniers temps de la monarchie : **Le choix d'un amant** (**1780**). Son héroïne, qui est mariée à un gentilhomme auquel elle serait restée fidèle s'il l'avait voulu, éprouve l'impérieux besoin de combler le vide de son cœur, car ainsi qu'on disait encore à cette époque-là : *Natura abhorret vacuum*. Entre les galants qui s'offrent à elle, ce n'est pas, toutefois, sur un représentant du passé qu'elle arrête son choix, mais sur un officier de sentiments républicains et qui est comme l'incarnation même de l'avenir. J'ai apprécié l'esprit et le pittoresque élégant du livre de M. Mazel, qui évoque les figures connues du commencement du règne de Louis XVI. C'est l'œuvre d'un lettré et d'un homme de goût.

JOHN CHARPENTIER.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Jean Raphanel (Maximin Roll) : *Etudes sur le style dramatique, d'après le théâtre en vers d'Albert du Bois*, Eugène Figuière. — Emile Mas : *Un essai d'esthétique théâtrale La dernière Dulcinée d'Albert du Bois*, R. Chiberre. — Daniel Rops : *Sur le Théâtre, de H.-R. Lenormand*, avec un avant-propos de H.-R. Lenormand, et un bois gravé par A.-P. Gallier, Editions des Cahiers Libres.

On médit beaucoup de la critique, on en a toujours beaucoup médit. C'est une éternelle accusée et les réquisitoires prononcés contre elle, pour sévères qu'ils soient, ne manquent pas toujours de justesse, ni parfois de justice. Mais quelle est, en vérité, la bonne critique ? Et la mauvaise ? Pour l'écrivain dont on examine l'ouvrage, est bonne la critique louant son œuvre et démontrant qu'il est des meilleurs, sinon le meilleur parmi les romanciers ou les dramaturges de talent. C'est humain. Encore ne faut il pas oublier que l'auteur doit être son premier critique et que nos classiques n'y ont point manqué, comme en témoignent les minutieux examens qu'ils ont fait de leurs ouvrages. Ils s'y excusent en toute modestie de certaines faiblesses et y exposent ce qui les détermine et pourquoi ils n'ont pu ni les éviter ni les corriger. Si forts que soient leurs arguments, si logiques que soit leur démonstration, ils ne nous donnent pas moins ainsi la preuve évidente que la seule imperfection a besoin, pour se légitimer, de raisonnements spécieux qui peuvent devenir, qui sont devenus souvent des systèmes esthétiques et des doctrines d'écoles ou de mouvements littéraires. Car la beauté

s'impose du fait qu'elle est. On peut la contester et même la nier selon qu'on y est plus ou moins sensible. C'est affaire de goût et de compréhension. L'écrivain peut en manquer aussi bien que son lecteur ou son spectateur, Et le critique ? Le critique également, mais il est alors indigne de sa fonction, puisqu'il prétend à juger les œuvres et diriger le goût. Sur quoi donc fonde-t-il son autorité ? Quels attendus donne-t-il à ses jugements ? Quelle est l'étendue de son domaine ? Comment le savoir sinon par l'examen de ses actes qui sont, en l'espèce, ses ouvrages de critique.

Voici par exemple, de M. Jean Raphanel, une **Etude sur le style dramatique**. L'auteur veut y définir : « Comment et dans quelle mesure il convient que le vers français se *dérythmise* — excusez le néologisme — pour répondre aux exigences du genre dramatique. » Pour légitimer sa recherche, il invoque l'autorité d'Aristote commenté par Corneille, qui affirme « qu'il faut, au théâtre, se servir du vers qui se rapproche le plus de la prose ». Il en appelle à tous les Arts poétiques, lesquels « ont fait écho à l'opinion d'Horace opposant la *Musa Pedestris* du théâtre à ses sœurs ailées et fulgurantes ».

Le critique, en même temps qu'il légitime ainsi son entreprise nous affirme qu'elle ne portera que sur l'expression littéraire. Le seul arrangement des mots, le style « qui doit être envisagé au point de vue subjectif et au point de vue objectif ». C'est-à-dire : « En tant qu'il exprime le caractère de l'écrivain » et « en tant qu'il possède les qualités requises par le genre littéraire dont il relève ». Et l'auteur d'ajouter : « Dans l'étude qui suit, c'est à ce second point de vue que je me placerai. » Une seule part de l'œuvre sera donc examinée, celle purement plastique qui obéit à des règles précises quant à l'organisation de ses éléments verbaux et de laquelle dépend la perfection de la forme dont le style est une des composantes essentielles. « Le style, nous dit M. Raphanel, est ce qui nous livre le plus complètement les parties d'une âme. » Quelle âme ? Sans aucun doute celle du poète dans un ouvrage lyrique, celle de l'écrivain dans une œuvre purement narrative, celle de l'orateur dans un discours. Mais dans une œuvre dramatique, ce ne peut être que celle du personnage qui parle. Aux protagonistes de son drame, aussi bien qu'aux comparses, l'auteur fournit évidemment le vocabu-

laire et la syntaxe, encore doit-il les approprier au caractère de chacun d'eux ; mais le style de leurs discours, qui est indépendant de ce choix et de cette adaptation, est régi par les mouvements de leur vie intérieure traduits par le rythme et la cadence de la phrase ou de la période. Or, rappelle le critique, rythmer n'est autre chose que mesurer, compter, d'où suit que la science des rythmes est celle-là même des nombres. Par celle-ci, l'esthétique du langage s'apparente à celle de la musique, apparentement qui a permis de singulières hérésies littéraires et poétiques parmi les tentatives des rénovateurs de l'art d'écrire, dans la fin du siècle dernier et dans le début de celui-ci.

De ces principes généraux, M. Raphanel trouve un savant développement théorique dans l'*Esthétique du Vers Français*, ouvrage de M. Albert du Bois, qui est aussi l'auteur d'une œuvre dramatique abondante. Et le critique d'examiner cette œuvre pour voir si le dramaturge justifie les préceptes du théoricien.

Voilà qui est véritablement faire besogne de critique. Il ne s'agit pas ici d'un commentaire des ouvrages de M. Albert du Bois selon les idées et le goût personnels de M. Raphanel. Non. Le critique étudie attentivement les textes des nombreux ouvrages du poète dramatique. Il en extrait des exemples probants de ce style auquel son auteur atteint par une savante et sûre pratique du rythme. Et de ces exemples il analyse minutieusement tous les caractères pour mettre en lumière jusqu'aux plus intimes raisons d'être des rythmes variés qui engendrent les styles divers répondant aux différents états d'âme des personnages en cause. Etude loyale où le critique s'efface devant son sujet et n'a de souci que la vérité et la logique de sa démonstration, d'intérêt que celui de l'art dont il parle.

C'est aussi à propos d'un drame du même M. Albert du Bois : *La dernière Dulcinée*, que M. Emile Mas a écrit : **Un essai d'esthétique théâtrale**. M. Emile Mas pense que la Comédie-Française est par tradition le théâtre des poètes et qu'elle se doit d'accueillir pour les jouer les œuvres d'un réel mérite. Or M. Emile Mas pense encore que la place de *La dernière Dulcinée* est à la Comédie-Française et comme il affirme que le critique est un avocat et non un juge, le voici qui entreprend de démontrer le bien-fondé de son opinion quant à l'ouvrage de

M. Albert du Bois. Car un vrai critique doit « être capable non d'énoncer une simple affirmation — en ces matières dénuée de valeur de la part de qui que ce soit — mais de démontrer ce qu'il affirme, d'expliquer le comment et le pourquoi de son jugement, de rendre évidentes les raisons de son appréciation »... Car « la valeur littéraire d'une œuvre, c'est-à-dire la beauté de son style, l'excellence de sa composition, l'originalité de son invention sont matières essentiellement *objectives* que le critique peut expliquer, démontrer... » parce que « cette valeur, fondée sur les éternels principes de la raison et de la logique, ne peut être méconnue que par l'ignorance et contestée que par la mauvaise foi ».

M. Raphanel, pour définir la valeur du style de M. Albert du Bois, invoquait la Science des Nombres dont la substance ne doit pas différer essentiellement de celle des « éternels principes de la raison et de la logique » auxquels en appelle M. Mas. Celui-ci a étendu l'action de sa critique et examiné, en fonctions de ces éternels principes, si *La dernière Dulcinée* possédait bien toutes les qualités spéciales qui se doivent trouver dans une œuvre dramatique et qui sont : « L'intérêt de l'action, la vérité et la variété des caractères évoqués, le naturel et la qualité vivante du style. » Sur ce dernier point, ses conclusions sont conformes à celles formulées par M. Raphanel. S'il atteint à cette conformité en montrant combien le style est conditionné par le moment de l'action, la vérité et la variété des caractères, il n'en est pas moins qu'au cours de son examen critique du style de M. A. du Bois, M. Raphanel a constaté, lui, que le rythme et la mesure traduisaient, selon le mouvement du langage et la qualité du vocabulaire, la vérité et la variété des caractères et le moment de l'action. Ces concordances, auxquelles les deux critiques aboutissent en partant de points de vue différents, nous font apparaître que le domaine de la critique est un et que son étendue ne dépasse pas l'œuvre soumise à cet examen. Seule cette œuvre doit être en cause, et seul doit être recherché son degré de perfection artistique. Détachée de son auteur, comme le fruit l'est de l'arbre après maturité, elle ne peut être qu'un témoignage du talent ou du génie de celui qui l'a créée et non un miroir où son âme se reflète, ou un prétexte, pour un critique, à publier les réactions de sa sensibilité en face d'un ouvrage dramatique. Or M. Mas, aussi bien que M. Raphanel, a su nous prouver la réelle valeur

littéraire de l'œuvre de M. Albert du Bois. Notre raison satisfaite, tous deux ont éveillé en nous le désir de fréquenter cette œuvre afin de constater, en même temps que le mérite de l'écrivain et du dramaturge, l'excellence des méthodes critiques qu'ils ont appliquées. Et chacun d'eux a atteint le but qu'il s'était proposé.

Ce n'est point en esthéticien que M. Daniel Rops examine l'œuvre de M. H.-R. Lenormand, en trois études copieuses, réunies sous une même couverture et sous ce titre : **Sur le Théâtre de H.-R. Lenormand** M. Daniel Rops, selon Taine, veut voir dans cette œuvre un produit du milieu, et son examen tend à découvrir dans les pièces de M. Lenormand les signes caractéristiques des manières actuelles de sentir et de penser. Pour lui, le théâtre de Lenormand est le théâtre de l'inquiétude. Dans la première de ses études, il s'efforce de le démontrer par d'ingénieux arguments de logique allant jusqu'à déclarer nécessaire pour le sens d'une pièce (*Le Simoun*) une confession déclarée inutile — ce qui est proprement une grave imperfection esthétique — mais néanmoins indispensable, affirme t-il, parce que, sans elle, « la pièce s'écroulait tout entière. » (1).

Que le théâtre de M. Lenormand soit celui de l'inquiétude, c'est possible et cela n'ajoute rien à sa valeur littéraire Mais, chacune de ses pièces doit tendre vers sa perfection artistique. Or que penser de celle qui s'écroulerait « tout entière » si elle n'avait pour l'étayer précisément une faute de construction ?

Ainsi M. Daniel Rops, tout occupé à déterminer la personnalité d'un auteur à travers l'œuvre qui la traduit, à en croire sa méthode, ne peut fatalement en justifier les traits caractéristiques que par les défauts esthétiques de cette œuvre. Pourquoi ? Simplement parce que ces défauts dans chacune des pièces ne sont que les conséquences de l'intervention de l'auteur, que les signes irréfutables de son individualité quand elle échappe aux conditions de l'esthétique dramatique.

En étudiant dans son second article : « les personnages abstraits chez M. Lenormand », M. Daniel Rops précise une autre cause de l'imperfection des ouvrages de cet auteur. Qui dit en effet personnage abstrait marque ainsi l'absence d'humanité dans les héros

(1) Cf. *Sur le théâtre de H.-R. Lenormand*, page 35.

ou les comparses de la pièce examinée. Ceux ci ne sont plus alors que des entités métaphysiques, des figures imaginaires représentant des arguments de thèse ou des éléments de doctrine, ainsi que M. Daniel Rops nous le montre irréfutablement en poursuivant son examen de l'œuvre de ce dramaturge. La pièce, dont cette thèse ou cette doctrine constitue la substance, ne saurait être davantage qu'une construction systématique, d'où la vie est exclue et dans laquelle la part de l'art se borne à la forme écrite du dialogue.

Enfin, dans sa troisième et dernière étude, M. Daniel Rops considère que le théâtre de M. Lenormand est un exemple caractéristique et probant de l'utilisation littéraire des doctrines du docteur Freud. Ce faisant, il accuse le caractère abstrait des personnages imaginés par l'auteur en même temps qu'il justifie, par la pauvreté du système psychologique incriminé, le manque d'humanité des héros de M. Lenormand et l'incohérence de ses développements dramatiques, régis par les seules conditions d'une théorie scientifique. Voyez, par exemple, *Le Lâche*.

M. Daniel Rops a-t-il dans ces études fait œuvre de critique ? Nous ne le pensons pas, puisque son point de vue, qui est d'un philosophe commentant une œuvre d'art, est extérieur au domaine de l'esthétique. Les fins de son examen n'ont point pour objet l'œuvre et la qualité de sa perfection littéraire, mais la détermination de ce qu'elle peut contenir de métaphysique, et partant la valeur de l'écrivain en tant que penseur. Seulement, au cours de ses recherches, il fournit au critique, comme conséquence de son analyse, les raisons d'être d'imperfections évidentes dont le spectacle ou la lecture des ouvrages en cause ne donnent que le sentiment. Par là, le philosophe apporte un concours précieux, un appui certain aux conclusions d'une critique purement esthétique, c'est-à-dire telle que MM. Emile Mas et Jean Raphanel en ont exposé les méthodes, circonscrit le domaine, et fourni des exemples.

LOUIS-RICHARD MOUNET.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Albert Londres : *Le Chemin de Buenos-Aires*, Albin Michel.

La traite des blanches. — Je vous ai parlé récemment des « hommes du voyage », c'est-à-dire de ceux qui font la traite des blanches à l'étranger, et je vous les ai dépeints sous les

noires couleurs que leur prêtait. M. Jacques Roberti. M. Albert Londres nous fait entendre, à leur sujet, un autre son de cloche. Il les juge avec moins de sévérité et n'est pas loin de leur accorder des circonstances atténuantes.

Il est vrai qu'il les a étudiés à un autre moment de leur existence. M. Roberti ne nous montrait que d'anciens trafiquants, gâtés par la fortune, déchus ou devenus tôliers de la métropole, après en avoir contracté tous les vices. M. Albert Londres nous les montre, au contraire, en pleine verdeur, dans le feu de l'action, encore indemnes de la contagion limonadière. J'en sais même qui sont prêts à les considérer comme les pionniers de la civilisation, résolus à planter leur pavillon sur tous les points du globe, à leurs risques et périls, et qui saluent, en eux, les exportateurs, utiles et avisés, du plus apprécié des produits de luxe : la poule française.

C'est en Argentine, à Buenos-Aires, que M. Albert Londres est allé se documenter sur leur compte. Il nous met en garde contre le préjugé qui en fait des ogres, affamés de chair fraîche, des négriers sans scrupules, arrachant, par ruse, d'innocentes fillettes à leurs parents, et les expédiant, au loin, sous de fallacieuses promesses, pour les livrer, de force à la prostitution.

En réalité, ces messieurs n'exportent que des filles, sinon légalement majeures, du moins amplement nubiles, d'une vertu déjà fort endommagée, et qui n'ignorent pas à quels travaux elles sont destinées. Il n'en saurait être autrement avec les formalités du visa et les difficultés du transfert. Ces filles voyagent en cachette et doivent réciter, à l'arrivée, au commissaire du débarquement, une leçon apprise par cœur, ce qui suffirait pour éveiller la défiance des plus naïves. Il y a, aussi, là-bas, des dames patronnesses, déléguées pas un tas de ligues protectrices, qui assistent à l'arrivée de chaque paquebot, venant de France, et qui en fouillent tous les recoins à la recherche de victimes possibles. Elles n'oublient pas d'interroger les jeunes passagères et s'ingénient à leur tirer les vers du nez. Or, l'une de ces dames, présidente d'une association préservatrice, Française établie en Argentine, et rompue à toutes les ficelles des traitants, Mme Arslau, avouait à M. Albert Londres qu'au cours d'une surveillance incessante de trois années, elle n'avait pas réussi à mettre la main sur une seule exportée qui ne fût consentante et

consciente de sa destinée. D'ailleurs, il n'existe pas, en Argentine, de maisons verrouillées, à l'instar des nôtres. Les prostituées y exercent isolément, en *casita* particulière. Elles restent libres d'aller et de venir, de sorte que celle qui s'estimerait séduite à tort n'aurait qu'un mot à dire, un signe à faire, dans la rue, au premier venu, pour se soustraire aux griffes de son traitant ; mais cela n'arrive jamais, parce que leur condition est bien préférable à celle de nos pensionnaires de maisons closes, parquées en tas, dans des taudis sans air et sans lumière. Pour nos tenanciers, la femme est une denrée vulgaire en raison de son abondance sur le marché. Pour « l'homme du voyage », elle deviens une denrée précieuse. La difficulté du ravitaillement et les frais considérables qu'il entraîne l'obligent, le plus souvent, à se contenter d'une seule. C'est son unique carte au jeu de la fortune. On conçoit qu'il la soigne avec sollicitude et ne lui ménage pas les égards. Voici, d'ailleurs, comment l'un d'eux exprimait à M. Albert Londres l'idée que les « hommes du voyage » se font de leur mission :

On ramasse une fille dans la boue. On la sort de la misère. On la décrasse. On l'habille richement. On lui donne, au besoin, des professeurs, si son instruction première a été trop négligée. On en fait une bête de luxe. On la débarrasse de ses vices : alcool, tabac, coco, paresse, goût irraisonné de l'amusement. On la maintient dans le droit chemin. On lui apprend l'économie, les devoirs envers la famille. On lui laisse honnêtement sa part de bénéfices, mais on veille à ce qu'elle envoie régulièrement de l'argent à la vieille grand'mère, au père malade, aux petites sœurs dans le besoin. On ne la rudoie jamais mal à propos. On accepte même qu'elle se libère, à la seule condition d'indemniser l'homme de ses premiers débours, ce qui est de stricte équité.

Voilà des soucis que n'ont pas les tôliers de la métropole, qui poussent leurs filles à la dépense, au jeu, à l'ivrognerie et leur grippent jusqu'à leur dernière chemise et leur dernier sou. Les tôliers exigent qu'elles besognent à vil prix et les logent mal. Les filles exportées s'enrichissent et vivent environnées de luxe et de confort. En Argentine, elles ont une bonne à leur service. M. Albert Londres nous cite une fille fraîchement débarquée, qui se vantait à lui d'avoir empoché plus de vingt-huit mille francs, dans sa première semaine, sans avoir jamais exigé de ses clients plus que le tarif ordinaire (cinq *pesos*). Le *peso* valait alors 14 fr. 25. On me dit qu'il en vaut aujourd'hui près de vingt-cinq.

Notons, en passant, que, selon les calculs de M. Albert Londres, cette somme représentait une moyenne de 57 sacrifices par jour, ce qui lui arrachait ce cri d'admiration à l'adresse des Argentins : « Ah ! ce n'est pas un peuple fatigué ! » Il me permettra de m'extasier davantage sur la vigueur de la victime que sur celle des sacrificateurs. Je note, toutefois, qu'à son dire, les Argentins boudent si peu à la besogne que la demeure de ces dames ne désemplit jamais. Leur vestibule est toujours encombré d'une foule d'amateurs, qui attendent patiemment leur tour, comme chez le coiffeur, en lisant les journaux.

Le métier est donc, en Argentine, d'un bon rapport, et les traitants y deviendraient vite des Crésus, s'il n'y avait pas le revers de la médaille. Les frais d'établissement d'abord. A pied d'œuvre, une femme leur revient à 30.000 francs, soit qu'ils aillent la chercher en France, soit qu'ils la fassent venir, soit qu'ils l'achètent sur place. La location de la *casita* exige de sept à huit cents *pesos*. Ajoutez-y les frais d'entretien de la demoiselle et de sa bonne, l'argent envoyé à la famille, les gâteries, le coulage, les maladies... Il y a, surtout, les *multa* (amendes) et les pots-de-vin aux autorités, car ces exploiteurs sont exploités, à leur tour, par la police locale. Ils sont victimes de la part des *vigilants*, faux ou vrais, d'un perpétuel chantage. « Aussi, disent-ils, ceux-là d'entre nous s'estiment heureux qui peuvent, après cinq ou six ans d'un labeur acharné, rentrer en France, avec quinze cent mille francs. »

Je ne crois pas inutile de rapprocher de ces détails, fournis par M. Londres, sur les hommes du voyage appelés *Caftanes* en Argentine, ceux que je tiens de l'un de nos compatriotes qui les a vus à l'œuvre au Transvaal, bien que ses souvenirs remontent à une date déjà éloignée. C'était en 1898, alors que la découverte de gisements aurifères, sur le territoire de Johannisburg, avait suscité, dans la capitale, avec un afflux considérable d'étrangers, un prodigieux essor commercial. On comptait, là-bas, près de cent mille Européens, mêlés à la population indigène, cent mille mâles, robustes, célibataires ou privés de leur femme, restée au pays. Riche aubaine pour les traitants qui y faisaient des affaires d'or, et qui se composaient d'autant d'Allemands que de Français. Ces traitants étaient, tous, paraît-il, gens de mise correcte, affichant des prétentions de *gentlemen*. Les nôtres les appelaient

des « sénateurs ». On ne les fuyait pas, mais par discrétion, ils évitaient de se mêler à la foule de leurs nationaux. Ils avaient leurs cafés et leurs débits spéciaux. On les rencontrait au marché, car ils faisaient leurs provisions eux-mêmes, en bons pères de famille, les Français munis d'un panier, les Allemands d'un filet. Ils n'employaient que des filles avenantes, jeunes et jolies. Chacun n'en avait qu'une de sa nationalité, qu'il avait installée dans une demeure particulière et avec laquelle il semblait vivre en ménage, en ayant soin, toutefois, de s'éclipser, après le déjeûner, pour laisser place libre à la clientèle et ne rentrer qu'au petit jour. Pas de domestique. La femme ouvrait la porte aux chalands, si nombreux qu'ils faisaient queue, non plus dans l'antichambre, comme à Buenos-Aires, mais dans la rue, à sa porte. Elle les introduisait à tour de rôle. Là, comme partout ailleurs, la femme française faisait prime. Les Françaises avaient élu le quartier de French-Fontain. Elles logaient, toutes, dans la rue de ce nom. Leurs recettes étaient fructueuses. Jamais de discussions d'argent ni d'entôlages. Le tarif était fixé d'avance: une livre par séance, dont le *manager* se contentait de ne prélever que la moitié. Ces femmes étaient d'autant plus sollicitées qu'elles avaient toutes passé par la fameuse école spéciale de San-Francisco, où elles avaient reçu, non seulement des leçons de volupté, mais des conseils d'hygiène et des recettes prophylactiques, qu'elles mettaient rigoureusement à profit. On pouvait donc s'estimer, avec elles, assuré de l'impunité.

— Je n'ai jamais ouï dire, rapportait mon informateur, durant mon long séjour à Johannisburg, que l'un de leurs clients ait été contaminé.

Les « sénateurs » s'étaient acquis de telles sympathies que l'on vit la chambre de commerce française intervenir en leur faveur dans les circonstances suivantes :

Un négociant français installé là-bas, M. X***, fils d'un célèbre joaillier parisien, avait enlevé la femme d'un traitant, pour en faire sa maîtresse. Il reçut la visite d'un mandataire du syndicat des « hommes de voyage », qui lui tint ce langage : « Gardez cette femme si elle vous agrée, mais contre la somme de dix mille francs, légitimement due à son possesseur. C'est le prix qu'elle lui coûte ». Le jeune homme se contenta de mettre l'intermédiaire à la porte, en le traitant d'insolent. « C'est bien, dit

l'autre en s'en allant, nous saurons nous faire payer ! « Effectivement, quelques jours plus tard, la demeure du jeune homme était mise à sac. Il fit arrêter l'un des saccageurs. Nouvelle visite du mandataire : « Retirez votre plainte ou vous ne rentrerez pas vivant en France ! » Le fils X*** n'en voulait rien faire. Il fallut une démarche de ses compatriotes pour l'amener à la raison. Il péchait contre l'usage. On lui fit comprendre qu'il avait tort. Il s'exécuta. La colonie étrangère vivait donc en bonne intelligence avec les « sénateurs ». Il advint malheureusement, un jour, que les autorités Boërs, à l'instigation de je ne sais quelle ligue moralisatrice, effrayée de leur multiplication, s'avisèrent de décréter leur expulsion. Ce fut une consternation générale dans le clan européen, qui se fit un devoir d'assister à leur départ et de suivre ces messieurs se rendant, en deux groupes distincts, français et allemand, derrière leur drapeau national déployé, au quai d'embarquement (1).

Hélas ! ils étaient d'un monde où les plus belles choses, comme dit le poète, ont le pire destin. Les bonnes traditions se perdent. L'Institut érotico-légal de San-Francisco (*Lugete Veneres Cupidinesque* !) a cessé de fonctionner. Il n'est pas jusqu'aux « hommes de voyage » qui ne se lamentent du temps présent et de la décadence générale des mœurs : « Chez nous, aussi, disent ils, la guerre a fait son œuvre démoralisatrice. » Les aînés sont pris de dégoût pour leurs cadets. « Pas de tenue, leur reprochent-ils, de l'arrogance ! Ça crâne et ça se dit des « vrais de vrais ». Des « vrais de vrais » ! laissez-nous rire ! Rien à l'actif de ces débutants, sinon une malheureuse qui leur rapporte tout juste de quoi manger un bifteck dans les bas morceaux. En revanche, mettez-les devant un policier. Vous les verrez, comme des escargots, dégorger tout ce qu'ils ont sur le cœur ! « Nous autres, les vétérans, nous ne nous vantons pas de notre profession, mais nous en avons le respect ! »

Voilà ce que racontent des « hommes du voyage » M. Albert Londres et mon vieil ami, instruit de leurs mœurs au Transvaal. M. Roberti tient un langage différent. Je ne puis que laisser à d'autres le soin de les départager.

ERNEST RAYNAUD.

(1) Je suppose qu'ils y sont revenus depuis, comme les « caftanes » d'Argentine, victimes, un peu plus tard, de la même mésaventure.

VOYAGES

André M. de Poncheville : *Le Chemin de Rome*, Bloud et Gay. — Anonyme : *Lettres des Iles Paradis*, traduction de Mme Marthe Coblentz, F. Rieder.

Le volume de M. André M. de Poncheville : **Le Chemin de Rome** doit être considéré comme une curiosité, car il nous reporte au temps où l'on entreprenait, à pied, des pèlerinages qui duraient des mois et qui étaient en somme une véritable dépense de temps aussi bien que d'argent.

Parti de Paris, après avoir entendu la messe à Notre-Dame, M. André M. de Poncheville, le sac sur le dos et le bâton au poing, se dirige sur Melun. Il passe à Choisy-le-Roi et Villeneuve-Saint-Georges. C'est la tristesse industrielle de la banlieue. A partir de Montguyon, on s'engage dans ce qui reste de la forêt de Sénart, qu'on menace de dépecer. A Brunoy, une pyramide marque l'ancien rendez-vous des chasses royales de la région. Le temps est d'ailleurs à la neige et le pèlerin barbote copieusement.

Un peu plus loin, c'est une colonne de pierre surmontée d'une croix qui marquait autrefois le chemin de Paris à Rome. On entre en Brie et c'est Lieusaint, nommé ainsi en souvenir de la couronne d'épines que l'on rapportait à Paris et que saint Louis fit reposer passagèrement sur l'autel Un peu plus loin se place l'endroit qui vit, en 1796, l'attaque du courrier de Lyon. A Melun, il visite Saint-Aspais, jolie église irrégulière, sur la rive droite de la Seine et qui possède de jolis vitraux. Dans l'île, c'est Notre-Dame, que le XVIe siècle retapa. Dans l'île encore était un château dont le donjon a laissé une rondelle de pierre.

Le pèlerin, se trouvant indisposé, est forcé de séjourner quelques jours à l'hôtel. Mais on a souvent fait remarquer que la disposition topographique de Melun est exactement celle de Paris, dont il se trouve le parent pauvre.

M. de Poncheville continue enfin sa route par chemin de fer et gagne Montereau, où l'on retrouve, sur le pont reconstruit, le souvenir de l'endroit où fut frappé Jean-sans-Peur ; et dans la collégiale, son épée suspendue au bas-côté gauche du chœur.

A Sens, il visite la cathédrale, très belle église, mais dont la façade a été bien abîmée à l'époque révolutionnaire ; et au musée, la série des pierres tombales utilisées pour la construction des remparts et qui représentent les travaux et occupations de l'épo-

que gallo-romaine. A Avallon, il ne signale guère que le pittoresque des remparts et des avenues ; et aux environs le monastère connu, La Pierre-qui-Vire. Nous sommes en Morvan, et le voyageur, qui reprend sa route à pied, gagne bientôt Autun, après quelques stations de peu d'importance, mais suffisantes pour constater le dépeuplement de la campagne au profit de Paris. Autun est une ancienne ville, mais où l'on ne va indiquer que quelques monuments anciens comme a cathédrale, la porte romaine, un rempart relativement moderne, des musées et quelques débris antiques. On arrive à la vallée de la Saône et c'est Chalon ; Tournus, qui garde sa vieille abbaye fortifiée.

Nous gagnons Mâcon, plein encore des souvenirs de Lamartine ; Trévoux, qui fut célèbre au XVIIIe siècle, à cause de ses publications ; Lyon et sa cathédrale mutilée. Nous sommes bientôt sur l'ancienne route de Savoie. C'est, avec La Tour-du-Pin, la vallée du Guiers et le Pont-de-Beauvoisin, qui fut autrefois la séparation entre la Savoie et la France. Près d'un lieu appelé les Echelles, s'ouvre un passage à travers la montagne, que prend le pèlerin et qui le conduit sur le versant opposé. Nous arrivons à Chambéry où se trouve encore le château des ducs de Savoie ; puis à Saint-Jean-de-Maurienne.

Mais après avoir projeté d'escalader le mont Cenis, le pèlerin prend tout simplement le chemin de fer pour arriver en Italie.

Par delà les monts, c'est Suse, l'abbaye de Novalèse. On passe en Piémont et en Ligurie. Et c'est Turin et Gênes ; puis à Pietrasanta et à la Grande Chartreuse, à Farneta ; ensuite à Lucques, Florence, San-Gimignano-aux-Belles-Tours, Siurne, Buonconvento, Radicofani, et enfin Rome.

Je passerai sur le séjour dans la Ville Eternelle, de même que je n'ai pu que mentionner la traversée des cités d'Italie. Il reste surtout que ce pèlerinage se trouve méritoire par l'effort évident qu'il a nécessité, car il est plus pénible que celui qui consiste à monter et descendre de wagon. Il implique la connaissance des lieux qui se sont trouvés sur le passage.

A ce point de vue et sans parler de l'exemple qu'il comporte, la lecture du livre de M. André M. de Poncheville est à recommander.

§

Les **Lettres des Iles-Paradis**, que nous apporte la tra-

duction de Mme Marthe Coblentz, sont au moins une curiosité. Leur auteur est resté anonyme.

Parti de Buenos-Ayres, sur un voilier français, il gagne l'Océanie, se trouve à la Nouvelle-Calédonie, en Nouvelle-Zélande, aux Nouvelles-Hébrides, etc. Il exerce des professions diverses, car il est allé dans ces pays neufs, surtout pour y gagner de l'argent. Comme il a un certain acquis, il peut, par exemple, servir d'interprète à un bizarre tribunal pour la révision du cadastre, où il y a un juge anglais, un autre belge, un président espagnol, un avocat d'origine hollandaise ; et les plaidants pour la plupart indigènes, s'expriment en leur langue, naturellement.

Ailleurs, il est question d'un volcan que les naturels essaient de se rendre favorable en apportant des noix de coco à cette divinité irritée. Ces noix de coco sont détournées de leur destination primitive, étant habituellement confisquées par un trafiquant peu scrupuleux.

En somme, ces lettres sont curieuses, remplies de détails souvent bizarres. On les lira avec un certain intérêt ; mais elles n'apportent que peu de renseignements relatifs aux connaissances générales sur les îles de l'Océanie Nous y renvoyons volontiers le lecteur, car le volume est abondant et constitue plutôt un recueil d'aventures, même commerciales, que le récit d'un voyage de découvertes, d'ailleurs maintenant un peu inutiles.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DES MŒURS

Docteur Pierre Vachet : *L'Inquiétude sexuelle*, Grasset. — Vérine : *Le Sens de l'Amour*, Bossard. — Anne Quérillac et Pierre de Trévières : *Manuel nouveau des usages mondains en France et à l'étranger*, Stock.

L'Inquiétude sexuelle, titre que le Dr Pierre Vachet a donné à son livre, est un décent euphémisme pour désigner toutes les perversions possibles du sens génésique, et comme celles-ci sont décrites avec complaisance, j'ai idée que le livre a dû avoir un succès de curiosité. Mais qu'il est difficile d'en rendre compte ! Les médecins ont la permission d'appeler les choses par leurs noms, ce que ne peuvent guère faire les bibliographes, et à ce propos, comme ils sont à plaindre, les pauvres auteurs obscènes qui, pour traiter en détail leur partie, ne disposent que de vocables grossiers, dégoûtants ou pédants ! Une association charita-

ble de bons stylistes devrait bien se former pour leur venir en aide. Le vocabulaire de ces spécialités était bien plus varié et nuancé au moyen âge (qu'on pense à Villon, ou à la Renaissance, qu'on songe à Rabelais), qu'au XVIIIe siècle (qu'on relise *l'ode à Priape* de Piron avec ses sots monosyllabes populaciers), ou de nos jours où l'intrusion des termes médicaux n'a fait qu'ajouter un relent d'hôpital à d'autres odeurs fort peu suaves. De tous ces vocables techniques, je n'en connais qu'un qui soit délicat et harmonieux, celui qui commence comme Clitandre et qui finit comme Lycoris ; pourquoi n'y en a-t-il pas d'autres ?

Mais revenons aux choses sérieuses. La grande idée du Dr Vachet, en conclusion de ses mille détails croustilleux, c'est qu'on devrait organiser dans les écoles un enseignement officiel de la sexualité pour guérir toutes ces perversions qui semblent avoir pris depuis la guerre un développement si fâcheux. Certes, une telle guérison serait très souhaitable, mais je me demande si la création de quelques milliers de fonctionnaires de plus est bien nécessaire. Avec un peu de délicatesse, l'instituteur lui-même pourrait remplir cet office, et si l'on se défiait de son tact, l'Académie de médecine n'aurait qu'à rédiger une série de notes à la foie claires et brèves, dont le maître donnerait lecture, d'année en année, à ses élèves, et qui les tiendrait en garde, les très jeunes contre l'inconvénient des pratiques solitaires, les plus âgés contre les conséquences des rapports intersexuels, et les grands adultes contre les erreurs de la vie conjugale. Je crois qu'ici tous les médecins, qui ont horreur des tentatives qu'on fait si souvent de les transformer en fonctionnaires, seraient de mon avis plus que de celui de leur confrère.

Le médecin peut d'ailleurs dans le monde se transformer en professeur libre et poursuivre cet enseignement sexuel dont le Dr Vachet a raison de dire l'importance. Toutes les perversions sexuelles sans exception relèvent de la folie ou demi-folie, et il n'y a qu'à rire au nez des pseudo-esthètes qui viennent nous chanter le los du corydonisme ; ce sont des détraqués tout simplement, et qui, quelque intellectuels qu'ils soient (car la pédérastie est souvent vice d'artiste ou de poète) n'ont nullement à tirer orgueil de leur détraquement. A la base, plus particulièrement, du sadisme, du masochisme, de l'exhibitionnisme, du fétichisme, etc., il y a une dégénérescence alcoolique ou syphilitique, et en

soignant celle ci on triomphe de tout le reste (sans négliger les peines correctionnelles ou criminelles pour tels et tels faits). A la base de l'onanisme et de l'homosexualisme, il y a de même des tares de caractère, la timidité par exemple, qu'on peut également guérir. A propos de ce dernier vice sexuel, l'auteur fait une remarque curieuse : il a souvent reçu visite de pédérastes venant lui demander de les guérir de leur inversion, mais jamais de lesbiennes. Par contre, et ceci pour redresser le mérite de la femme, peut-être pourrait-on dire que la femme n'est jamais sadique, masochiste, fétichiste ou même exhibitionniste ; la frénésie du détraquement sexuel semble être le lot de notre sexe à nous.

L'auteur parle, un moment, de la prostitution réglementée, cette question inévitable de la sexualité sociale, mais sans donner son opinion, qu'il aurait été utile pourtant de connaître. On sait que les avis sont très différents, suivant qu'on considère cette réglementation comme une défense efficace contre les maladies vénériennes ou au contraire comme une cause de leur propagation. J'avoue que cette dernière éventualité me semble plus probable. Au surplus, l'obligation, pour la femme de maison, de se livrer au premier venu est si contraire à toute dignité humaine et à toute délicatesse voluptueuse que l'on ne comprend pas qu'un pareil régime d'esclavage abject puisse subsister ; il semble d'ailleurs en voie de disparaître, les maisons closes étant de plus en plus remplacées par des maisons de passe où la femme a, du moins, le droit de refuser le candidat indésirable. Il n'est pas d'ailleurs inutile de noter que la continence pour l'homme est à la fois très facile à observer et très hygiénique à garder, puisque la nature se charge de rétablir les choses pendant la nuit, tandis que pour la femme il en est autrement, et par suite que, s'il y avait encore des maisons closes, elles devraient être peuplées d'hommes et à l'usage exclusif des femmes ; je ne sais pas toutefois si les amateurs de paradoxes sexuels ont été jusque-là.

Ce n'est pas au paradoxe que Mme Vérine sacrifie dans son livre **Le Sens de l'Amour**, mais à la parfaite sagesse. Tour à tour cette autrice (fille et femme de médecins) étudie *L'Amour et le mariage*, *L'Amour et la famille*, *L'Amour et ses ennemis*, et tout ce qu'elle en dit ne peut qu'être hautement approuvé. « La bonne humeur obligatoire, voilà ce qu'il faut cultiver. » Comme

cette vue est juste !... Les femmes jugent de l'amour mieux que les hommes, en ce sens qu'elles ne le séparent jamais de ses conséquences prolifiques (au moins en théorie) et qu'elles le transforment assez vite d'amour dionysiaque (si facilement dangereux ou détraqué) en amour apollinien (dont le type est l'amour conjugal, et qui est toujours sain et utile). Malheureusement, et c'est de là que viennent toutes les complications, l'homme reste plus longtemps qu'elle dionysiaque, et c'est ce qui fait que parfois l'homme, insatisfait de son foyer plein de sérénité calme, cherche à se créer un extra-foyer plein de volupté flambante. La sagesse consiste alors ici, pour la femme, à ne pas trop tôt se confiner dans le calme, et à la rigueur à être indulgente pour l'agitation voisine, et pour l'homme, à ne pas s'attarder dans ces agitations et à regagner le plus vite possible la région des eaux tranquilles : *inveniat portum* ! L'amour conjugal, même s'il n'a pas pleinement satisfait la jeunesse, devrait être l'harmonieux couronnement de la vieillesse.

La chronique des mœurs aurait tort de négliger ces *Manuels de civilité puérile et honnête* que rédige chaque génération et dont la comparaison est source de réflexions amusantes. Il n'est pas inutile de savoir que telles attitudes ou tels gestes, permis au grand siècle, nous sembleraient plutôt fâcheux aujourd'hui. Peut-être le **Manuel nouveau des Usages mondains en France et à l'étranger**, que viennent de publier Anne Quérillac et Pierre de Trévières, fera-t-il de même rêver les cervelles futures. Du moins, nos arrière-neveux rendront-ils hommage à la sollicitude de ces nouveaux législateurs du Parnasse mondain. C'est ainsi qu'on nous apprend, page 162, que « dans la rue les hommes, pour saluer, enlèvent leur chapeau de la main droite, par devant s'il s'agit d'un couvre-chef rigide, par la calotte si la coiffure est souple », et ceci, personne n'y contredira : il est aussi décourageant de prendre son feutre par le rebord que son canotier par le plafond. Et pour le baise-main, que de règles précieuses et spécieuses ! En principe, on ne doit jamais baiser la main d'une jeune fille ou même d'une ex-jeune fille (dame non mariée sans doute), seule une chanoinesse peut agréer le baise-main (comment reconnaître les chanoinesses ?), le baise-main est dû exclusivement aux dames mariées (et les divorcées ?) Il n'est pas exigé des ecclésiastiques ni des hommes de loi en robe, et il n'est

jamais pratiqué dans la rue ni même dans un thé (public sans doute) ; tout juste peut-on le tenter dans une loge « s'il s'agit d'un théâtre subventionné illustre (l'Odéon en est-il un ?) encore le cas est-il débattu ». Et ainsi de suite pendant 275 pages ! Que de problèmes dont on ne soupçonne pas la gravité ni l'urgence ! Je demande qu'on ouvre une enquête pour savoir si le baise-main, pour n'en pas parler d'autres, dans une loge de l'Opéra-Comique, jadis terrain de manœuvres prénuptiales, est licite ou proscrit.

SAINT-ALBAN.

CHRONIQUE DE GLOZEL

A propos de l'ouverture de la deuxième tombe, le 21 juin. — Une lettre de M. Mayet. — Revue de la presse.

A propos de l'ouverture de la 2e tombe, le 21 juin. — Nous avons reçu le mois dernier, de M. le commandant Espérandieu, membre de l'Institut, la lettre suivante dont la publication a été retardée pour donner place à une protestation de M. P. Saintyves :

Nîmes, le 15 novembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Il y a, dans l'affaire de Glozel, un abcès qu'il me paraît nécessaire de crever sans plus attendre. La meilleure manière d'y parvenir est de mettre le public nettement au courant de ce qui s'est passé vers la fin du mois de juin dernier.

Le 21, il y avait à l'ouverture de la tombe n° 2 de Glozel, une quinzaine d'assistants, dont j'étais. Il ne fut pas question, à proprement parler, de rédiger un procès-verbal ; j'offris seulement à M. Audollent, correspondant de l'Institut, de signer avec moi le rapport que je destinais à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ce qu'il ne crut pas devoir faire, parce qu'à son avis ma signature était suffisante. Mais, dans ce rappport, je donnais les noms de quelques-uns de ces assistants ; et, comme personne n'avait fait en ma présence *la moindre objection* sur la sincérité de la fouille, j'écrivais qu'il m'avait paru que leur opinion ne différait pas de la mienne.

Mon rapport eût dû être lu à la séance du vendredi 24. Ce même jour, l'un des assistants, — un Suédois, ancien professeur de botanique, — vint au Pont-du-Gard où, vers 11 heures du matin, je m'étais rendu à sa rencontre. Ses premiers mots furent pour me dire que tout ce qu'il avait vu vers le 21 était faux. J'en fus profondément étonné et je crus devoir m'informer si cette opinion était aussi celle d'autres témoins de la fouille. Mon interlocuteur m'assura que chacun pensait de même.

Ce n'était pas exact, mais le temps me manquait pour me renseigner auprès des intéressés. Je pris donc le parti de télégraphier sur-le-champ à Paris, pour arrêter la lecture et demander le retour de mon rapport.

Dès ce moment je résolus de ne plus parler qu'en mon nom ; mais je voulus avoir le cœur net du crédit qu'il convenait d'accorder à la confidence qui venait de m'être faite. Rentré chez moi, j'écrivis donc, ce même jour encore, aux assistants que j'avais nommés dans mon rapport, une lettre dont M. Saintyves, dans une brochure récente non mise dans le commerce, reproduit les termes. Cette lettre est ainsi conçue :

Il m'a paru, mardi dernier, que nous étions tous d'accord pour reconnaître la sincérité des fouilles faites devant nous ; mais je voudrais en être bien sûr. Serais-je indiscret si je vous priais — confidentiellement au besoin — de me donner votre avis ? Merci d'avance, etc.

Les réponses qui me parvinrent furent toutes favorables. M. Saintyves, seul, faisait des réserves dont je n'ai jamais parlé, mais que j'avais le devoir de taire, car il avait eu le soin de me prévenir que sa lettre était « strictement confidentielle ».

Or, j'apprends aujourd'hui que les contempteurs de Glozel répandent le bruit que ce furent ces réserves de M. Saintyves, *dont je ne pouvais pas ne pas tenir compte,* qui motivèrent ma dépêche et, de plus, insinuent que *j'aurais affecté, dans mon rapport modifié, une assurance que je n'avais pas.*

Un rapprochement des dates doit suffire pour détruire la légende relative à la dépêche. Cette dépêche est du 24, je l'ai dit ; la réponse de M. Saintyves, actuellement publiée, du moins en partie, et dont, par suite, je puis parler à peu près librement, est du 27 et ne me parvint que le 29. Il est inutile d'insister. Mais, si j'excuse volontiers une erreur qui peut avoir été commise de bonne foi, je n'ai pas la même charité pour l'insinuation, que j'estime abominable. De quel droit se permet-on de scruter mes sentiments ? Je n'ai jamais douté de Glozel, ni le 21 juin, ni plus tard, et je suis bien aise de le déclarer hautement une fois de plus.

Certes, je sais que les adversaires de Glozel en sont réduits à se raccrocher à tous les brins d'herbe ; mais il y a une limite que l'honnêteté commande de ne pas franchir.

Veuillez bien agréer, etc.

EM. ESPÉRANDIEU.

§

Une lettre de M. Mayet. — M. le Dr Mayet, chargé de cours à l'Université de Lyon, nous écrit :

Lyon, le 3 décembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous demander l'hospitalité de la « Chronique de Glozel » pour la petite mise au point suivante :

M. René Dussaud, membre de l'Institut, dans sa brochure, *Autour des Inscriptions de Glozel*, p. 11, met en cause M. le Doyen Depéret et moi au sujet de nos fouilles de Solutré qu'il critique sans les avoir suivies, sans probablement rien connaître des problèmes s'y rapportant et qu'elles ont contribué à éclaircir, sur des racontars et des commentaires tendancieux.

Dans une note infra-paginale, M. Dussaud ajoute :

Voir *Bulletin de la Société Préhistorique française* 1927, p. 122-127.... Nous réclamons instamment la publication du rapport que M. le prof. Absolon a rédigé à ce sujet. Ceci éclairera cela.

J'ai dit ce que je croyais devoir répondre à M. le docteur Regnault dans le *Bulletin de la Société Préhistorique française*. Il serait superflu d'y revenir.

Mais je viens de recevoir une lettre que m'écrit spontanément M. le professeur Absolon, avec lequel je suis en relations depuis déjà quelques années. La voici :

MORAVSKÉ
ZEMSKÉ MUSEUM Brnô, 10-XI- 1927.

Très honoré Collègue,

J'ai reçu une lettre du comte Bégouen, dans laquelle il m'écrit ce qui suit : « Avez-vous lu les brochures de Vayson et de Dussaud ? Ce sont des documents de premier ordre et décisifs. Le premier au point de vue technique, le second au point de vue plus particulier de l'épigraphie. Ce dernier, dans une note, a mal interprété ce que je lui avais dit au sujet des fouilles de Solutré. Il a cru que vous aviez fait une critique écrite. Il a confondu avec un autre préhistorien qui m'a remis un rapport sur le manque de méthode de ces fouilles. »

Je ne comprends pas ces mystifications. Je ne connais pas ce M. Dussaud et pas davantage ses publications. Je n'ai écrit nulle part des rapports sur vos explorations de Solutré.

Ne pouriez-vous pas m'expliquer cette chose bien singulière ?

Je vous prie d'agréer mes sentiments les plus sincèrement et les plus cordialement dévoués.

Prof. Dr. Ch. Absolon.

Combien M. René Dussaud a raison d'avoir écrit : « Ceci éclairera cela. » Sa documentation est éclairée. Il l'a reçue de M. le comte

Bégouen, lequel la tenait d'un autre, lequel l'avait recueillie je ne sais où, ou plutôt je sais trop bien à quelle source.

Il est lamentable, écœurant même, de voir discuter une question scientifique avec de tels procédés. Ce n'est pas en apportant comme arguments des ragots de concierges qu'on fait progresser la science et je suis navré de voir un savant ayant la valeur comme la haute situation de M. Dussaud entrer dans cette voie.

Je vous prie, etc...

L. MAYET

Chargé de cours à l'Université de Lyon.

§

Revue de la Presse.— Le fascicule d'octobre (paru vers le 8 décembre) du *Bulletin* de la Société préhistorique française consacre plusieurs pages à Glozel (p. 357-361) : résumé de la décision d'Herriot; motifs et texte de la lettre de la Société au ministre; constitution de la commission internationale; compte rendu des notes de Bégouen, des brochures Dussaud et Saint-Hilier. A propos de la brochure Dussaud, il est dit que sa lecture, ainsi que « celle des articles publiés ici même par M. Vayson de Pradenne, ne peut manquer de faire réfléchir tout esprit impartial ». C'est bien mon avis, mais dans le sens contraire : tout esprit « impartial » ne peut qu'être frappé de la faiblesse des arguments des deux auteurs.

Les *Débats* ont continué leur série de *Querelles glozéliennes* : celles-ci ont rebondi à la suite d'un article de Henri de Varigny, du 4 décembre, où il est dit que les objets disparates et étrangement disposés de la station y sont arrivés par suite d'un glissement depuis le haut du plateau; la paternité de cette idée (manifestement fausse pour quiconque a étudié la coupe du terrain) a été revendiquée le 7 décembre par Massabuau, sénateur de l'Aveyron; le 8, Varigny affirme que l'idée lui est venue directement; mais déjà le 6, Salomon Reinach en avait montré l'absurdité; le 9, Depéret intervient comme géologue et rappelle les conclusions de ses rapports de fouilles; enfin le 12, Reinach est revenu à la charge et dit que, même si les objets avaient glissé, du moins les tombes n'avaient pu en faire autant.

Notez que cette polémique secondaire est en somme inutile : je ne me lasserai pas de répéter qu'on ferait mieux d'attendre, pour interpréter, que tout le terrain ait été fouillé. J'ai, moi aussi, ma théorie, que je crois, comme de

juste, la meilleure : pillage du sanctuaire par des ennemis et dispersion des objets sacrés, *paraphernalia, ex-votos,* « trésor sacré », etc., tout comme ont été dispersés et jetés au vent des « trésors » du même genre catholiques (reliques) par les protestants, chrétiens par les Arabes et les Turcs; les conquérants auront jeté ces objets, sans valeur pour eux, de tous côtés et par suite il en est qu'on retrouve de nos jours posés sur la tranche et relativement loin du sanctuaire proprement dit, qui reste à découvrir. Telle est mon hypothèse : je ne la publie que comme curiosité (bien qu'ayant suffisamment de parallèles) parce que les découvertes ultérieures peuvent donner une explication moins logique peut-être, mais tout de même exacte.

Le *Temps,* lui aussi, a continué, sous la diplomatique direction de Jean Lefranc, la série *Autour d'une controverse scientifique* : le 30 novembre, Bégouen a envoyé une longue lettre où il déclarait que les journalistes ont mal interprété l'attitude des membres de la Commission et se plaint en outre que des « étrangers » aient pu assister aux fouilles, fût-ce de loin. Puis vient une deuxième lettre qui met en cause Mendès-Corréa et bloque deux résultats distincts de l'analyse des os. Le 1er décembre paraît un long article d'Audollent, qui anéantit les explications « épigraphiques » de Jullian et s'étonne qu'on ait pu prendre au sérieux l'argumentation de Vayson de Pradenne; il reproche aux adversaires de Glozel de n'avoir jamais placé la discussion sur son vrai terrain, à savoir la *matérialité de la fraude,* et conclut en donnant ses raisons, non pas de croire à l'authenticité de Glozel, car il ne s'agit pas d'un dogme, mais de l'affirmer scientifiquement. Le 4 décembre, lettre en coup de poignard de Salomon Reinach, qui détruit toute l'argumentation de Bégouen et se félicite qu'il y ait eu lors des fouilles plusieurs témoins journalistes et impartiaux; puis vient une lettre de Morlet, disant qu'il est tout disposé à apporter à Paris les objets trouvés par la Commission et à les laisser examiner, ainsi que le galet au Renne, mais en sa présence, et à condition que, sous prétexte de contrôle, on ne les abîme pas; je crois savoir que la Commission a ensuite refusé d'examiner les objets dans ces conditions; enfin un article de A. van Gennep qui a étudié le problème du point de vue ethnographique et technologique; conclusion : on ne fabrique pas ainsi des poteries de type néolithique comme on veut; donc, pour toute sa partie céra-

mique déjà, les tablettes à inscriptions comprises, le gisement est authentique. La Commission délibère; d'où un arrêt; mais le 14 décembre, lettre polie sans doute, pourtant furieuse, de Mendès-Corréa, qui se plaint que Bégouen ait truqué toute l'histoire de l'analyse des ossements de Glozel pour faire pression sur la Commission. L'auteur dit qu'il n'a pas encore d'opinion précise sur la chronologie de la station, mais que son authenticité ne peut laisser de doutes à quiconque a fait sur place des fouilles méthodiques.

Paul Bringuier, dans *Le Journal* du 3, laisse entendre que les membres de la Commission ne concluront pas en faveur de l'authenticité; il répète la même chose le 18, en affirmant que le rapport a été signé le 12 et que Peyrony l'a lu à Herriot, qui a déclaré à un ami de province que, « si le rapport n'était pas favorable à Glozel, il ne concluait à rien en fait ».

Mendès-Corréa avait pris très à cœur la manœuvre de Bégouen; dès le 6 décembre, il a communiqué à des journaux portugais, le *Seculo* et le *Diaro de Noticias*, une note où il déclarait que l'analyse des os n'infirmait en rien l'authenticité du gisement de Glozel.

De nombreux journaux de province ont pris goût à cette polémique; je citerai entre autres des extraits que m'a communiqués le Dr Herber, l'excellent explorateur du Maroc, partisan convaincu de l'authenticité (sur la base comparative) : dans le *Petit Provençal* du 10 décembre, article de J.-F.-L. Merlet, où il est parlé de la théorie du glissement due à Massabuau et à Varigny; et dans le *Petit Marseillais* du 16 décembre, interview du Dr Marc Romieu, professeur à l'Ecole de médecine de Marseille, qui place Glozel non pas au début, mais à la fin du néolithique et conclut que la station est authentique sans doute possible.

Glozel a eu les honneurs du *Club du Faubourg* le 3 décembre; il paraît (car je n'ai pas voulu y aller) que Vayson de Pradenne a renouvelé ses attaques et que des journalistes qui avaient assisté aux fouilles ont affirmé leur conviction de l'authenticité. Cette discussion, dit-on, « n'a pas fait avancer la question d'un pas »; je ne sais si elle aura avancé au cours de la discussion qui devait suivre une conférence de Dussaud, chez les *Francs-Maçons de la rue de Puteaux*. La réunion était ouverte; mais là aussi j'ai préféré m'abstenir. Je ne vois pas pourquoi j'irais écouter les arguments

de ceux qui accusent Morlet d'avoir volé les tours de Notre-Dame.

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos des « Chants de Maldoror ». Le vrai visage d'Isidore Ducasse. — Depuis que Léon Bloy — en 1887, a « découvert » Isidore Ducasse, depuis la réédition des *Chants de Maldoror* entreprise par Genonceaux « avec le désintéressement d'un plaisir personnel », la chronique qu'y consacra — en 1891 — Remy de Gourmont dans le *Mercure de France* et jusqu'aux commentaires actuels, on a beaucoup erré autour de ce « monstre de livre », pour parler comme le pamphlétaire catholique, et de son auteur. Léon Bloy fait mourir Isidore Ducasse dans un asile d'aliénés. M. Soupault le dit issu d'un père besogneux, le fait débarquer directement d'Amérique à Paris et par conséquent tout imprégné d'influences sud-américaines ; il l'assimile à un orateur de réunions publiques qui n'a de commun avec lui, si l'on en croit — et il faut l'en croire — M. Lucien Descaves, qu'une fâcheuse homonymie.

Enfin on s'est demandé si les *Chants de Maldoror* n'étaient pas l'œuvre d'un fumiste — ce fumiste s'appelât-il Isidore Ducasse — et même si ce dernier n'est pas un être de fiction.

Il sera curieux de remarquer, à la fin de cette étude, que les premiers biographes : Léon Bloy — moins la fin de Lautréamont aux Petites-Maisons — et le pénétrant Remy de Gourmont se sont approchés le plus près de la vérité, comme, dans ces derniers temps, le perspicace Paul Souday.

On n'en finirait pas si l'on voulait prendre les études qui ont été écrites sur Isidore Ducasse et en montrer successivement les erreurs. La nôtre en serait singulièrement alourdie.

Grâce aux fruits de nos recherches, il est facile de montrer le vrai visage d'Isidore Ducasse et, par cela même, de dissiper les erreurs grossières commises à son sujet et de détruire la légende dont il a été environné.

Les premiers biographes disent qu'Isidore-Lucien Ducasse, né le 4 avril 1846, à midi, à Montevideo, était fils de François Ducasse, chancelier délégué au Consulat de France, « né à Tarbes en 1810 ». Toutes nos recherches pour retrouver à Tarbes l'acte

de naissance de François Ducasse étaient restées vaines jusqu'à ces jours derniers.

François Ducasse est né à Bazet, à 5 km. de Tarbes, le 12 mars 1809 — et non en 1810. Il était fils de Jean-Louis Ducasse, dit Mètre, né en 1774, mort en 1830. Sa femme, Jacquette-Célestine Davezac, née le 19 mai 1821, était originaire d'une petite commune voisine, de Sarguinet, où lui-même était instituteur public, ainsi que le révèlent des actes de l'état civil des années 1837-38-39, au bas desquels il a opposé lentement sa signature compliquée.

François Ducasse, que sa famille devaita ppeler plus tard « le chancelier », pour le différencier des autres parents, est le quatrième de huit enfants.

Les traces de François Ducasse disparaissent des actes de la commune de Sarniguet après 1839. Il est donc probable que c'est vers 1840 — sa future femme ayant alors 19 ans — que le commis de chancellerie, suivant l'exemple de nombreux Bigourdans, émigra en Amérique du Sud. Il y fut suivi, plus tard, par les enfants de son frère aîné, Marc Ducasse, qui était resté à Bazet, François Ducasse, Droctovée Ducasse et Lécéa Ducasse.

François Ducasse, « le chancelier », eut un enfant, c'est l'auteur des *Chants de Maldoror*. De ses trois neveux, installés commerçants à Cordoba (République Argentine), seule, Lécéa Ducasse contracta mariage, en 1890, avec Juan Suarez Fernandez, qu'elle avait connu à Bazet dans une maison où l'on élevait de ces chevaux tout flamme qui sont l'orgueil du pays tarbais. Lécéa Ducasse a eu de son mariage une fille, Mme Amélie Suarez-Ducasse, qui est encore à la tête de l'importance maison de commerce de Cordoba. C'est elle qui a hérité les biens mobiliers et les papiers du « chancelier », où se trouvent peut-être les poésies et la correspondance de l'auteur des *Chants de Maldoror*.

Mme Amélie Suarez-Ducasse a racheté dernièrement la vieille maison natale de Bazet. Elle est située rue Marquedessus ou Méridionale et connue encore sous le nom de Mètre.

Ces précisions sont utiles. Elles montrent l'exactitude de notre information. Elles préparent aussi notre témoignage contre la légende de la pauvreté du « chancelier ». On remarquera aussi qu'elles s'appuient de la lettre de M. Prudencio Montagne dont M. Francisco Contreras a reproduit quelques passages dans sa chronique du *Mercure de France* du 15 juillet et qui, à notre

avis, est le seul témoignage qui, jusqu'ici, se soit approché de la vérité.

François Ducasse, décédé le 18 novembre 1889 à Montevideo, était, contrairement à ce qui a été dit, bel et bien nanti d'une fortune fort honorable. Il pouvait donc pourvoir à l'entretien de son fils Isidore à Paris. On n'eût d'ailleurs pas compris qu'il pût sans cela, constituer des provisions de fonds à son intention chez le banquier parisien Darasse.

François Ducasse avait des biens immobiliers en Uruguay et — jusqu'en 1873, — à Bazet. Enfin par un testament olographe en date du 21 juin 1881, déposé en France en 1890, il a légué des rentes à son frère Bernard Lucien, qui était le septième, des fonds à ses neveux et nièces de France et institué, pour ses héritiers universels, les trois enfants de son frère aîné : François, Droctovée et Lécéa, les commerçants de Cordoba.

L'héritage, tout en actions de compagnies françaises de chemins de fer, s'élevait à 305.000 francs. A cette époque, c'était une fortune.

François Ducasse, « le chancelier », avait vécu la vie des émigrants français, mais avec cette hantise du pays natal qui fait que tous ceux à qui la fortune a souri envoient leurs enfants, dès après leur première communion, faire leurs études en France.

Il semble bien, pour cette raison, qu'Isidore Ducasse n'a pu subir l'attirance des terres uruguayennes. Il ne les a pas connues lorsque le cerveau s'ouvre à toutes les impressions, les enregistre et les catalogue. Mais il a pu subir l'énorme influence de l'Océan en raison de la traversée qu'il a dû faire.

Isidore Ducasse est né, avons-nous dit, le 4 avril 1846. Or, en 1860 — à l'âge de quatorze ans — il est élève de 6e au Lycée Impérial de Tarbes. Il y remporte un prix de calcul, un prix de dessin, un accessit de version latine. Il est inscrit deux fois au Tableau d'honneur en classe et une fois à l'étude. Henri Mue, Georges Dazet, dont les noms figurent dans la dédicace des Poésies et — celle du second — dans le texte de la première édition des *Chants de Maldoror*, sont ses condisciples de Tarbes.

G. Dazet, brillant avocat du barreau de Tarbes, est mort il y a quelques années, dans les fonctions de juge de paix. Henry

Mme était, à son décès, directeur départemental de l'Enregistrement à Toulouse.

Isidore Ducasse est resté interne au Lycée de Tarbes en 1860-61-62. C'était, semble-t-il, par la lecture du palmarès, un élève moyen et soumis.

En 1863-64-65, il est élève au Lycée de Pau où il fait sa seconde, la rhétorique et la philosophie, mais avec moins de succès scolaire qu'à Tarbes, aux côtés de M. Paul Lespès et de Georges Minvielle, nommés également dans la dédicace des Poésies — et qui sont les élèves brillants de ces trois classes.

M. Paul Lespès est encore parmi nous, jouissant d'une verte vieillesse et d'une mémoire d'une rare fraîcheur. Il a 81 ans. Il est conseiller honoraire de la Cour d'appel de Pau et habite Anglet, près de Bayonne, quartier Blancpignon.

M. Bleumstein, dont le nom figure également dans les Poésies, suivait, en 1866, les cours préparatoires de la Division élémentaire. Il était originaire de Buenos-Aires.

Enfin « M. Hinstin, mon ancien professeur de rhétorique » a exercé au Lycée de Pau du 17 octobre 1863 au 8 octobre 1866. C'était un ancien élève de l'Ecole d'Athènes. Il venait de Lille. Il fut nommé à Lyon en 1866.

Voilà des précisions qui écartent tout doute quant au séjour et aux études d'Isidore Ducasse jusqu'à la fin de 1865, jusqu'à sa dix-neuvième année.

Né en Amérique, il s'est replongé dès sa plus tendre adolescence dans l'âme du pays français...

M. Paul Lespès, qui était son condisciple au lycée de Pau, a gardé un souvenir très précis d'Isidore Ducasse. Nous avons voulu l'interroger pour apporter, à la connaissance de l'auteur, de sa formation intellectuelle et de son œuvre, une contribution presque aussi précise que celle qui intéresse ses origines et son séjour en France.

« J'ai connu Ducasse au lycée de Pau dans l'année 1864, nous a-t-il dit. Il était avec moi et Minvielle dans la classe de rhétorique et dans la même étude. Je vois encore ce grand jeune homme mince, le dos un peu voûté, le teint pâle, les cheveux longs tombant en travers sur le front, la voix aigrelette. Sa physionomie n'avait rien d'attirant.

» Il était d'ordinaire triste et silencieux et comme replié sur

lui-même. Deux ou trois fois, il m'a parlé avec une certaine animation des pays d'outre-mer où l'on menait une vie libre et heureuse.

» Souvent, dans la salle d'études, il passait des heures entières, les coudes appuyés sur son pupitre, les mains sur le front et les yeux fixés sur un livre classique qu'il ne lisait point ; on voyait qu'il était plongé dans une rêverie. Je pensais avec mon ami Minvielle qu'il avait la nostalgie et que ses parents ne pourraient mieux faire que de le rappeler à Montevideo. . . . .

» En classe, il paraissait quelquefois s'intéresser vivement aux leçons de Gustave Hinstin, brillant professeur de rhétorique, ancien élève de l'Ecole d'Athènes. Il goûtait fort Racine et Corneille et surtout l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle. La scène dans laquelle Œdipe, instruit enfin de la terrible vérité, pousse des cris de douleur et, les yeux arrachés, maudit son destin lui paraissait très belle. Il regrettait toutefois que Jocaste n'eût pas mis le comble à l'horreur tragique en se donnant la mort sous les yeux des spectateurs ! . . . .

» Il admirait Edgar Poe dont il avait lu les contes avant même son entrée au lycée. Enfin j'ai vu entre ses mains un volume de poésies, *Albertus*, de Théophile Gautier, que lui avait, je crois, fait passer Georges Minvielle.

» Nous le tenions au lycée pour un esprit fantasque et rêveur, mais au fond pour un bon garçon ne dépassant pas alors le niveau moyen d'instruction, en raison probablement d'un retard dans ses études. Il m'a montré un jour quelques vers à sa façon. Le rythme, autant que j'en ai pu juger dans mon inexpérience, me parut un peu bizarre et la pensée obscure.

» Ducasse avait une aversion particulière pour les vers latins.

» Hinstin nous donna un jour à traduire en hexamètres le passage relatif au pélican dans *Rolla* de Musset. Ducasse, qui était assis derrière moi sur le banc le plus élevé de la classe, maugréa à mon oreille contre le choix d'un pareil sujet.

» Le lendemain Hinstin compara deux compositions classées premières avec celles d'élèves du Lycée de Lille où il avait professé naguère la rhétorique.

» Ducasse manifesta vivement son irritation :

» — Pourquoi tout cela ? me dit-il. C'est fait pour dégoûter du latin.

» Il y avait, je crois, des choses qu'il ne voulait pas comprendre pour ne rien perdre de ses antipathies et de ses dédains.

» Il s'est plaint souvent à moi de migraines douloureuses qui n'étaient pas, il le reconnaissait lui-même, sans influence sur son esprit et sur son caractère.

» Pendant la canicule, les élèves allaient se baigner dans le cours d'eau du Bois-Louis. C'était là une fête pour Ducasse, excellent nageur.

» — J'aurais grand besoin, me dit-il un jour, de rafraîchir plus souvent à cette eau de source mon cerveau malade.

» Tous ces détails n'ont pas grand intérêt, mais il est un souvenir que je crois devoir rappeler. En 1864, vers la fin de l'année scolaire, Hinstin, qui avait souvent déjà reproché à Ducasse ce qu'il appelait ses outrances de pensée et de style, lut une composition de mon condisciple.

» Les premières phrases, très solennelles, excitèrent tout d'abord son hilarité, mais bientôt il se fâcha. Ducasse n'avait pas changé de manière, mais il l'avait singulièrement aggravée. Jamais encore il n'avait tant lâché la bride à son imagination effrénée. Pas une phrase où la pensée, faite en quelque sorte d'images accumulées de métaphores incompréhensibles, ne fût encore obscurcie par des inventions verbales et des formes de style qui ne respectaient pas toujours la syntaxe.

» Hinstin, pur classique dont la fine critique ne laissait échapper aucune faute de goût, crut que c'était là une sorte de défi jeté à l'enseignement classique, une mauvaise plaisanterie faite au professeur. Contrairement à ses habitudes d'indulgence, il infligea à Ducasse une retenue. Cette punition blessa profondément notre condisciple ; il s'en plaignit avec amertume à moi et à mon ami Georges Minvielle. Nous n'essayâmes pas de lui faire comprendre qu'il avait beaucoup dépassé la mesure.

» Au Lycée, en rhétorique comme en philosophie, Ducasse n'a révélé, que je sache, aucune aptitude particulière pour les mathématiques et la géométrie dont il célèbre avec enthousiasme, dans les *Chant de Maldoror*, la beauté enchanteresse. Mais il avait beaucoup de goût pour l'histoire naturelle. Le monde animal excitait vivement sa curiosité. Je l'ai vu longtemps admirer une cétoine d'un rouge vif qu'il avait trouvée dans le parc du lycée pendant la récréation de midi.

» Sachant que Minvielle et moi étions chasseurs dès l'enfance, il nous questionnait quelquefois sur les habitudes et le séjour d'oiseaux divers dans la région pyrénéenne et sur les particularités de leur vol.

» Il avait l'esprit attentif d'observation. Aussi n'ai-je pas été surpris de lire au commencement des premier et cinquième chants de Maldoror les remarquables descriptions du vol des grues et surtout des étourneaux, qu'il a bien étudié.

» Je n'ai pas revu Ducasse depuis ma sortie du lycée, en 1865.

» Mais quelques années après, je reçus à Bayonne les *Chants de Maldoror*. C'était là sans doute un exemplaire de la première édition, celle de 1868. Aucune dédicace. Mais le style, les idées étranges s'entre-choquant parfois comme dans une mêlée me firent supposer que l'auteur n'était autre que mon ancien condisciple.

» Minvielle me dit qu'il avait, lui aussi, reçu un exemplaire envoyé sans doute par Ducasse. »

Nous avons demandé à M. Lespès si les *Chants de Maldoror* n'étaient pas constitués en partie par un désir de farce écolière, n'étaient pas une mystification.

« Je ne le crois pas, nous a-t-il répondu.

» Au lycée, Ducasse avait plus de rapports avec moi et avec Georges Minvielle qu'avec les élèves. Mais son attitude distante, si je puis employer cette expression, une sorte de gravité dédaigneuse et une tendance à se considérer comme un être à part, les questions obscures qu'il nous posait à brûle-pourpoint et auxquelles nous étions embarrassés de répondre, ses idées, les formes de son style dont notre excellent professeur Hinstin relevait l'outrance, enfin l'irritation qu'il manifestait parfois sans motif sérieux, toutes ces bizarreries nous inclinaient à croire que son cerveau manquait d'équilibre.

» La folle du logis se révéla tout entière dans un discours français où il avait saisi l'occasion d'entasser, avec un luxe effrayant d'épithètes, les plus affreuses images de la mort. Ce n'était qu'os brisés, entrailles pendantes, chairs saignantes, ou en bouillie. C'est le souvenir de ce discours qui, quelques années après, m'a fait reconnaître la main de l'auteur des *Chants de Maldoror*, bien que jamais Ducasse ne m'eût fait allusion à des projets poétiques.

» Nous fûmes convaincus, Minvielle et moi, ainsi que d'autres

quoi ces messieurs ont protesté, ès-colonnes du *Mercure*, contre mes protestations.

J'en ai également fait la preuve en rendant compte (*Mercure*, 1-VI-26) du *J.-H. Fabre et la Science : réponse à Etienne Rabaud* (1), où M. Maurice Thomas assure qu'il ne connaît pas « une malpropreté scientifique aussi flagrante », un « libelle aussi odieusement mensonger », aussi pétri de « haine violente » que l'ouvrage rabaudien. J'ai montré combien sont justifiées les phrases suivantes qui reviennent comme un refrain dans cette réfutation : « M. Rabaud se trompe grossièrement, Fabre a tenu un langage qui est *exactement le contraire* de celui que Rabaud lui prête. » Ou bien : « Ici encore Rabaud témoigne d'une ignorance complète de l'œuvre de Fabre. » Ou : « A en croire l'insinuation de M. Rabaud, le lecteur se figure que... Or c'est juste le contraire qui résulte de la lecture des *Souvenirs*... » Ou : « Ici, les observations et les expériences de Fabre sont présentées sous un faux jour. La moitié de ce qu'il a fait dans certains domaines est omis. Rabaud lui reproche de ne pas s'être livré à certaines expériences que, cependant, FABRE A FAITES et qu'il prend la peine de nous narrer en long et en large... »

Autre ignorant de l'œuvre de Fabre : M. L. Berland, dont M. Maurice Thomas ne m'apprend pas l'existence, mais qu'il me donne l'occasion de signaler.

M. L. Berland, assistant au Muséum, est l'auteur du fascicule de « La Faune de France » relatif aux *Hyménoptères vespiformes*, paru en 1925, et qui en introduction contient, dans un § intitulé *Biologie*, un « exposé des théories de Fabre en désaccord complet avec les vrais textes des *Souvenirs Entomologiques* ». Il vient de terminer aux *Archives de Zoologie expérimentale* (1927, *Notes et revues* n° 2) une ample *Contribution à l'étude de la biologie des Arachnides*, remplie pendant quelques pages de « malveillantes tirades » contre les *Souvenirs*. Voilà ce que démontre M. Maurice Thomas : pour le *Catalogue des Hyménoptères vespiformes*, au *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de Mons*, 1927, p, 194 et s.; pour la *Contribution*, au *Bul-*

(1) Lamertin, édit. 58-60, rue Coudenberg à Bruxelles. — M. Maurice Thomas publie aujourd'hui, chez le même éditeur, un ouvrage d'envergure, intitulé : *Le Transformisme contre la Science*. Cet ouvrage met en valeur les arguments antitransformistes, voire anti-évolutionnistes que tout bon raisonneur doit tirer de l'œuvre fabrienne sur le terrain de la psychologie animale.

letin de la Société Entomologique de Belgique, 1927, p. 234 et s. Ce n'est pas sans prendre une précaution qu'il ne serait pas honnête que je passe sous silence.

Avant tout cependant, il importe de signaler qu'on ne saurait mettre en cause la bonne foi de M. Berland qui, selon toutes probabilités, s'est fié non au texte des *Souvenirs*, mais à leur interprétation dans d'autres ouvrages... J'ajouterai que les erreurs que je signale n'affectent en rien le fond même de l'œuvre de M. Berland, qui constitue un excellent guide à tous autres points de vue, pour les hyménoptéristes.

Ce ne serait pas honnête... et ce ne serait pas adroit. En rendant hommage à la bonne foi de M. Berland, son généreux adversaire ne nous conduit à admirer ni le savoir ni l'intelligence critique de M. Berland. La bonne foi est rarement une excuse en matière d'erreurs scientifiques; et, au point de vue moral, qu'est-ce qu'une bonne foi qui nous est procurée par l'ignorance du sujet entrepris par nous ? Retenons en tout cas la modération dont M. Maurice Thomas fait preuve. « Je m'abstiendrai de tout autre commentaire, me contentant d'exprimer le regret de voir un homme de la valeur de M. Berland suivre l'exemple de Rabaud et attaquer en aveugle une œuvre... »

§

La valeur de M. Berland ? — Je connais beaucoup moins bien son œuvre que je connais celle de Fabre, mais je la connais un peu mieux que lui ne connaît celle de Fabre. Elle ne m'éblouit pas. Son utile *Catalogue*, d'autant plus utile qu'il n'a pas de précédents, exigeait beaucoup de connaissances et de labeur, mais il est dans les capacités de tout entomologiste digne de ce nom qui eût disposé des collections et des livres que le Muséum lui a prêtés. Sorti de la nomenclature, observateur de l'insecte et muni de la méthode expérimentale dont Fabre a doté l'Entomologiste, M. Berland reste, à mon avis, confiné dans les régions moyennes. Pour prendre un point de comparaison avec le meilleur disciple, jusqu'ici, que nous ayons de l'Observateur inimitable, je le situerai à une distance de Ferton guère moins grande que celle qui sépare Ferton de Fabre. Et puisqu'ils sont l'un et l'autre des spécialistes de l'Araignée, pourquoi ne dirai-je pas qu'entre lui et le naturaliste qui s'esquisse, qui déjà s'affirme chez M. Maurice Thomas, il y a ce que l'on appelle au vélodrome *une différence de classe* ?

M. Berland ne vient pas en ennemi déclaré de l'auteur des *Souvenirs*. Il ne crie point sur les toits que Fabre *n'est pas un homme de science* et que *la plus faible dose d'esprit critique lui fait défaut*. Il ne le traite point de faux savant, doublé d'un faux bonhomme, triplé d'un faux pauvre et quadruplé d'un faux grand écrivain. Il poussa même la condescendance jusqu'à protester — oh! sans colère — contre les exagérations de la campagne antifabrienne. Ceci dit, la façon dont il traite l'œuvre de Fabre aboutit aux conséquences que poursuivent MM. Rabaud et Picard. Exempt du côté burlesque qui, aujourd'hui, démonétise ces messieurs, il constitue pour Fabre le danger sérieux qu'ils ont cessé de présenter. Et le lecteur qui le voit dans la préface de son *Catalogue* comprendre l'Homère des insectes parmi « les grands noms » de l'Entomologie, fera volontiers confiance à ses critiques formulées sur un ton dont la correction tranche sur celui des ennemis déclarés de Fabre.

Mais s'il y a plusieurs tons pour attaquer Fabre, il n'y a pas deux manières de chanson. M. Berland procède comme MM. Rabaud et Picard. On le voit :

1° Affirmer ou insinuer que Fabre a dit ou voulu dire des choses que Fabre — *le plus droit, le plus précis, le plus clair des écrivains* — n'a jamais dites et n'a jamais pensé à dire ;

2° Affirmer ou insinuer que Fabre n'a point dit ou n'a point voulu dire des choses qu'il est... littéral que Fabre a dites, qu'il est certain que Fabre a entendu dire ;

3° Faire à Fabre des objections que Fabre — le moins systématique à la fois et l'un des plus ingénieux logiciens qui se soient vus — avait lumineusement mises en lumière, ou sur la voie desquelles il conduit tout bon raisonneur ;

4° Opposer aux affirmations de Fabre — toujours nettes, mais toujours prudentes, nuancées chaque fois qu'il faut et, d'ailleurs, *toujours contrôlables* — des allégations produites, sans preuve à l'appui, par des entomologistes de quatrième ordre et qui ne valent le peu qu'ils valent que parce que Fabre est là (1).

(1) Autre moyen (que j'oubliais) de prendre en défaut le génial expérimentateur. C'est d'objecter à Fabre un fait constaté sur un autre insecte que celui observé par Fabre ; ou bien un fait qui s'est produit dans des circonstances autres que celles soigneusement définies par Fabre. J'ai signalé cette pratique chez MM. Rabaud et Picard ; elle ne manque point chez M. Berland. Tout d'abord, écrit Maurice Thomas, « tout d'abord Berland commet la plus sérieuse

Comment (pour employer une expression dont se sert M. Thomas à propos de M. Rabaud) comment *de telles aberrations sont-elles possibles* ? — Elles sont possibles à M. Berland parce qu'il ne connaît pas l'œuvre de Fabre.

§

Si M. Berland connaissait Fabre, il ne lui reprocherait point d'avoir exagéré le caractère rigoureux de la *spécificité des proies* que chasse l'hyménoptère. Il découvrirait que ses idées, à lui Berland, sur ce point-là, non seulement ne sont pas en contradiction avec les vues fabriennes, mais encore qu'elles se trouvent dans la circulation parce que Fabre les y a mises. Et au lieu d'apprendre à Fabre que « le *Sphex maxillosus* que Fabre a vu chasser des Grillons prend aussi des Sauterelles », il se serait reporté au t. Ier, ch. XI, p. 122 et s., des *Souvenirs*. Il y aurait vu que ce cas intéressant a été exposé longuement par Fabre, d'abord en observateur pur et simple, puis en philosophe de l'Instinct. Il aurait lu le chapitre v, tome IV des *Souvenirs* auquel M. Thomas le renvoie, et qui s'intitule « Instinct et discernement ». Il aurait compris (du moins, je suppose) que Fabre a vu, dans le fait de la non spécificité rigoureuse des proies, une des bonnes raisons qui le poussent à reconnaître, chez l'Insecte, une qualité intermédiaire entre la raison et l'instinct, et que Fabre appelle le *discernement*.

Si M. Berland connaissait l'œuvre de Fabre, il ne mériterait point que M. Thomas puisse écrire :

Fabre n'a pas non plus, comme M. Berland l'affirme page 16, nié toute action du venin. A propos de l'Ammophile argentée, il signale qu'elle paralyse ses proies en donnant un seul coup de dard dans un des segments centraux (5e ou 6e) « d'où la torpeur produite par la

erreur qui se puisse commettre dans la question de l'Instinct, en opposant la façon de faire d'*Oxyptila albimana* capturant *une mouche* à celle (étudiée, analysée par Fabre) de *Thomisus onustus* s'emparant *d'une abeille*. Les aptitudes et les mœurs varient trop d'espèce à espèce, même très voisines, pour qu'on puisse juger de la psychologie de l'une en se basant sur celle de l'autre. Ici surtout *les conditions sont doublement différentes...* » — V. Berland : [*Contribution*, p. 13 à 15, et Thomas : *Bull. Soc. Ent. Bel.*, p. 234 à 239).

Il n'est pas nécessaire d'être entomologiste pour apprécier la façon dont M. Berland observe et raisonne ici — *et d'ailleurs chaque fois qu'il adresse une critique aux « Souvenirs »*. C'est par de tels procédés qu'il arrive à donner raison à M. Rabaud contre Fabre et à juger qu'à Fabre expérimentateur « l'imagination ne manquait pas ».

goutte de venin puisse se propager dans le plus bref délai possible au sein des segments munis de pattes ». De même, il n'affirme pas que le ganglion nerveux est toujours piqué. A propos de la Scolie à deux bandes, par exemple, il constate que, libre de se diriger d'un côté comme de l'autre, dans d'étroites limites, l'arme très probablement recherche la petite masse nerveuse qu'il faut piquer « ou tout au moins arroser de venin » pour obtenir paralysie foudroyante. (Vol. IV, p. 260.)

Enfin, Berland oppose à Fabre les observations des Peckham, qui auraient constaté, en particulier, que le nombre de piqûres des Ammophiles n'est pas toujours identique, qu'il ne coïncide pas toujours avec le nombre de ganglions, etc... Mais Fabre lui-même a parfaitement vu ces choses, et les signale précisément à propos de l'Ammophile (vol. IV, chap. XII, p. 250). Le texte, ganglions, etc. absolument précis, témoigne que les Peckham ne nous apprennent absolument rien de neuf sur la question.

Signalons encore que, contrairement à l'affirmation de M. Berland (p. 16), Fabre n'a pas soutenu avoir réalisé la paralysie en piquant avec une simple épingle, mais avec une épingle imbibée d'ammoniaque (vol I, p. 88) qu'il emploie pour remplacer le venin. « Le liquide que j'emploie, écrit-il, est l'ammoniaque, mais il est évident que tout autre liquide ayant une action aussi énergique produirait les mêmes résultats. » On constate par ce texte que Fabre est loin de nier toute action du venin.

Fabre, nier l'action du venin de l'hyménoptère dans la paralysation ou le meurtre de ses proies !! — Ce serait aussi vrai de dire que Lavoisier a nié l'action de l'oxygène dans la composition de l'air. Que n'ai-je la place de développer un peu les justes reproches de M. Thomas, de faire toucher du doigt combien les erreurs de M. Berland sont grosses! L'honorable entomologiste n'est pas seulement aidé par l'ignorance, il l'est par une infirmité du sens critique qui ne le cède guère à celle qu'étalent MM. Rabaud et Picard. L'une et l'autre qualité concourent à l'élaboration du passage sur la *Paralysation des proies*, de son *Catalogue*, où M. Berland ne vise qu'à une chose : dépouiller Fabre du mérite de la découverte qui n'est peut-être pas..... sa plus belle, mais qui est sa plus populaire. Quels efforts pour prouver que le blanc est noir, et quelle salade, juste ciel ! Salade reprise et aggravée dans ce saladier que constitue la partie de la *Contribution à l'étude des Aranéides*, où M. Berland s'en prend à Fabre et que réfute Maurice Thomas au *Bulletin de la*

Société Entomologique de Belgique... Quelle salade ! et comme je regrette de n'avoir pas le temps de... la fatiguer.

Quand le *Mercure* en aura un peu fini avec cet autre magnifique cas clinique qu'est la Campagne anti glozélienne, si analogue à l'antifabrienne, quand les Dussaud, abbé Breuil et autres Vayson de Pradenne nous donneront un peu de paix, je voudrais exposer une bonne fois pour toutes le *Problème de la paralysation*. Problème déjà compliqué, mais dont l'ignare malveillance des ennemis, déclarés ou non déclarés, de celui qui a mis le problème en lumière, de celui qui l'a résolu, réussit à faire un embrouillamini — un *pastis*, au sens marseillais du mot — auquel ces messieurs eux-mêmes ne comprennent maintenant plus goutte.

MARCEL COULON.

LITTERATURE COMPARÉE

Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée, Champion.— F. Baldensperger : *Orientations étrangères chez Balzac.* — Frank L. Schœll (préface d'Emile Legouis) : *Etudes sur l'Humanisme*, etc. — M. M. Gibb : *Le Roman de Bas-de-Cuir*. — F. Walter : *La littérature portugaise et l'Angleterre romantique.* — W. L. Schwartz : *The Far East in Modern French Literature.* — Frank L. Schœll : *Les Paysans de Ladislas Reymont* (Belles Lettres) ; *Introduction aux* dᵉ d°, 4 vol. Payot. — Lucien Maury : *Les Sept frères*, de A. Kivi, trad. Perret (Stock). — J. Wiehl : *Knut Hamsun' s Life and Work* (University Minneapolis). — Anthologie des Conteurs hongrois (Rieder).

La Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée touche à son quarantième volume. Elle a débuté en 1920 par le mémorable ouvrage de M. G. Cohen sur les *Ecrivains français en Hollande.* Tout n'y est point de même qualité. On y relève encore les *Aventures du dernier des Abencérages* par MM. Paul Hazard et J. Durry, l'*Esprit révolutionnaire en France et en Amérique* de Bernard Fay, et l'*Europe littéraire* de Palfrey, dont je ne parle que par ouï-dire. Impossible de tout citer, mais il faut savoir qu'autour de MM. F. Baldensperger et Paul Hazard s'est créé depuis la guerre un centre d'études littéraires internationales qui n'a pas de rival au monde. Je ne discute pas ici le titre de cette discipline nouvelle, son droit à une existence, à une appellation distinctes. Ce serait bien superflu. Je constate seulement les titres et les droits qu'elle s'est désormais créés à la reconnaissance de quiconque estime impossible d'étudier l'histoire littéraire sous un angle exclusivement

national. Universalité, n'est-ce pas, d'ailleurs, la marque même de l'esprit français ?

Les **Orientations étrangères chez Balzac** sont le modèle et la justification des études de littérature comparée. M. F. Baldensperger déploie, dans le maniement de cette masse de faits et d'idées, une force et une souplesse que j'admire. Il est bien trop averti pour inscrire au compte « influences » l'incroyable richesse de « rapports » qu'il a découverts — je dis : découverts — entre la *Comédie Humaine* et l'Europe intellectuelle au temps de Balzac. Il lui suffit de les enregistrer. Mais cet enregistrement est comme celui d'une grande musique. Des quatre coins de l'horizon surgit, vague sur vague, la houle de réminiscences, de lectures, d'émotions exotiques que Balzac, gobeur et dévoreur, a engloutie dans l'Océan *français* de son œuvre. Emerveillements orientaux par les Mille-et-une Nuits — frénésie et horreur par le « Roman Noir » (Walpole, Radcliffe, Maturin, Godwin) — et Panurge, et Yorick, et Werther révélé par Mme de Berny, Allemande, bourgeoise, « matrone sensible » — et Walter Scott et Fenimore Cooper — Lavater, Gall — Hoffmann par Koreff, le pré-Freudien — hallucinations créatrices et diabolisme par Jean-Paul et Faust — véhémences italiennes et espagnoles qui touchent à Stendhal — ésotérisme de Swedenborg et Jacob Boehme qui, sur l'appel de l' « Etrangère », vient s'inscrire au *Livre Mystique* — Slavisme, lois du hasard et du jeu par Wronski — Beethoven et la Musique... Balzac a tout absorbé, réfracté.

Avant la fin de sa vie, il avait, en un sens, réalisé son idéal napoléonien, conquis l'Europe, soumis l'Allemagne, entamé la Russie. « Ses caractères, écrivait Dostoïevski, sont *le produit de l'intelligence de l'univers* » (Cf. Bienstock, *Mercure* 1-XI-24).

Il ne s'agit point de tirer *notre* Balzac vers le cosmopolitisme, mais de montrer :

Qu'en dépit de la qualité toute française des sujets, décors et personnages... son art était animé d'une énergie supérieure à un simple indice national... Nous vivons à une époque où l'on ne va plus très loin avec des valeurs cotées sur une seule place (Bald. XIV). Ignorer les « rapports » de Balzac, c'est déformer le sens de son œuvre et la raison de son succès européen... cet accord implicite entre l'univers par lui créé et les lecteurs épars dans le monde, satisfaits une fois encore — faut-il

dire une dernière fois *à fond* — par des créations issues de France (*ibid* p. 261).

Sur les bas-côtés de ce monument à Balzac européen, M. Baldensperger inscrit en passant (cf. pp. 42-43) des réflexions à lui, pleines de sens et d'humour. qui sont comme l'accent sur la tonique. Ne lui tenez point rigueur d'avoir accumulé citations, dates, références. Il écrit non pour distraire, mais pour enseigner et prouver. Déblayé, mobilisé, le Balzac de M. Baldensperger serait moins convaincant. C'est un maître livre, un livre de maître.

Parmi les autres publications récentes de la même Bibliothèque, le **Stuart Merrill** de Marjorie Louise Henry, avec préface de Francis Vielé-Griffin, tient une place honorable et mérite mieux qu'une mention. Puisse l'occasion s'offrir. L'**Interprétation imaginative de l'Extrême-Orient** dans la littérature française moderne, par M. W. L. Schwartz, contient, finement reliés, débrouillés, analysés, des renseignements qu'on ne trouve nulle part ailleurs sur la très remarquable interpénétration de la France et de l'Asie. C'est aujourd'hui vers le Soleil Levant que « penchés à l'avant... etc. », nous voyons avec M. Schwartz se lever « des étoiles nouvelles ». L'étude de Mlle M. M. Gibb sur le **Roman de Bas-de Cuir** (Fenimore Cooper et son influence en France) témoigne d'une probité intellectuelle et d'un souci d'exactitude qui vont plus loin peut-être que l'intérêt, pourtant réel, du sujet et du livre. La **Littérature Portugaise en Angleterre à l'époque romantique** de M. F. Walter ? C'est un Essai courageux pour débroussailler le moins exploré des terrains romantiques. Les savantes études de M. Frank L. Schœll sur **L'Humanisme continental et l'Angleterre du XVIe siècle** sont d'une autre portée. Elles nous conduisent, dit M. Emile Legouis dans la préface, vers la solution de ce problème Chapman qui touche de si près au mystère shakespearien. « Les découvertes qu'on doit déjà à M. Schœll sont si importantes qu'elles conduisent *nécessairement* (je souligne) à la révision des jugements portés sur le fameux traducteur de l'Iliade. » (E. Legouis.)

§

C'est une coïncidence bien symptomatique qui rapproche ici M. Schœll, érudit de l'humanisme, de M. Schœll, interprète, traducteur et introducteur des **Paysans** de Ladislas Reymont.

Je vous laisse le soin d'en prolonger le sens en constatant que l'histoire littéraire, rajeunie par un nouveau sang, tendue vers l'extérieur et l'universel, échappe allègrement aux bibliothèques et puise aujourd'hui en pleins guérets, pas seulement aux sources filtrées de l'érudition.

Tout a été dit sur l'opulence sociale et littéraire de l'œuvre de Reymont. Reste, après M. Schœll, à la situer dans le roman terrien du Nord. Je dis « du Nord » parce qu'ici le climat commande et distingue. Gel et Neige, des mois durant, divorcent l'homme de la terre septentrionale. L'hiver méditerranéen et subtropical, marque au contraire un maximum de la communion entre sol et habitant. Un jour, nous aurons le roman d'alluvions chaudes par un fellah, un Hindou, un Congolais, comme nous avons déjà des romans du Veldt et des Pampas. La littérature terrienne changera de caractère en changeant de latitude.

Autour de caractères puissants, autour d'une *action* animale, les *Paysans* de Reymont forment, comme l'indique Franck Schœll, le panorama le plus complet de la vie champêtre dans l'hémisphère Nord. Les *Sept Frères* du Finlandais Zivy, que M. Lucien Maury nous a rendu le grand service de faire connaître en France, sont quelque chose de très beau, de très grand aussi, et de très différent : une épopée humaine et nationale, symbolique et littérale à la fois, mais que n'habitent ni le tourment de la terre ni le tourment de la chair ; où gît, au fond, une vaste moralité ; qui épouse la courbe de l'évolution humaine et finit en apothéose de l'ordre rustique. Qu'on relise, pour se convaincre, ce qui me semble être la clef du livre, savoir : le monologue d'Aapo (pp. 283-285). Les **Sept Frères** ne sont pas un roman de la *terre*, mais une grande fresque de *l'homme* et de son destin par un Homère finlandais.

Par ce qu'il y a d'éternel et d'universel en toute culture *de plaine*, traits nationaux à part de caractère ou d'esprit, Reymont est, au contraire, en pleine pâte paysanne : charnue, farineuse et lactée. Lipce est le frère des gros villages flamands, briards, beaucerons, magyars, latviens, qui se trouvent, en conserve, dans la littérature spécifiquement cul-terreuse. Il diffère des hameaux grêles de bocages, de montagnettes, de montagnes, depuis la Cornouaille presqu'à la Provence, en passant par Bretagne et Vendée, Auvergne et Quercy, où nous avons depuis long-

temps appris à discerner autre chose que le sens de la terre.

Des quatre romans de **Knut Hamsun** que nous ont révélés les Editions Rieder (*La Faim* ; trad. Sautreau ; *Un Vagabond joue en sourdine*, id. ; *Victoria*, trad. S. R. Peyronnet ; *Au Pays des Contes*, id.),le second seul respire les fleurs et le fumier. Mais Hamsun a écrit aussi *Markens Gröde* (La Poussée du sol) qui résume, par l'intérieur, la conquête du sol en pays boréaux. Tout ce que les Canadiens et les Américains du Nord ont mis dans leur immense littérature de pionniers et de « settlers » est là (et plus encore), mais comme le monde dans l'atome. Ni la *conquête* du sol, source des littératures coloniales, mère de l'exploit individuel — ni la *nostalgie* du sol dont procède le roman de terroir, aujourd'hui triomphant en France, n'inspirent cependant le véritable roman de la terre. Il y faudra revenir. *Les Paysans*, de Reymont, sont l'axe d'une étude encore à faire sur la Glèbe dans les littératures contemporaines. Et, dans les *Paysans*, la profonde correspondance entre la *Glèbe* et la *Femme* me paraît un point de vue central. « Jagusia tomba dans la même sainte impassibilité que sa terre natale... L'âme de Jagusia était comme cette terre immense et inconsciente de soi, puissante et sans volonté, inerte mais immortelle ; elle enfante parce qu'il le faut ; elle règne, crée et détruit parce qu'elle le doit ; elle est, parce qu'elle doit être... (*L'Automne*, p. 181).

Mémento. — Pour ne pas indéfiniment en retarder mention, signalons ici, quittes à en reparler, plusieurs ouvrages, dont quelques-uns fort importants : Emile Dermenghem : *Thomas Morus et les Utopistes de la Renaissance* (Plon) ; L. Dumont-Wilden : *La Vie du prince de Ligne* (Plon) — Stefan Zweig : *Marceline Desbordes Valmore* (Insel-Verlag zu Leipzig) ; même auteur : *Balzac-Dickens* (Kra). — Woodrow Wilson : *George Washington* (Payot), livre futile et grave, n'apportant rien de neuf ni comme fait ni comme interprétation, mais assez curieux comme révélation précoce d'un auteur médiocre qui devint chef d'Etat. — Robert d'Aancker ; *Les Traductions d'Antoine Stettler* (Chandelier, Berne). — M. A. Clarke : *Heine et la Monarchie de Juillet* (Rieder). — Lewis Paget Shanks : *Flaubert's Youth* (John Hopskins, Baltimore). — H. G. Wells : *Un Rêve, une Vie...*, très bonne traduction de Louis Labat (Albin Michel). — Angelo Maresca : *Stéphane Mallarmé* (Littorio, Rome).

ABEL CHEVALLEY.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Que lit-on en Suisse romande ? — Hommage à la *Revue de Belles-Lettres*. — Disparition de la *Semaine littéraire*. — Remarques sur la *Revue de Genève*. — Mémento.

La vie littéraire d'un pays ne s'inclut pas entièrement dans les œuvres de ses écrivains. Pour la bien connaître, il faut parfois abandonner les livres et s'occuper des lecteurs, sans oublier la presse, l'industrie de l'édition et le commerce des libraires.

On lit beaucoup en Suisse romande. Mais que lit-on ?

D'abord, des journaux et des périodiques. Aucune région du monde ne produit pareille abondance de quotidiens locaux, d'organes corporatifs, de feuilles spécialisées. Ces dernières recrutent leurs abonnés dans une profession — commerce, agriculture, artisanat, médecine, barreau, armée, enseignement, etc.; — dans une confession religieuse, une classe sociale, un parti politique — catholicisme, sectes protestantes, associations patronales, syndicats ouvriers, groupes, mouvements, ligues et sociétés de toutes sortes — ; ou encore parmi les amateurs d'un plaisir, d'un passe temps, d'un sport déterminés — théâtre, cinéma, radiophonie, canotage, alpinisme, tir, football, automobile, gymnastique. Quand on feuillette un annuaire de la presse helvétique, ce qui frappe, c'est — particulièrement dans les cantons de langue française — la pénurie d'entreprises consacrées, avec un minimum de gratuité et d'éclectisme, à la culture de l'esprit, aux idées générales, c'est-à-dire à ce qu'il faut bien appeler, faute d'un terme plus précis, la littérature.

Avons-nous des revues littéraires ? J'en connais, à l'heure actuelle, une seule où s'exprime, sans préoccupations d'ordre pratique, l'amour désintéressé de l'*écriture*. C'est la **Revue de Belles Lettres**. Je ne pense pas que son tirage ait jamais dépassé quelques centaines d'exemplaires et, si elle continue à vivre depuis cinquante-cinq ans, cela tient sans doute à cette circonstance qu'elle sert de bulletin amical à une société d'étudiants.

Elle mérite un très particulier hommage. Rédigée par des jeunes gens — dont la plupart ne seront jamais des gens de lettres, heureusement pour eux —, elle contribue fortement à maintenir dans la jeunesse universitaire le goût de la lecture et le culte de cette élégance inutile qui se nomme l'intelligence.

Le propre d'une revue d'étudiants, c'est de s'affirmer toujours « moderne ». Pourrait-elle ne pas l'être, alors que ses collaborateurs se renouvellent d'année en année, lui conférant ainsi le privilège d'appartenir à des « moins de trente ans » ? Moderne, elle doit le paraître bien plus encore aujourd'hui que naguère, puisque des communications rapides et faciles avec toutes les capitales de l'esprit permettent aux modes intellectuelles, même aux plus fugitives, de pénétrer instantanément jusqu'au fond de nos plus paisibles bourgades.

Dans les livres comme dans leur propre expérience, les rédacteurs de la modeste feuille apprennent à connaître leur temps. Les candides lecteurs auxquels parvient le reflet de leurs découvertes s'habituent, eux aussi, à sonder du regard des horizons plus vastes. Et cela n'est pas sans intérêt.

Comme leurs aînés imitaient France et Barrès, ces étudiants démarquent à leur tour Proust, Giraudoux, Cendrars, Cocteau, à moins que ce ne soit Soupault ou Aragon D'aucuns même découvrent saint Thomas. Que de futurs notaires et des aspirants potards se divertissent à ces jeux, voilà, direz-vous, qui n'a pas grande importance. Hé ! Hé ! rien n'est moins sûr ! Y aurait-il parmi eux quelques snobs que je n'y verrais aucun mal. C'est le snobisme passif qu'il faut mépriser. Le snobisme actif doit être encouragé, car ceux qui s'y livrent avec quelque énergie finissent toujours par en sortir.

Je ne demande pas à la *Revue de Belles-Lettres* de nous révéler plusieurs chefs-d'œuvre par an : il me suffit qu'elle serve de ventilateur à l'atmosphère des tavernes où la jeunesse pense apprendre à vivre. Que les nouveaux conspuent les anciens, c'est dans l'ordre ! Qu'ils ne craignent pas, surtout, de troubler l'eau des mares ! Après quoi, si, de fois à autre, l'un d'eux rejoint la petite troupe des écrivains « sérieux » dont la première gloire fut de se voir imprimés dans un de leurs cahiers à couverture verte, ce sera très bien !

Si l'éloge qui précède avait besoin de plus amples justifications, il les trouverait dans le fait que la **Semaine littéraire** de Genève vient de disparaître après trente-cinq ans d'existence, aggravant à l'extrême la disette de périodiques dévoués aux bonnes lettres. Elle n'avait rien, certes, d'une revue d'avant-garde. D'inspiration bourgeoise et protestante, elle se refusait

néanmoins à porter des œillères et s'ouvrait volontiers, bien qu'avec prudence, à tous les courants de la pensée.

Parmi les écrivains romands qui, depuis un quart de siècle, ont acquis quelque notoriété, on en trouverait bien peu qui n'aient rien donné à la *Semaine littéraire*. M. Edmond Rossier y faisait de bonnes chroniques politiques. Avant lui, pendant la guerre, Albert Bonnard s'y était illustré dans le même domaine. M. Charly Clerc, succédant à MM. Robert de Traz et Alexis François, y commentait chaque mois, dans la *Vie en Suisse*, le mouvement des esprits entre la Sarine et le Jura.

Cette petite feuille s'efforçait également de faire connaître aux Suisses de langue française les ouvrages écrits dans les autres provinces linguistiques de leur pays. Elle était hospitalière aux écrivains de France, dont certains, comme MM. Camille Mauclair et René Gillouin, lui apportaient une collaboration régulière et fort appréciée. Cette année même, elle avait publié des traductions de Rilke et de Hugh Walpole.

M. Louis Debarge, fondateur de la *Semaine*, après l'avoir administrée lui-même jusqu'en avril dernier, s'était résolu à en remettre la responsabilité financière, à partir du 1er mai, à une grande maison de librairie. Il en gardait la direction littéraire. A la fin d'octobre, les nouveaux administrateurs adressèrent à leurs abonnés cet avis :

La dureté des temps et les nombreuses difficultés économiques qui entravent la marche des entreprises intellectuelles ne nous permettent plus d'assurer la publication de la revue sans un déficit important ; aussi nous sommes-nous trouvés dans l'obligation de renoncer.

On se défendrait de jeter le moindre doute sur la véracité de cette affirmation si, dans son dernier numéro, M. Debarge, prenant congé de ses lecteurs, n'avait écrit ceci :

J'aurais voulu pouvoir exposer ici les événements qui se sont déroulés depuis lors et qui aboutissent aujourd'hui à la disparition de la *Semaine littéraire*. La maison Payot, propriétaire de la *Semaine*, en a jugé autrement.

Personne, peut-être, n'est entièrement responsable et tout le monde l'est un peu. On se demande, par exemple, si le directeur n'a pas attendu trop longtemps avant de lancer son S.O.S. et s'il a mis en œuvre tous les moyens susceptibles de prévenir la désertion de sa clientèle. Celle-ci, à son tour, n'aurait-elle pas

dû se montrer moins apathique ? Ne faut-il pas attribuer la catastrophe à un manque de liaison, à un défaut de confiance entre rédacteurs et public ?

Quoi qu'il en soit, ce naufrage — où des sauveteurs sont accourus, sans réussir, semble-t-il, à faire agréer leurs bons offices — constitue un symptôme des plus alarmants. Nous n'avons aucune raison de ne pas croire M. Debarge, lorsque, ayant énuméré les obstacles que le temps de l'après-guerre avait semés sur sa route, il conclut : « Cependant, malgré tout, la *Semaine* surmontait la crise. Elle restait, et de beaucoup, la revue la plus répandue du pays suisse romand ». Alors, de deux choses l'une : si, malgré la primauté dont se flatte son directeur, une feuille littéraire — qui n'était pas l'apanage d'un cénacle, mais un organe de large vulgarisation — n'a pas assez de lecteurs pour vivre sans apporter un déficit à ceux qui l'administrent, cela signifie qu'un peuple de près d'un million d'habitants se fiche de sa littérature nationale comme de colin-tampon. Si, reconnue viable, elle a pu être supprimée du jour au lendemain, sans autre forme de procès, pour satisfaire aux convenance personnelles de ses gérants, cela démontre que le ravitaillement intellectuel du pays n'est pas assuré par ceux qui en ont la charge, puisque sa librairie la plus puissante juge superflu d'entreprendre un effort pour conserver au public et aux écrivains le seul hebdomadaire qui servît sans étroitesse l'intérêt général des lettres romandes. Que l'on adopte l'une ou l'autre hypothèse, on ne peut tirer de l'événement que des réflexions affligeantes.

Les abonnés de la *Semaine littéraire* sont avertis par MM. Payot et Cie que cette publication a été cédée à la **Bibliothèque universelle et Revue de Genève** et qu'ils recevront, jusqu'à la fin des abonnements en cours, le service de cette dernière, « synthèse de l'ancienne et importante *Bibliothèque universelle* — si étroitement mêlée depuis plus d'un siècle à la vie intellectuelle de notre pays — et de la *Revue de Genève* plus récemment fondée, organe reconnu de cette culture internationale dont la Suisse est en quelque sorte le lieu d'élection ».

Ainsi donc, non seulement la barque de la *Semaine* est à la côte, mais des anthropophages ont dévoré marins et passagers Ce n'est point certes contre M. Robert de Traz que l'on porte cette accusation de cannibalisme. En fondant la *Revue de Genève*

au lendemain du jour où la Société des Nations s'installait dans l'acropole de Calvin, il obéit à une inspiration heureuse. Actuel et vivant, dirigé avec intelligence et énergie, international sans être internationaliste, introduit et défendu dans tous les pays du monde par des collaborateurs de premier ordre, le nouveau périodique ne tarda guère à s'avérer utile et vigoureux. Quand il absorba la vieille *Bibliothèque universelle et revue suisse*, qui se mourait à Lausanne, on se garda bien de récriminer : il tombe sous le sens que la Suisse romande n'est pas assez riche pour s'offrir le luxe de deux revues mensuelles d'aspect sérieux, paraissant en fascicules pesants et destinées l'une et l'autre à promouvoir, sur le terrain des réalités pratiques comme dans le ciel de la pensée pure, le règne de la « culture internationale ». Il était donc logique et opportun de sacrifier la vieille à la jeune, l'endormie à l'éveillée.

Aujourd'hui, c'est autre chose et je prétends que la *Revue de Genève*, malgré des progrès continus, nettement exprimés par les sommaires de ses derniers numéros, ne saurait remplacer la défunte *Semaine*. Celle-ci, je l'accorde, était loin de réaliser l'idéal de la feuille « littéraire » que je souhaiterais à mon pays. Pourtant, je le répète, elle jouait un rôle singulièrement utile. Ce rôle, on ne voit pas très bien comment la revue de M. de Traz pourrait le reprendre. D'abord, une publication mensuelle n'exerce pas la même influence, ne répond pas aux mêmes besoins qu'une gazette hebdomadaire. Ensuite, celle dont il s'agit ne pourrait se donner un caractère plus romand qu'au préjudice de son action cosmopolite, ce qui, sans doute, ne lui agréerait point. Enfin, si même elle prenait ce parti, on éprouve quelque peine à concevoir l'élaboration d'un programme susceptible de rassembler deux publics aussi différents que celui de M. Debarge et celui de M. de Traz.

Mémento. — I. — Je dois des excuses à M. le pasteur William Cuendet pour l'avoir comparé, sur la foi d'un tiers, à M. l'abbé Bethléem. Les deux lettres charmantes de bonne humeur qu'il a bien voulu m'adresser me prouvent surabondamment que je m'étais, ou plutôt que j'avais été trompé. Sur un grand nombre de sujets, les opinions de cet aimable confrère sont fort éloignées des miennes et je ne saurais m'engager à ne les point combattre. Mais il les défend avec trop d'esprit pour que je ne trouve plaisir à confesser mon erreur.

II. — Ouvrages reçus : *Le Voyage au Brésil de Jean de Léry (1556-1558)*, avec une introduction par Charly Clerc (Paris, Payot) ; *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, tome VIIIe (Paris, Colin).

RENÉ DE WECK.

LETTRES RUSSES

Arthur Luther : *Geschichte der Rusischen Literatur*, Bibliographisches Institut, Leipzig. — Pierre Kowaleswsky : *N. S. Leskov, peintre méconnu de la vie russe*, Les Presses Universitaires de France, Paris. — N. S. Leskov : *Le Vagabond ensorcelé* (trad. par Boris de Schloezer), Schiffrin, Paris. — Nicolas Gogol : *Lettres sur l'Art, la Philosophie, la Religion* (trad. par Marc Séménoff), Librairie Alcan, Paris. — *Journal intime* d'Alexis Souvorine (trad. par M. Lichnewsky) ,Payot, Paris. — Léon Tolstoï : *Journal intime inédit* (trad. par J. Chuzeville et W. Pozner), 2 vol., Editions du Trianon, Paris, et 2 vol. tirage ordinaire, Ed. Fasquelle, Paris.

Une remarquable histoire de la Littérature russe — **Geschichte der Russischen Literatur** — vient de paraître en Allemagne. L'aubaine est assez rare pour qu'il vaille la peine de la signaler aux lecteurs de cette revue, Français ou Etrangers. L'auteur, M. Arthur Luther s'est fait connaître en Russie, il y a quelque vingt ans, par des études sur la jeune littérature allemande (il collaborait alors à la *Balance*, le principal organe du symbolisme, dirigée par V. Brussov), et simultanément en Allemagne par des études sur le symbolisme russe.

Nous devons à la justice de déclarer qu'il n'existe nulle part d'ouvrage aussi complet que celui-ci. Les notices de Rambaud non seulement ne sont plus à jour, mais seraient sujettes à révision ; quant à l'ouvrage de M. Waliszewsky, tentative méritoire certes, il ne se distingue ni par l'information ni par un sens critique suffisamment objectif.

M. Luther nous avertit que son livre ne s'adresse pas aux spécialistes — on sait ce qu'un Allemand peut entendre par là — mais à un public cultivé de seconde zone, déjà familiarisé avec les principales œuvres de la littérature russe. Partant de ce point de vue, l'auteur est resté fidèle aux grandes lignes constructives. Il insistera donc davantage sur les influences ou les réactions d'école à école. Tout un côté nouveau pour le lecteur européen qui ne voyait guère jusque-là dans les grands écrivains russes que des phénomènes exceptionnels, le plus souvent difformes ou involontairement caricaturaux.

La place qui m'est réservée pour cette rubrique ne me permet

pas une analyse même succincte d'un ouvrage de ce genre. Il suffit, pour en signifier l'importance, de mentionner que la seule partie intitulée *Die neueste Zeit*, et qui va de la période « réactionnaire » d'Alexandre III au bolchevisme inclusivement, ne comporte pas moins de 100 pages in-4°. Je crois bien que M. Luther y énumère, sans en omettre un seul, tous les auteurs qui se sont fait un nom durant ces quarante dernières années, avec dates et références à l'appui. Un chapitre important est consacré aux deux écrivains les plus représentatifs de la fin du XIXe siècle : Tchekhov et Sologoub, chez qui M. Luther signale « l'apogée du pessimisme », *Des hohe Punkt des Pessimismus*. Parmi les annonciateurs de la révolution, Gorky, Andreiev sont naturellement l'objet d'une attention spéciale — mais les noms de Skitalets, Goussev-Orenbourgski, Kouprine surtout, obtiennent plus que le droit d'une simple citation. Le magnifique prosateur qui a nom Ivan Bounine voit son œuvre caractérisée au chapitre intitulé *Décadents et Symbolistes*, bien qu'il ait été aussi l'un de ces annonciateurs et qu'il ne soit symboliste que par accident, au sens où l'entendaient Gœthe et Dostoïevski, et dans la mesure de son réalisme « toujours plus âpre », constate M. Luther lui-même.

L'un des derniers chapitres : *Entre deux révolutions*, met en lumière et caractérise d'une façon très exacte les deux talents les plus originaux de cette époque : l'un poète, Alexandre Blok, et l'autre, Alexis Rémizov, poète aussi à sa manière, à qui toute une partie de la jeune littérature russe, après les insanités de l'imaginisme révolutionnaire, doit le retour à une tradition d'essence populaire, qui ne sacrifie pas l'observation directe à l'unique souci de l'expression personnelle.

Un grand nombre de documents de tout genre — iconographiques et typographiques — achève de donner à cet ouvrage un caractère qui l'éloigne de toute idée d'une compilation banale.

§

M. Pierre Kowalewskv, docteur en Sorbonne, a consacré sa thèse publiée aux Presses Universitaires de France à **N. S. Leskov**, en qui, dès le sous titre, nous est signalé un peintre méconnu de la vie nationale russe. La découverte de Leskov est un de ces phénomènes d'après-guerre qui n'ont pas lieu de surprendre. Lorsqu'une tradition se déchire, c'est bien en deçà de l'usure qui a provoqué l'accident que l'on doit renouer la chaîne. Chez

Leskov, les caractéristiques du Russe l'emportent si nettement qu'elles excluaient presque ce fameux « trait d'universalité » dans lequel Dostoïevski voyait leur complément, et pour ainsi dire leur fleur. Et certes il n'a rien du génie accueillant d'un Pouchkine. Il croyait cependant au bienfait de la culture et se sépara de L. Tolstoï, nous dit son biographe, à cause des idées négatives du solitaire d'Iasnaïa-Poliana :

Renier la civilisation, retourner à la terre, comme le prêchait L. Tolstoï, c'était, pour lui, revenir en arrière, renoncer à toutes les espérances, se mêler au produit de la nature.

Le barbare, a dit Maurras, reconstruit tout de première main.

Leskov, qui n'était pas sans voir les dangers du nihilisme — formule radicale de l'opposition en ce temps-là — se rendait compte également des vices de l'autocratie. Cela lui fournissait, à l'occasion, une excellente dose d'humour qui, joint à son goût naturel de la vie, le retint de s'abandonner à un pessimisme exagéré.

M. Kowalesky note l'échec partiel qui a frappé jusqu'ici toutes les traductions de Leskov, aussi bien en Allemagne qu'en France, et il en donne les raisons. La principale est, d'après lui, la complexité même de son œuvre, qui nécessiterait tout un appareil de notes et de commentaires. A ce titre, l'ouvrage qu'il nous présente est donc doublement précieux, puisqu'il nous fournit l'un et l'autre et sert en même temps d'introduction indispensable.

Mais pour nous, Leskov est surtout le peintre de *toute une catégorie* de la vie nationale russe. A côté des propriétaires et des paysans, des aristocrates et des ouvriers, il y a les gens d'Eglise, le clergé qui constitue un monde assez à part, et dont les passions se jouent sur un autre plan. Leskov, en s'appropriant ce domaine, a su le rendre inaliénable par la création d'un style unique, où se fondent les éléments du parler populaire avec les tournures familières au langage biblique.

M. Denis Roche, le traducteur bien connu de Tchekhov, a naguère réuni dans *Gens d'Eglise* un certain nombre de récits de ce genre. Avec *le Pèlerin Enchanté*, antérieurement traduit par V. Derély, c'était à peu près tout ce qu'on possédait de Leskov en français. De cette dernière œuvre M. Boris de Schloezer donne une version très vivante qui forme le dernier volume de la belle collection russe publiée chez Schiffrin.

Le titre choisi par M. Boris de Schlaezer, **Le Vagabond**

Ensorcelé, moins littéralement exact que celui qu'avait adopté Derély, a non seulement l'avantage de ne prêter à aucune équivoque, mais répond avec une exactitude plus sensible aux données de la nouvelle de Leskov. Cette œuvre cyclique à la façon des *Ames Mortes* — toutes proportions gardées — rassemble dans le personnage d'Ivan Sévérianovitch, tour à tour paysan, dompteur de chevaux, etc..., les défauts et les qualités de l'homme russe tel que nous l'avons connu d'après les grands romanciers du XIXe siècle. Après tous ses déportements, qui lui sont autant d'expériences nécessaires, on le retrouve moine et travaillant à une dernière entreprise : celle du salut de son âme.

Quelque riche en péripéties que soit cette œuvre, l'observation du romancier n'est jamais en défaut. Ce mélange d'imagination, de réalisme, de lyrisme et d'humour constitue proprement le génie de Leskov. Ces qualités presque toujours coïncident avec les dons du style et de la composition. Encore un mérite que la critique russe actuelle se plaît à reconnaître chez Leskov.

§

Le recueil de **Lettres sur l'Art, la Philosophie, la Religion**, publié par M. Marc Séménoff, initie le lecteur français à la pensée secrète de l'auteur des *Ames Mortes*. Nicolas Gogol lui-même y apparaît un peu comme un de ces personnages de roman dont nous avons parlé plus haut.

Et cependant — note avec opportunité M. Marc Séménoff dans une phrase un peu maladroite, — Gogol a accompli ce qu'il croyait ne pas appartenir à sa mission d'écrivain : il a déterminé une époque dans la littérature russe. Mais il n'a pas eu le temps de satisfaire à ce qu'il pensait relever de sa mission d'homme : il n'a pas été un philosophe, un apôtre.

La position de Gogol n'en est pas moins fort nette en face de la lettre de Bielinsky, où le fameux critique se fait le champion du positivisme européen. « Etudiez mieux la nature du peuple russe — lui écrivait Bielinsky — et vous vous apercevrez de son profond athéisme. Il possède encore beaucoup de superstition, mais n'a plus de trace de religiosité. »

Toutes ces lettres témoignent des durs combats extérieurs et intérieurs que Gogol eut à soutenir pour parfaire en lui la notion de ce qu'il considérait comme son devoir d'écrivain. La lettre datée de

1846, écrite après qu'il se fut décidé à brûler la seconde partie des Ames Mortes, nous donne une clef de ce réalisme morose, cruel, cynique — et inconcevable à tant d'esprits modelés selon la pure doctrine humaniste :

Présenter la haute noblesse de notre nature ne conduit à rien qu'à provoquer un orgueil vide et de la jactance Nombreux parmi nous sont les êtres qui vantent exagérément les qualités russes... Il est une heure où il devient impossible d'inciter au beau la société, la génération entière, avant de lui révéler toute la pronfondeur de sa bassesse actuelle.

Et voici, cueillie au passage, une observation qui ne manque pas de finesse :

Chez nous, avant d'avoir agi on loue déjà l'action on se vante de l'avenir.

Le traducteur a fait précéder son choix d'une utile préface, où le souci d'une explication déterministe risque de paraître un peu tendancieuse.

§

La maison Payot, dont le catalogue est déjà si riche d'œuvres historiques, a publié, en même temps que le journal de Pobiédonostsev et celui de la générale Bogdanovitch, le **Journal intime** d'Alexis Souvorine, l'ancien directeur du *Novoïe Vremïa*, qui en cette qualité touche de plus près sinon à la littérature, du moins au monde des lettres. La première note de ce journal (1887) nous montre un Dostoïevski pris sur le vif et se demandant ce qu'il ferait si quelqu'un venait à brûle-pourpoint lui annoncer : « Le Palais d'Hiver va sauter tout à l'heure, j'ai remonté la machine. » Souvorine ayant déclaré que lui-même ne dénoncerait pas l'auteur de l'attentat :

Moi non plus, avoue Dostoïevski. Pourquoi ? C'est horrible. C'est un crime. Il se peut que nous ayons pu le prévenir.... Mais les libéraux ne me l'auraient pas pardonné. Personne ne sait comment agir, non seulement dans les circonstances les plus difficiles, mais aussi dans les plus simples.

Cette vue du grand romancier semble bien aussi être partagée par A. Souvorine. Mais il ne s'en indigne pas, lui. Tout au long du journal, le ton reste froid, détaché, parfois railleur — souvent d'un scepticisme qui émeut plus que les sentiments d'une âme en révolte. Il faut lire entre autres les pages qui ont trait à la catas-

trophe survenue au champ de Khodinka, le jour du couronnement de Nicolas II, où plusieurs milliers de spectateurs trouvèrent la mort par suite d'un service d'ordre défectueux. La sèche analyse que fait M Souvorine de ce dossier surpasse en horreur tout ce qu'il est possible d'imaginer.

A Paris, Souvorine voit Zola et nous introduit chez Alphonse Daudet dont la figure ravagée lui cause une impression pénible.

Je suis devenu meilleur — lui confie le romancier de *Sapho*. — Les souffrances améliorent l'homme.

Et parlant de son fils, Daudet assure qu'il est mystique :

Nous sommes deux amis et deux frères, mais nous n'avons pas assez de place. Si nous nagions dans le même fleuve, nous nous querellerions. Rien de commun entre nous deux. Des pensées, des idéals complètement différents ; il aspire à l'anarchie.

Ce dernier trait situe ces notes à leur date. Mais voici pour finir une remarque profonde et vraiment suggestive. Elle est de 1907 :

Tout ou rien. — Plus le peuple souffre, mieux s'en trouve la révolution. L'ancien régime tendait à devenir constitutionnel. C'est alors qu'on a tué Alexandre III. C'est que nous ne voulons pas de réformes modérées. Il ne faut pas s'instruire, car l'école n'est pas vraiment démocratique ! Il ne faut pas obéir à aucune autorité tant qu'elle n'émane pas du peuple ! Il ne faut pas s'occuper d'agriculture tant que toutes les terres n'appartiennent pas au peuple. Il ne faut pas travailler dans les usines tant que la journée de huit heures n'est pas appliquée. Impossible de vivre tant que tout n'est pas reconstruit conformément aux idées des socialistes révolutionnaires. Ce n'est pas l'homme qui importe, mais la formule.

La traduction de M. Lichnevsky est claire, sans lourdeurs. L'orthographe des noms propres toutefois serait sujette à révision. C'est ainsi que le concurrent de Drumont au siège de député d'Algérie se trouve baptisé du nom beaucoup trop languedocien de Raynac.

§

L'année 1928 verra célébrer le centenaire de la naissance de Léon Tolstoï. La publication du **Journal intime** apporte au critique certaines révélations qui ne peuvent désormais être passées sous silence. Jusqu'alors, en effet, il était admis de situer la

conversion de Tolstoï à un âge déjà fort avancé de sa carrière d'écrivain. Nul n'était censé ignorer que dans sa jeunesse L. Tolstoï n'avait pas mené précisément la vie d'un ascète, et maints détails de son journal pourraient à la rigueur renforcer cette opinion. « Et vous, demanda-t-il un jour à Anton Tchekhov, avez-vous été bien cochon étant jeune ? Quant à moi je fus un terrible b.... » Et il lâcha le mot le plus obscène. C'est du moins ce que raconte Maxime Gorki dans ses Souvenirs sur Léon Tolstoï.

La confession intime n'est pas aussi brutale. Pour mieux dire, elle revêt un ton qui exclut ce je ne sais quoi de complaisant qu'on relève dans l'apostrophe à Tchekhov. La première note est datée de 1855 et vibre comme un coup de clairon : « 1er janvier. Parti en campagne avec la division. Bonne humeur et bonne santé. » Dans la seconde, L. Tolstoï avoue s'être affreusement enivré, mais se flatte encore de cette bonne humeur et de cette santé. Attention... de longtemps on ne l'y reprendra plus. Un sourd travail d'amendement se fait en lui. Il aspire à se corriger de ses défauts et de ses vices, notamment de la paresse, de l'ivrognerie et du jeu. Pour cela il ne néglige aucun des petits moyens, en quoi déjà il s'avère bon psychologue. Et pendant des jours, inlassablement, avec une obstination de derviche, on le voit noter ses manquements aux règles qu'il s'est prescrites.

Durant le siège de Sébastopol, où L. Tolstoï, comme on sait, prit une part active, il ne se croit pas dispensé de ce contrôle sur lui-même. Le 20 septembre 1855, il observe :

De belles femmes en nombre infini, la luxure me travaille. Les Français ont tourné le détachement de Fatsialy qui a reculé.... N'ai fait ni bien ni mal... Je périrai si je ne me corrige — note-t-il le lendemain. — Orienter toutes les forces de mon caractère vers mon perfectionnement... Mon but principal dans la vie est le bien de mon prochain et les buts accessoires : la gloire littéraire fondée sur le profit et le bien des autres.

On voit assez par là quelles sont les préoccupations du moraliste naissant — et qui naît contemporainement à l'écrivain. Dès 1863, les traits essentiels du futur apôtre sont acquis. Il a déposé l'uniforme, il est époux et père. En outre il a pris contact avec la vie des paysans, il s'intéresse aux questions de pédagogie, et plus d'une fois ses pensées ou ses rêves d'avenir prennent un tour

mystique. L'artiste s'est depuis longtemps révélé : nous avons assisté, grâce aux notes du Journal intime, à la gestation des premiers récits et nouvelles. Déjà il porte en lui l'œuvre qui doit faire briller son nom au zénith. Mais peut-être est-ce dans les notes du voyage en Suisse, brèves, nues et si rapides qu'elles font songer au déclic d'un appareil instantané, qu'on surprend le mieux les qualités d'observation de Tolstoï. C'est un œil qui enregistre les moindres mouvements et les décompose. Et certes, nul n'oserait dire que c'est de l'art, puisque l'art est avant tout synthèse. Mais tous les éléments qui serviront un jour à cette synthèse, nous les apercevons déjà dans cette extraordinaire faculté visuelle.

Comme le titre l'indique, nous avons ici affaire à un Journal intime — c'est-à-dire qui n'a pas été écrit en vue de la publication. Le lecteur serait donc mal venu de lui reprocher certain décousu, la naïveté ou l'insignifiance de détails que les traducteurs, ici moins qu'ailleurs, ne se sont pas cru autorisés à retrancher. Des commentaires de MM. Khiriakov, S. Melgounov et T. Polner accompagnent ce texte, en grande partie inédit, même en russe, et que la jeune maison d'édition Le Trianon a publié pour la première fois avec des bois du graveur Lébédeff. Une édition ordinaire, également en deux volumes, a paru chez Fasquelle.

JEAN CHUZEVILLE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Marco Romano : *Problèmes politiques de l'organisation sioniste*, Rieder. — Charles Pomaret : *Depuis le 11 mai*, Editions de la Renaissance. — John Pepper : *Les Etats-Unis de l'Europe socialiste*, librairie de l'Humanité. — J. Okhotnikov et N. Batchinsky : *La Bessarabie et la paix européenne*, Association des Emigrés bessarabiens. — M. N. Roy : *La Libération nationale des Indes*, Editions sociales internationales. — Semaoen : *L'Indonésie a la parole*, Editions sociales internationales.

Les **Problèmes politiques de l'organisation sioniste** dont s'occupe M. Marco Romano sont ceux de ses rapports avec les Arabes et avec l'Angleterre.

Quant Theodore Herzl, en 1896, publia *L'Etat Juif*, il se basa sur l'intolérance plus ou moins grande dont les Juifs étaient l'objet pour demander pour eux un foyer, un territoire. Il n'avait à ce moment aucune préférence géographique, mais avant août 1897, étant entré en relations avec les Hoveve-Zionistes, « il dut se rendre compte qu'il y avait de par le monde une terre à laquelle

a rêvé le peuple juif pendant 20 siècles, et que l'Etat Juif pouvait seulement être fondé en Palestine et nulle part ailleurs ». Le 1er Congrès sioniste (Bâle, 1897) admit comme but : « La création en Palestine pour le peuple juif d'un asile garanti par le droit public. »

Pendant longtemps, les Juifs pensèrent que « pour la réalisation de leurs plans, ils ne rencontreraient d'entraves que dans la Turquie, la France et la Russie » ; aussi quand la France et l'Italie adhérèrent à la déclaration Balfour leur donnant un foyer en Palestine, crurent-ils que leur rêve allait se réaliser :

Qu'entendez-vous par « foyer garanti par le droit public » ? demanda-t-on en février 1919 à Weizmann, le chef des Sionistes. « Que la Palestine devienne juive comme l'Angleterre est anglaise », répondit-il.

Mais quand les Juifs voulurent occuper le « foyer », ils s'aperçurent qu'il était habité déjà par des Arabes et des Chrétiens. Les premiers surtout étaient nombreux, 7 à 800.000. Ils prouvèrent par des émeutes qu'ils n'avaient pas l'intention de se laisser dépouiller.

A quel point est aveugle la politique, écrit M. Romano, l'histoire du Sionisme le démontre. Pendant un quart de siècle, le Sionisme a été discuté sous toutes ses phases, par amis et ennemis, Juifs et non Juifs, et personne à aucun moment n'avait songé aux Arabes.

En présence de la résistance de ceux-ci, Juifs et Anglais « tressaillirent », puis, le 3 juin 1922, ces derniers agirent : M. Churchill adressa à l'Organisation sioniste une lettre répudiant la formule de Weizmann :

Des déclarations sans fondement, disait-il, ont été faites tendant à prouver que l'objet en vue est de créer une Palestine entièrement juive ; on s'est servi de formules telles que celle-ci : « La Palestine doit devenir aussi juive que l'Angleterre est anglaise ». Le gouvernement de S. M. considère que la réalisation de ce désir est impraticable et il n'a pas cet objet en vue ; il n'a pas davantage et à aucun moment, comme la Délégation arabe semble le craindre, envisagé la disparition ou la subordination de la langue ou de la culture arabes en Palestine.

L'Organisation Sioniste dut s'incliner. Le 15 juillet 1922, elle s'engagea « à faire concorder son activité future avec ses principes ». L'émoi fut grand parmi les Sionistes. L'Organisation se rendit compte que désormais il ne pouvait plus s'agir pour les Juifs que d'occuper les places vides en Palestine et de les occuper

le plus vite possible, car la population arabe s'accroît rapidement : de 620.000 en 1919, elle est montée à 703.000 en 1924 ; pendant le même temps, la population juive avait, il est vrai, passé de 65.000 à 108.000 ; elle a même en 1925 atteint 138 000, mais elle ne formait encore que 16 o/o de la population totale (contre 7 o/o en 1921). Sans un flot d'émigrants, les Juifs allaient rester à l'état de minorité dans leur foyer, et cela en présence d'une majorité hostile et barbare. Les chefs de l'Organisation virent qu'ils auraient besoin de beaucoup d'argent ; les Sionistes n'en fournissant pas assez, ils résolurent d'élargir leur organe, la Jewish Agency, et d'y comprendre tous les Juifs de bonne volonté. Cette proposition, plus encore que la lettre du 18 juillet 1922, excita l'indignation des intransigeants dont le Dr Jabotinsky est le porte-parole. Ils rêvèrent même de former une Légion juive qui tiendrait en respect les Arabes par les armes. Le livre de M. Romano est consacré à montrer à ses coreligionnaires la déraison des opposants groupés autour de Jabotinsky. Si de bonnes raisons exposées avec clarté et élégance peuvent y suffire, nul doute que le livre de M. Romano n'y parvienne.

M. Pomaret, Auditeur au Conseil d'Etat, Rédacteur en chef de la *Renaissance Politique*, Chef de Cabinet du ministre de l'Intérieur Albert Sarraut, a cédé aux instances « d'amis... qui lui ont demandé de réunir... les articles et notes écrits par lui » **depuis le 11 mai** 1924. Ils sont tels qu'on pouvait s'y attendre : ils témoignent de la capacité de leur auteur, mais manquent de cette sincérité qui eût pu les rendre vraiment intéressants. M. Pomaret, inféodé au parti radical-socialiste par ses intérêts, est d'ailleurs bien dur pour ce parti : « il n'a plus rien à se mettre sous la dent », écrivait-il en octobre 1925, et à une autre date il ajoutait : « Ne pouvant pas ne pas aller toujours plus à gauche (le mouvement à gauche est continu et irréversible dans une démocratie), il risque... d'être absorbé par les socialistes... Un jour prochain, il n'y aura plus en France que deux grands partis : les conservateurs et les socialistes ». D'ici là, il faudra rétablir l'équilibre financier, mais M. Pomaret ne s'en occupe que pour railler les économies et demander l'augmentation des gros traitements.

La brochure de M. Pepper, **Les Etats-Unis de l'Europe socialiste**, a été écrite à Moscou ; elle proclame « l'antago-

nisme anglo-américain » et « le conflit entre les Etats-Unis, en tant que nation créditrice, et les nations débitrices européennes ». En dépit des nombreuses citations par lesquelles M. Pepper a cherché à prouver ses deux thèses bolcheviques, je reste persuadé de leur fausseté.

En 1897, la Bessarabie avait une population de 1.933.436 habitants dont 70 o/o d'après les Roumains, 47,5 o/o d'après les Russes, étaient Moldaves, c'est-à-dire de langue roumaine. Le reste de la population était composé de Ruthènes, de Russes, de Bulgares, de Juifs (230.000), d'Allemands (45.389), etc. Quand en oct. 1917 la Russie se décomposa, une assemblée moldave se réunit qui prit un nom roumain, *Sfatul Tseri*. Le 24 janvier suivant, elle proclama la République populaire indépendante moldave, puis le 27 mars 1918, 86 députés sur 162 votèrent la réunion à la Roumanie, la Bessarabie conservant son autonomie et « toutes les conquêtes de la législation révolutionnaire russe » ; en novembre suivant, ces restrictions furent abolies par un vote qui ne réunit plus que 38 voix. Depuis, les Soviets n'ont cessé de protester contre ces votes et cela avec d'autant plus de véhémence qu'ils avaient besoin d'un prétexte pour ne pas restituer le trésor roumain (plus d'un milliard d'or) confié au commencement de 1917 à la garde de la Russie. On conçoit d'ailleurs qu'il ne manque pas de mécontents de l'annexion roumaine : nationalistes russes et ruthènes, communistes de toute race, protestent contre elle. L'agitation contre l'annexion roumaine est dirigée par C. Rakovsky, l'ambassadeur déclaré « indésirable » par le Quai d'Orsay. Ce sont ses arguments que résument MM. J. Okhotnikov et N. Batchinsky dans **La Bessarabie et la Paix européenne**. On trouve dans cet ouvrage fortement documenté, mais tout à fait partial, beaucoup de renseignements intéressants, en particulier sur la révolte des paysans à Tatar-Bunar le 11 sept. 1925 et sur la répression, d'une barbarie quasi soviétique, dont elle fut l'objet.

Un communiste hindou, M.-N. Roy, dans une brochure remarquable par la clarté de son exposition, traite de **La Libération nationale des Indes**. Cette libération, comme on l'a vu par le compte rendu fait dans le *Mercure* du 1er novembre 1925 de *The Lost Dominion* d'Al. Carthill, est fort avancée. M.-N. Roy explique comment elle a été arrêtée par « un anta-

gonisme de classe qui est venu se greffer sur l'antagonisme national et graduellement a pris le pas sur ce dernier ». Jusque dans les premières années du xxe siècle, l'impérialisme britannique aux Indes comptait sur deux éléments indigènes : 1° la loyauté de l'aristocratie réactionnaire, propriétaire des terres ; 2° la passivité des masses. Grâce à ces deux facteurs, il pouvait maintenir l'industrie indienne dans un stade inférieur. « Les exigences de la guerre obligèrent l'Angleterre à diminuer son emprise sur la vie économique aux Indes. » Sa domination ne put plus être maintenue sur une base étroite. « Il fallut attirer, pour le moins, les couches supérieures de la bourgeoisie nationaliste... Le programme du nationalisme, tel qu'il était formulé par le Congrès national, n'était pas fondé sur un antagonisme irréconciliable entre l'exploiteur étranger et les masses indoues spoliées. C'était une faible protestation de la bourgeoisie contre le partage *injuste* du butin... En 1916, cette bourgeoisie nationaliste posa comme condition de son entier appui... un gouvernement hindou autonome (au sein de l'Empire) et l'octroi immédiat de l'autonomie fiscale. » Or, dès la fin de 1915, le vice-roi d'alors (Lord Hardinge) avait recommandé de développer l'industrie aux Indes, « si l'on ne voulait pas qu'elles deviennent de plus en plus un terrain de *dumping* pour les manufactures des autres nations ». On commença à y procéder pendant la guerre, donnant ainsi une première satisfaction à la bourgeoisie industrielle et commerçante, puis en 1919. le secrétaire d'Etat Montagu et le vice-roi Lord Chelmsford s'entendirent avec le parti modéré (grands industriels et grands commerçants) et lui firent accepter le *Government of India Act* accordant une autonomie tout à fait restreinte. Les années suivantes, les Indes devinrent peu à peu protectionnistes, élevant les tarifs de douane et accordant des primes à l'industrie. « Le brigandage impérialiste avait changé ses batteries. Menacé aux Indes dans son monopole commercial par le Japon et les Etats-Unis, il avait fait conclure entre le capital anglais et le capital hindou un accord contre les ennemis communs. « Depuis 1921, les concessions successives faites au capitalisme hindou ont coïncidé avec une diminution graduelle des exigences du programme nationaliste .. Pendant trois ans (1923-1925), le parti *swaragiste* (c'est-à-dire autonomiste) avait maintenu des rapports superficiels entre la bourgeoisie et le

peuple. En 1926, son aile droite (*Responsivistes*) s'est déclaré en faveur de la coopération *ministérielle*. « Les jours enfiévrés » de 1920-1921 avaient vu la défaite du mouvement de résistance passive des masses ; « grâce à l'influence contre-révolutionnaire de Gandhi, le parti swarajiste était devenu l'avant-garde du mouvement nationaliste ». La scission du Responsivisme « a dégonflé les voiles du nationalisme bourgeois... L'avenir politique des Indes (la libération nationale) sera donc déterminé par les forces sociales qui seront toujours les adversaires de l'impérialisme (ouvriers paysans, petits commerçants, intellectuels pauvres) ». Mais M. N. Roy s'oppose d'ailleurs à la fondation d'un *Labour Party*. « Il ne faut pas que le prolétariat déserte ses alliés démocratiques pour poursuivre des avantages économiques peu importants. » Ce qu'il faut, d'après lui, c'est un « parti révolutionnaire du peuple », parti de révolution agraire, « unissant la petite bourgeoisie et les paysans dans une lutte démocratique sous la direction du prolétariat (!!) ». Ce parti aurait certainement un programme encore plus avancé que le parti *petit bourgeois* dont M. N. Roy entrevoit la formation et qui aurait pour but « une lutte infatigable contre la domination étrangère et l'instauration d'une république démocratique. Ce serait donc la révolte contre la domination anglaise.

En 1923, Semaoen était président des syndicats de cheminots indonésiens qui proclamèrent la grève. A partir de ce moment, le gouvernement dut lutter contre les organisations communistes dépendant du *Partei Kommunis Indonesia*. Finalement, il se décida à expulser Semaoen. Celui-ci vint alors en Europe « faire appel au prolétariat mondial... pour l'aider à mettre fin au règne des Hollandais en Indonésie ». C'est dans ce but qu'il a publié **L'Indonésie a la parole**. Il y expose avec une grande clarté ce qu'il prétend être « *le déclin de l'impérialisme hollandais* ». Selon lui, les capitalistes hollandais ont tellement exploité l'Indonésie que 50 millions d'habitants sont plongés dans une misère et une ignorance croissantes. En 1913 et en 1925, le gouvernement créa des Commissions « du minimum de bien-être ». Celle de 1925 trouva que la situation avait empiré. Aussi, d'après Semaoen, « tout le prolétariat vit sans se nourrir suffisamment », il est *sous-alimenté*.

Jusqu'en 1907, les guerres des Indonésiens contre les Hollandais

avaient été purement locales. Ce n'est qu'alors que se fonda la première association politique, le *Boedi Oetomo*, groupement des intellectuels javanais (en général nobles) pour obtenir des places. En 1911, se fonda à son tour le *Sarekat-Dagang-Islam* (Union du Commerce islamique). « Des meneurs intellectuels de l'aristocratie s'y glissèrent qui changèrent le nom en *Sarekat Islam* » et recrutèrent des millions d'adhérents. « On s'en prit d'abord au commerce moyen, pour une grande partie entre les mains des Chinois, et le sang coula dans les villes » (1913-1914 ; en 1916, révolte à Djanbi). « Les meneurs petits-bourgeois sans culture ne savaient pas comment allier l'intérêt des ouvriers et des paysans à la lutte générale contre l'impérialisme hollandais... Le *Sarekat-Islam* périclita et existe à peine encore. »

Dès 1914, des syndicats avaient commencé à se former. En 1918, dans celui des cheminots, scission entre Hollandais et Indonésiens. Vers cette époque, les prix augmentant par suite de la guerre, il y eut des grèves pour obtenir des augmentations de salaires ; les résultats qu'elles obtinrent en provoquèrent une autre série pour les défendre, quand à partir de 1921 « les capitalistes ouvrirent l'offensive avec le mot de *restriction* ». Vers 1924, les syndicats commencèrent à se diviser en syndicats nationaux-réformistes (dérivant du *Boedi Oetomo*) et en syndicats rouges. Ils « furent obligés de prendre une part active à la lutte politique, à tel point qu'en mai 1926, le gouvernement défendit aux syndicats rouges de se réunir... Malgré tout, dit Semaoen, nos organisations s'étendirent : elles commencent à atteindre des millions d'adhérents... A présent, notre Parti communiste est devenu un parti illégal. Les manifestations des ouvriers et paysans en 1924, dans l'ouest de Java, les attentats à coups de bombes en 1923-1926, les assassinats politiques de fonctionnaires, les incendies, etc. ont marqué la volonté du peuple de s'arracher à l'oppression... Le gouvernement y oppose la terreur. » D'après Semaoen, des centaines d'insurgés auraient déjà été fusillés, les arrestations dépasseraient 5.000 et depuis le 1er janvier [1927 ?], à Sumatra, une contrée grande comme le tiers de l'Allemagne, peuplée de 3 millions d'habitants, ferait une guerre de guérillas. Les Hollandais ont naturellement essayé de désarmer ce mouvement en créant un Conseil populaire ; sont électeurs les Hollandais et un petit groupe d'Indonésiens « de

sorte qu'une majorité populaire est impossible... La guerre de libération est donc la seule possibilité », conclut Semaoen. Il compte pour la mener à bien sur la défection de l'élément indigène de l'armée (26.000 contre 6.000 Hollandais) et de la police (31.000 indigènes dirigés par une poignée de Hollandais). « Contre tout ceci, il y a l'armement des habitants hollandais ; or, ils sont 40 000 familles dispersées partout... ils ne sont donc nullement à craindre. »

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

L.-Col. Grasset : *Verdun*, in-8, Berger-Levrault. — H. Bordeaux : *Vie et Mort du général Serret*, in-16, Plon. — Robert David : *Le Drame ignoré de l'Armée d'Orient*, in-8, Plon. — F. Nowak : *Les Dessous de la Révolution*, Payot.

L'étude sur **Verdun** du lieut.-col. Grasset est consacrée aux événements des journées du 21 au 24 février 1916, dans le secteur compris entre la Meuse et la route de Vacherauville à Ville-devant-Chaumont. Ce secteur était occupé par la 72e D. de réserve, du 30e corps. Le quatrième jour de l'attaque, le 24 février, cette division était virtuellement détruite. Elle avait perdu 60 o/o de son effectif. Mais elle avait rempli son rôle d'une manière efficace, jusqu'à l'extrême limite des forces humaines. Le front qu'elle défendait avait été refoulé, écrasé ; mais il n'avait pas été rompu. Nulle part, l'ennemi, vingt fois supérieur en nombre et en moyens, n'avait trouvé passage pour la ruée qu'il espérait sur l'arrière de nos positions. Le lieut.-col. Grasset a pu parler, sans forcer la vérité, comme un hommage à ses morts, du « sacrifice total » de la 72e Division. C'est avec une émotion poignante, que l'on suit, en détail, au cours de son exposé, les péripéties tragiques de la destruction de ces troupes, 195e, 351e et 362e rég. de ligne, 56e et 59e bataillons de chasseurs du lieut.-col. Driant, qui connurent pendant ces quatre journées, avant de mourir sous le feu, les affres du froid, de la soif et de la faim. Malgré son objectivité, l'absence de tout détail épisodique, son caractère technique, un tel récit, avec la sobriété de mots qui convient à un geste militaire, est en quelque sorte l'oraison funèbre de la 72e Division.

Les détails et les précisions, que tous ceux qui ont écrit sur Verdun avant le lieut.-colon. Grasset n'ont pu connaître, abon-

dent dans cette étude, par exemple l'écrasement par notre artillerie lourde, dans la nuit du 23 au 24 février, du village de Samogneux, encore occupé par ses défenseurs, écrasement qui eut pour effet de hâter l'occupation de ce village par les Allemands. Mais cette tragique erreur n'est pas imputable cette fois à notre artillerie ; celle-ci n'agit, en la circonstance, que sur les ordres des généraux Herr et Bapst, sans doute mal informés, malgré tous les moyens qu'ils avaient à leur disposition, et qui réunirent leurs lumières pour donner cet ordre malencontreux.

M. Henri Bordeaux a retracé, dans un esprit de piété touchante, mais dénué de tout sens critique, la brève existence du général Serret, mortellement blessé le 26 décembre 1915 sur les pentes du trop fameux Hartmannvillerkopf. Il faut dire qu'un tel livre, malgré l'excellence des intentions de l'auteur, est capable de plus de mal que de bien. En effet, le parti pris systématique de présenter toutes les opérations de cette guerre comme des actions sacro-saintes, uniformément dignes du même respect, fausse toute les valeurs. Ainsi, si l'affaire de Metzeral, à laquelle se trouva associé le général Serret, répondait à des nécessités et à des fins militaires, il n'est pas possible, avec un grain de bon sens, d'en dire de même de celle du Vieil-Armand, ce « piton ensanglanté » qu'on s'est disputé pendant un an, dispute qui est un des exemples les plus éclatants des lamentables erreurs de notre G. Q. G. Après la folie de la Butte de Vauquois, le Vieil-Armand tient le pompon. J'ai trop de respect pour la mémoire du général Serret pour croire un seul instant que la conception d'une opération aussi inutile lui appartienne en propre. Le général Serret s'y est donné corps et âme, par ordre, par obéissance. Mais je ne peux oublier qu'au même moment, le général de Maud'huy, commandant l'armée d'Alsace, se démettait de son commandement, pour ne plus encourir la responsabilité d'opérations qu'il jugeait vaines et inutilement meurtrières. J'avoue préférer l'attitude de ce dernier. Elle me paraît mieux inspirée du sentiment des devoirs et des responsabilités qui incombent à un officier général. Le général Serret était un officier extrêmement séduisant, possédant des qualités de premier ordre d'animateur, de conducteur d'hommes, de chef entraînant, ayant une haute idée de ses devoirs envers ses subordonnés ; mais quand il écrivait : « Je suis tout de même extrêmement discipliné, au point même de

me convaincre, dès qu'un ordre ferme m'est donné, que cet ordre est parfait et de m'y donner corps et âme », il pensait et s'exprimait comme un sous-lieutenant. Son erreur fut, au lieu de s'efforcer d'éclairer le haut commandemant, de s'acharner à la poursuite d'un objectif dont le succès même devait être sans effet. Sa mémoire ne mérite pas moins le respect de tout homme de cœur.

M. Robert David, ancien sous-secrétaire d'État, a résumé ses souvenirs de campagne aux Dardanelles, à Salonique et à Athènes, sous le titre : **Le Drame ignoré de l'Armée d'Orient**. Attaché au service de l'Intendance de la 156e D. (général Bailloud), M. R. David, en plus d'une circonstance, a rendu de grands services ; son intelligence, son prestige d'homme politique, son initiative ont souvent réussi à galvaniser l'esprit routinier et la peur des responsabilité de notre administration militaire Sa déposition, insignifiante en ce qui concerne l'affaire des Dardanelles, est par contre capitale sur la question de nos démêlés avec la Grèce et sur l'expédition de Salonique.

M. R. David a vu clair dans les affaires d'Athènes. Le 1er janv. 1917, il rédigeait une note, ainsi conçue :

Pour avoir trop voulu ménager un Roi qui était contre eux, les alliés ont été amenés, en raison de l'attitude hostile que son gouvernement si souvent nous a manifestée, à prendre une série de mesures qui ont indisposé et surtout frappé un peuple qui était pour nous : série de coups d'épingle humiliants, qui l'ont peu à peu irrité à notre égard, alors qu'il aurait mieux accepté, une fois pour toutes, des mesures énergiques, nettement prises pour en imposer à son souverain...

Malheureusement, les affaires d'Athènes s'étaient dénouées le 1er décembre 1916, antérieurement à la rédaction de cette note. On sait, ou l'on connaît encore mal, l'action puérile et malfaisante poursuivie, en-dehors de l'action de M. Guillemin, notre ministre à Athènes, par deux missions, toutes deux patronnées par notre ministre de la Marine, mais hostiles l'une à l'autre et agissant à rebours l'une de l'autre. Il en résultait une action décousue, tracassière, outrageante souvent pour la société athénienne qui, en majorité de culture française, avait droit au respect.

Cette politique double, mêlée de fausse chevalerie et de moyens

bassement policiers, témoignait du désarroi où se trouvaient alors ceux qui l'inspiraient ou la suivaient aveuglément Notre action, en Grèce, était cependant bien simple à concevoir, dès le premier jour. Les Puissances alliés étaient certes fondées à faire appel au concours de la nation grecque, dont elles avaient fait reconnaître l'indépendance, dont elles étaient restées les tutrices. Devant le refus formel de ce concours, c'était contre le souverain qu'il fallait agir, en le mettant en demeure de renoncer au pouvoir, sous peine de voir établir le blocus le plus rigoureux de ses ports. Il n'est pas, dans notre état de civilisation, de moyen de force plus effectif. Le jour où les Puissances alliées en vinrent à l'adoption de cette mesure, le roi Constantin disparut comme par enchantement. Les objurgations de M. Jonnart eussent été vaines, si elle n'avaient pas été précédées de cette mesure.

M. R David examine en dernier lieu l'action personnelle de M. Clemenceau, en Orient, après notre victoire sur le front de Salonique. Question terriblement délicate qu'il faudra vider un jour. M. R. David n'y insiste pas : « Pourquoi, écrit-il, rouvrir des querelles de personnes ? L'oubli sur les hommes, autant que possible, doit descendre ; les faits seuls demeurent. » On peut estimer, au contraire, que les faits et les hommes qui les ont déterminés, sont inséparables. L'histoire nous donnera un jour son verdict sur ce point douloureux.

JEAN NOREL.

§

Dans **Les Dessous de la Révolution**, M. K. Nowak raconte d'une façon saisissante la dissolution de l'Allemagne et de l'Autriche en oct.-nov. 1918. Il a d'ailleurs eu à sa disposition des sources de premier ordre et, malgré un peu de flottement parfois, son livre donne l'impression d'une belle œuvre presque définitive.

Son récit commence le 29 sept. 1918. A cette époque, Hindenburg fit dire au chef d'état-major autrichien Arz que, pour que son front en France, affaibli par des prélèvements en faveur du front bulgare, tienne, il fallait qu'il soit renforcé par des divisions austro hongroises. Arz refusa, « les événements politiques intérieurs qui se précipitaient en Autriche-Hongrie » pouvant à tout moment entraîner une défaillance sur son propre front. On ne prévoyait pas d'ailleurs alors de « grande attaque italienne ».

Le 22 oct., le maréchal Boroevic « la tenait pour invraisemblable ». Immédiatement après, il apprit que les divisions de cavalerie italienne avaient été poussées en avant et changea progressivement d'avis.

Déjà d'ailleurs, depuis le 17 octobre, le manifeste de l'empereur Charles annonçant que « chacune des nationalités de l'Autriche allait former un Etat particulier dans le territoire colonisé par elle », avait commencé à produire ses effets. « L'inquiétude, écrit Nowak, se répandit alors au même instant parmi toutes les troupes du vaste front. Elles ne comprenaient pas encore bien ce qu'elles lisaient dans leurs journaux... Mais... naturellement les agitateurs commencèrent aussitôt à rôder de régiment en régiment. . Depuis longtemps déjà les commandants d'armée... avaient demandé au G. Q. G... de bannir les journaux des tranchées. Mais le G.Q.G. n'avait pas osé ordonner cette interdiction. ... C'est ainsi que... les discours passionnés et finalement la proclamation enflammée du comte Michel Karolyi au roi de Hongrie avaient pu être lus par des yeux étonnés :

Devant le danger d'invasion, disait-il, ... on prend des mesures pour que les troupes hongroises qui sont à l'étranger soient ramenées immédiatement à l'intérieur pour défendre leurs foyers et ne soient pas employées à vaincre les aspirations nationales des peuples amis de la liberté ; par contre les éléments étrangers devront quitter le pays.

Avant que « les orateurs de compagnies dans les abris souterrains eussent pu expliquer entièrement à leurs camarades » ces documents, un autre parut, aussi révolutionnaire : l'archiduc Joseph, chef du groupe d'armées du Tyrol, qui venait d'être nommé maréchal, invita lui-même, dans une proclamation, les divisions hongroises de son front à rentrer dans leurs pays pour le défendre contre Franchet d'Esperey. En vain son propre état-major l'avait conjuré de ne pas envoyer cette proclamation.

Jusqu'alors, il y avait bien eu à l'arrière des révoltes parmi les soldats, jamais sur le front. Trois jours après l'apparition du manifeste, l'armée des Balkans se mutina. Trois jours plus tard, Boroevic rendait compte que le 1er régiment de tirailleurs slovènes avait fait de même. La veille, 200 Hongrois avaient quitté le front sans ordre. A peine les Croates les avaient-ils ramenés que la 84e brigade déclara qu'elle partirait dans 5 jours, etc., etc... Le 25 octobre, le groupe d'armées archiduc Joseph rendit compte

que 3 divisions hongroises demandaient à être ramenées dans leur pays et refusaient d'aller en secteur. « On n'obtiendrait certainement rien par force ; malheureusement, on n'avait pas eu jusqu'alors plus de succès en s'adressant amicalement aux hommes ». L'archiduc Joseph reçut l'ordre « de calmer les troupes hongroises ». Il venait de monter en wagon pour retourner en Hongrie. Ses officiers eurent de la peine à lui persuader d'obéir. Mais il alla en vain voir la 38e division à Borgo et la 27e à Asiago ; il dut même promettre à la 35e de la ramener. Il quitta le Tyrol le 26 à midi, après avoir télégraphié à l'Empereur qu'il fallait conclure un armistice coûte que coûte. Kövess, qui lui succéda, renouvela cette demande aussitôt.

Depuis le 23, les Alliés attaquaient, mais seuls les Anglais avaient remporté un succès appréciable et fait une poche dans le front près de l'île de Papadopoli. Des troupes furent ramenées pour remplacer la 27e division mutinée au nord d'Asiago, mais à ce moment le G. Q. G. télégraphia à l'état-major de Botzen de laisser revenir les Hongrois. L'ayant appris, Boroevic télégraphia d'Udine le 26 à minuit « que si ce procédé était étendu à son groupe d'armées, il aboutirait inévitablement à une catastrophe ». Le G. Q. G. maintint son ordre. Dans la nuit du 27 au 28, au mont Rever, les bataillons de relève rencontrèrent les Hongrois qui rentraient et qui les accablèrent de leurs rires de mépris. Le lendemain ils se mutinèrent à leur tour. Il en résulta que le 29, à Asiago, il n'y avait plus qu'un bataillon de landsturm.

Le 28, Boroevic avait dû ordonner de ne plus appliquer le code militaire aux révoltés ; le 29, il dut renoncer à exécuter contre les Anglais une contre-attaque dont le succès eût été certain avec des troupes fidèles. Néanmoins, les Alliés s'étaient arrêtés quand le G. Q. G. télégraphia, d'abord de replier les armées en arrière, puis le 29 au soir, de faire savoir quels étaient les corps qui se prononçaient pour la Monarchie, « malgré les efforts des conseils nationaux tendant à propager la forme républicaine ». 24 heures plus tard, nouveau télégramme destructeur : le ministre de la Guerre hongrois ordonnait de ramener les troupes hongroises dans leur patrie, « la Hongrie n'étant plus en état de guerre avec l'Entente ! »

La désagrégation du front était la conséquence de la désagrégation de la Monarchie. De la Galicie, Nowak ne parle pas, sans

doute parce que les tendances à l'indépendance y avaient triomphé plus tôt et plus complètement. Ailleurs s'étaient formés des Conseils nationaux, organisations illégales et plus ou moins occultes, qui s'emparaient petit à petit du pouvoir. Depuis quinze jours, la révolution avait commencé en Bohême, quand l'armée bulgare s'était effondrée, le président du Conseil von Hussarek avait appelé le chef socialiste tchèque Tuszar et lui avait déclaré qu'il fallait conclure la paix au prix de lourds sacrifices et créer « l'autonomie des nationalités dans les limites des pays historiques ». — « Il me semble qu'il est trop tard, avait répondu Tuszar..., mais en tout cas je ne sais pas si dans quinze jours, je pourrai encore parler avec vous de cette question ». Le 14 octobre, la grève générale avait éclaté en Bohême et la république tchéco-slovaque avait été proclamée sur certains points; finalement, les autorités étaient parvenues à rétablir encore une fois l'ancien état de choses. Le gouverneur de Bohême comte Coudenhove, avait alors demandé des instructions. On lui ordonna d'éviter toute effusion de sang et « d'amorcer le passage à la forme d'État national ». Coudenhove se convainquit de plus en plus qu'il ne pouvait opposer que la violence aux tentatives de violence. Ayant reçu le 27 octobre l'avis de la formation du cabinet autrichien Lammasch, il se décida à partir le 29 pour Vienne en vue de faire pression pour que les événements de Prague fussent tirés au clair. A Vienne, on lui demanda ce qui se passait à Prague. Il répondit que la ville était calme au moment de son départ, mais que peut-être Tuszar en savait davantage. Celui-ci, qui avait été prié par le colonel-général Ronge, le 28, d'aller exhorter le front, avait eu alors l'impression que l'armée allait être anéantie dans quelques heures par la désagrégation et la retraite. A 22 h., il communiqua par téléphone au conseiller national Raschin son impression qui était en même temps une suggestion. Au même moment arriva la nouvelle que Wilson reconnaissait le nouvel État tchéco-slovaque. Raschin déclara alors à Tuszar : « Nous ne pouvons pas envoyer de députés au front tant que l'Autriche-Hongrie n'aura pas capitulé sans conditions ». Tuszar avertit aussitôt le secrétariat sud slave de Vienne. L'amiral Holub vint alors faire à Tuszar la même demande que Ronge, la révolte ayant éclaté à Pola. Tuszar lui fit connaître, ainsi qu'à Ronge, la décision de Prague. Un peu après, Ronge revint et annonça

que 3 divisions hongroises demandaient à être ramenées dans leur pays et refusaient d'aller en secteur. « On n'obtiendrait certainement rien par force ; malheureusement, on n'avait pas eu jusqu'alors plus de succès en s'adressant amicalement aux hommes ». L'archiduc Joseph reçut l'ordre « de calmer les troupes hongroises ». Il venait de monter en wagon pour retourner en Hongrie. Ses officiers eurent de la peine à lui persuader d'obéir. Mais il alla en vain voir la 38e division à Borgo et la 27e à Asiago ; il dut même promettre à la 35e de la ramener. Il quitta le Tyrol le 26 à midi, après avoir télégraphié à l'Empereur qu'il fallait conclure un armistice coûte que coûte. Kövess, qui lui succéda, renouvela cette demande aussitôt.

Depuis le 23, les Alliés attaquaient, mais seuls les Anglais avaient remporté un succès appréciable et fait une poche dans le front près de l'île de Papadopoli. Des troupes furent ramenées pour remplacer la 27e division mutinée au nord d'Asiago, mais à ce moment le G. Q. G. télégraphia à l'état-major de Botzen de laisser revenir les Hongrois. L'ayant appris, Boroevic télégraphia d'Udine le 26 à minuit « que si ce procédé était étendu à son groupe d'armées, il aboutirait inévitablement à une catastrophe ». Le G. Q. G. maintint son ordre. Dans la nuit du 27 au 28, au mont Rever, les bataillons de relève rencontrèrent les Hongrois qui rentraient et qui les accablèrent de leurs rires de mépris. Le lendemain ils se mutinèrent à leur tour. Il en résulta que le 29, à Asiago, il n'y avait plus qu'un bataillon de landsturm.

Le 28, Boroevic avait dû ordonner de ne plus appliquer le code militaire aux révoltés ; le 29, il dut renoncer à exécuter contre les Anglais une contre-attaque dont le succès eût été certain avec des troupes fidèles. Néanmoins, les Alliés s'étaient arrêtés quand le G. Q. G. télégraphia, d'abord de replier les armées en arrière, puis le 29 au soir, de faire savoir quels étaient les corps qui se prononçaient pour la Monarchie, « malgré les efforts des conseils nationaux tendant à propager la forme républicaine ». 24 heures plus tard, nouveau télégramme destructeur : le ministre de la Guerre hongrois ordonnait de ramener les troupes hongroises dans leur patrie, « la Hongrie n'étant plus en état de guerre avec l'Entente ! »

La désagrégation du front était la conséquence de la désagrégation de la Monarchie. De la Galicie, Nowak ne parle pas, sans

doute parce que les tendances à l'indépendance y avaient triomphé plus tôt et plus complètement. Ailleurs s'étaient formés des Conseils nationaux, organisations illégales et plus ou moins occultes, qui s'emparaient petit à petit du pouvoir. Depuis quinze jours, la révolution avait commencé en Bohême, quand l'armée bulgare s'était effondrée, le président du Conseil von Hussarek avait appelé le chef socialiste tchèque Tuszar et lui avait déclaré qu'il fallait conclure la paix au prix de lourds sacrifices et créer « l'autonomie des nationalités dans les limites des pays historiques ». — « Il me semble qu'il est trop tard, avait répondu Tuszar..., mais en tout cas je ne sais pas si dans quinze jours, je pourrai encore parler avec vous de cette question ». Le 14 octobre, la grève générale avait éclaté en Bohême et la république tchéco-slovaque avait été proclamée sur certains points ; finalement, les autorités étaient parvenues à rétablir encore une fois l'ancien état de choses. Le gouverneur de Bohême comte Coudenhove, avait alors demandé des instructions. On lui ordonna d'éviter toute effusion de sang et « d'amorcer le passage à la forme d'Etat national ». Coudenhove se convainquit de plus en plus qu'il ne pouvait opposer que la violence aux tentatives de violence. Ayant reçu le 27 octobre l'avis de la formation du cabinet autrichien Lammasch, il se décida à partir le 29 pour Vienne en vue de faire pression pour que les événements de Prague fussent tirés au clair. A Vienne, on lui demanda ce qui se passait à Prague. Il répondit que la ville était calme au moment de son départ, mais que peut-être Tuszar en savait davantage. Celui-ci, qui avait été prié par le colonel-général Ronge, le 28, d'aller exhorter le front, avait eu alors l'impression que l'armée allait être anéantie dans quelques heures par la désagrégation et la retraite. A 22 h., il communiqua par téléphone au conseiller national Raschin son impression qui était en même temps une suggestion. Au même moment arriva la nouvelle que Wilson reconnaissait le nouvel État tchéco-slovaque. Raschin déclara alors à Tuszar : « Nous ne pouvons pas envoyer de députés au front tant que l'Autriche-Hongrie n'aura pas capitulé sans conditions ». Tuszar avertit aussitôt le secrétariat sud slave de Vienne. L'amiral Holub vint alors faire à Tuszar la même demande que Ronge, la révolte ayant éclaté à Pola. Tuszar lui fit connaître, ainsi qu'à Ronge, la décision de Prague. Un peu après, Ronge revint et annonça

à Tuszar que les demandes de Wilson étaient acceptées sans réserve et que l'on reconnaissait l'Etat tchéco-slovaque.

Pendant ce temps, à Prague, Raschin avait dit : « Maintenant, en avant ! » En conséquence, le 29 à 10 h., le Conseil national prit les fonctions publiques à titre de gouvernement provisoire. Les autorités civiles et militaires se réunirent alors en conférence et reconnurent que ce gouvernement provisoire était un gouvernement dans le sens du manifeste impérial. Il fut convenu que les troupes n'interviendraient plus que guidées par des Sokols. Les soldats tchèques l'acceptèrent avec joie, mais les Hongrois et les Allemands d'Eger s'y refusèrent.

De ces événements, on semble n'avoir su à Vienne que la répercussion : l'interruption des communications. Coudenhove et Tuszar reçurent l'ordre de s'informer. « Tout est complètement calme à Prague », répondit le chef des Sokols. Coudenhove y fut renvoyé, pour bien s'en assurer, mais quand son train arriva en gare de Prague, des Sokols l'arrêtèrent. Peu après, il obtint de se mettre en relations avec Vienne qui lui répondit « qu'il était envoyé en congé jusqu'à ce que la situation soit éclaircie ».

La révolte à Fiume, le désarmement et le renvoi des Hongrois, avaient aussi préparé la décision en Croatie. La Diète fut convoquée à Agram pour le 29. Mais avant même qu'elle fût réunie, la garnison, y compris 2 généraux et 1 colonel, prêta serment de fidélité au Conseil national sud-slave et déclara rompu le lien avec la Hongrie et avec l'Autriche. Les châteaux des nobles devinrent la proie des flammes. A Serajevo, Polonais et Hongrois partirent ; les généraux vinrent à deux reprises demander au gouverneur von Sarkotics de quitter son poste, lui disant que l'Empereur était parti en Suisse. Le 1er novembre, Sarkotics finit par y consentir et essaya de conduire ses troupes « avec honneur et en armes » en dehors du pays, mais fut arrêté à Agram.

A Schönbrunn, on était fixé depuis le 30 octobre sur la défection des Slaves. Ce jour-là cependant, l'Empereur donna la flotte à l'Etat sud slave. « Il ne reste plus d'autre solution », dit Andrassy. Dans la Basse-Autriche même, le Conseil national allemand avait adopté la proposition de former un gouvernement particulier. Aucun pays ne reconnaissait plus l'ancienne unité impériale. Le 30 au matin, l'Empereur, pour mettre fin à cette situation, ordonna d'entamer les négociations d'armistice.

A Budapest aussi, il y avait un Conseil national. Il eût voulu un ministère Karolyi, mais l'archiduc Joseph, l'*homo regius*, avait formé le 30 un ministère Hadik. Depuis 10 jours, les officiers engageaient Karolyi à passer aux actes. Quand le 30 à 18 h. on apprit les événements d'Agram et la remise de la flotte, les officiers arrachèrent les rosettes royales et une foule immense alla acclamer Karolyi ; on aspergea de balles l'hôtel du commandant d'armes Lukachich Soudain le bruit se répandit que les hommes de la caserne Marie-Thérèse marchaient contre les mutins ; ils s'enfuirent, puis se rallièrent. Les membres du Conseil national passèrent une nuit d'angoisses. « Je crois que nous serons pendus demain », dit Jaszi. Les autres lui firent écho. Mais le 31 à 6 h., un régiment vint se mettre à la disposition du Conseil. Les autres suivirent. Vers 7 h., Karolyi fut appelé par l'archiduc qui lui annonça la démission de Hadik et sa nomination à sa place. Vers midi, le Conseil l'annonça à la foule. « A bas les Habsbourg ! » lui fut il répondu. Quelques heures plus tard, Tisza fut assassiné par un inconnu.

La Commission d'armistice, qui avait délibéré inutilement du 5 au 23 oct. à Trente, avait été rappelée le 28. Le 29, à 5 h. du matin, le capitaine Ruggiera franchit la frontière au sud de Rovereto. A 20 h., il reçut la réponse italienne ; l'Italie ne négocierait pas, *elle ferait connaître* les conditions auxquelles un armistice pourrait être conclu. Ruggiera demanda aussitôt qu'on les lui communique. Ce n'est que le lendemain matin à 8 h. 40, qu'il reçut la réponse : on ne les communiquerait qu'à son chef. Ruggiera repartit pour Rovereto. Le 30 au matin, l'Empereur avait ordonné à la Commission « de franchir les lignes, tous membres réunis, quoi qu'il arrive ». L'arrivée de Ruggiera décida le général Weber von Webenau à obéir. A 19 h , il arriva à Serravalle. Les Italiens l'emmenèrent de là à la villa Guisti près de Padoue. Le 1er nov., à 10 h. du matin, le général Badoglio remit à Weber les conditions d'armistice arrêtées à Versailles. Celui ci avait été autorisé le 30 à accepter toutes conditions « sous réserve qu'elles ne toucheraient pas à l'honneur des armées austro-hongroises et ne causeraient aucun dommage à leurs alliés ». Celles qu'on venait de lui remettre violant cette réserve, il envoya le colonel Schneller à Trente pour causer avec le G. Q. G. Schneller, le 2 nov. à minuit et demi, demanda à Waldstätten des direc-

tives pour Weber, mais 24 h. se passèrent avant que celui-ci pût les donner.

L'Empereur, ayant reçu les conditions d'armistice, avait convoqué pour les examiner les ministres, le chef d'état major Arz et l'amiral qui lui était adjoint. Elles parurent si terribles qu'aucun membre n'osa se prononcer pour leur acceptation. On résolut de prendre l'avis du Conseil d'Etat. Il fallut des heures pour trouver ses 7 membres. Pendant ce temps, Charles fit interroger les états-majors pour savoir combien la décomposition de l'armée avait progressé et rédigea un projet de transformation de l'armée en armées nationales. Au moment où le Conseil d'Etat était annoncé, le téléphone sonna. C'était le ministre de la Guerre hongrois Linder qui appelait de Budapest. L'Empereur donna l'écouteur à Arz. Linder lui demanda que son ordre prescrivant de renvoyer les troupes hongroises dans leur patrie soit approuvé immédiatement. « Je donne 5 minutes à l'Empereur », ajouta-t-il. Arz rejeta la demande en disant qu'à 13 h. 45 il avait envoyé l'ordre de ne pas obéir à celui de Linder. Ce dernier parlait d'une façon hachée, comme sous la dictée (il répétait en effet ce que lui dictait Karolyi). « Il s'agit de la dynastie, cria-t-il. Je veux causer avec la Reine ». Celle-ci, qui était dans la pièce voisine, s'approcha, puis refusa d'un geste. « La Reine ne causera pas avec vous », répondit Arz, et il raccrocha l'écouteur.

Le Conseil d'Etat monta le large escalier qui conduisait à la salle Marie-Thérèse brillamment éclairée, Son porte-parole était manifestement le chef du parti social-démocrate Victor Adler. Il était visiblement malade sans espoir. Ayant été saisi d'une crise d'asthme, il sembla qu'il allait s'effondrer sur l'escalier de marbre. L'Impératrice se précipita à son aide. On attendit un instant. Puis le Conseil d'Etat s'étant réuni dans le salon bleu chinois, l'Empereur entra et communiqua les conditions d'armistice. Le Conseil demeura silencieux. Finalement, Adler dit : « Non. Ce n'est pas nous qui avons déclaré cette guerre. Que ceux qui en sont cause prennent la responsabilité de l'armistice ! » — « Moi non plus, je n'ai pas déclaré la guerre, répliqua l'Empereur, mais quoi qu'il en soit, il faut rendre la paix au peuple ». — « Oui, c'est exact ! V. M. n'est pas responsable de la guerre », dit Adler. « — *C'est le peuple tout entier qui est responsable de la guerre*, s'écria le conseiller Mayr. *Rappelons-nous l'enthou-*

siasme guerrier du début. En tout cas, la guerre était conforme au désir de la population allemande. » Finalement, le Conseil d'Etat déclara que la question devait être résolue en Conseil des ministres. Celui-ci, qui était démissionnaire, se réunit de 21 h. 25 à 23 h. 30. Mais auparavant, le général Cramon avait exposé les objections du G. Q. G. allemand à l'abandon du Brenner. Le ministre des finances Spitzmüller demanda qu'on en tînt compte. Sa parole, d'ordinaire infatigable, était devenue tâtonnante et coupée. L'Empereur, sanglotant, écrivit sous sa dictée. Le projet arrêté, il fut résolu, sur la demande de Lammasch, de le soumettre encore une fois au Conseil d'Etat. Lammasch et Arz durent l'y porter, mais en passant par la salle des officiers d'ordonnance. Arz se précipita vers le téléphone et demanda Waldstätten. « Toi, fais bien attention à ce que je vais te dire, lui cria-t-il. Les conditions d'armistice de l'Entente sont acceptées. Toutes les hostilités sur terre et dans les airs cesseront immédiatement » — « Que faites-vous là ? lui dit Spitzmüller en lui posant lourdement la main sur l'épaule. Ce qu'il faut maintenant, c'est conclure l'armistice et non pas cesser les hostilités ». — « Laissez-le donc, interrompit Andrassy ! Cela ne nous regarde pas ! Est-ce que la boucherie doit durer éternellement ! » Le texte ayant été lu à Waldstätten, celui-ci y fit ajouter : « Les troupes austro-hongroises ont reçu en conséquence l'ordre de cesser immédiatement les hostilités ».

Au Conseil d'Etat, on ne trouva que deux membres, ils refusèrent de s'engager. Epuisé, Lammasch rentra chez lui. Arz regagna seul Schönbrunn. Un second Conseil des ministres l'entendit. Aucune décision ne fut prise. Les ministres partirent. Il était une heure passée (3 novembre). L'Empereur se rendit auprès de la Reine. Mais aussitôt, un cavalier rappela les ministres qui descendaient l'escalier. Spitzmüller répétait sans cesse : « Désespéré ». — « La famille impériale a bien le droit de dire son avis », murmura Andrassy. Pendant le Conseil des ministres, elle avait tenu en effet conseil dans le cabinet de travail de l'Empereur. On y discuta les mesures pour assurer la sécurité des souverains. La Reine voulait partir. Elle avait déjà fait enterrer ses bijoux dans le jardin tyrolien de Schönbrunn. Mais on ne put tomber d'accord sur le lieu où l'on irait, Innsbruck, Eckartsau, etc. L'Empereur décida d'annuler tous les ordres donnés, mais ceux-ci

avaient déjà été expédiés et Waldstätten avertit Arz qu'il n'était pas sûr de pouvoir prévenir à temps le Tyrol. Les ministres, réunis de nouveau, déclarèrent d'ailleurs qu'il fallait accepter les conditions italiennes, après quoi ils partirent. A 2 h. 1/2 du matin, l'Empereur se décida à renoncer au Commandement suprême. Sur le refus d'Arz, Kövess en fut investi. Un peu après, Waldstätten rendit compte que l'ordre de cesser les hostilités était parvenu aux troupes de la 11e armée. Arz ordonna alors de faire cesser le combat sur tout le front.

Pendant ce temps, la Commission négociait à la villa Guisti. La discussion principale eut lieu de 17 h. du 2 à 5 h. du 3. Epuisés, les plénipotentiaires austro-hongrois se retirèrent sans avoir obtenu aucun adoucissement. Mais deux heures après, le colonel Gazzera appela le baron Seiller au téléphone : « Quelle est, dit-il, cette nouvelle ruse de guerre ? Des renseignements provenant de différents secteurs disent que vos troupes ont cessé les hostilités. Vos soldats déclarent partout que l'armistice est conclu ». Gazzera exigea alors une déclaration, disant que la séance de nuit avait abouti à des accords.

Finalement, malgré la réception d'ordres contradictoires, après une nouvelle séance orageuse qui faillit se terminer par une rupture, la Commission austro-hongroise signa le traité à 17 h. du soir. Les Italiens avaient bien prévenu que l'armistice ne commencerait que le 4 nov. à 16 h. Mais les troupes autrichiennes, n'en étant pas informées, avaient cessé de combattre entre 4 et 10 h. Elles se laissèrent traverser par les automobiles italiennes qui se mirent à rouler vers l'avant sur toutes les routes dont les barrages avaient été ouverts. Leurs mitrailleuses crépitaient pendant qu'elles défilaient à toute vitesse devant les soldats austro-hongrois. Les Italiens déclarèrent prisonniers toutes les troupes qui se trouvèrent ainsi en arrière de la ligne de leurs avant-gardes. Le 4 à midi, ils n'avaient encore que 100.000 prisonniers ; le soir, ils avaient atteint 427.000.

Du 3 au 8 inclus, rien de décisif ne se produisit au sujet de la situation de l'empereur Charles, mais le 9 l'abdication de Guillaume rendit urgent de prendre une décision au sujet du sort des Habsbourg. Le Cardinal Piffl et le professeur Seipel essayèrent de décider le parti socialiste-chrétien à rejeter la République, mais le député du Vorarlberg Fink s'y opposa et déclara que ses

compatriotes étaient d'esprit républicain. Le lendemain Karl Renner et les autres socialistes-démocrates demandèrent, eux aussi, la République. Seipel continua à s'y opposer. Ce qui poussait surtout ses adversaires à demander la déchéance était la croyance qu'elle était nécessaire pour réunir l'Autriche à l'Allemagne. Seipel mit en vain en garde contre cette idée. Par compromis, on décida, le 11, « de demander provisoirement la renonciation de l'Empereur aux affaires de l'Etat ». Raffermi par l'émotion passionnée de l'Impératrice, Charles refusa d'abord de donner son consentement. Finalement, quand on lui dit que les ouvriers avaient décidé, si la renonciation n'avait pas été affichée à 15 h., de marcher à 16 h., il déclara qu'il la signerait. On l'annonça au peuple avant qu'il l'eût fait effectivement.

ÉMILE LALOY.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Le dernier compagnon de Gérard de Nerval. — Du Louvre à l'Arc de Triomphe. — Molière sous le masque de fer. — Chasses et limites d'Etat. — La plus formidable des catastrophes aura lieu en 1928. — Citons, mais citons bien ! — F. de Lagenevais. — Les enseignes cocasses. — A propos d'une « sottise ». — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix fondé par Jean Moréas et qui, selon la volonté du poète, doit être donné « tantôt à un recueil lyrique, tantôt à une pièce en vers », a été attribué, pour la première fois, le mercredi 21 décembre, à l'issue d'un dîner que présidait M. Henri de Régnier et auquel assistaient MM. Marcel Coulon, André Dumas, André Fontainas, Paul Fort, Alfred Poizat, Ernest Raynaud, Silvain, Paul Souday, Paul Valéry.

Ce prix, d'une valeur de 5.000 francs, a été décerné, après deux tours de scrutin, à M. Guy-Charles Cros. M. Raymond de la Tailhède a obtenu des voix.

De nombreux poèmes de Guy-Charles Cros ont paru au *Mercure de France* et, tout récemment (1er mai 1927), il nous donna un émouvant article sur son père, le poète du *Coffret de Santal* dont il se propose d'étudier ultérieurement, de façon aussi complète que possible, l'œuvre et les découvertes.

Guy-Charles Cros est né à Paris, le 2 février 1879. Il a publié cinq recueils de vers : *Le Soir et le Silence*, chez Sansot, en 1908; *les Fêtes quotidiennes*, aux Editions du «Mercure de France », en 1912; *Pastorales parisiennes*, chez Bernouard, en 1921; *Retours de flammes*, à la Centaine, en 1925, et *Avec des mots...*, aux nouveaux « Cahiers de la quinzaine », en juillet 1927.

Pour ce dernier volume, Georges Batault a écrit une trentaine de pages qui constituent une excellente étude biographique et

critique sur Guy-Charles Cros. Il faut s'y reporter pour mieux comprendre le caractère tout ensemble intimiste et lyrique du poète, caractère qui s'éclaire par ses origines, les tourments et la fantaisie de ses années d'apprentissage, sa parfaite connaissance des littératures allemande et scandinave (on lui doit les traductions, en France, du romancier norvégien Johan Bojer et du poète danois Sophus Claussen).

Son art fluide, musical, tout de souplesse et de sensibilité, enchante également le lettré et le lecteur le moins averti. Guy-Charles Cros a déjà ses fidèles; le prix Moréas les fera plus nombreux. — L. DX.

§

Le dernier compagnon de Gérard de Nerval. — La sépulture de Gérard de Nerval, au Père-Lachaise (49e division, face à Balzac) est comprise dans les « tombes nationales » pour l'entretien desquelles un crédit de 100.000 francs vient d'être voté par la Chambre le 25 novembre dernier. Et, de ce fait, le nom d'un poète qui eut surtout le mérite d'être l'ami de Nerval et qui repose avec lui dans ce caveau : Charles Coligny, va reparaître sur la pierre où il est, actuellement, bien effacé.

Charles Coligny, rédacteur en chef de la *Chanson française* et chroniqueur à différents petits journaux, avait été appelé en 1850, par Arsène Houssaye, au secrétariat de rédaction de l'*Artiste*.

A cette publication ainsi qu'à la *Revue du XIXe siècle*, à la *Gazette des Etrangers*, à l'*Illustrateur des Dames*, au *Gaulois*, il prit d'innombrables pseudonymes, seul ou avec Hector de Callias et Arsène Houssaye pour faire, selon l'expression de celui-ci « l'école buissonnière dans la philosophie, dans la poésie et dans l'histoire ». Il signa, *tour à tour*, s'il faut en croire le *Dictionnaire* : des pseudonymes de d'Heilly-Roger l'Estrange ; Karl Kreydrer ; Marie Pastel ; Dorante ; Berthe de L. ; Léon Chardin ; Comte d'Argens : X. de Villarceaux ; Pierre Dax ; René de la Ferté, etc.

Arsène Houssaye, dans le discours qu'il prononça sur sa tombe, déclara que ses amis ignoraient son véritable nom.

Comment s'appelait-il, dit Arsène Houssaye ? Le savait-il lui-même ? Qu'importe puisque son pseudonyme de Charles Coligny a son rayonnement dans les Lettres, cette seconde patrie et cette seconde famille. Quel âge avait-il ? C'est encore un mystère. Charles Coligny n'a jamais su compter ni les heures, ni les jours, ni les années. Quelques-uns de ses amis disent quarante ans, quelques autres disent cinquante. Ce qui est certain, c'est qu'il est mort trop jeune. Quel était son pays ? Carcassonne, Nogent-le-Rotrou, Choisy-le-Roi ? Qu'importe puisqu'il avait pris le droit de cité à Paris et que c'était un Athénien de Paris, c'est-à-dire un Parisien par excellence...

Un esprit aussi fantaisiste et mystérieux était bien fait pour plaire à

Nerval ; Arsène Houssaye fut bien inspiré lorsqu'il fit inhumer, dans le caveau qu'il avait acheté pour celui-ci, leur ami Charles Coligny.

Les obsèques de Coligny furent aussi singulières que son existence. « *Le Caveau* presque tout entier était là ; plusieurs sociétés chorales avaient aussi envoyé leurs présidents. Nous avons particulièrement remarqué MM. Arsène Houssaye père et fils, Albéric Second, Granné, Virmaître, Labédollière, Clairville, Jules Claretie, Ch. Vincent, Sylvain Saint-Etienne, Camille de Vos, Pierre Petit, Macé et la foule des chansonniers de la Lice, leur président, Leboulanger, en tête », note l'*Evénement* du 20 décembre 1874.

Ce même journal rapporte ensuite que le cortège, parti de l'hôpital Lariboisière à 3 heures et demie, n'arriva au Père-Lachaise que vers 5 heures. La nuit était tombée. Arsène Houssaye prit la parole. On alluma une lanterne pour qu'il pût lire les feuillets qu'il avait préparés. Après lui, M. de Vos, « au nom des Sociétés chorales de France », dit adieu à Coligny, « qui prit si longtemps la défense des orphelins ». Enfin, le président de la Société chansonnière *Le Caveau*, M. Grangé, prononça un discours dont la péroraison provoqua quelque stupeur dans l'assistance rassemblée autour de cette tombe ouverte :

« *Le Caveau*, dit-il, a été sa dernière joie et son dernier amour. »

Après quoi, comme on allait fermer le cimetière, plusieurs autres orateurs durent renoncer à faire entendre leurs discours. — L. DX.

§

Du Louvre à l'Arc de Triomphe. — La réunion du Louvre aux Tuileries, exécutée sous le second Empire par Visconti et Lefuel, avait été, dès le premier, envisagée par divers architectes, entre autres, par P.-F.-L. Dubois aîné, « neveu et élève de feu Antoine, architecte des monnaies ». Sous cette signature, il publia, en 1810, un *Projet de réunion du Louvre au palais des Tuileries* (Paris, imp. de Delance et Belin, 1810 ; in-f°, de 7 p., accompagné de planches finement gravées).

Ce Dubois rêvait de transformer la cour du Carrousel en une « grande place d'armes », au milieu de laquelle se serait dressé le « Temple de la Gloire ».

Le projet de jonction reparut, en 1835, avec Fortuné Brunet-Debaines qui, après avoir exposé au Salon deux planches relatives à ce projet, publiait, à l'imprimerie Moessard, son *Projet de restauration et de réunion des Tuileries au Louvre.*

Quant à l'architecte Dubois, c'était bien un homme à projets ; en cette année 1810, étaient également sortis des presses de Delance et Belin ses *Changements proposés au projet d'Arc de Triomphe de l'Etoile.* Sur une des planches accompagnant cette publication, on lit,

au fronton de l'arc triomphal, cette inscription pour le moins inattendue:

A NAPOLÉON ET A MARIE-LOUISE LA VILLE DE PARIS.

Jamais l'Archiduchesse, fille de l'Empereur d'Autriche, n'avait été associée de si près et aussi malencontreusement aux victoires du Maître. — P. D.

§

Molière sous le masque de fer. — Le personnage de Nicolas Foucquet écarté, il a été clairement établi par M. Funck-Brentano que l'homme au masque de fer — ou plus exactement de velours — dont il a retrouvé l'acte d'inhumation (20 novembre 1703), était le comte Hercule-Antoine Mattioli. Louis XIV, après un enlèvement opéré au mépris du droit des gens, lui faisait ainsi expier ses manques de parole.

Un fantaisiste avait, toutefois, trouvé mieux. En 1883, un sieur Ubalde (qui n'était pas d'Alençon), sous ce titre significatif : *Le Secret du Masque de fer ; étude sur les dernières années de la vie de J.-B. Poquelin de Molière*, écrivit, le plus sérieusement du monde, une brochure, négligée des bibliographes, pour démontrer que l'homme au masque de fer n'était autre que Molière.

Par Jules Mauris qui, avant Pierre Louys, avait contesté au grand comique la paternité de certaines pièces de son théâtre, nous savions déjà, avec preuves à l'appui, que le *Tartuffe* était l'œuvre de Louis XIV lui-même. Mais le lui restituer pour lui faire supporter à la Bastille la vengeance des dévots, n'est-ce pas tacitement reconnaître que les aliénistes ont parfois du bon ? — P. D.

§

Chasses et limites d'Etat. — Dans la Chronique Cynégétique parue dans le numéro du *Temps* du 4 octobre dernier, il est dit qu'un des plus passionnés chasseurs de chamois était le roi Victor-Emmanuel (le contemporain de Napoléon III), et qu'au moment de l'annexion de Nice à la France, *il se trouva dépossédé de la forêt de Saint-Martin Lantosque, théâtre de ses chasses de prédilection..... Le chasseur se refusait à ratifier la cession du Souverain.* — Ce récit demande à être complété.

Lorsque Nice est redevenu français, le roi d'Italie ne se laissa pas déposséder de ses chasses de prédilection ; mais secondé par Cavour, à la suite de l'entrevue de Plombières, le chasseur royal sut faire reporter la frontière au delà de ses chasses. C'est pourquoi Saint-Martin-Lantosque et les communes françaises contiguës se trouvent avoir aujourd'hui une grande partie de leur territoire en Italie ; c'est ainsi que la commune de Valdeblore s'est vu allouer, jusqu'à la mort du roi chasseur de chamois, et même après, une redevance annuelle en

argent pour ses terrains restés au delà de la frontière, terrains que Victor Emmanuel s'était précisément réservés pour ses plaisirs cynégétiques, et dont les chasses étaient surveillées par des gardes royaux.

Tout ceci pourrait servir à comprendre pourquoi, dans ces hautes régions, le tracé de la frontière se trouve reporté sur le versant sud des Alpes-Maritimes, à proximité des agglomérations françaises de l'extrême limite entre la France et l'Italie. — UN ABONNÉ.

§

La plus formidable des catastrophes aura lieu en 1928. — Telle fut la prédiction faite par Sir Arthur Conan Doyle, le 16 septembre 1925, à des journalistes qu'il avait reçus à Crowborough au lendemain du Congrès de spiritisme. Ses déclarations furent reproduites par la presse anglaise et par *Le Journal* du 18 septembre 1925. Conan Doyle précisait que, depuis 1912, il ne cessait de recevoir, par l'intermédiaire de sa femme, des messages de l'au-delà annonçant comme imminente une catastrophe auprès de laquelle la dernière guerre n'est rien. Il n'avait parlé qu'à ses intimes de ces messages jusqu'au jour où ils devinrent si pressants qu'il jugea de son devoir de révéler la terrible menace au monde. Celui-ci l'a peut être oubliée (Conan Doyle aussi). Rappelons-les donc ci-dessous :

L'épreuve sera terrible. Le monde sera passé au crible, mais le spiritualisme sera sauvé. Il y a urgence. Les esprits annoncent qu'une catastrophe absolument formidable dans ses effets est imminente. Le fléau doit servir de châtiment pour le monde, qui a perdu toute spiritualité et a sombré dans le matérialisme.

Les puissances supérieures veulent sauver l'univers. Comme premier avertissement, elles ont envoyé la guerre. Mais la guerre est restée sans effet. Le monde n'est pas réformé. Pour retrouver l'énergie spirituelle qui, seule, peut le sauver de la destruction, il lui faut passer par une nouvelle épreuve. Quelle sera la nature du châtiment ? Je l'ignore. Mais je sais qu'il durera pendant trois ans.

J'ai eu, de soixante sources différentes et de tous les points du monde, confirmation des messages confiés à Lady Conan Doyle La catastrophe approche. L'heure ne m'en est pas connue de façon précise, mais certains messages ont donné des dates allant de 1925 à 1928.

L'échéance est donc toute proche. Il est temps que nous nous préparions. — L. DX.

§

Citons, mais citons bien ! — On lit (*Mercure* 1er déc. 1927, p.413) : « Je porte mon cœur en écharpe », disait Chateaubriand. » On lit (*Mémoires d'Outre-Tombe*, T. II, p. 153) : « Elle trouvait au fond de mon regard quelque blessure, car elle me disait : *You carry your heart in a sling* (vous portez votre cœur en écharpe). Je portais mon cœur je ne sais comment. »

§

F. de Lagenevais. — Que Blaze de Bury ne soit pas le seul Lagenevais de la *Revue des deux Mondes*, c'est ce qui résulte, en effet, de la consultation de l'index de ce recueil, dont il faudrait dépouiller de nombreux tomes pour identifier les porteurs de ce pseudonyme. Le moindre ne fut pas Stendhal, qui s'en servit au moins deux fois, pour signer *la Duchesse de Palliano* (15 août 1838) et *l'Abbesse de Castro* (1er février et 1er mars 1839. Il figure sous la rubrique : « Henry Beyle (de Stendhal) » à la table ; celle-ci rétablit, en effet, aux noms des auteurs les articles signés Lagenevais, « maintenant toutefois, comme dit M. André Lelarge, un solde au profit » de ce dernier. Une partie de ce solde peut-elle être attribuée aux Lagenevais démasqués ? Ce ne paraît pas impossible à première vue.

Dans son *Histoire des œuvres de Stendhal* (page 76), Paupe attribue, dès 1831, un article de la *Revue de Paris* sur les chroniques italiennes (Cenci, Duchesse de Paliano), à « T. de la Genevais (?) » (*sic*), référence qui paraît contenir presque autant d'erreurs que de mots.

Pour en revenir à Blaze de Bury, qui prit le pseudonyme en question pour signer à la *Revue*, Fétis (*Biographie universelle des musiciens*, 2e édition, tome I, p. 443) indique qu'il donna, en 1833 et 1835, deux articles signés Hans Werner, et Pougin ajoute (tome IX, p. 99), qu'après la disparition de Scudo, en 1864, il reprit « la part de collaboration qu'il avait eue déjà dans ce recueil au point de vue musical. Ses articles sont habituellement signés : F. de Lagenevais », ajoute Pougin. Même renseignement dans le second volume du grand Larousse, qui parut en 1865, sauf erreur. — J.-G. P.

§

Les enseignes cocasses. — 11 place de la Bourse à Paris : A SALAMMBO, *Stylographes*.

§

A propos d'une « sottise ».

Chartres, 12 décembre 1927.

Monsieur,

Je lis avec intérêt dans le *Temps* de ce jour l'article que M. Souday vous consacre. Ce critique vous traite d'esprit « obtus ». Il me faut m'attribuer à moi-même cet obligeant qualificatif, car j'avais relevé moi aussi le lapsus de Souday, et même je lui avais écrit pour le lui signaler très courtoisement, mais il ne m'a pas répondu.

Je crois que M. Souday aurait beaucoup mieux fait — et je me permets de le lui écrire — de reconnaître de bonne foi son lapsus. En tout cas son argumentation ne tient pas debout.

1° Puisqu'il dit être de ces « journalistes qui travaillent en toute hâte », comment a-t-il le temps de mettre dans les mots : « ce qu'on appelle en anglais l'*hinterland* », une ironie aussi fine qu'il le dit ? Et puisque les journalistes écrivent avec tant de « hâte », comment attend-il que le lecteur lise l'article (qui ne lui rapporte rien) avec plus de lenteur que le journaliste (à qui l'article rapporte) n'en a mis à l'écrire ?

2° M. Souday commet une erreur nouvelle. Il croit que le mot *hinterland* nous vient par l'intermédiaire de l'anglais. Non. C'est un mot géographique, que nos géographes ont emprunté aux Allemands, tout comme nos géologues ont emprunté le *thalweg*. Certainement il nous vient d'Angleterre plus de mots que d'Allemagne. Mais cette vérité n'a qu'une portée générale, et est-ce que par exemple le mot *Leitmotiv* ne nous vient pas de l'allemand ?

L'article de M. Souday est au fond embarrassé, pas franc, il contient une inexactitude nouvelle et il n'est aimable ni pour vous, ni pour le public constitué, paraît-il, d'imbéciles. Peut-être pourrez-vous riposter.

Très sincèrement à vous.

P. ROQUES
professeur d'allemand au Lycée de Chartres.

§

Le Sottisier universel.

La Cour de Cassation de Bordeaux (3 nov. 1926) a cassé un arrêt de cet ordre. — *La Vie à la campagne*, n° 287, p. 177.

Les familles de Nungesser et de Coli, si tragiquement disparus, auront dans leur immense chagrin la consolation d'une certitude matérielle, que le destin aura refusée aux parents de Mouneyres, Saint-Romans et Petit, engloutis par le Pacifique... — *Match*, 13 décembre.

M. le sénateur Michel donne un exemple de cette augmentation du prix de la vie : le vêtement est peut-être l'objet qui passe dans le plus grand nombre de mains, avant de pouvoir être utilisé ; il est certainement manutentionné dans 10 maisons. Si on augmente de 10 0/0 le prix de revient de la main-d'œuvre dans ces 10 maisons, ce seront 100 0/0 d'augmentation qui pèseront sur le prix de revient de la main-d'œuvre en matière d'habillement. — *La République démocratique*, 4 décembre.

A MONTREUIL, AU COURS D'UNE DISCUSSION, UN PROPRIÉTAIRE TUE UN DE SES LOCATAIRES. — LE FURIEUX TENTE D'ACHEVER SA VICTIME A COUPS DE TALON. (Titres.) — *Le Matin*, 6 décembre.

MM. Briand et Chamberlain sont repartis pour Genève. De loin en loin, pour varier un peu, ils décident, il est vrai, de transporter les conversations sur un autre lac, qu'il soit Léman ou du Bourget. — *La Vie parisienne*, 17 décembre.

On sent bien, après tout ceci, que M. Julien Benda en a à Sorel, à Nietzsche,

à Barrès, ainsi qu'à tous ceux qu'il accuse de « moraliser la violence » et de « diviniser » leur nation ou leur classe. *La Trahison des clercs* est un sévère réquisitoire écrit par « un clerc » contre les « clercs modernes ». Et maintenant la parole est aux accusés. — *l'Œuvre*, 17 décembre.

La plus grande partie du théâtre de Dumas : *la Dame aux Camélias, le Demi-Monde,* etc., est d'ailleurs postérieure à la rupture de son association avec Maquet. — (D'un article sur Auguste Maquet.) *Dimanche Illustré*, 18 décembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

E, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)
: Seine 80.493

UE CHOISIE

13,5), à 20 Francs le volume

DE :

.... 1 vol.
oduction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
es de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

ONNEL

et de Toscane (*Carmina*
.... 1 vol.

RLINCK

.... 1 vol.
ée........................ 1 vol.

AS

nes. Le Pèlerin pas-
visage. Sylves. Ery-
es........................ 1 vol.
.... 1 vol.

GNIER

nçaise

Cité des eaux. 1 vol.
ir des heures.. 1 vol.
ins........................ 1 vol.
ment. Sites. Episode.
.... 1 vol.
anciens et romanes
.... 1 vol.

BAUD

les manuscrits originaux
dre et annotés par Paterne
uvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

NBACH

e Règne du silen-
.... 1 vol.
ir du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

AIN

gmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
onie héroïque. Aux
.... 1 vol.
es inachevés.. 1 vol

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège........................ 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria........................ 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques........................ 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques........................ vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir ? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*........................ 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse........................ 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie........................ 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route........................ 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes........................ 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis........................ 1 vol.
II. *La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza........................ 1 vol.
III. *L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré........................ 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future........................ 1 vol.
II. *Contes cruels........................ 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels........................ 1 vol.
IV. *Axel........................ 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril........................ 1 vol.
VI. *Histoires insolites........................ 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.
VIII *Morgane Elên........................ 1 vol.

exemplaires sur papier pur fil à 50 fr.

— Voir les prix à notre Catalogue général.

BULLETIN FINANCIER

L'état de langueur dans lequel nous avions laissé le marché il y a quinze jours ne pouvait guère faire espérer le revirement qui vient de se produire dans la tenue à peu près générale de la cote. Il a suffi pour cela que le président du conseil annonçât une opération monétaire prochaine, et aussitôt, ainsi qu'on l'avait vu au printemps dernier, l'étranger s'est jeté sur les principales valeurs françaises, escomptant la stabilisation du franc qui, sans être pour demain ou après-demain, ne saurait être remise à une date très lointaine.

Le mouvement de hausse fut d'autant plus facile à déclancher que la position de place était parfaitement assainie par la longue période de marasme qui durait depuis plusieurs mois, et avait fini par inciter des vendeurs incorrigibles à jouer la baisse. Ils ne furent pas les derniers à se racheter, imprimant ainsi à la cote une tendance des plus fermes, et on peut penser qu'à cette époque de l'année où les banques sont à la veille de leur bilan, elles ne peuvent qu'encourager des opérations qui ont pour effet de valoriser les titres qu'elles ont en portefeuille.

Et la clientèle, allez-vous penser, consent-elle enfin à sortir de sa torpeur? Mais oui, mais oui, la clientèle du comptant est sortie de sa réserve, et a contribué pour une large part à donner de l'ampleur aux transactions.

Nos rentes ont fait preuve d'excellentes dispositions, le vote du budget de 1928 avant la fin de l'année ayant exercé une influence des plus favorables. Dans le groupe des fonds étrangers, on s'est efforcé sans beaucoup de réussite à provoquer la reprise des russes; les fonds ottomans n'ont eu que des écarts sans importance; les fonds serbes ont esquissé une légère reprise consécutivement aux entretiens de M. Poincaré avec le ministre des Finances iougoslave.

Nos grandes banques, stimulées par de nombreux achats, furent les premières à bénéficier de la reprise des valeurs françaises. Banque de France, Comptoir d'Escompte, Société Générale, Banque de Paris, entre beaucoup d'autres, voient progresser leurs cours dans de notables proportions; nos chemins de fer eux-mêmes, si mal tenus depuis de nombreuses semaines, se sont relevés de façon assez sensible. Les valeurs métallurgiques et les charbonnages commencent également à profiter de la meilleure ambiance, moins fortement toutefois que le groupe Eaux, Gaz, Electricité, où l'on a vu se pratiquer des achats massifs en provenance de nationaux aussi bien que d'étrangers.

Les produits chimiques se sont fortement redressés et les valeurs directrices finissent au plus haut; par contre, les nitrates sont des plus calmes, ainsi que les phosphates. Le compartiment des valeurs pétrolières a manqué d'animation, New-York ayant envoyé des avis peu favorables et qui impressionnent le groupe hollando-américain.

Les caoutchoucs furent beaucoup plus calmes, sans s'éloigner pourtant de leurs cours antérieurs; il est d'ailleurs possible que la faveur dont jouissent les valeurs françaises eût détourné quelque peu de ce groupe l'attention du marché, bien vraisemblable aussi qu'il ne s'enlisera pas longuement dans l'indifférence.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse,Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr.50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an: 105 fr. | 6 mois: 57 fr. | 3 mois: 30 fr. | Un numéro: 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.